This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

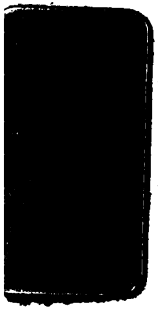
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

[redacted]



FROM: 101148

UNIVERSITY LIBRARY
ARIZONA STATE UNIVERSITY
TEMPE, ARIZONA 85287

LIBRARY RATE

TO:

RETURN POSTAGE GUARANTEED—ADDRESS CORRECTION REQUESTED

MAY BE OPENED FOR POSTAL INSPECTION IF NECESSARY

_____ INSURE _____ VALUE

PQ
1213
.A2
T37
V. 22

année 1813.

Janvier

30. Les Rêveurs éveillés. Jb. Paire & [illegible]

Février

13. La Tour de Witikind. Jb. Dupin et A. Dartois
25. Le Cimetière de Parnasse. Théaulon et Dartois

Mars

11. Pierrot ou les diamans perdus. Désaugiers, Gentil.

Avril

15. Le Boghey Renversé. Théaulon, Dartois.

Mai.

10. Les 2. Ermites. Delestre, Poirson, Constant.
24. Elle & Lui. Théaulon et Capelle.
31. Greuze. Mad. De Valori.

Juin,

10. Les bêtes Savantes, Dumersan, Théaulon, Dartois
26. Callot à Nancy. Dumolard, Maris.

Juillet.

10. Le Nécessaire. Dumersan, Dartois.

Août.

3. N°. 13. Théaulon, Fulgence
30. Le Sansonnet. Auguste.

7bre

16. Les Maris ont Tort. A. Dartois
27. Thibault Comte de Champagne.

8bre

18. Les Parens de Circonstance. Rougemont
28. Le Courtisan dans l'embarras. Dartois, h. Dupin

9bre

2. Les Charades en action. Dumesan, Servin.
30. Les Etrennes forcées. h. Simon, Maréchalle

Théâtre du Vaudeville

LES RÊVEURS ÉVEILLÉS,

PARADE MAGNÉTIQUE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. JOSEPH PAIN ET ***.

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, à Paris, sur LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, le 30 Janvier 1813.

PRIX : 1 fr. 25 c.

PARIS,

Chez Mlle. LECOUVREUR, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtres, galerie et porte du Théâtre Français, rue de Richelieu.

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET.

1813.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DESSIMAGRÉES.	M. *Edouard.*
Mad. LADORLOTERIE.	Mad. *Duchaume.*
HENRI, jeune Médecin des armées,	M. *Savesne.*
CAROLINE, nièce de Mad. Ladorloterie.	Mlle. *Betzi.*
LÉVEILLÉ, valet de Dessimagrées.	M. *Laporte.*
THOMAS, jardinier du même.	M. *Fichet.*

Un Notaire.

Villageois et Villageoises.

La scène est au château de M. Dessimagrées, à quelques lieues de Malines.

COUPLET D'ANNONCE.

Ce soir, nous magnétisons; que dis-je? nous *somnambulisons.*

Air : *Une Fille est un oiseau.*

Notre art endort à loisir,
Non pas ceux dont l'indulgence
A nos jeux, sans conséquence,
Daigne prendre du plaisir :
Mais certain censeur sévère
Qui, se glissant au parterre,
Blâme toute œuvre légère,
Et nous juge avec humeur...
Montrez-le moi : qu'il sommeille,
Et tout au plus ne s'éveille
Que pour demander l'auteur.

Pd. by
Souv. Dram. Fd. Rom. Dept.
12-23-33

LES

RÊVEURS ÉVEILLÉS,

PARADE MAGNÉTIQUE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un jardin ; au fond un grand baquet au milieu duquel s'élève un crochet de fer d'où partent plusieurs cordes. Un orme d'un côté du Théâtre, un charme de l'autre, d'où pendent également des cordes.

SCÈNE PREMIÈRE.

THOMAS, *un pot de fleur à la main, à la cantonnade.*

Quand j' vous disons que vous ne pouvez pas entrer... Monsieur n'est pas encore visible... c' n'est pas l'heure : on ne dort ici qu'à midi.. allez vous coucher, (*s'avançant*) m'est avis qu' ces gens-là sont aussi fous qu' not' maître, et c' n'est pas peu dire... c'est pourtant un brave homme qu' monsieur Des Simagrées ; mais d' puis qu'il s'est mis son magnétiss' en tête, c'est comme une maladie ! quoi !...

Air : *Je loge au quatrième étage.*

On ne croirait jamais, je gage,
Si tout l'monde ici n'devait l'voir,
D' quel beau moyen il fait usage
Pour prouver qu'il a du savoir,

À chacun il fait faire un somme ;
Et, comme tous les charlatans,
Afin d' paraît' un habile homme,
Il faut qu'il endorme les gens.

Il magnétise ses domestiques, ses troupeaux, ses dindons... tout l' monde, quoi !.. il magnétiserait le diable !.. encore s'il n'en voulait qu'aux bêtes, mais j' vous demandons un peu c' que l' y a fait mon jardin... mes quatre poiriers en quenouilles; je voulions les empailler à cause de la gelée blanche. Il m'en a empêché... il les a magnétisés hier soir.. il ont gelé cette nuit.. et cette bouture d'hortensia... qui avait pris comme un charme... il ma défendu d'l'arroser..

SCENE II.

THOMAS, CAROLINE.

THOMAS.

C'te pauv' p'tit' plante.. ell' jette un beau coton.

CAROLINE.

Ah ! te voilà Thomas.

THOMAS, *sans voir Caroline.*

C'est comm' mam'selle Caroline.

CAROLINE.

Que dis-tu de moi !

THOMAS.

Ah ! j' pensions à vous, mam'selle, en r'gardant c'te fleur qui dépérit...

CAROLINE.

La comparaison est flatteuse.

THOMAS.

V'là comme j' l'entendons :

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Mon mait' magnétise c' te plante ;
Mon mait' avec vous veut s'unir;
Comme vous, elle était charmante,
Comme elle, vous allez languir ;

Où la fraîcheur du matin brille ;
La vieillesse n' doit rien essayer,
A jeune plante, à jeune fille,
Il n' faut qu'un jeune jardinier.

CAROLINE.

Il paraît que tu n'as pas perdu ta gaîté.

THOMAS.

Vous voyez, je n'sommes pas pus triste que quand j'étions au service de vot' tante, la respectable madame la Dorlotterie. Dame !... c'était le bon tems... pour nous deux !...

CAROLINE.

Pour nous deux !...

THOMAS.

Vous savez bien ?... y a-t-il long-tems que vous n'avez reçu de ses nouvelles ?...

CAROLINE.

De qui donc ?

THOMAS.

De qui ?.. tiens, est-ce que M. Dessimagrées vous l'aurait fait oublier ?

CAROLINE

Explique-toi.

THOMAS.

Eh ! pardine, ce jeune médecin des armées qui était si joli garçon.

CAROLINE.

Mais tu ne l'as jamais vu.

THOMAS.

Ah ! vous y v'là, mademoiselle, c'est vrai ; je n' l'ons pas vu ; jarni ! comme il écrivait bien ?...

CAROLINE.

Tu aurais lu ses lettres ?

THOMAS.

Est-ce que je n'allions pas les chercher à la poste ? « A » mam'selle, mam'selle Caroline de St.-Val, au château » de la Dorlotterie, près Malines, poste restante. » Ah ! il avait un fier style.

CAROLINE.

Ce cher Henri!

Air : *Du fleuve de la vie.*

Pour charmer les maux de l'absence,
Prenant la plume chaque jour,
D'un mot il peignait sa constance,
D'un mot il consolait l'amour.
Dans ses messages de tendresse
Toujours la vérité parlait ;
Je t'aime était dans le billet.

THOMAS.

Et vot' nom sur l'adresse.

CAROLINE

Hélas ! mon pauvre Thomas, depuis ton départ, je n'en ai reçu qu'une lettre...

THOMAS.

Comment, mam'selle, depuis trois mois que j'avons quitté le service de vot' tante pour entrer ici, il ne vous a écrit qu'une fois!

CAROLINE.

Ah ! mon dieu oui. Il m'avait annoncé son retour, et j'espérais que, grace à son avancement, ma tante ne s'opserait plus à notre mariage. Tu ne sais pas, Thomas, il s'est parfaitement comporté. Il a obtenu des récompenses, des décorations...

THOMAS.

Ce serait ben le cas d'arriver avec tout çà.

CAROLINE

Serait-il encore tems ?... M. Dessimagrées a pris tant d'empire sur l'esprit de ma tante! il a promis de la guérir, par le magnétisme, de tous les maux qu'elle n'a pas.

THOMAS.

C'te maladie lui dure donc toujours.

CAROLINE.

Oh ! elle est incurable ;

Air : *Vaudeville de Partie Carrée.*

Depuis quinze ans, hélas ! ma pauvre tante
Se croit sans cesse au moment de mourir ;
Depuis quinze ans, chaque jour m'est apportante,
Elle perd l'espoir de guérir.
A ce triste état condamnée,
Ayant fatigué leurs talens,
Des médecins, elle est abandonnée.

THOMAS.

Elle vivra long-tems. (*bis.*)

CAROLINE.

Aussi, a-t-elle recours à M. Dessimagrées ; dans les fréquentes visites qu'il nous a rendues depuis qu'il a acheté ce château voisin du nôtre, il lui a fait partager son enthousiasme pour son système, et comme il prétend qu'il ne peut faire ses essais que chez lui, nous y sommes depuis hier : s'il réussit ce matin près de ma tante, il m'épouse ce soir.

THOMAS.

De façon qu'il fait aujourd'hui ses grandes expériences. Ah ! vous en verrez de belles !

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Pour rend' ses succès manifestes,
Et j'ter d'la poudre aux yeux des sots,
Il fait d'abord de certains gestes,
Ensuite il dit de certains mots ;
Au sommeil il gnia pas d'obstacle,
Tout aussitôt qu'il a parlé.

CAROLINE.

En l'écoutant, le vrai miracle
Serait de rester éveillé.

Mais j'entends la voix de ma tante.

SCENE III.

Les Mêmes, Mad. LADORLOTTERIE.

Mad. LADORLOTTERIE.

Caroline ! Caroline ! qu'est-ce que vous faites donc ici ?

(*à Thomas*) Bon jour, Thomas. (*à Caroline*) Est-ce comme cela que vous venez à mon secours !

CAROLINE.

Qu'avez-vous donc, ma tante ?

Mad. LADORLOTTERIE.

Et la clé de mon nécessaire...

CAROLINE, *la dénouant de son mouchoir.*

La voici ; je l'avais prise par mégarde.

Mad. LADORLOTTERIE.

Air : *Vaud. de l'Opéra-Comique.*

Vous me fuyez comme un éclair,
Sans secours faut-il que je meure ;
Mes sels, mes flaçons, mon éther...
Je les cherche depuis une heure.
J'étais dans un trouble fatal ;
Enfin jusqu'à trois fois, ma chère,
Je n'ai pas pu me trouver mal,
Faute du nécessaire.

THOMAS.

A çà près, madame, m'est avis que vous vous portez bien.

Mad. LADORLOTTERIE.

De mal en pis, mon pauvre Thomas ; toujours faible et languissante... Où est ton maître ?

THOMAS.

Dans son laboratoire, où c' qui magnétise les bouteilles qu'il doit mettre dans son baquet, que voilà.

Mad. LADORLOTTERIE.

Et le fameux somnambule ? le verrai-je aujourd'hui ? dort-il encore ?

THOMAS.

Ce coquin de Léveillé ?

CAROLINE.

Est-il vrai qu'il soit tojours en somnambulisme ?

THOMAS.

Lui ! pas plus que vous et moi... et la société.

Mad. LADORLOTTERIE.

Comment donc ?

THOMAS.

C'est plutôt lui qui endort notre maître. Quand j' vous l' disons, morgué ! c'est qu' j'en sommes ben sûr. Tenez, pas pus tard qu'hier.

Air : *Vaudeville de Figaro.*

Pendant qu' monsieur, qu'il enjôle,
Vous contait ses biaux exploits,
Dans la cave j'ons vu l' drôle
Se glisser en tapinois.
J'ons vu q' laissant là son rôle
Il humectait le lampas.
Oh ! l' coquin ne dormait pas.

Mad. LADORLOTTERIE.

Tu en parles par envie, mon garçon.

THOMAS.

Oh ! ce n'est pas tout.

Méme air.

L'vin li montant à la tête,
I trouv' Lis' que j' courtisons.
V' là qu'au passage il l'arrête,
Avec d' certaines façons.
Il veut brusquer la conquête
D' la future de Thomas...
Et l' coquin ne dormait pas.

Mad. LADORLOTTERIE.

Vision de jaloux. (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

CAROLINE.

Quel est ce bruit ?

SCENE IV.

Les Mêmes, M. DESSIMAGRÉES, Villageois et Villageoises.

CHŒUR.

Air : *Eh ! gai, gai, gai.*

Eh gai, gai, nous voici tous
D'avance
A la séance;

Eh gai, gai, gai, nous voilà tous,
De grâce, endormez-nous.

UNE VIEILLE.

Du tems qui nous réforme
J' subis enfin la loi;
Monsieur fait' donc que j'dorme,
Quand tout dort près de moi.

CHŒUR.

Eh gai, gai, etc.

UNE JEUNE FILLE.

Pour un' course lointaine
Mon amant vient d' partir,
Jusqu'à ce qu'il revienne,
Tâchez de m'endormir.

CHŒUR.

Eh gai, gai, etc.

UN VIEUX VILLAGEOIS.

Not' femme nous moleste
Et s' plaint d' moi, dieu merci!
All' dit que j' dormons d' reste;
Fait'-la dormir aussi.

CHŒUR.

Eh gai, gai, etc.

M. DESSIMAGRÉES.

C'est bon, c'est bon. Ayez-vous votre catéchisme magnétique?

LE CHŒUR.

Oui, oui. (*Ils lèvent leur livret.*)

M. DESSIMAGRÉES.

Eh bien! remettez-le dans vos poches; vous voyez que je n'ai pas ma baguette de verre. Ma séance est remise jusqu'à ce soir, par indisposition subite de mon somnambule.

Mad. LADORLOTTERIE.

Que lui est-il donc arrivé?

M. DESSIMAGRÉES.

Il vient de s'endormir naturellement. (*Aux villageois,*

qui se disposent à sortir.) Restez-là... voyons si vous êtes à la réplique.

LE CHŒUR.

Nous y sommes, nous y sommes.

M. DESSIMAGRÉES.

Air : *La boulangère a des écus.*

Quand maint novateur nous séduit
Par le charlatanisme,
La vérité seule nous luit
Dans le somnambulisme;
Où trouver son divin fanal?
C'est dans le magnétisme.

LE CHŒUR.

Animal.

M. DESSIMAGRÉES.

C'est dans le magnétisme.

Du corps humain pour démêler
Le secret mécanisme,
A tous les yeux pour dévoiler
Les lois du fatalisme,
Quel est l'oracle sans égal?
Celui du magnétisme.

CHŒUR.

Animal.

M. DESSIMAGRÉES.

Celui du magnétisme.

Par lui vous pourrez braver tous,
Catarrhe et rhumatisme,
Goutte, gravelle, fièvre, toux
Tétanos, anévrisme.
Le préservatif de tout mal,
Ah! c'est le magnétisme.

CHŒUR ET M. DESSIMAGRÉES.

Animal;
Ah! c'est le magnétisme.

M. DESSIMAGRÉES.

Vous répondez fort juste; allez vous-en et revenez ce soir, d'autant plus que j'espère que nous aurons de l'orage.

Air : *Avec les jeux dans le village.*

Pour mon système magnétique,
J'aime que le ciel soit couvert,
Du sein d'un nuage électrique
L'espoir du succès m'est offert.
Je me sers avec avantage
Du désordre des élémens,
Et, dans le moment de l'orage,
Je fais la pluie et le beau tems.

CHŒUR.

C'est dans le moment de l'orage
Qu'il fait la pluie et le beau tems.

(*Les Villageois sortent avec Thomas.*)

SCENE V.

M. DESSIMAGRÉES, Mad. LADORLOTTERIE, CAROLINE.

Mad. LADORLOTTERIE.

C'est étonnant ! c'est admirable !

M. DESSIMAGRÉES.

Vous en verrez bien d'autres ; attendez ma séance.

Mad. LADORLOTTERIE.

De grace, expliquez-moi tout cet imposant appareil.

M. DESSIMAGRÉES.

Le moment n'est pas venu ; chaque chose a son tems.

Air : *J'ai vu par tout dans mes voyages.*

De mes instans, sage économe,
J'en consacre un à mon ardeur.
On sait que pour être un grand homme,
On n'en porte pas moins un cœur.
Enivré d'un doux fanatisme,
Souffrez que j'accorde, en ce jour,
Avec l'amour du magnétisme,
Le magnétisme de l'amour.

(*Il baise la main de Caroline.*)

CAROLINE.

Mais, Monsieur, c'est à ma tante que vous devez tous vos soins.

MAD. LADORLOTTERIE.

Oui, il faut d'abord guérir mes maux de nerfs et mes vapeurs ; la main de ma nièce est à ce prix.

M. DESSIMAGRÉES.

Dès-lors mon mariage est certain. Ah ! quel bonheur pour un disciple de Mesmer, de se mettre en rapport avec la charmante Caroline.

MAD. LADORLOTTERIE.

Prenez-y garde, M. Dessimagrées, vous ne la connaissez pas.

Air : *Quelles craintes étaient les vôtres.*

Rebelle au joug de la science,
D'ignorer elle s'applaudit ;
Les conseils de l'expérience,
Sur elle n'ont aucun crédit ;
Il vous faudra, je le soupçonne,
Sur son esprit faire un effort ;
Jamais ma nièce avec personne,
N'a voulu se mettre en rapport.

DESSIMAGRÉES.

Cela viendra... laissez-moi faire... le savoir et la beauté sont faits pour sympathiser ; et d'ailleurs, c'est un jeu, pour mon art, de mettre en rapport les choses les plus éloignées.

CAROLINE.

Ah ! monsieur !

Air : *Au soin que je prends de ma gloire.*

En rapport mettez donc en France
L'esprit et la simplicité ;
Le malheur et la bienfaisance ;
La fortune et la probité.
Les talens et la réussite,
L'amour et la fidélité,
La faveur et le vrai mérite,
La critique et la vérité.

M. DESSIMAGRÉES.

Notre science ne va pas jusques-là.

MAD. LADORLOTTERIE.

Et le somnambule, est-ce qu'il ne s'éveillera pas ?

M. DESSIMAGRÉES.

Je vais voir : mais que nous veut Thomas ?

M. DESSIMAGRÉES.

Ah ! çà, comment gouvernez-vous le magnétisme dans votre pays? ici nous faisons des miracles. Thomas, visite le baquet et arrange ce que je vais te dire. Nous guérissons tous les malades et nous aimons (*à Thomas*) la bouteille. Et nous aimons aimons à soulager l'humanité. Chaque jour nouvelle découverte et nous montrons (*à Thomas*) la corde ; et nous montrons à l'univers surpris que pour mener les hommes, il ne faut que (*à Thomas*) la baguette ; il ne faut tout simplement qu'un génie supérieur et de vastes connaissances. (*Thomas sort.*)

HENRI.

C'est ce qu'on cherche toujours chez vous.. maintenant oserais-je vous demander comment vous administrez le magnétisme ?

DESSIMAGRÉES.

C'est selon les sujets.

Air : *Voulant par ses œuvres complettes.*

De méthode changeant sans cesse,
Pour rendre mon succès plus sûr,
Je parle aux sens de la jeunesse,
A la raison de l'âge mûr.
J'excite ou calme la tempête,
Sans jamais blesser la pudeur ;
Des amans, je touche le cœur,
Des maris, j'attaque la tête.

HENRI.

De sorte que vous prenez chacun par son faible, c'est aussi ma manière, je suis capable pour en faire autant avec vous.

DESSIMAGRÉES.

J'y compte bien.

HENRI.

Mais où est donc votre atelier ?

DESSIMAGRÉES.

Ici même.

Air : *La parole.*

Ce jardin soumis à mes lois
Est le théâtre des miracles ;
Les somnambules à ma voix,
Parlent tous comme des oracles.

HENRI.

Des gens d'esprit les moindre mots
Ont quelque chose d'assez drôle;
Mais, dans le cours de vos travaux,
Lorsque vous endormez les sots,
Pourquoi leur laisser (*bis*) la parole. (*bis.*)

DESSIMAGRÉES.

Je ne peux pas faire taire tout le monde; au reste, vous entendrez mon somnambule par excellence, c'est un certain Léveillé..

HENRI, *à part.*

Léveillé!

M. DESSIMAGRÉES.

Un de mes valets en qui j'ai reconnu les caractères du somnambulisme; il dort depuis cinq jours.

HENRI.

Je serai content beaucoup de le voir.

M DESSIMAGRÉES.

Thomas! (*à Henri.*) il suffit de ma volonté pour le faire venir de lui-même. (*Thomas entre.*)

HENRI.

Ah! oui, le pouvoir magnétique...

M. DESSIMAGRÉES.

C'est cela, le pouvoir magnétique. Thomas, va chercher Léveillé, et moi je vais avertir deux dames qui sont venues pour le consulter et avec qui je veux vous faire faire connaissance. (*Il sort en courant.*)

THOMAS.

Ecoutez donc not' maître, que j'vous dise...

SCÈNE VIII.

HENRI, *seul.*

Ah! ah! ah! ah!... on m'avait bien dit que mon rival était plus malade que ceux dont il veut être le médecin. La bonne dupe! il prend soin de m'amener lui-même ma chère Caroline. J'espère qu'elle et sa tante ne me re-

connaîtront pas, jusqu'au moment où je pourrai me déclarer. Mais à travers l'incognito quel plaisir je vais goûter!

Air : Adieu, je vous fuis, bois charmant.

Près de l'objet de mon ardeur,
Après un pénible voyage,
Je viens retrouver le bonheur;
L'amour m'en offre le présage.
Cet aimable magnétiseur,
Pour encourager la constance,
Mit, comme agens, dans notre cœur,
Et le désir et l'espérance. (*bis.*)

Mais ce Léveillé dont on me parle... Serait-ce ce fripon que j'ai connu autrefois... Justement! je le reconnais.

SCENE IX.

HENRI, LÉVEILLÉ.

HENRI.

M. Léveillé je vais vous mettre en rapport avec moi. (*Il fait des signes, Léveillé reste les yeux fixes.*)

Air : *Oui, M. le Bailly.*

Vous êtes somnambule?

LÉVEILLÉ.

Je le suis, sur l'honneur.

HENRI.

Moi, je suis incrédule.

LÉVEILLÉ.

Monsieur, c'est une erreur.

HENRI.

En vous je vois paraître...

LÉVEILLÉ.

Votre humble serviteur.

HENRI.

Un fripon passé maître.

LÉVEILLÉ.

Vous êtes un docteur.

HENRI.

Etes-vous somnambule de naissance?

LÉVEILLÉ.

Oui, grâce au magnétisme.

HENRI.

Quand vous réveillerez-vous ?

LÉVEILLÉ.

Quand il plaira à celui qui me fait dormir.

HENRI.

Prenez-y garde.

Air :

Par le moyen de sa baguette,
Le magnetisme vous endort.
En main j'ai certaine recette
Dont l'effet est plus sûr encor ;
Si la sienne endort à merveille
Les gens qui de veiller sont las,
La mienne en un instant réveille
Les coquins qui ne dorment pas.

LÉVEILLÉ.

Ce n'est pas moi.

HENRI.

Vous résistez à cet argument ?

LÉVEILLÉ.

Un somnambule est à l'épreuve des coups du sort.

HENRI.

Et du bâton ?... (*à part*) Continuons.

Air : *Vaudeville des deux Edmon.*

Jadis, dans une grande ville,
Ton esprit, en ruse fertile,
Des amans était le soutien.

LÉVEILLÉ.

Je m'en souvien.

HENRI.

Pour prix de mainte fourberie,
Par fois un jaloux, en furie,
Sur ton dos essaya son bras.

LÉVEILLÉ.

Je ne m'en souviens pas.

HENRI, *à part.*

Voyons s'il résistera aux détails.

Même air.

Un soir, c'était, je crois, à Rome,
Tu vins au secours d'un jeune homme
Qu'avaient écrasé deux taureaux.

LÉVEILLÉ.

Je m'en souviens.

HENRI.

Sa bourse était encore à terre;
Alors, te payant ton salaire,
Avec l'argent tu décampas.

LÉVEILLÉ.

Je ne m'en souviens pas.

(*A part*) A mon tour. (*haut*) Monsieur le docteur.

Même air.

Tout en guérissant leurs migraines,
Aux belles vous donniez des chaînes;
Triompher pour vous n'était rien.

HENRI.

Je m'en souvien.

LEVEILLÉ.

A certain honnête émissaire,
Qui vous servit dans une affaire,
Vous aviez promis vingt ducats.

HENRI.

Je ne m'en souviens pas.

Ecoute. (*Lui faisant sonner sa bourse à l'oreille.*) Il n'y a pas de ducats-là dedans; mais il s'y trouve vingt napoléons... Monsieur veut-il se réveiller?

LÉVEILLÉ, *prenant la bourse*

En sursaut.

HENRI.

Ah çà! que fais-tu donc ici?

LÉVEILLÉ.

Ce que j'ai fait par-tout; je léve un impôt sur la sottise au profit de l'industrie.

Air : *De haine aux femmes.*

Je dors, je mange et digère;
Je dors, je parle et je bois,
Je dors et veille à la fois;
Ici mon unique affaire
Est de n'avoir rien à faire...
Est-il un plus doux emploi?
Je suis heureux comme un roi.
Pour moi le somnambulisme
Est un commerce excellent;
Voilà comme, en magnétisme,
Le bien nous vient en dormant.

Mais vous, monsieur, pourquoi ce déguisement? que cherchez-vous ici ?

HENRI.

Celle que j'aime, la charmante Caroline.

LÉVEILLÉ.

La future de M. Dessimagrées ?

HENRI.

Elle-même. J'arrive de l'armée; le grade de médecin en chef que je viens d'obtenir, les décorations que j'ai l'honneur de porter, me donnaient enfin l'espérance d'avoir la main de Caroline. En descendant au château de sa tante, j'apprends qu'elle est chez M. Dessimagrées, auquel elle se propose d'unir sa nièce. Pour me cacher aux yeux de mon rival et de Mad. Ladorlotterie, je prends ce déguisement, je suis venu, j'ai vu...

LÉVEILLÉ.

Et vous vaincrez... Je suis payé d'avance ; comptez sur mon zèle. M. Dessimagrées n'épousera Caroline, que s'il guérit sa tante ; or, la tante ne sera pas guérie, parce qu'elle n'est pas malade. Il faut la dégoûter de la méthode de mon maître. On me consultera comme somnambule, et je répondrai comme il faut.

HENRI.

Puis-je te seconder?

LÉVEILLÉ.

Laissez-moi faire seulement... On vient... je redors.

SCENE X.

Les Mêmes, Mad. LADORLOTTERIE, CAROLINE.

Mad. LADORLOTTERIE.

Eh bien! eh bien! on dit que le somnambule est ici!

Air : *Ah! que je sens d'impatience.*

Ah! que je sens d'impatience,
Et combien mon cœur est jaloux
D'en obtenir une audience!

HENRI, *répondant à Caroline.*

Courage et patience.

LÉVEILLÉ, *à madame Ladorlotterie.*

Deux onces de crème de tartre, avec un scrupule de potasse dans de l'eau magnétisée.

Mad. LADORLOTTERIE.

Ah! monsieur, je n'en ai que trop pris. Tout-à-l'heure encore, monsieur Dessimagrées vient de m'en administrer une dose dont j'ai pensé mourir. Ordonnez-moi quelque chose de mieux, je vous prie.

SCENE XI.

Les Précédens, THOMAS, peu après M. DESSIMAGRÉES.

THOMAS.

Je précède M. Dessimagrées, ne vous impatientez pas, la séance va commencer.... Le voici.

M. DESSIMAGRÉES, *à deux valets.*

Posez-là ce canapé.

(*Des valets le placent à droite du spectateur.*)

Pardon, mesdames, et vous, docteur, de vous avoir fait attendre.. Je viens de secourir l'humanité souffrante; enfin je suis à vous.

HENRI.

Nous avons tenu compagnie à votre somnambule, il nous a dit des choses superbes.

M. DESSIMAGRÉES.

Ce n'est rien encore; attendez ma séance; justement voici tout notre monde.

SCENE XII.

Les Mêmes, Villageois, Villageoises, ensuite un Notaire.

LE CHŒUR.

Air.

Près d'vous, monsieur, nous venons en ces lieux
Pour profiter de vot' science nouvelle,
Et pour chercher dans c' baquet merveilleux
La médecine universelle.

M. DESSIMAGRÉES.

Elle vous attend, mes amis, elle vous attend; vous ne pouviez choisir un instant plus propice. L'atmosphère est chargée d'électricité.. le tems calme, les courans multipliés, tout annonce une expérience magnifique. Je touche au moment du succès, et vous savez, madame, quel en doit être le prix.

Mad. LADORLOTTERIE.

Je tiendrai ma promesse, quand vous aurez tenu la vôtre.

M. DESSIMAGRÉES.

Voyons, placez-vous. (*Chacun se place, chaque villageois s'entoure d'une corde, en se donnant la main.*) Mettez-vous en contact.

Air : *Des fraises.*

Pour voir arriver tout droit,
La magique secousse,
Il ne faut, en cet endroit,
Que toucher le petit doigt...

THOMAS.

Et l' pouce. (*ter.*)

M. DESSIMAGRÉES.

Attention : je commence.

Air : *Croyez vous à la magie.*

Sentez-vous le magnétisme ?

UN PAYSAN.

Qui ? moi, non.

LES AUTRES.

Ni moi. (*10 fois.*)

LES DEUX AMANS.

Nous y sommes déjà.

DESSIMAGRÉES.

De cet arbre salutaire,
Le magnétisme subtil
Sur vous deux opère-t-il ?

LES DEUX AMANS.

Le charme opère.

M. DESSIMAGRÉES.

te, le notaire.

Mad. LADORLOTTERIE.

y consens. (*Thomas sort.*)

M. DESSIMAGRÉES.

e triomphe enfin !

LÉVEILLÉ.

(*A part*) Pas encore, voici le moment de la crise. (*Haut*) Faites silence, le somnambulisme m'éclaire ; attention.

Mad. LADORLOTTERIE.

Le somnambule parle... silence.

DESSIMAGRÉES.

Succès complet !

LÉVEILLÉ, *d'un ton solennel.*

Que mademoiselle Caroline et le docteur soient placés sur le canapé magnétique... Ils vont tomber en somnambulisme et par eux l'avenir va se dévoiler.

(*M. Dessimagrées les conduit sur le canapé.*)

M. DESSIMAGRÉES.

Non... jamais somnambule ne s'est trompé.

LÉVEILLÉ *de même.*

Le docteur va prédire le sort de madame Ladorlotterie et mademoiselle Caroline va prophétiser les destins de M. Dessimagrées.

Mad. LADORLOTTERIE.

O bonheur !

M. DESSIMAGRÉES.

O! triomphe ! ne troublez pas les inspirations du somnambulisme. (*Les jeunes gens sont sur le canapé.*)

CAROLINE.

Air : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Que vois-je ! ô ciel ! à quel danger
Aujourdhui se livre ma tante !

HENRI.

Ah ! craignez de m'interroger
Sur l'hymen qui fait votre attente.

M. DESSIMAGRÉES.

N'importe expliquez-vous toujours.

Mad. LA DORLOTTERIE.

Dissipez ma frayeur mortelle.

Mad. LA DORLOTTERIE, M. DESSIMAGRÉES.

Vous ne pouvez pas être sourds,
Quand notre danger vous appelle.

HENRI.

Une tante respectable projette un mariage.

Mad. LADORLOTTERIE.

Respectable... c'est moi.

CAROLINE.

Un savant veut se marier.

M. DESSIMAGRÉES.

Un savant... me voilà.

HENRI.

Si ce mariage s'accomplit, elle ne sera jamais guérie de ses vapeurs.

Mad. LADORLOTTERIE.

Ah ! mon Dieu !

CAROLINE

Si le magnétiseur me possède, il perdra l'esprit.

M. DESSIMAGRÉES.

Pas possible.

HENRI.

Il n'y a qu'un moyen de détourner ces malheurs.

Mad. LADORLOTTERIE.

Lequel ?

CAROLINE.

Il faut qu'un étranger consente à recevoir ma main.

M. DESSIMAGRÉES.

Eh ! bien, elle dit comme lui !

Mad. LADORLOTTERIE.

Méme air.

Vous triomphez : à quel danger
Vient nous ravir votre système !

M. DESSIMAGRÉES.

Vous plaisantez : cet étranger
N'obtiendra pas celle que j'aime.

Mad. LA DORLOTTERIE.

Aux lois de votre art, en ce jour,
Vous même serez-vous rebelle ?
Vous ne pouvez pas être sourd,
Quand votre salut nous appelle.

(Thomas amène le notaire.)

Mad. LADORLOTTERIE.

Eh ! bien, M. Dessimagrées, votre système triomphe !

M. DESSIMAGRÉES.

Oui, madame, mon système va aux nues et mon mariage va au diable.

Mad. LADORLOTTERIE.

Que vous devez être satisfai !

M. DESSIMAGRÉES.

Je reste muet de ravissement. (*à part*) J'étouffe de fureur.

LÉVEILLÉ.

Mettez le notaire à l'ouvrage.

Mad. LADORLOTTERIE.

C'est juste.

M. DESSIMAGRÉES.

Comment, madame, sérieusement ! vous allez les marier ?

Mad. LADORLOTTERIE.

Vraiment je n'ai garde d'y manquer. J'ai trop de respect pour votre système, votre merveilleux système.

M. DESSIMAGRÉES.

Mon merveilleux système... ah ! oui c'est vrai.

Mad. LADORLOTTERIE.

M. le Notaire, écrivez qu'il y a promesse de mariage entre Caroline de St.-Val et M. le Docteur... Je ne sais pas son nom.

M. DESSIMAGRÉES.

O ciel ! le magnétisme ne serait-il qu'une chimère ?

VAUDEVILLE.

Air :

En reproduisant un système
Dont j'ignore la vérité,
Certain magnétiseur qu'on aime
Veut secourir l'humanité ;
Si, lorsqu'il nous fait faire un somme,
Il erre, en voulant nous sauver,
C'est le rêve d'un honnête homme ;
Chacun ainsi devrait rêver.

HENRI.

On croit sa fortune éternelle,
On croit son ouvrage excellent ;
L'époux croit sa femme fidèle,
Le père croit son fils charmant ;
On croit à l'amitié des hommes,
Sans intrigue on croit s'élever ;
Enfin, dans le siècle où nous sommes,
On passe son tems à rêver.

LÉVEILLÉ

Agnès a seize ans : elle rêve ;
Les jolis reves qu'elle fait !
Mais bientôt son hymen s'achève,
Son époux est vieux et mal fait.
Le bonheur qui fait son envie,
Agnès veut envain le trouver ;
Ah ! dit-elle, toute ma vie
Serai-je réduite à rêver ?

THOMAS.

L'amour est un fripon qui grille
D'attraper son frère l'hymen ;
Grande fête dans la famille,
Un nouveau né paraît soudain.
Chacun d'eux, en criant victoire,
Se dit père sans le prouver ;
L'amour a raison de le croire,
L'hymen fait bien de le rêver.

CAROLINE, *au Public.*

En écrivant ce badinage,
Sur un système assez plaisant,
On n'a pas cru faire un ouvrage,
Mais vous amuser un moment.
Pour des scènes sans conséquence,
Où l'on ne prétend rien prouver,
Nous comptions sur votre indulgence,
N'aurions nous fait que la rêver ?

FIN.

LA TOUR DE WITIKIND;

OU

LA CAPITULATION,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. H. DUPIN ET A. DARTOIS.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 13 FÉVRIER 1813
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE.

A PARIS,

Chez MARTINET, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré,
nos 13 et 15.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.
1813.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Baron de FELSHEIM, vieux militaire ayant un œil, un bras et une jambe de moins.	M. JOLY.
BRANDT, hussard au service de M. le Baron.	M. HYPOLITE.
Madame BRANDT, femme de Brandt, aussi au service du Baron.	Mlle. BODIN.
MARIE, fille de Brandt.	
CHARLES, amant de Marie.	
M. DAVID, père de Charles et créancier du Baron.	
VILLAGEOIS.	
SIX CRÉANCIERS JUIFS.	

La scène se passe en Allemagne, aux environs de Francfort, dans le château du baron.

Les exemplaires qui ne seront pas signés A. d'Artois, seront réputés contrefaits.

A. D'Artois

LA TOUR DE WITIKIND;

OU

LA CAPITULATION,

VAUDEVILLE.

Le théâtre représente l'intérieur d'une tour, une porte est dans le fond; et au-dessus de la porte une galerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame BRANDT, MARIE. *Elles sont occupées à arranger de vieux meubles.*

Madame BRANDT, *à part.*

TOUJOURS un nouveau tourment!

MARIE, *à part.*

Toujours un nouveau plaisir!

Madame BRANDT, *à part.*

Je suis dans une fureur quand je reçois un ordre de mon mari!

MARIE, *à part.*

Je suis dans une joie quand je sais que je dois voir mon amant!

Madame BRANDT, *imitant la voix de Brandt.*

« Madame Brandt, m'a-t-il dit ce matin, rendez-vous « de suite à la grande tour, et disposez tout pour que

« M. le baron de Felsheim, descendant du grand Witikind, « puisse y recevoir noblement une grande assemblée. »

MARIE, *à part.*

« Ma chère Marie, m'a-t-il dit hier soir, demain, à « midi, je serai près de vous. Je n'ai pas encore osé parler « de notre amour à mon père, et nous nous concerterons « ensemble pour qu'il fasse notre bonheur. »

Madame BRANDT.

Puis il a ajouté, en gesticulant : « Allez, mille bombes ! »

MARIE.

Puis il m'a serré la main, en disant : « Adieu, mille baisers ! »

AIR : *Avec ma pipe de tabac.*

Lorsque je pense à ce langage
Un doux plaisir vient m'animer.

Madame BRANDT.

Quand je songe à ce bavardage
La colère vient m'enflammer.

MARIE.

Le son de voix qui persuade,
Un tendre amant s'exprime ainsi.

Madame BRANDT.

Le ton toujours grondeur, maussade :
Voilà comme parle un mari.

Je serais bien fâché de lui obéir.... (*A Marie.*) Allons, mademoiselle, aidez-moi à placer cette table.

MARIE.

Oui, ma mère.

Madame BRANDT.

Il se croirait bientôt mon maître.... (*A Marie.*) Il veut que j'arrange ce tapis ; vous, disposez ces chaises !

MARIE.

J'y suis.

Madame BRANDT.

Oh ! il ne sera pas dit que je ferai tout ce qu'il me commandera.... Je crois que je n'ai rien oublié.

MARIE.

Eh bien ! ma mère, voilà pourtant tout en

Madame BRANDT.

Heim !... c'est que je suis trop bonne, moi ; je tra. sans cesse, tandis que votre paresseux de père ne pense qu'à boire. Quand il m'a épousée, il n'était pas comme ça.

AIR : *Lise épous' l'beau Gernance.*

Rien n'effrayait son courage,
Et toujours prêt à l'ouvrage,
Il arrivait le premier
Et s'en allait le dernier ;
Mais à présent la paresse
L'arrête. Je le vois bien :
J'ai beau me plaindre sans cesse,
Il ne fait presque plus rien.

MARIE.

Oh ! je ne craindrai pas cela avec Charles !

Madame BRANDT.

Comment !

MARIE.

Même air.

S'il vient nous rendre visite,
Pour m'aider il court plus vite,
Et pour lui c'est un plaisir
Que de pouvoir me servir.
De cette ardeur exemplaire
Rien n'altérera le cours....
Il m'a bien promis, ma mère,
Qu'il travaillerait toujours.

Madame BRANDT.

Vous êtes une folle !.. C'est votre père qui vous met toutes ces idées dans la tête ; mais, moi, je vous prédis que vous n'épouserez jamais M. Charles, attendu que monsieur son père est un des juifs les plus riches de Francfort, et que monsieur mon mari n'a jamais eu l'esprit d'amasser deux sous.

MARIE.

Eh ! quoi, vous croyez, ma mère ?

Madame BRANDT.

J'en suis sûre, mademoiselle.... Mais, au surplus, je ne veux plus parler de ce monsieur Charles.

MARIE.

Vous refusez d'en parler ? Mais vous serez bien forcée de l'entendre, car le voilà !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES.

Bonjour, ma chère Marie !

Madame BRANDT.

Eh bien ! monsieur, que voulez-vous ici ?

CHARLES.

Pardon, madame Brandt, je venais...

Madame BRANDT.

Je vois bien que vous veniez !

CHARLES.

Je venais pour avoir le plaisir de vous voir.

Madame BRANDT.

Oui, c'est cela ; on vient pour voir la mère, et l'on s'adresse à la fille.

MARIE, *bas à Charles.*

Elle est de mauvaise humeur, flattez-là !

Madame BRANDT.

Voilà bien les jeunes gens ! Quand on n'a plus quinze ans !

CHARLES.

AIR : *Muse des bois.*

En vous voyant on juge que votre âge
Est un peu plus avancé que le sien ;
N'enviez pas ce léger avantage,
Vos qualités ne lui cèdent en rien.

Ici, chacune à mon esprit retrace
De deux saisons l'image en même temps;
Car de l'été son printemps a la grâce,
Et votre été la fraîcheur du printemps.

MARIE.

Vous voyez, ma mère, qu'il n'a pas tant de torts.

Madame BRANDT, *radoucie.*

Je sais bien que Charles est un fort honnête garçon; mais son père....

CHARLES.

Il est parti hier pour toucher un remboursement considérable, et je puis rester avec vous toute la journée.

Madame BRANDT.

Tant mieux, tu nous aideras, car nous avons beaucoup de monde dans le château depuis hier soir. Brandt m'a défendu d'interroger personne..... Il m'a seulement dit qu'il s'agissait d'une affaire très-importante.

MARIE.

Si c'était de mon mariage!

CHARLES.

Ma foi, monsieur Brandt m'a toujours dit qu'il ne ferait.

Madame BRANDT.

C'est un fou. Ce qui me chagrine, c'est qu'il te perdra... Il veut toujours te faire boire; et ma fille ne veut pas d'un buveur pour son époux.

MARIE.

Pourquoi donc ça?

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

Oui, tout doit m'y décider,
Ce parti me semble sage :
Les femmes dans leur ménage
Se plaisent à commander;
A Bacchus, toujours fidèle,
Je le sais, près de sa belle
Un buveur souvent chancelle.
Mais c'est un bien que cela;
Car si le mari que j'aime
Ne peut se guider lui-même,
La femme le mènera.

Madame BRANDT.

La belle réponse!... Vous n'avez pas le sens commun, mademoiselle, quand vous désirez quelque chose.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, BRANDT.

BRANDT, *à la cantonade.*

C'est bien, très-bien! De par Malborough! voilà qui me fera des hussards superbes : restez-là. Ah! ah! tout est en ordre ici! C'est cela! Te voilà, mon petit gendre?

CHARLES.

Votre gendre, monsieur Brandt!

Madame BRANDT.

Voilà comme vous êtes! vous tournez l'esprit à ces enfans en leur donnant des espérances qui ne seront jamais réalisées!

BRANDT.

Comment, jamais? Mille carabines! je voudrais bien voir qui oserait s'opposer à un hymen que j'ordonne, et qui sera formé sous les auspices du baron de Felsheim!

Madame BRANDT.

Vous saurez pourtant....

BRANDT.

Je sais qu'il faut vous taire, madame! Reposez-vous sur moi du soin de conduire cette affaire!

CHARLES.

Oh! je vous seconderez bien; car j'ai pris la résolution de m'expliquer fortement avec mon père : je veux lui parler sans trembler!

BRANDT.

Tu n'iras pas loin pour cela, car il est ici.

CHARLES, *s'enfuyant.*

Mon père est ici ?

BRANDT, *le ramenant.*

Diable ! comme tu es résolu, et comme tu me secondes bien ; mais sois tranquille, je me charge de lui faire entendre raison.

Madame BRANDT, *à Charles.*

AIR *connu.*

Franchement, Charles, croyez-vous
Pouvoir faire ce mariage ?
Ma fille, hélas ! à son époux
Ne peut offrir, pour son partage,
Qu'un peu de fraîcheur,
Beaucoup de candeur.

CHARLES.

Mais je n'en veux pas davantage !

MARIE, *à Brandt.*

Même air.

Vous voyez bien qu'il est charmant !
Il sera fidèle, je gage ;
Il est déjà doux, complaisant !

BRANDT.

C'est trop vanter ce personnage ;
Car l'heureux coquin
N'est qu'un homme, enfin !

MARIE.

Mais je n'en veux pas davantage !

BRANDT.

Elle est charmante !

Madame BRANDT.

Oui, elle dit comme vous !

CHARLES.

Ah çà, monsieur Brandt, est-ce que vous avez fait venir mon père ici pour lui parler de notre mariage.

BRANDT.

Non pas tout-à-fait pour cela ; mais je ferai d'une pierre deux coups. Attention, tous, et soyez dociles aux ordres que je vais vous prescrire !

Madame BRANDT.

Encore un ordre!

BRANDT, *à Charles.*

D'abord, toi, mon garçon, tu vas boire un verre de vin avec moi, afin d'avoir plus de courage. (*Brandt verse à boire à Charles, et boit avec lui.*)

CHARLES.

Volontiers, monsieur Brandt!

Madame BRANDT.

Quand je le disais qu'il en ferait un ivrogne!

BRANDT.

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Allons, ma femme, calme-toi,
J'ai des qualités fort aimables :
Aimer et boire, selon moi,
Sont deux choses inséparables.
Sans les buveurs dont tu te plains,
Sans les amans que tu querelles,
Les tonneaux seraient toujours pleins,
Les filles toujours demoiselles.

Madame BRANDT.

Voilà de tes raisonnemens!

BRANDT.

Silence!.... Toi, ma femme, tu vas t'occuper du festin : mais prends bien garde qu'ame qui vive ne pénètre dans la cuisine. Et toi, Marie, tu vas conduire Charles chez monsieur le baron, où il restera caché jusqu'à ce qu'on aille le chercher. Allez, et que personne ne mette les pieds ici sans ma permission.

CHARLES.

Comment, me renfermer!

BRANDT.

AIR : *On m'avait vanté la guinguette.*

Que chacun seconde mon zèle!

Madame BRANDT.

Mais je crois qu'il perd la raison!

MARIE, *à Charles.*

Venez, le geolier vous appelle.

CHARLES.

Il faut donc me rendre en prison ?

MARIE, *à Charles.*

Songez, monsieur, que je partage
Ici votre captivité :
Près de sa belle l'esclavage
Est plus doux que la liberté.

CHŒUR.

Oui, la réussite est certaine
Si { vous secondez mes / nous secondons ses } projets.
Mais avant que l'hymen { t'enchaine, / l'enchaine, }
{ Ton / Son } major { t'envoie / l'envoie } aux arrêts.

(*Charles veut prendre un baiser à Marie.*)

Madame BRANDT.

Eh bien ! eh bien !

BRANDT.

Alte-là !... Il n'est pas encore temps.

Le général sans démordre
Doit prévenir de tels desseins !
Il faut attendre le mot d'ordre
Avant que d'en venir aux mains.

MARIE, *à Charles.*

Il faut attendre le mot d'ordre
Avant que d'en venir aux mains.

CHŒUR.

Oui, la réussite est certaine ! etc.

(*Charles, Marie et madame Brandt sortent.*)

SCÈNE IV.

BRANDT, *seul.*

Allons, allons, je n'en aurai pas le démenti; nos fonds sont arrivés hier matin; nos usuriers sont ici depuis hier soir, d'après l'espoir que je leur ai donné d'être payés, et l'invitation que je leur ai faite d'assister aujourd'hui à un repas splendide, tous se sont couchés sans souper; j'ai fermé ce matin les buffets; et grâce à ma prudente économie, ils doivent attendre impatiemment le moment du dîner.

AIR : *Mon père était pot.*

S'ils agissent honnêtement,
Moi, j'entends le négoce,
Je les invite sur-le-champ
A sauter à la noce.
S'ils font les méchans,
Alors je prétends
Me faire enfin connaître;
Et sans hésiter
Je les fais sauter,
Sauter par la fenêtre.

LE BARON, *dans la coulisse.*

Brandt! Brandt!

BRANDT.

J'entends monsieur le baron; faisons-lui part, le verre à la main, de tout ce que j'ai fait pour sa gloire et son repos. (*Il approche une table sur laquelle sont deux bouteilles et deux verres.*)

SCÈNE V.

BRANDT, LE BARON.

LE BARON, *arrivant.*

Brandt! Eh! que fais-tu donc dans cette tour?

BRANDT.

Je la meuble, comme vous voyez, mon colonel!

LE BARON.

Ah! ah! Et pourquoi ça?

BRANDT.

C'est ce que je vais vous dire; mais comme nous pourrons bien dîner tard aujourd'hui, je vous invite à boire un coup auparavant.

LE BARON.

Volontiers, mon garçon! Asseyons-nous et buvons.

(*Ils boivent.*)

BRANDT.

Nous sommes fort bien ici, mon colonel?

LE BARON.

Fort bien, mon ami!

BRANDT.

Plus de bivouac!

LE BARON.

Plus d'eau à boire!

BRANDT.

Plus d'ennemis!

LE BARON.

Oui, mais plus de bataille à gagner!

BRANDT.

Vous ne songez qu'aux batailles! A votre santé, mon colonel!

LE BARON.

A la santé, mon garçon!

Air de la Sentinelle.

Te souviens-tu de ce jour si fatal
Où ta valeur me conserva la vie?
Je combattais près de mon général
Quand cette jambe... hélas... me fut ravie.
De mon sort je ne me plains pas,
Je ne songe qu'à ma victoire:
Quel bonheur! après vingt combats,
Je ne pouvais faire un seul pas
Qu'il ne me rappelle ma gloire!

BRANDT.

Je ne vois qu'un petit inconvénient qui pourrait déranger nos affaires!

LE BARON.

Et lequel?

BRANDT.

C'est que les usuriers de Francfort qui vous ont jadis prêté de l'argent, Dieu sait à quel intérêt! pour refaire votre régiment de hussards qui se fit écharper trois fois par les turcs, mettront, quand ils le voudront, le baron de Felsheim à la porte de son château.

LE BARON.

Je ne pensais plus à ces usuriers-là! Ecoute: tu monteras demain à cheval, tu iras à Francfort, tu rassembleras cette canaille, tu me l'amèneras; je la recevrai dans cette fameuse tour, où Wickind, avec trente saxons, arrêta trois jours Charlemagne et cent mille hommes.

BRANDT.

C'est fait, mon colonel!

LE BARON.

Tu as été à Francfort?

BRANDT.

Oui, mon colonel! et je les ai tous amenés ici!

LE BARON.

Ah ! ah !

BRANDT.

S'ils sont raisonnables, on les paiera !

LE BARON.

Et avec quoi, monsieur ?

BRANDT.

Avec les fonds que je me suis procurés.

LE BARON.

Et par quel moyen ?

BRANDT.

Je me suis adressé à Léopold.

LE BARON.

A l'empereur !

BRANDT.

En droite ligne. Oh ! nous sommes très-bien ensemble ! Écoutez ce que je lui ai écrit.

LE BARON.

Voyons !

BRANDT, *tire un papier de sa poche et lit.*

« Votre Majesté,

« J'ai perdu à votre service un œil, un bras, une jambe « et la moitié de ma fortune; vos généraux m'ont fait des « complimens, m'ont frappé sur l'épaule.... Tout cela est « bel et bon; mais une gratification vaudrait encore mieux : « vous descendez des Césars comme je descends des Witi- « kinds, et entre grands hommes on doit s'entr'aider.

« J'ai l'honneur d'être, en attendant votre réponse,

« votre très-humble serviteur,

« *Brandt*, pour le baron de Felsheim, « qui ne peut pas signer parce qu'il « lui manque le bras droit. »

LE BARON.

Bien ! très-bien ! Voilà un placet plein d'esprit et de gentillesse : ton style a de la noblesse et de l'élévation.

BRANDT.

Et sur-tout de la persuasion! car j'ai reçu hier de Léopold cinquante mille florins!

LE BARON.

Bravo! Brandt.... Buvons.

BRANDT.

C'est cela! buvons.

LE BARON.

Ah ça, fais entrer de suite ces coquins-là!

BRANDT.

Un instant. Ecoutez, mon général, j'ai fait un petit calcul. Vos créanciers payés, il vous reste quatre mille florins de rente, un superbe château; vous êtes noble comme tous les chapitres d'Allemagne réunis, et vous vivez comme un ours!

LE BARON.

Comment cela, monsieur!

BRANDT.

Hors vous et moi et quelques hibous, on ne voit personne dans ce château. Il vous faut des courtisans pour vous flatter, des parasites pour vous manger, un intendant pour vos affaires, et un médecin pour votre santé.

LE BARON.

Alte-là! pour les deux derniers.

AIR : *En tableaux à faire.* (Lantara.)

Je ne veux pas sur ce point
Qu'on me contrarie;
Non, monsieur, je n'aurai point,
Selon votre envie,
De médecin ni d'intendant:
C'est me demander, vraiment,
La bourse et la vie.

BRANDT.

Eh bien! passe; mais je sais vos faits par cœur, et à qui conterez-vous désormais vos exploits si ce n'est à la noblesse du voisinage?

LE BARON.

J'ai déjà pensé à cela.

BRANDT.

Et comment recevrez-vous la noblesse du voisinage si vous n'avez personne pour vous servir ? Je suis votre sommeiller, votre valet de chambre, votre écuyer, votre capitaine des chasses et votre trésorier : c'est pitoyable, monsieur le baron ! cela n'a point de tournure !

LE BARON.

Tu as raison. Un homme comme moi est fait pour représenter. Dès ce moment te voilà mon majordome : choisis tes subordonnés.

BRANDT, *emportant la table.*

C'est fait !

LE BARON.

Comment !

BRANDT, *au fond du théâtre.*

Entrez tous !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, PAYSANS.

CHŒUR *de paysans en entrant.*

AIR *De la fricassée.*

Pour nous, quel honneur!
Quel bonheur !
Chacun, je pense,
Va faire ici bombance,
Puisque de monsieur le baron
Nous allons composer la maison !

LE BARON, *aux paysans.*

Messieurs, écoutez-moi bien :
Il faut par votre maintien
Vous faire tous admirer ;
Car des gens tels que vous sont faits pour figurer.

CHŒUR.

Pour nous, quel honneur!
Etc.

LE BARON.

Brandt, fais-les avancer; je vais distribuer les emplois et fixer les honoraires.

BRANDT, *bas au Baron.*

Songez qu'il faut de l'économie.

LE BARON.

Tu vas voir.

BRANDT.

Voilà deux bergers; ce sont les plus vifs que j'aie pu trouver à dix lieues à la ronde.

LE BARON.

J'en fais mes piqueurs. (*Aux bergers.*) Je vous accorde pour gages l'excédant du gibier nécessaire à la consommation du château.

BRANDT.

C'est noble! Voilà votre magister, qui lit couramment et qui chante le plain-chant à livre ouvert.

LE BARON.

Il sait le plain-chant! Je lui accorde un demi-florin par chaque romance qu'il composera et chantera lorsqu'il en sera requis.

BRANDT.

C'est magnifique!... Voilà quatre petits drôles bien dégourdis.

LE BARON.

J'en fais mes pages. Je leur accorde un habit neuf fait avec les vieilles tapisseries de ma bibliothèque, et de plus ce qu'ils pourront dérober à l'office.

BRANDT.

C'est juste! Quant à ces messieurs, ce sont trois valets de basse-cour.

LE BARON.

J'en fais mes gardes; ils seront équipés en hussards de Felsheim avec les habits de réforme qui se trouvent au château; ils vivront aux dépens de qui ils pourront, en se

comportant honnêtement et en plumant la poule sans la faire crier.

BRANDT.

C'est de toute équité ! Et moi, je me charge de mettre à la raison les vassaux de monseigneur à qui ces arrangemens ne conviendront pas.

LE BARON.

Allez, chacun à son poste ! par la droite pour aller vers la gauche !

BRANDT.

Par la droite pour aller vers la gauche !

LE BARON.

Marche !

BRANDT.

Marche !

CHŒUR DE PAYSANS.

Pour nous, quel honneur !
Quel bonheur !
Chacun, je pense,
Va faire ici bombance,
Puisque de monsieur le baron
Nous allons composer la maison !

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

LE BARON, BRANDT.

BRANDT.

Ah ça ! mon général, passons au second point.

LE BARON.

Passons !

BRANDT.

J'ai une fille.

LE BARON.

Fort jolie.

BRANDT.

Je la marie.

LE BARON.

J'y consens.

BRANDT.

Mais le père du futur est un arabe qui n'y consent pas.

LE BARON.

Tant pis.

BRANDT.

Pour l'engager à céder il faudrait lui donner...

LE BARON.

Je ne donnerai rien.

BRANDT.

Vous lui donnerez la permission de chasser sur vos terres.

LE BARON.

Soit.

BRANDT.

Vous lui donnerez un logement dans le château quand il ira à la chasse.

LE BARON.

A la bonne heure.

BRANDT.

Vous lui ferez sa provision de vin.

LE BARON.

Non pas, s'il vous plaît!

BRANDT.

Mais pensez donc qu'il n'y a que ce moyen...

LE BARON.

Point de vin, monsieur, point de vin!

BRANDT.

Il faut que le beau-père puisse boire!

LE BARON.

Que le beau-père boive de l'eau!

BRANDT.

C'est inhumain!

LE BARON.

Ça m'est égal!

BRANDT.

Il ne donnera pas son fils !

LE BARON.

Il le gardera !

BRANDT.

Allons, mon général, seulement trois muids de vin du Rhin !

LE BARON.

Un quartaut par an, monsieur !

BRANDT.

Mais.....

LE BARON.

Un quartaut, morbleu ! rien qu'un quartaut.

BRANDT.

Je vous dis.....

LE BARON.

Paix !

BRANDT.

Quoi !

LE BARON.

Aux arrêts !

BRANDT.

Cependant.....

LE BARON.

En prison !

BRANDT.

Au diable donc ma postérité ! Voyez ce petit Brandt qui saute, qui gambade à cheval sur votre grand sabre, votre bonnet enfoncé jusques sur ses épaules ! Voyez-le cassant votre pipe, vous tirant la moustache, vous enfonçant des épingles dans le gras de la jambe, buvant le rogomme sans faire la grimace, et jurant aussi haut que vous et moi ensemble. Si ce tableau ne vous émeut pas, vous avez donc un cœur d'airain ? Je vous abandonne, et je vais rejoindre les drapeaux du prince Eugène. Vous vous attendrissez ! Vos yeux se mouillent de larmes !...

LE BARON, *pleurant.*

Je passe les trois muids de vin.

BRANDT.

Ah !

LE BARON, *prenant Brandt par la main.*

Ecoute donc !

AIR *de Marianne.*

L'avenir que tu me présentes
Me fait venir certains projets.
Dans les liens que tu me vantes
A mon tour si je m'engageais ?
De ma façon,
Dans la maison,
Bientôt naîtrait
Un petit baronnet,
Il grandirait,
Ressemblerait
A son papa.
Que dis-tu de cela ?

BRANDT.

Vous faire mari ! quel caprice !
Dans ce régiment, vieux soldat,
Vous ne seriez pas en état
De faire le service !

Et d'ailleurs quelle est la femme qui voudrait de vous ?

LE BARON.

Si je m'adressais à une jeune fille, bien innocente, bien candide !

BRANDT.

Savez-vous ce qu'elle vous répondrait ?

LE BARON.

Non ; mais je voudrais le savoir.

BRANDT.

Attendez. Marie ! Marie !

LE BARON.

Que fais-tu donc là ?

BRANDT.

J'appelle la réponse. Marie ! Marie !

SCÈNE VIII.

LE BARON, BRANDT, MARIE.

MARIE, *accourant.*

Me voilà, mon père.

BRANDT.

Avance, et écoute!

AIR *vaudeville de Partie carrée.*

Si pour époux je t'ordonnais de prendre
Un franc hussard, de mon âge environ,
Un homme, enfin, galant et tendre,
Semblable en tout à monsieur le baron,
Que dirais-tu ? Réponds-moi sans mystère.

MARIE.

Vous ne pouvez penser ainsi!
Voudriez-vous me donner, ô mon père!
La moitié d'un mari ?

BRANDT, *au Baron.*

Vous l'entendez.

LE BARON.

Je crois qu'oui.

MARIE.

Oh ! je parle du fond de mon cœur, et je vous réponds que toutes les jeunes filles pensent comme moi !

LE BARON, *bas à Brandt.*

En ce cas, mon ami, je m'adresserai à une femme d'un âge et d'un caractère plus mûrs.

BRANDT.

D'une quarantaine d'années ! je comprends. Madame Brandt ! Madame Brandt !

LE BARON.

Eh ! que diable, es-tu fou ?

BRANDT.

J'appelle la quarantaine. Madame Brandt !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, Madame BRANDT.

Madame BRANDT, *arrivant.*

Eh ! bien, quoi ?

LE BARON.

Laisse-moi parler, tu expliques mal la question (*Il passe auprès de madame Brandt et lui prend la main.*)

MARIE, *à part.*

Est-ce qu'il veut aussi marier ma mère ?

LE BARON, *à madame Brandt.*

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Supposons ici tous deux
Que Brandt ait perdu la vie,
Et que vous ayez l'envie
De former de nouveaux nœuds ;
N'étant plus dans dans le jeune âge,
Quel serait votre langage
Pour vous remettre en ménage,
Si l'on voulait vous donner
Un mari pas très-ingambe.

BRANDT.

Oui, qui n'aurait qu'une jambe !

Madame BRANDT.

Je l'enverrais promener.

BRANDT.

Je ne lui fais pas dire.

Madame BRANDT.

C'est du fond de mon cœur, et je vous réponds que toutes les femmes pensent comme moi.

LE BARON.

En ce cas, mon ami,

AIR *Du Pot de fleur.*

Désormais je serai plus sage;
A tes avis enfin rendu,
De mon goût pour le mariage
Je suis tout à fait revenu ;

A mon destin je me conforme ;
Je dois arrêter mon ardeur :
Mars m'a donné mon brevet de valeur ;
L'Amour mon congé de réforme.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, DAVID.

DAVID, *accourant.*

Ah ! je vous trouve enfin ! qui pouvait se douter que vous étiez ici ?

BRANDT.

Serviteur à monsieur David.

MARIE, *à part.*

Le père de Charles !

LE BARON, *bas à Brandt.*

David !.. N'est-ce pas un de mes usuriers.

BRANDT, *bas au baron.*

Justement, et de plus le futur beau-père.

DAVID

Que diable voilà deux heures que mes compagnons et moi vous cherchons par-tout ! oubliez-vous donc que nous sommes à jeun et que nous avons une faim d'enragé.

BRANDT.

Déjà ?

DAVID.

Comment déjà, il est deux heures.

BRANDT, *bas à Marie.*

Cours prevénir Charles et amène le ici.

(*Marie sort.*)

DAVID.

AIR : *Où s'en vont ces gais bergers ?*

Morbleu ! nous ressentons tous
Un appétit de diable !
Ah ! de grâce, payez-nous,
Et mettons-nous à table.

Quoiqu'on soit d'honnêtes gens,
Un retard indispose.
Nous ne sommes jamais si long-temps
Sans prendre quelque chose.

LE BARON.

Je le crois bien.

BRANDT.

Calmez-vous, monsieur David, le dîner se prépare; mais avant tout nous voulons régler nos affaires d'intérêt.

DAVID.

Dépêchons-nous donc.

BRANDT.

D'abord nous en avons une ensemble.

DAVID.

Ensemble, monsieur Brandt ?

BRANDT.

Oui, ensemble... monsieur David, mon ami et mon égal.

LE BARON, *l'interompant.*

Ton égal?

BRANDT, *au Baron.*

Oui, il faut le flatter.

LE BARON, *à Brandt.*

C'est différent. Continue.

BRANDT, *continuant.*

Monsieur David., mon ami et mon égal, vous avez pour fils un beau garçon qui ne vous ressemble pas beaucoup. J'ai une fille fort jolie, qui est tout mon portrait, je veux les unir, y consentez-vous.

DAVID.

Marier mon fils avec votre fille ! non parbleu ! je n'y consens pas.

Madame BRANDT, *à part.*

J'en étais sûre.

LE BARON, *à David.*

Vous ignorez donc les prérogatives que je vous accorde en faveur de ce mariage.

DAVID.

Est-ce que mon coquin de fils serait venu ici ?

BRANDT.

Songez au gibier.

DAVID.

Je le ferai bien déguerpir.

BRANDT.

A l'honneur de loger dans le château de monsieur le Baron.

DAVID.

C'est un écervelé.

LE BARON.

Au vin du Rhin.

DAVID.

Je l'enfermerai plutôt dans ma cave !

BRANDT.

Le vin ?

DAVID.

Non !... Mais mon pendard de fils, et jamais il ne remettra les pieds ici.

BRANDT.

Ah ! Jamais il ne remettra les pieds ici. Le voici.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES et MARIE.

DAVID.

Mon fils !

CHARLES.

Mon père !

AIR : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Daignez vous laisser désarmer ;
Ne vous montrez pas redoutable :
Oui, je me suis laissé charmer
Sans votre aveu ; je suis coupable :

Mais je sais que vous êtes bon!
Devant vous ici je m'accuse :
Refuserez-vous mon pardon
Lorsque vous voyez mon excuse?

DAVID.

Il n'y a pas d'excuse qui tienne, monsieur, je vous ordonne de partir sur-le-champ.

AIR :

Ta conduite
Ne mérite
Aucun pardon; et bien vite
Qu'on me quitte
Tout m'irrite,
Fuis ce séjour
Sans retour.

MARIE, *à part*,

Qu'il me cause de chagrin!

DAVID.

Sans consulter sa famille!

LE BARON, *à Brandt*.

Mon ami, garde ta fille,
Moi, je garderai mon vin.

DAVID.

Oui, redoute ma colère!

Madame BRANDT, *à part*.

J'avais prédis tout cela.

DAVID.

Songez que je suis son père!

LE BARON.

Eh! qui peut songer à ça?

MARIE, BRANDT, LE BARON, Madame BRANDT.

Sa conduite
Qui l'irrite,
A mes yeux
Est un mérite.
S'il { me / nous } quitte,
Tout l'invite
A revenir en ces lieux.

DAVID.

Ta conduite
Ne mérite,
Etc.

(*Charles sort.*)

BRANDT.

(*Bas à Marie.*) Empêche Charles de s'éloigner. (*A madame Brandt.* Et vous, retournez à votre poste.

(*Marie et madame Brandt sortent.*)

SCÈNE XII.

LE BARON, BRANDT, DAVID.

BRANDT.

Mille baïonnettes, monsieur David, vous êtes difficile à diriger comme une pièce de quarante-huit!

LE BARON.

C'est un turc.

DAVID.

Tenez, monsieur Brandt, ce mariage est impossible, ainsi n'en parlons plus. Terminons de suite nos affaires et allons nous mettre à table, car j'ai une faim du diable.

LE BARON.

En ce cas, monsieur David, faites entrer tout vos confrères, c'est ici que vous allez être payés.

DAVID.

J'y cours.

AIR : *Eh! ma mère, est-c' que j'sais ça.*

Connaissant votre opulence,
Autrefois entre vos mains
J'ai placé ma confiance
Avec deux mille florins;
Mais sans qu'on m'en fasse un crime,
Je crois qu'il devient urgent
De vous laisser mon estime
Et d'emporter mon argent.

(*Il sort.*

Car en vain chacun s'efforce ;
C'est tout au plus à présent
Si nous aurons la force
De toucher notre argent.

CHŒUR.

Voilà donc
Ce baron,
Etc.

(*Les créanciers sont rangés sur deux haies. Le Baron passe au milieu d'eux en s'appuyant sur Brandt.*)

LE BARON, *au milieu des créanciers.*

Fripons que vous êtes, je vous ai convoqués pour me débarrasser de vous. (*Les usuriers font une profonde révérence.*) J'ai servi le descendant des Césars, j'ai eu besoin d'argent, j'en ai passé par où vous avez voulu ; maintenant je tiens la bourse et je fais la loi à mon tour. Voulez-vous moitié ?

TOUS LES USURIERS.

Moitié !

BRANDT.

Silence !

LE BARON.

Voulez-vous moitié ?

TOUS.

Non.

LE BARON, *tirant son sabre.*

Je jure par mes aïeux que si vous n'entrez de suite, en composition ? Ren ten tem, bazagna !

DAVID.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

Oh ! nous bravons votre menace,
Nous ne voulons rien accorder :
Lorsqu'on sait quelle est notre audace,
Croyez-vous nous intimider ?
Ces mots n'ont rien qui nous étonne,
Sachez qu'un usurier jamais
Ne peut trembler pour sa personne
Quand il craint pour ses intérêts.

LE BARON.

Je vais aller chercher l'argent de ces messieurs; charge-toi du reste.

BRANDT, *au Baron.*

Maintenant laissez-moi faire.

AIR : *Je suis heureux en tout, mademoiselle.*

(*Au premier créancier.*)

Veux-tu te rendre à ce que l'on propose?

PREMIER CRÉANCIER.

Non.

BRANDT, *au second.*

Accepte la clause!

SECOND CRÉANCIER.

Non.

BRANDT, *au troisième.*

Consens, et pour cause.

TROISIÈME CRÉANCIER.

Non.

BRANDT, *au quatrième.*

Et toi, vieux fripon?

QUATRIÈME CRÉANCIER.

Non.

BRANDT, *au cinquième.*

Allons, coquin, sois un peu moins avide.

CINQUIÈME CRÉANCIER.

Non.

BRANDT, *au sixième.*

Que l'honneur te guide!

SIXIÈME CRÉANCIER.

Non.

BRANDT, *au septième.*

Que l'on se décide.

SEPTIÈME CRÉANCIER.

Non.

BRANDT, *au huitième.*

Quoi ! point de raison ?

HUITIÈME CRÉANCIER.

Non.

TOUS, *en s'avançant sur le devant de la scène.*

Non, non, non, non.

(Brandt et le Baron, qui sont restés derrière tandis que les créanciers disent non, sortent de la tour et ferment la porte sur eux.)

SCÈNE XV.

DAVID, USURIERS.

DAVID, *se retournant.*

Qu'est-ce que c'est donc, on nous enferme dans la tour ?

PREMIER CRÉANCIER.

Et le dîner.

UN AUTRE.

Monsieur Brandt ! monsieur Brandt !

DAVID.

Ah ! le scélérat, je devine ses projets, nous sommes en prison.

UN AUTRE.

Si nous tâchions de l'attendrir.

DAVID.

Oh ! bien oui, l'attendrir.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Ce hussard a l'air féroce,
On ne l'entend que jurer,
Et toujours prêt à sabrer,
Il ne veut que plaie et bosse;

Enfin, c'est un vrai démon,
Qui tue un homme, dit-on,
Comme on tuerait un pigeon.

UN GRÉANCIER.

Ce que vous dites me glace :
Quels sentimens inhumains!

UN AUTRE.

Hélas ! jamais aux coquins
Il ne fit la moindre grâce.

DAVID.

Mes chers amis, en ce cas
Nous ne l'attendrirons pas !

BRANDT, *paraissant sur la galerie.*

Ah ! Ah ! messieurs les coquins !

DAVID.

Le voilà qui nous appelle. Brave homme, vous qui êtes si compatissant, si doux!

BRANDT.

Voulez-vous moitié.

TOUS.

Moitié !

CHŒUR.

Ah ! quelle affreuse trahison !
Nous traiter de la sorte !
Nous tombons d'inanition :
Faites-nous sortir de prison.

BRANDT.

Non.

DAVID.

Ouvrez-nous, nous nous arrangerons ensuite.

BRANDT.

Vous n'aurez la liberté qu'après avoir accepté ma proposition.

DAVID.

Il le ferait comme il le dit.

PREMIER CRÉANCIER.

Je resterai plutôt ici trois jours.

DEUXIÈME CRÉANCIER.

Moi, j'y resterai plutôt huit jours.

DAVID.

Mes amis, nous n'avons pas peur.

UN AUTRE.

Non; mais nous avons faim.

DAVID.

Il faut nous montrer raisonnables; transigeons.

TOUS.

Oui, oui, transigeons.

DAVID, *à Brandt.*

Monsieur Brandt, vous nous offrez moitié, nous prendrons deux tiers.

BRANDT.

Vous n'aurez qu'un tiers.

CHŒUR, *des créanciers.*

Quel attentat!
Quel combat!
Scélérat
De soldat,
Que le diable t'emporte!
Triste embarras!
Dans ce cas
Qui pourra,
Qui viendra
Nous ouvrir cette porte?

DAVID.

C'est une indignité.

UN AUTRE.

Une horreur,

UN AUTRE.

Une infamie.

DAVID, *tirant sa montre.*

Quatre heures ! Voilà vingt-huit heures que nous n'avons mangé, si nous avions seulement soupé hier au soir; mais qui pouvait s'attendre à cela. Mes amis, il faut faire un sacrifice... Monsieur Brandt, vous nous offrez un tiers, nous prendrons moitié.

BRANDT.

Vous n'aurez qu'un quart, et si vous ne capitulez à l'instant vous ne serez reçus qu'à discrétion.

DAVID.

Si nous n'acceptons pas nous n'aurons rien du tout, ainsi va donc pour le quart; il y a des chrétiens aussi juifs que nous.

BRANDT, *passant un papier au bout d'une pique.*

Voici la quittance des trois quarts; que monsieur David signe pour tous.

CHŒUR *des créanciers en signant.*

Ah ! quelle affreuse trahison !
Nous traiter de la sorte !
Nous tombons d'inanition :
Oui, mais nous sortons de prison.

BRANDT, *recevant la quittance.*

Bon !

DAVID.

Allons ouvrez-nous.

BRANDT.

Un instant : personne ne bougera avant que monsieur David n'ait consenti au mariage de son fils avec ma fille.

TOUS, *excepté David.*

Oh ! nous y consentons.

DAVID.

Oui; mais, moi, je n'y consens pas.

TOUS, *à David.*

Vous n'y consentez pas ?

BRANDT.

Messieurs, je me retire; réfléchissez, je vous donne jusqu'à demain.

UN CRÉANCIER.

Un instant : demain, nous serons morts.

DAVID.

Mon parti est pris, j'aime mieux mourir.

UN CRÉANCIER, *à David.*

Comment, vieux coquin, tu veux te laisser mourir pour nous empêcher de vivre! refuser d'unir ton fils à la fille de cet honnête homme!

DAVID.

Mes amis, vous m'étranglez.

UN CRÉANCIER.

Certainement nous t'étranglons.

UN AUTRE.

Monsieur Brandt, vîte le contrat.

BRANDT, *passant le contrat.*

Le voilà.

UN CRÉANCIER, *à David.*

Dépêche-toi de signer tes noms, déloyal voleur usurier.

DAVID, *signant.*

C'est bien pour vous sauver la vie.

BRANDT, *recevant le contrat.*

C'est cela. A présent, j'ai encore quelque chose à vous dire.... vous allez avoir la clef des champs. (*Il sort.*)

DAVID.

Du moins celui-là ne pourra pas dire que nous sommes des usuriers.

AIR : *Vaudeville de M. Guilbaume.*

[illegible]

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON BRANDT, VILLAGEOIS, *suivis* MARIE *et* Madame BRANDT.

CHŒUR, *en arrivant.*

AIR *connu.*

Et gai - gai - gai - mes chers enfans,
Que la fête
S'apprête :
Et gai - gai - gai - mes chers enfans,
Vous nous voyez triomphans.

DAVID.

Oui, triomphans.

CHŒUR.

Et gai - gai - gai, etc.

Madame BRANDT, *arrivant, aux villageois.*

L'instant est favorable,
Mesurez, accourez tous,
Les plats sont sur la table,
On n'attend plus que vous.

CHŒUR.

Et gai, gai, gai, etc.

MARIE, *arrivant avec Charles.*

J'ai bien couru, j'espère,
Tous nos vœux sont remplis.
Vous attrapiez le père,
Je ramène le fils.

CHŒUR.

Et gai, gai, gai, etc.

BRANDT.

Charles et Marie, embrassez votre père; il a signé votre contrat de la meilleure grâce.

MARIE *et* CHARLES.

Mon père!

Madame BRANDT.

Eh! bien, je ne l'aurais jamais cru.

LE BARON

Ces messieurs ont été plus généreux que je ne le pensais, ils n'ont accepté que juste l'argent qu'ils m'avaient prêté, c'est-à-dire le quart de leurs créances.

DAVID, *à part.*

Il appelle cela accepter!

LE BARON.

Je dote Marie, et je lui donne le quart que ces messieurs ont refusé.

BRANDT.

Je garderai mes gages.

LE BARON.

Je t'avais bien dit que tu garderais tes gages.

UN CRÉANCIER.

Mais c'est nous qui payons la dot!

DAVID.

N'est-ce pas vous qui m'avez forcé de signer le contrat?

CHARLES *et* MARIE, *au baron.*

Ah ! monsieur le baron, que de reconnaissance !

LE BARON.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Point de louanges, je vous prie,
De mon cœur j'ai suivie l'élan;
Mais écoutez, ma jeune amie :
De vous j'exige avant un an
Un joli petit militaire,
Qui puisse avec nous se griser.

MARIE, *faisant la révérence.*

Ah ! monseigneur,
D'après ce que vous venez de faire,
Je n'ai rien à vous refuser.

Madame BRANDT.

Ma foi, Brandt, voilà une capitulation qui te fait honneur.

VAUDEVILLE.

BRANDT.

AIR : *Je suis un garçon.*

Plus de soucis,
Soyons amis,
Et qu'au festin
Soudain,
Chacun en train,
En buvant force vin
Du Rhin,
Soit consolé
D'avoir capitulé.

CHŒUR.

Plus de soucis, etc.

BRANDT.

Puisque loin du son
Du clairon
Je dois enfin
Terminer mon destin,
Je veux finir le verre en main :

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel Guillaume
= Marguerite

LE CIMETIÈRE DU PARNASSE,

OU

TIPPO MALADE,

POMPE FUNÈBRE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par MM. THEAULON et DARTOIS,

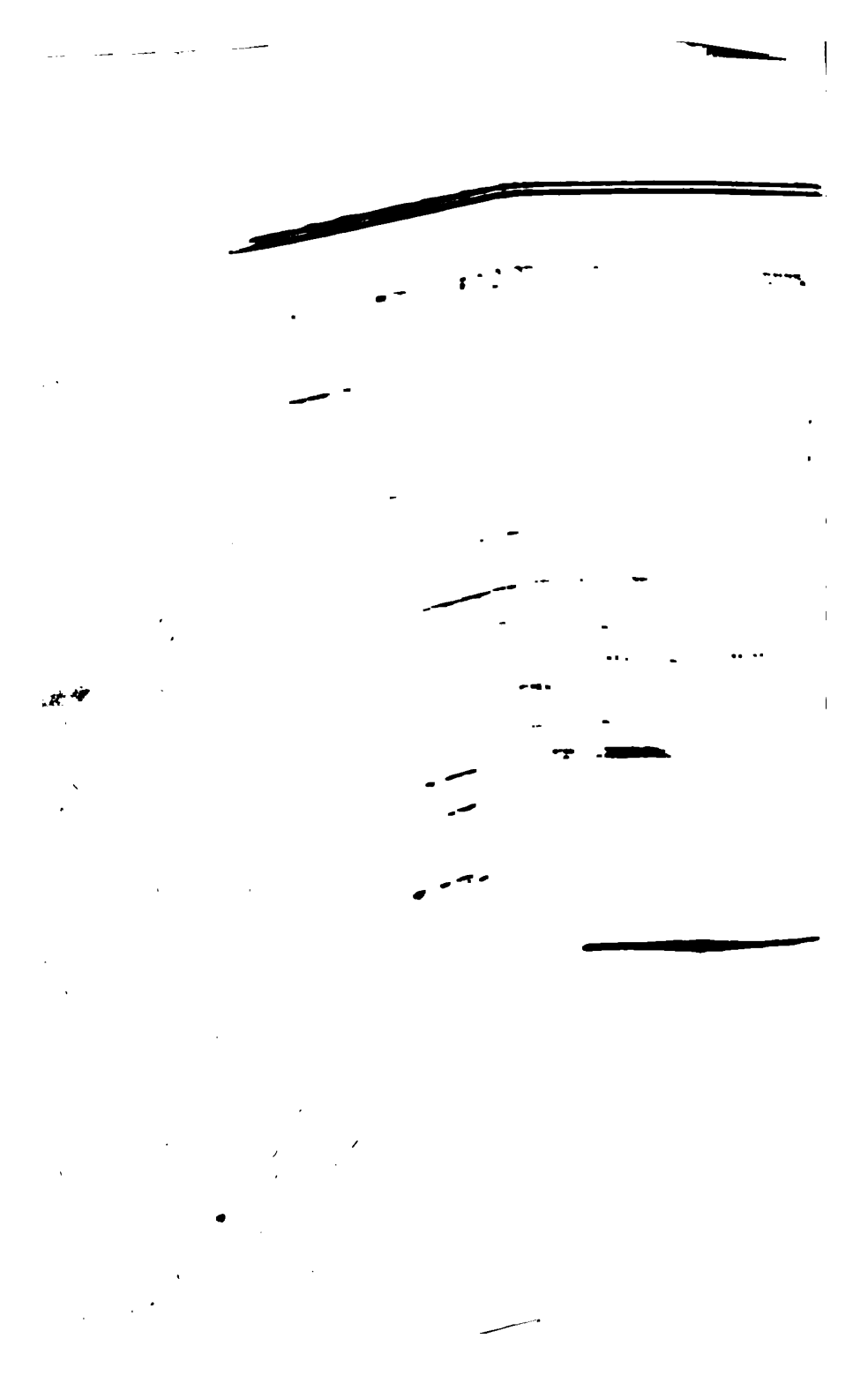
Représentée, pour la première fois, à Paris, au Théâtre du Vaudeville, le 25 Février 1813.

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET.

1813.



LE

CIMETIÈRE DU PARNASSE,

OU

TIPPO MALADE,

mpe Funèbre en un acte, mêlée de vaudevilles.

---

héâtre représente une vallée. Dans le fond une nd tombeau, sur lequel on lit : Catacombes générales des Théâtres Français, de l'Odéon, de l'Opéra le Feydeau. *Sur le devant de la scène est le tombeau nnibal ; plus loin, plusieurs autres avec des instions et surmontés de pavots. Un banc à gauche, côté une haute colonne chargée de caractères hiéphes et au haut de laquelle on lit :* Pièces mortes audeville, *et au-dessous :* Ci gissent...

SCÈNE PREMIÈRE.

RE L'OUBLI, *achevant de placer la pierre sur laquelle on lit :* hiç jacet Annibal.

elui-là ressuscite, j'irai le dire à Rome... Pauvre

CHEZ

Voulant par ses œuvres complettes.
loriense carrière
ine il était entré,
trois pas à faire
le but desiré;

Son premier pas fut une lutte,
Qui pensa lui coûter bien cher ;
Le second fut un pas de clerc,
Et le dernier fut une chûte.

Et depuis, *hic jacet* à côté de tant d'autres héros qui le valent bien, sans compter ceux qui viendront bientôt lui tenir compagnie... Parbleu ! cela me fait penser qu'il y a longtems que personne ne m'est arrivé de l'hospice de Melpomène ; en vérité je ne sais à quoi s'amuse notre docteur M. Public Allons, allons, Père l'Oubli, vous ne devez pas vous plaindre : depuis que vous êtes fossoyeur du cimetière du Parnasse, près Paris, l'ouvrage ne vous manque pas.

Air : *Tout çà passe.*

Des hopitaux qu'Apollon
Etablit dans cette ville,
Les morts vers notre valon,
S'acheminent à la file.
De l'Odéon, triste asile,
Des Français, de l'Opéra,
De Faydeau, du Vaudeville,
J'en enterre (*ter*), on peut voir çà.
(*Il montre les tombes.*)

Il y a eu une mortalité l'année passée !... et sur-tout au Vaudeville (*il montre la colonne*) ; mais voici ma fille Gloriole.

SCENE II.

L'OUBLI, GLORIOLE.

GLORIOLE.

Bonjour mon père.

L'OUBLI.

Bonjour mon enfant, tu t'es bien fait attendre.

GLORIOLE.

C'est que j'ai écouté avec plaisir un voyageur que j'ai rencontré.

L'OUBLI.

Ce n'était pas le Voyageur malencontreux. Mais pourquoi ce bouquet ?

GLORIOLE.

Air : *Vaudeville de Figaro.*

Une tombe m'intéresse ;
Ce matin, pour l'honorer,
Je voulais dans ma tristesse,
D'une rose la parer.

Mais dans ce champ, où sans cesse,
Vous enterrez vos héros,
Il ne croit que des pavots.

Et ne pouvant faire mieux, je viens d'en jetter quelques-unes sur la tombe de l'infortunée Marguerite de Waldemar.

L'OUBLI.

Marguerite de Waldemar, qu'est-ce que c'était que cette femme-là, je ne m'en souviens déjà plus !

GLORIOLE.

Ce n'est pas étonnant, vous ne l'avez vue qu'une fois.

L'OUBLI.

Quand ?

GLORIOLE

Le jour de son décès, qui a édifié tout le monde.

Air : *Cemouchoir, belle Raymonde.*

A Feydeau le mélodrame,
Venait se faire traiter,
Mais la mort de cette dame
Doit un peu l'en dégoûter.

Aussi mon père.

Du bien qu'on a fait sur terre,
Si l'on jouit dans les cieux,
Marguerite y dort j'espère,
Du sommeil des bienheureux.

L'OUBLI.

Rien n'est plus juste. Mais à propos, a-t-on apporté l'épitaphe de l'Indécis.

GLORIOLE.

Il n'est pas encore mort.

L'OUBLI.

Non, mais il est bien malade; et dans la maison de santé qu'il s'est choisie, il faut être robuste pour résister au régime. Le système de M. Public est si étrange.

Air : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Traitant, dans cette maison,
Le Joueur, le Misantrope,
Horace, Phèdre, Mérope,
Qui sans cesse tiennent bon;
Ce docteur sans conscience,
Croit que la même ordonnance
Doit ramener l'existence
De tous ses nouveaux sujets;
C'est par ses moyens peu tendres
Qu'il a, sauvant les deux Gendres,
Tué le Ministre anglais.

GLORIOLE.

Je l'apercois, mon père.

L'OUBLI.

Qui, le Ministre anglais.

GLORIOLE.

Oh ! non, il est trop bien mort... C'est M. Public, docteur, directeur de tous les hopitaux lyriques et dramatiques de la capitale.

L'OUBLI.

Et bientôt ton mari.

GLORIOLE.

Hélas ! je me rappelle nos conventions.

Air : *Je vous comprendrai toujours bien.*

Ce docteur recevra ma main,
Si la première tragédie,
Eprouvant un fatal destin,
En ces lieux est ensevelie.
Sa chûte fera mon malheur ;
Les auteurs que Paris rassemble
Sont faits pour rassurer mon cœur :
Ils ont du talent (*ter.*) mais je tremble.

L'OUBLI.

Oh ! je sais que vous vous êtes prise de belle passion pour l'Hermite de Pantin; je suis même instruit que vous vous donnez des rendez-vous; mais si la pièce tombe, il faudra bien que vous renonciez à lui.

GLORIOLE.

Que je suis à plaindre.

SCENE III.

Les mêmes, le Docteur PUBLIC.

PUBLIC, *arrivant.*

Père l'Oubli, j'accours vous annoncer une excellente nouvelle.

GLORIOLE, *riant.*

Auriez-vous tué quelques nouveaux malades, Docteur.

PUBLIC.

C'est mieux que cela, mademoiselle ; depuis Annibal, je n'avais traité aux Français aucun malade de distinction ; jugez de ma joie, il vient de m'arriver un Sultan.

L'OUBLI.

Mahomet II serait-il ressuscité ?

PUBLIC.

Pas si bête! c'est le sultan de Mysore, l'illustre et malheureux Tippo, qui ressemble trait pour trait à notre général Cartaginois. (*Il montre les tombes.*)

L'OUBLI.

En ce cas, je vais préparer son trou.

PUBLIC.

Vous ne m'entendez pas, c'est de son caractère que je parle.

Air : *Contentons-nous d'une seule bouteille.*

Ce fier sultan déteste l'Angleterre,
Pour Rome on sait la haine d'Annibal,
Et chacun d'eux hérita de son père
De ce courroux si long et si fatal.
Telle est enfin, telle est la ressemblance,
De leurs penchans, comme de leurs destins,
Qu'on n'y verrait aucune différence,
Si les Anglais ressemblaient aux Romains.

L'OUBLI.

Voilà du nouveau, par exemple.

PUBLIC.

Au contraire, rien n'est si commun aujourd'hui que cette maladie des ressemblances.

L'OUBLI.

Eh! bien, mon chère Docteur, voilà le moment de mériter ma fille... Gloriole est à vous, si vous me procurez le plaisir d'enterrer Tippo.

PUBLIC, *lui prenant la main.*

C'est convenu.

GLORIOLE.

Cruel! pouvez-vous sacrifier ainsi tant d'innocentes victimes...

L'OUBLI.

Innocentes!... taisez-vous, ma fille, cela ne vous regarde pas; et disposez-vous à ce mariage.

PURLIC.

Et vous, père l'Oubli, allez porter ces billets.

L'OUBLI.

Ce sont des billets d'auteurs.

PUBLIC.

Oui et non.

Air : *De Calpigi.*

Quand ils étaient signés Molière,
Corneille, Racine ou Voltaire,
Ces billets ont toujours été
Des billets d'immortalité.
Mais signés d'une main vulgaire,
De loges comme de parterre,
Les billets d'auteurs maintenant
Sont des billets d'enterrement.

Et c'est en cette qualité que je vous prie d'aller les distribuer à vos connaissances.

GLORIOLE.

Ce Sultan est donc bien mal.

PUBLIC.

S'il passe la soirée, il n'ira pas plus loin.

L'OUBLI.

Quelle est donc sa maladie.

PUBLIC.

Une aliénation d'esprit.

GLORIOLE.

Pauvre Tippo.

PUBLIC.

A propos, vous passerez aussi chez M. Versenprose, notre poète en titre, pour lui demander l'épitaphe.

L'OUBLI.

Demeure-t-il toujours rue du Chantre.

PUBLIC.

Non, il est logé maintenant rue des Mauvaises-Paroles, n°. 1er.

L'OUBLI.

A quel étage?

PUBLIC.

Cela ne se demande pas.

Air : *Je suis colère et boudeuse.*

Suivant certaine chronique,
Du ciel, tous les dieux bannis
Louèrent à prix modique,
Une maison à Paris.
Pour ne mettre aucune entrave
A leur *emménagement*,
Bacchus au fond de la cave,
Se choisit un logement.
Mercure fit le service,
Et défendant l'escalier,
Mars se plaça comme suisse
Dans la loge du portier.

Flore, au logis déplacée,
S'installa dans le jardin;
Neptune, au rez-de-chaussée
Etablit un magasin.
Jupin, quittant son tonnerre,
Avec Junon, qui boudá,
En principal locataire,
A l'entresol se logea.
Voulant avoir la visite
Du robin, du financier,
Vénus, Hébé prirent vite
L'appartement du premier.
Minerve tint au deuxième
Une école de garçons,
Et Diane au troisième
Récita ses oraisons.
Enfin, sans brigues, ni ruses,
Mais payant mal leur loyer,
Apollon, et les neuf Muses
Se logèrent au grenier.

L'OUBLI.

C'est bien changé maintenant.

PUBLIC.

Adieu, charmante Gloriole.

GLORIOLE.

Adieu, M. Publie.

PUBLIC.

Allons, père l'Oubli.

Air : *Nous verrons à ce qu'il dit (Bantelln.)*

Ne perdez pas un instant
Allez, courez, en diligence,
Et revenez promptement
Pour la noce et l'enterrement.

L'OUBLI.

Vous près du sultan
Volez à l'instant,
Car vous savez, je pense,
Qu'un agonisant
Guérit quand il sent
Le médecin absent.

ENSEMBLE.

Ne perdez pas un instant, etc.

SCENE IV.

GLORIOLE, *seule.*

Et nous, n'allons pas oublier le rendez-vous que m'a donné

mon Hermite, près du tombeau d'Amphion, de ce musicien si habile et si maladroit.

Air : *Désormais je serai plus sage.*

Jadis, par sa lyre divine,
D'où sortaient les sons les plus purs,
De Thèbe tombant en ruine,
Amphion releva les murs.
Mais sans doute, dans son délire,
Quand à Paris on l'appella
Pour relever notre Opéra,
Il avait oublié sa lyre.

Allons à mon rendez-vous. Je ne sais, mais j'ai presque l'espoir que le Sultan de Mysore échappera au triste destin qu'on lui prépare, et que j'épouserai mon aimable Hermite.

SCENE V.

GLORIOLE, CANCAN.

CANCAN.

Goddem !

Air : *De l'Anglaise.*

J'accours incognito,
Guidé par la vengeance,
Conspirer en silence
Contre le grand Tippo.
Pour mieux ruser,
Me déguiser,
En cette circonstance,
Sous cet habit,
Dans mon débit
Mettons un peu d'esprit.

GLORIOLE.

Que demande Monsieur.

CANCAN.

Goddem.

J'accours incognito,
Guidé par la vengeance,
Conspirer en silence
Contre le grand Tippo.

GLORIOLE.

Qui êtes-vous ?

CANCAN.

Là bas Duncan, ici Cancan.

GLORIOLE.

A quoi bon ce faux nom.

CANCAN.

Je avais peur, voyez-vous.

GLORIOLE.

Monsieur est Anglais ?

CANCAN.

Iès ! iès ! je n'étais pas bien en général.

GLORIOLE.

C'est particulier.

CANCAN.

Et je étais venu ici en simple officier.

GLORIOLE.

Oh ! très-simple ; et qui venez-vous faire ?

CANCAN.

Rien.

GLORIOLE.

Autant valait rester où vous étiez.

CANCAN.

C'est que voyez-vous, en venant pour rien, je étais venu pour le enterrement de Tippo.

GLORIOLE.

Tippo. (*à part.*) Allons ils conspirent tous contre lui... et contre moi. (*Haut.*) Mais que vous a donc fait ce pauvre homme.

CANCAN.

Air : *Ici que diable vient il faire ?*

Au sein d'Hydernagor en flâmme
Mon père tout brûlant d'amour,
Au sultan avait pris cent femmes ;
Le sultan le fit pendre un jour.
Ce trait me révolte et m'étonne,
Je n'ai qu'une femme, vraiment,
Et quoiqu'on la prenne souvent,
Je n'ai fait pendre encor personne.

GLORIOLE.

Chachun a sa façon d'agir.

CANCAN.

Il agissait très-mal pour moi. Aussi.

« Je portais dans mon sein la haine paternelle. »

GLORIOLE.

Il en dit autant.

CANCAN.

Je étais lassé déjà de jouer un si sot personnage.

CANCAN.

Je avais l'air d'une marionnette.

SCENE VII.

CANCAN, NASEA.

NASEA.

Cancan!

CANCAN.

Nasea!

NASEA.

Que venez-vous faire ici?

CANCAN.

Ce était pour vous voir, seigneur.

NASEA.

Je ne joue pourtant pas dans la comédie!

CANCAN.

Je savais bien, mais ce était aussi pour le promenade.

NASEA.

Le tems est à l'orage.

CANCAN.

Je savais bien, mais ce était aussi pour faire une pièce.

NASEA.

A qui?

CANCAN.

A Tippo.

NASEA.

Je l'aurais bien faite sans vous.

Air : *Du lendemain.*

Seigneur, vous êtes un traître,
Et comme dans mes desseins,
Je me flatte aussi de l'être,
On voit en nous deux coquins.
Ce spectacle, sur mon ame,
A Paris est très-commun;
Mais, dans un bon mélodrame,
Il n'en faut qu'un.

Silence... voici Démon.

CANCAN.

Ce était un diable, ce Français, et je voudrais gagner lui.

NASEA.

Cachez bien votre jeu.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, DEMON.

DÉMON.

Ah ! je vous trouve ensemble. Ma parole d'honneur je m'en doutais.

NASEA.

Sans doute. Mais quel est ce croissant que j'aperçois à votre chapeau.

DÉMON.

C'est l'ordre du pays; ma femme le sollicita pour moi, et le Sultan m'ayant reconnu digne de cette faveur...

NASEA.

Mais pourquoi le porter ainsi.

DÉMON.

C'est ce que je vais vous expliquer.

Air : *Mon père était pot.*

D'abord, j'avais mis sur mon cœur,
Ce prix que l'on convoite ;
Lorsque j'entendis un docteur
Me crier « L'ordre à droite. »
Un autre cria,
« A gauche cela. »
Moi, pour que la tempête
Finit à l'instant,
Je pris le croissant,
Et le mis sur ma tête.

Alors tout le monde convint qu'il était à sa place ; mais ce n'est pas cela dont il s'agit ; vous conspirez contre Tippo, je le sais.

CANCAN.

Comment?

DÉMON.

J'ai tout entendu.

NASEA.

Je l'ai dit pourtant bien bas.

DÉMON.

C'est moi qui ai crié plus haut.

NASEA.

Vous ?

DÉMON.

Ma parole d'honneur.

CANCAN.

Vol!
Sans émoi
Son convoi
Reste coi,
Et reçoi
Un emploi
Dans l'octroi.

DEMON.

Tais-toi.
Ce vertigo,
N'est pas nouveau,
Je trouve ce cadeau
Beau,
Mais *in petto*,
Jusqu'au
Tombeau
Je défendrai Tippo.

CANCAN et NASEA.

Oh!

ENSEMBLE.

Oh! ces cadets etc.

SCENE IX.

L'HERMITE, *seul, descendant la colline.*

Air : *O douce paix des champs.*

C'est ici le séjour
Où maint auteur vulgaire,
Vient dormir sans retour
Sur un lit de poussière.

Tout ici respire le repos et l'oubli... le Léthé semble couler silencieusement entre ses tombles mystérieuses, comme pour effacer jusqu'au nom des victimes...

(*Il lit une épitaphe.*)

Ci git Clarisse : une lecture
La plongea dans un tel sommeil,
Qu'il ne faut plus, tout nous l'assure,
Compter sur son réveil.

Hélas!... (*Il lit.*)

Ce marbre à tous les yeux dérobe pour jamais
La Victime des arts, passans, et des sifflets.

Ce que c'est que de nous. (*il lit.*)

Ci git cette Héloïse, et si tendre et si vaine;
Dans un couvent, jadis, morte de sa douleur:
Morte, naguère, sur la scène,
Par l'impuissance d'un auteur.

La pauvre femme est morte comme elle a vécu. (*Il lit.*)

Aux manes du grand Sophocle, par l'auteur !...

« Ci git ma pièce. Ah ! qu'elle est bien ,
» Pour son repos et pour le mien. »

C'est philosophique ! (*Il lit.*)

Ici repose en paix le chef d'une famille ;
Passant, donne une larme au pauvre Mascarille.

Infortuné ! (*il s'arrête devant la colonne du Vaudeville.*) « Pièces mortes au Vaudeville ») Il faut qu'il y ait eu par là quelqu'épidémie.. je ne puis poursuivre ; et la crainte de rencontrer des noms trop chers... Hélas ! peut-être Tippo viendra-t-il aussi prendre ici sa place... et s'il y vient, plus de Gloriole, et, partant, plus de bonheur.

Air *connu.*

Eh ! gai, gai, gai, montrons ici
De la philosophie,
Eh ! gai, gai, gai, montrons qu'ici
Ma vie,
Est sans souci.
Pour sauver l'existence
Du plus grand des sultans,
J'ai mis mon espérance
Dans ses petits enfans.

SCENE X.

L'HERMITE, LES ENFANS DE TIPPO.

LES ENFANS.

Eh ! gai, gai, dans ce triste lieu
Nous venons en famille :
Eh ! gai, gai, dans ce triste lieu
Nous venons rire un peu.

L'HERMITE.

Je ne me trompe point : ce sont eux, les enfans de Tippo.. mes enfans... mes enfans pourquoi quitter votre père dans l'état de faiblesse où il est.

1er ENFANT.

Comme je suis gentille,
Il veut me marier ;
Moi, je veux rester fille,
Pour le contrarier.

L'HERMITE.

Vous n'avez pas le sens commun.

1er. ENFANT.

Vous croyez.

ENSEMBLE.

Eh ! gai, gai, etc.

L'HERMITE, *au deuxième enfant.*

Et vous !...

2e. ENFANT.

Mon père est en furie
Contre un cruel vainqueur,
Sans cesse il gronde, il crie,
Et cela me fait peur.

L'HERMITE.

Mais votre fuite va l'attrister.

2e. ENFANT.

Vous croyez.

ENSEMBLE.

Eh ! gai, gai, etc.

L'HERMITE.

Mais vous.

3e. ENFANT.

Moi je suis sans reproches,
Car en suivant ses pas,
J'attrappe des taloches,
Quand il fait ses grands bras.

L'HERMITE.

Vous lui percez le cœur.

3e. ENFANT.

Vous croyez.

ENSEMBLE.

Eh ! gai, gai, etc.

L'HERMITE.

Enfin, que venez-vous faire ici?

3e. ENFANT.

Jouer à la queue loup loup, monsieur.

L'HERMITE.

Enfans ingrats.

1er. ENFANT.

Nous ingrats.

Air : *A la Papa.*

Nous sommes de bons enfans,
Mais nous avons des parens
Qui sont convenus entre eux,
Que nous ferions tout pour eux.
Les paresseux !
Ils voudraient cela,
Mais mon père
J'espère,
S'en repentira;

Et finira
Tout çà,
A la papa,

TOUS.

A la papa.

L'HERMITE.

Il en est bien capable.

1er. ENFANT.

Il est vrai qu'il se donne bien du mal.

L'HERMITE.

Contez-moi donc cela.

1er. ENFANT.

Air: *Du Roi Dagobert.*

Le Roi voulait d'abord
Aller chercher quelque renfort,
Le grand Nasea
Lui dit pourquoi çà?
Demeurez ici.
Le Roi répond : Oui,

L'HERMITE, *bâillant.*

Cela me paraît bien.

1er. ENFANT.

Mais, monsieur, vous n'en voyez rien.

L'HERMITE.

Voyons.

1er. ENFANT.

Le Roi, dans sa fureur,
Vent faire un acte de vigueur;
Le seigneur Démon,
Soudain lui dit non;
Pourquoi ce courroux,
Devenez plus doux.

L'HERMITE, *bâillant.*

Cela me paraît bien.

1er. ENFANT.

Mais, monsieur, etc.

L'HERMITE.

Voyons.

1er. ENFANT.

Le Roi veut subito
Nous faire fuir dans un bateau;
L'Anglais nous surprend,
Démon nous défend;
Sans un trait si beau
Nous tombions dans l'eau.

L'HERMITE, *s'endormant.*

Cela me paraît bien.

1er. ENFANT.

Mais, monsieur, vous n'en voyez rien.

L'HERMITE.

Voyons...

1er. ENFANT.

Le Roi...

2e. ENFANT.

Mais il dort.

3e. ENFANT.

Monsieur . . . monsieur . . . (*Coup de tonnerre.*) Oh ! comme tu l'as endormi... le tonnerre ne le réveille pas.

1er. ENFANT.

L'orage va éclater, retournons près de notre père Tippo.

ENSEMBLE.

Eh ! gai, gai, etc.

(*Ils sortent comme ils sont entrés.*)

SCENE XI.

L'HERMITE, OMBRES de pièces tombées.

(*L'orage redouble, les portes des catacombes s'ouvrent, les Ombres en sortent; elles sont toutes vêtues en blanc et portent sur leur poitrine un écriteau où on lit leur nom.*(1) *L'orage continue.*)

LES OMBRES.

Air : *Hermite, bon Hermite.*

Hermite, bon Hermite,
Nous quittons nos tombeaux,
Pour te rendre visite,
Sans troubler ton repos.

L'HERMITE.

Malheureuse victimes
D'un trop injuste sort,
Rentrez dans vos abîmes,
Les vents sifflent encor.

(*Les Ombres se sont rangées en ligne devant le public.*)

LES OMBRES.

Hermite, bon Hermite,
L'orage est loin de nous,
Le tombeau nous abrite,
Dans un tel gîte
On se rit de ses coups.

(*Coup de tonnerre.*)

(1) Mahomet II. Brunehaut. Le Chevalier d'industrie. Héloïse. L'Homme aux convenances. Les Ménestrels. La Victime des Arts.

(*Le tombeau d'Annibal s'ouvre, Tippo en sort dans son costume de sultan.*

L'HERMITE, *rêvant.*

C'est le diable.

TIPPO.

Non, c'est Tippo.

Air : *Du pas redoublé.*

C'est par la volonté des dieux,
Que je vois la lumière.
Annibal, qui dort en ces lieux,
Est devenu poussière.
Je veux pour avoir plus de prix,
Pour modèle le prendre.

L'HERMITE, *rêvant.*

C'est ainsi qu'on voit le phénix
Renaître de sa cendre,

TIPPO.

« Pour cette nation fourbe, avare, cruelle,
« Je porte dans mon sein la haine paternelle.

L'HERMITE, *rêvant.*

Comme Annibal.

TIPPO.

Air : *J'arrive à pied de Provence.*

Enfin me voilà sur terre,
J'ai de grands projets;
Je veux battre l'Angleterre,
Aimer les Français.
Je veux de l'Europe entière
Me faire applaudir,
Et dans ma longue carrière.

LES OMBRES.

Frère, il faut mourir.

L'HERMITE, *rêvant.*

Mourir !

TIPPO.

Même air

Ce mot n'a rien qui m'étonne,
J'ai de la fierté,
Sachez que j'ambitionne
L'immortalité :
Je veux me faire connaître,
Et sans coup férir,
Dès l'instant qu'on me voit naître.

LES OMBRES.

Frère, il faut mourir.

L'HERMITE.

Mourir, mourir, et pourquoi.

L'HERMITE.

Je l'ai rêvé.

GLORIOLE.

M. le docteur Public vient de dépêcher à mon père le Laboureur Chinois, pour lui apporter le bulletin de la santé du Sultan... le voilà.

L'HERMITE.

Donne... le roi de Mysore est toujours dans la même situation, il a eu quelques bons momens, mais il divague depuis une heure.

GLORIOLE.

Le malheureux.

L'HERMITE *continuant.*

Air : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Le malade, dans sa furie,
Depuis que je suis près de lui,
A fait quatre actes de folie,
Qui l'ont déjà bien affaibli.
On espère, on se flatte même,
Mais d'après ces quatre accès-là,
Je suis sûr qu'il succombera,
Avant la fin du cinquième.

(*Un coup de canon.*

GLORIOLE.

Le cinquième commence.

L'HERMITE.

Cela ressemble à du canon.

GLORIOLE.

Les cruels tirent sur lui à boulets rouges.

SCENE XIV.

Les Mêmes, L'OUBLI.

L'OUBLI, *accourant.*

Air :

Quel carillon !
Tippo ferait-il naufrage
Au carillon
Des sifflets et du canon.
Ce grand
Sultan
Aimait si fort
Le tapage,
Qu'après sa mort,
Il fait du tapage
Encor.

SCENE XV.

Les Mêmes, LE DOCTEUR, PUBLIC.

PUBLIC, *accourant.*

Quel carillon !
Notre sultan fait naufrage
DAn carillon
es sifflets et du canon.

Eh ! bien, père l'Oubli, le trou est-il fait ?

L'OUBLI.

Comme vous les expédiez, Docteur, j'ai à peine le tems d'aller porter les billets... mais c'est égal... j'ai là le tombeau que j'ai préparé pour Palmérin.

PUBLIC.

C'est ce qu'il nous faut.

L'OUBLI.

C'en est donc fait.

PUBLIC.

Si Tippo n'est pas mort, dites que je suis un sot... le cortège s'avance !...

L'OUBLI.

Comment diable ! un cortège.

PUBLIC.

Et des plus brillans encore ! oh ! notre Sultan avait des parens illustres.

L'OUBLI.

Je croyais les avoir tous enterrés.

PUBLIC.

Oh ! ceux-là se portent bien.

Air : *De Marianne.*

Près de lui sa famille marche,
En gémissant sur son trépas,
Monsieur Beaufils ouvre la marche,
Et Fernand Cortès suit ses pas :
Pâles et tristes,
Les Aubergistes,
A son côté
Cachent leur qualité ;
Une Marchande,
Par contrebande,
Les suit gaiment ;

L'OUBLI.

Mais, Docteur, quel est donc le Tippo que voilà?

DEMON.

C'est...

TOUS.

C'est..

DEMON.

Le mélodrame!...

TOUS.

Le mélodrame!...

L'OUBLI.

Je ne m'étonne plus s'il était si loud!...

PUBLIC.

Nous avons tous été trompés par la ressemblance.

L'OUBLI.

Monsieur l'Hermite, Gloriole est à vous.

L'HERMITE.

C'était le but de mes travaux.

GLORIOLE.

L'auteur... de notre félicité doit être à la noce, et je me charge de le complimenter.

PUBLIC,

Air : *De la Sentinelle.*

Des doctes Sœurs, amant toujours nouveau,
Il s'empara du masque de Thalie,
Il sut cueillir le myrthe d'Erato,
Et moissonna les fleurs de Polymnie.
La gloire par-tout le suivait:
Illustré sur plus d'une scène,
Lorsque le goût le remarquait,
A son génie, il ne manquait,
Que le poignard de Melpomène.

Ce compliment lui fera plaisir. (*à part*) Ainsi soit-il!

VAUDEVILLE.

PUBLIC.

Air : *Au coin du feu.*

En dépit de l'envie
Le sultan plein de vie,
Sort du péril.
Maint journal plein d'adresse,
Dit qu'il vivra sans cesse,
Ainsi soit-il.

CANCAN.

Un acteur qu'on admire,
De Feydeau se retire,

Ah ! quel péril !
On croit par mainte pièce,
Sans lui remplir la caisse,
Ainsi soit-il.

1er. ENFANT.

Le mari de Lydie,
Par une maladie,
Est en péril.
Je meurs, dit-il, ma femme,
Ah ! dit tout bas la dame,
Ainsi soit-il.

L'HERMITE.

Un auteur me caresse,
S'informe de ma pièce,
Près du péril ;
Je dis : la chûte est sûre,
Et lis sur sa figure,
Ainsi soit-il.

L'OUBLI.

On dit que cette année,
On verra l'hyménée,
Sans nul péril,
Les lettres sans libelles,
Les journaux sans querelles,
Ainsi soit-il.

2e. ENFANT.

Maman me dit sans cesse,
Redoute la tendresse,
C'est un péril,
Hélas ! bientôt peut-être,
Vous pourrez le connaître...
Ainsi soit-il.

3e. ENFANT.

Quand elles sont gentilles,
Toutes les jeunes filles,
Sont en péril.
Si l'amour les attrappe,
Nulle dit-on n'échappe
Ainsi soit-il.

NASEA.

On peut, dit-on en France,
Placer sa confiance,
Sans nul péril,
Et s'enrichir bien vite,
Sans craindre une faillite,
Ainsi soit-il.

DÉMON.

A Paris, d'âge en âge,
L'honneur du mariage,
Fut un péril ;
Mais on dit que nos belles,
Vont devenir fidèles.
Ainsi soit-il.

GLORIOLE.

L'auteur craint l'anathème,
Contre un enfant qu'il aime,
Dans ce péril.
Ah ! daignez, sans colère,
Sourire au nom du père,
Ainsi soit-il.

FIN.

Désaugiers, Marc Antoine Madeleine

PIERROT,

OU

LE DIAMANT PERDU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. DÉSAUGIERS ET GENTIL.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 11 MARS 1813,
SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE.

PRIX : 1 fr. 50 c.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n° 51.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1813.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE WOLMAR.	M. FONTENAY.
Madame DE WOLMAR.	Mme HERVEY.
PIERROT, tisserand.	M. HYPPOLITE.
FANCHETTE, sa fille.	Mlle BETZY.
JULIEN, amant de Fanchette.	M. GUENÉE.
Madame MOULIN, gouvernante de Mme de Wolmar.	Mme DUCHAUME.
CHAMPAGNE, } valets de M. de	M. SEVESTE.
LAFLEUR, } Wolmar.	M. FICHET.
CONVIVES des deux sexes.	
DOMESTIQUES, PIQUEURS, GARDES-CHASSE.	
VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.	

COUPLET D'ANNONCE.

AIR :

Pierrot, qu'ici vous allez voir,
N'est qu'un tisserand de village;
Il a fondé tout son espoir
Sur le produit de son ouvrage;
Mais ce produit est si borné
Qu'il maudit toujours son étoile,
Et c'est un homme ruiné
Si vous faites baisser la toile.

PIERROT,

OU

LE DIAMANT PERDU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la cabane de Pierrot ; un métier de tisserand est à la droite de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERROT, *à son métier de tisserand, et travaillant ;*
FANCHETTE, *faisant des sacs, et endormie sur son ouvrage.*

PIERROT, *touchant le tissu de la toile qu'il est en train de faire.*

Je ne sais pas si l'on sera content de cette pièce-ci ; ma foi ! j'ai fait de mon mieux, et je n'aurai rien à me reprocher..... Reposons-nous un instant ; aussi bien, si j'en crois le soleil et mon estomac, l'heure du déjeûner est arrivée. (*Il appelle.*) Fanchette ! Fanchette ! Fanchette ! (*Il prend un morceau de pain bis, qu'il mange pendant le dialogue suivant.*)

FANCHETTE, *s'éveillant.*

Hein ! Qu'est-ce que c'est ? Ah ! mon Dieu ! c'est vous, mon père ?

PIERROT.

Eh ! oui, c'est moi ; n'as-tu pas honte de dormir à neuf heures du matin !

FANCHETTE.

Dame ! après avoir dansé hier toute la soirée, vous m'avez fait lever de si bonne heure !

PIERROT.

Tu ne dormirais pas, si un autre que moi était ici.

FANCHETTE.

Quel autre donc, mon père ?

PIERROT, *la contrefaisant.*

Quel autre, mon père ? Fais donc ta niaise. Je gage que tu rêvais de lui seulement.

FANCHETTE.

De Julien ?

PIERROT.

Là, je ne te le fais pas dire.

FANCHETTE, *souriant.*

Hé bien, mon père, i' n'faut pas mentir, c'est vrai !

PIERROT, *à part.*

Je ne m'étonne plus si elle avait le sommeil si dur ! (*Haut.*) Mais tu sais ce que je pense là-dessus ? Qu'il fasse fortune, et alors....

FANCHETTE.

Fortune ! c'est plus aisé à dire qu'à faire.

PIERROT.

Je te le dis tout net. Je veux un gendre qui me tire de la gêne où je suis, autrement pas d'affaire ; je ne suis pas assez riche pour faire des cadeaux, et il est tout juste que je tire parti de ce que j'ai fait de mieux dans ma vie.

FANCHETTE.

Mais, mon père, à qui voulez-vous donc me marier? A un seigneur?

PIERROT.

Non, mam'selle, non; mais d'un seigneur à un garçon meunier, il y a encore de quoi choisir.

FANCHETTE.

Julien est un bon enfant!

PIERROT.

Oui, un joli sujet!

FANCHETTE.

Qui m'aime bien; car il dit toujours que je suis jolie!

PIERROT.

Tu ne vois pas que c'est un menteur, un enjôleur.

FANCHETTE.

C'est un garçon actif. Et puis, vous savez comme il est adroit pour dénicher les oiseaux, et ça n'laisse pas encore d'lui rapporter.....

PIERROT.

A la bonne heure; mais qu'il ne s'avise pas de venir dénicher nos filles, et sur-tout que je ne te prenne pas à rêver de ce p'tit godelureau-là, entends-tu?

FANCHETTE.

Dame! mon père, quand on dort, est-ce qu'on sait ce qu'on fait?

PIERROT.

Rêver d'amour, c'est bien nourrissant! Passe encore pour des rêves comme celui que j'ai fait cette nuit.

AIR: *Du Major Palmer.*

Devant une table ronde,
Seul, je me voyais assis,
Le plus beau repas du monde
S'offrait à mes yeux ravis.

Et, dans la salle embaumée,
Trente plats d'argent et d'or
Exhalaient une fumée.....
Que je crois sentir encor !

Sur cette abondante chère
Je n'osais fixer mon choix,
Et je crois que j'allais faire
Rafle de tout à-la-fois,
Quand un coq, malin et traître,
De mon erreur m'avertit,
Et je vis tout disparaître,
Excepté mon appétit.

FANCHETTE.

Hé ben, mon père, vot' rêve n'est pas plus raisonnable que le mien.

PIERROT.

Pourquoi donc cela, s'il vous plaît ?

FANCHETTE.

Parce que le repas que vous avez rêvé est encore plus impossible que mon mariage avec Julien.

PIERROT.

Bah ! il ne faut qu'une occasion ; qu'elle se présente seulement, et je réponds bien de ne pas la laisser échapper : en attendant, remettons-nous à la besogne et espérons ; le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.

FANCHETTE, *reprenant nonchalamment son ouvrage.*

Oui, espérons ! Ah ! mon Dieu !

AIR : *Vaudeville de la Vallée de Barcelonnette.*

Quand dans ce monde l'on n'a rien,
Aucun rayon d'espoir ne brille ;
Tandis qu'pour peu qu'on ait du bien,
Tout va d'fil en aiguille. (*bis.*)

PIERROT, *à son métier.*

Mais grâce aux chances du destin,
Qui tourne comme un' girouette,
L'or va de l'une à l'autre main
Et ça fait la navette. (*bis.*)

FANCHETTE.

2e *couplet.*

Quand des parens approuvent l'goût
Qu'un garçon a pour une fille,
Amour, mariage, jusqu'au bout
Tout va d'fil en aiguille. (*bis.*)

PIERROT.

Quand l'hymen vient, l'amour s'en va
Pour guetter une autre fillette,
Qu'à son tour l'hymen reprendra,
Et ça fait la navette. (*bis.*)

FANCHETTE, *en quittant son ouvrage.*

V'là mon sac fini, mon père; j'vas le porter chez la mère Simone, qui l'attend c'matin.

PIERROT.

Va, mon enfant, et si tu rencontres le dénicheur d'oiseaux, ne t'arrête pas avec lui, entends-tu?

FANCHETTE.

Mais s'il s'arrête avec moi?

PIERROT.

Hé bien! tu lui donneras son sac, et tu reviendras tout d'suite faire un bout de toilette pour aller rendre nos devoirs aux nouveaux propriétaires du château.

FANCHETTE.

Oui, mon père.

PIERROT, *embrassant sa fille.*

Va, ma Fanchette, va. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

PIERROT, *seul.*

Quels braves gens que c'monsieur et c'te madame de Wolmar!.... Pas plus fiers que rien du tout! et quelle belle fête ils ont donnée hier pour leur prise de possession! Une

table pour plus de cent couverts et des nappes d'un blanc, d'un fin.... Que ça doit être bon de dîner là-dessus ! Eh bien ! ils n'avaient pas seulement l'air d'y penser : ce que c'est que l'habitude ! tandis que moi, rien que de l'avoir vu, j'en ai rêvé toute la nuit ! Oh ! je le dis, je ne mourrai pas content que je n'aie fait un repas comme celui-là ! Ah ! si j'avions tant seulement trouvé c'biau solitaire qui s'est perdu hier dans la foule ! On dit qu'il vaut dix mille francs comme un liard.... Jarni ! queu bombance !.... Hé ben, hé ben, qu'est-ce que j'dis donc, moi ?... Fi ! fi ! Pierrot, t'as là une mauvaise pensée.

AIR : *Du Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

J'sens ben qu'un diamant si superbe
Comblerait seul tous mes souhaits,
Mais je m'souviens du vieux proverbe :
Bien mal acquis n'profit' jamais.
L'honnête homme de sa misère
Par sa conscience est consolé :
Et l'plus beau diamant n'brille guère
Aux doigts d'la main qui l'a volé.

SCÈNE III.

PIERROT, CHAMPAGNE, LAFLEUR.

CHAMPAGNE.

Holà ! hé, l'ami, bon déjeûner, et sur-tout du bon vin !

PIERROT.

C'est sans doute les gens d'not' nouveau seigneur. Qu'est-ce qui peut me procurer l'honneur de leur visite ?

LAFLEUR.

Nous sommes fatigués, affamés et altérés comme des chasseurs.

PIERROT.

Messieurs, vous ne pouviez pas mieux tomber; pour la fatigue, v'là d'abord des siéges; pour la faim, j'ai un restant de lait de chèvre dont vous m'direz des nouvelles.

LAFLEUR.

Du lait de chèvre!

PIERROT.

Et pour la soif, j'ai là d'un p'tit cidre qu'est encore en pièce, mais que j'compte mettre en cruche aujourd'hui.

CHAMPAGNE.

Diantre! nous voilà joliment restaurés. Heureusement nous dînerons bien. La chasse a été bonne ce matin.

LAFLEUR.

L'intrépide chasseur que ce monsieur de Wolmar! Comment, tuer en un instant, un sanglier, cinq lièvres, quinze perdrix et douze bécasses?

PIERROT.

Quinze perdrix, douze bécasses, cinq lièvres, un sanglier! Par exemple, ce n'est pas tirer sa poudre aux moineaux.

LAFLEUR.

Ah! dis-donc, en attendant ce bon dîner-là, est-ce que tu n'aurais pas quelque chose de mieux à nous donner que ton lait de chèvre?

PIERROT.

Dame! messieurs, la plus belle fille ne peut donner que ce qu'elle a.

LAFLEUR.

A propos de fille, on dit que tu en as une fort jolie, parbleu!

PIERROT.

Oui, c'est drôlet; mais je n'tirons pas vanité d'ça.

CHAMPAGNE.

Est-ce que nous ne la verrons pas?

PIERROT.

(*A part.*) Les fripons ! (*Haut.*) Messieurs, vous êtes bien honnêtes ; mais j'courons d'abord au plus pressé.

AIR : *Chantons les matines de Cythère.*

Quand on a long-temps couru le lièvre,
Un peu de repos
Vient à propos,
Et je vais chercher un lait de chèvre
Qui, pour vous, vaut mieux
Que deux beaux yeux.

CHAMPAGNE.

On peut, auprès de femme jolie,
A deux plaisirs cédant tour-à-tour,
Unir l'appétit à la folie,
Et le doigt de vin au doigt de cour.

ENSEMBLE.

LES DEUX VALETS.
Quand on a long-temps couru le lièvre,
Un peu de repos
Vient à propos ;
Mais faut-il pour cela qu'on se sèvre
De l'aspect joyeux
De deux beaux yeux.

PIERROT.
Quand on a long-temps, etc.

SCÈNE IV.

CHAMPAGNE, LAFLEUR.

CHAMPAGNE.

Ah ça ! nous voilà seuls, examinons encore notre trouvaille d'hier soir. (*Il tire un diamant de sa poche.*) Le superbe diamant ! quel dommage de le rendre !

LAFLEUR.

Le rendre ! Et comment ? Savons-nous à qui il appartient ?

CHAMPAGNE.

Nous ne le saurons que trop tôt. Le propriétaire ne tardera pas à se faire connaître.

LAFLEUR.

Le propriétaire ! Et comment saurons-nous si la bague est vraiment à celui qui la réclamera ? Il y a dans le monde tant d'intrigans à l'affût des bonnes aubaines !

CHAMPAGNE, *retournant le diamant.*

J'ai beau regarder, je ne vois pas de nom, pas de lettres, pas le moindre indice qui prouve que cette bague soit plutôt à un autre qu'à nous ; juge donc, mon cher Lafleur, du reproche que nous aurions à nous faire, si un pareil bijou tombait dans les mains de quelque fripon !

LAFLEUR.

Comme cela pourrait bien arriver ! Nous serions indignes de notre bonne fortune.

CHAMPAGNE.

Nous mériterions de mourir de faim ! Et, d'ailleurs, j'ai lu dans je ne sais quel recueil de pensées morales, que l'occasion une fois perdue ne se retrouve jamais, et que la fortune est à qui sait la saisir.

LAFLEUR, *prenant la bague.*

Saisissons donc..... jusqu'à nouvel ordre.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Vois, n'ai-je pas un air de prince
Avec ce large diamant ?

CHAMPAGNE.

Ta main est si sèche et si mince,
Que tu le perdrais en courant.
Mais à la mienne, quelle grâce
Et quel éclat ! Tiens, tu vas voir...

LAFLEUR, *voulant le lui reprendre.*

Non, mon cher, ta main est si grasse
Qu'on ne pourrait plus le ravoir.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, FANCHETTE.

FANCHETTE, *apportant le déjeûner.*

Messieurs, voici votre lait, c'est tout ce que mon père peut vous donner.

CHAMPAGNE.

Elle est, ma foi, gentille.

LAFLEUR.

Savez-vous bien, la belle enfant, qu'un aussi mince déjeûner, pour être accepté, avait besoin de la main qui le présente.

FANCHETTE.

Ces messieurs veulent rire?

LAFLEUR.

Non, le diable m'emporte.

CHAMPAGNE.

Et moi, je dis, au contraire, qu'il y a de la barbarie à nous offrir une aussi maigre chère, quand on a des yeux qui savent si bien mettre en appétit.

FANCHETTE, *à part.*

S'il faut, comme on dit, juger du maître par les valets, il doit être bien aimable.

LAFLEUR.

Voilà du lait qui paraît très-bon. Connais-tu un vin qui ait cette mine-là.

CHAMPAGNE.

Fi donc, du vin! boisson populaire et commune.

LAFLEUR.

Allons, belle enfant, si vous voulez qu'il nous paraisse dix fois meilleur, il faut nous le verser vous-même.

FANCHETTE.

Ah ! messieurs., je suis bien fâchée, mais j'n'ai pas l'temps, j'ai ben aut' chose en tête.

LAFLEUR.

Quelqu'amourette, je gage ?

FANCHETTE.

Ah ! ben oui ! (*à part.*) N'leux disons pas qu'c'est pour aller chercher le diamant qu'a été perdu hier dans l'parc.

CHAMPAGNE, *à part.*

Heim ?

FANCHETTE.

Et qui doit valoir une si bonne récompense à celui qui le trouvera ; ils iraient ben vîte avant moi.

LAFLEUR.

Elle a parlé de diamant.... (*A Champagne.*) Saurait-on déjà ?...

CHAMPAGNE.

Il faut la faire jaser.

FANCHETTE.

Ces messieurs n'ont plus besoin de rien ?

CHAMPAGNE.

Un moment.... Que disiez-vous donc là tout bas ?

FANCHETTE.

Rien du tout.

LAFLEUR.

Oh ! que si fait.

FANCHETTE.

Je vous assure....

LAFLEUR.

Vous n'êtes pas accoutumée à mentir, car vous rougissez.

FANCHETTE.

Moi !... (*Elle veut sortir.*)

CHAMPAGNE.

Oui, allons, convenez que vous parliez de....

FANCHETTE.

Ah ! mon Dieu, messieurs, je n'ai pas dit un mot de

cela. (*À part.*) Se douteraient-ils de quelque chose? Courons bien vîte....

TRIO de l'opéra du Médecin malgré lui.

CHAMPAGNE, *la retenant.*

Allons, adorable Fanchette,
Confiez-nous votre secret?

FANCHETTE.

Je n'ai pas de secret.

LAFLÈUR.

Hé quoi! si jeune encore et déjà si discrette?

FANCHETTE.

Je n'ai pas de secret.
Messieurs, laissez-moi, s'il vous plait;
Il faut que je parle à mon père.

TOUS LES DEUX.

Non, non, non, vous aurez beau faire.

CHAMPAGNE.

Sur l'heure, il nous faut, s'il vous plait,
Un baiser, ou votre secret.

FANCHETTE.

Je vais appeler mon père,
Si vous ne finissez pas.

LES VALETS.

Doit-on se mettre en colère
Lorsqu'on a tant d'appas!
Ah! quelle main! (*bis.*)
Comme elle est jolie,
Et polie,
C'est un vrai satin!

FANCHETTE.

Ah! vous êtes bien honnête!

CHAMPAGNE.

Chacun de nous prend un baiser,
Si vous voulez rester muette.

FANCHETTE.

Oui, je veux rester muette.

LES VALETS.

Vous ne pouvez nous refuser.

(*Ils l'embrassent.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, JULIEN.

JULIEN, *les surprenant.*

Fort bien, messieurs, n'vous gênez pas;
Et vous, mam'selle, allons, courage.

LES VALETS.

Tout doux, jeune homme, un peu plus bas,
Car nous n'aimons pas le tapage.

JULIEN.

Vous sentirez c'que vaut mon bras,
Si vous l'embrassez davantage.

LES VALETS, *riant.*

Mais voyez donc ce grand courroux,
Monsieur veut faire le jaloux.

FANCHETTE.

Pourquoi t'emporter de la sorte?

JULIEN.

Vous laisser embrasser ainsi!

ENSEMBLE.

(*Aux valets.*)
Sortez, morbleu, sortez d'ici.

LES VALETS.
Nous nous trouvons fort bien ici.

FANCHETTE.
Que ne sont-ils bien loin d'ici!

LES VALETS.

Sans doute, c'est l'amant chéri.

JULIEN.

Ah! croyez-moi, gagnez la porte.

FANCHETTE.

Pour un baiser, quel bruit tu fais! (*bis.*)

LES VALETS.

Un paysan a-t-il jamais
Poussé l'audace à cet excès!

JULIEN.

Julien, tout paysan qu'il est,
Vaut mieux qu'un insolent valet.

LES VALETS.

L'impertinent!

ENSEMBLE.
JULIEN.
Je n'ai pas peur.
FANCHETTE.
Je meurs de peur.

LES VALETS.

Nous insulter!

ENSEMBLE.
JULIEN.
Le grand malheur!
FANCHETTE.
Plus de douceur.

LES VALETS, *sortant.*

Crains le courroux de monseigneur.

ENSEMB.
JULIEN.
Je n'ai pas peur, je n'ai pas peur.
FANCHETTE.
Je meurs de peur, je meurs de peur.

SCÈNE VII.

JULIEN FANCHETTE.

FANCHETTE.

Ah! les voilà partis!

JULIEN.

Y pensez-vous, mam'selle, d'vous laisser embrasser comme ça par des.....

FANCHETTE.

Il s'agit ben d'ça!

JULIEN.

Oui, mam'selle, il s'agit d'ça, et beaucoup!

FANCHETTE.

Viens, viens plutôt avec moi.

JULIEN.

Où donc ?

FANCHETTE.

Chercher c'te bague qu'on a perdue hier, et gagner la récompense promise.

JULIEN.

Une récompense! vrai? oh! comme ça nous tomberait à propos pour me faire bien venir de ton père! De combien est-elle c'te récompense?

FANCHETTE.

On n'la pas dit, mais elle ne peut pas manquer d'êt' belle, parce que tu penses ben qu'des diamans, ça n'appartient qu'à des gens comme il faut.

JULIEN.

Pas toujours, mais quand ça n's'rait que vingt-cinq louis.....

FANCHETTE.

Vingt-cinq louis! mais sais-tu ben qu'c'est une fortune?

JULIEN.

Sans compter la protection de la personne à qui est l'diamant, et j'gagerais qu'il est à madame la comtesse, parc'qu'elle en avait hier..... Elle en avait hier..... elle en avait, bah! qu'elle en était comme un soleil.

FANCHETTE.

Et comm' dans des fêtes comme ça, c'est rare de r'trouver c'qu'on a perdu, elle s'ra si contente qu'elle ne manquera pas de nous demander qui nous sommes; moi, j'li répondrai que j'sis Fanchette, la fille de Pierrot, tisserand de son métier.

JULIEN.

Moi, j'li dirai que j'sis Julien, orphelin de père et de mère et garçon meunier d'mon état.

FANCHETTE.

Elle m'demandera si j'suis mariée, j'li dirai qu'non, mais que c'n'est pas faute d'envie d'l'être; ensuite elle me d'mand'ra avec qui, j'li dirai qu'c'est avec toi, mais qu'mon père nous trouve trop pauvres tous les deux pour nous mettre en ménage.

JULIEN.

Là dessus, elle l'enverra chercher, elle lui donnera les vingt-cinq louis, p't'êt' plus, en lui disant : v'là pour l'établissement d'ces enfans.

FANCHETTE.

Mon père n'osera pas contrarier madame la comtesse.

JULIEN.

Nous aurons plutôt dit oui qu'il n'aura dit non.

FANCHETTE.

Mon père reste là tout étourdi du coup. On envoie chercher l'tabellion; l'tabellion arrive, on dresse le contrat, on signe, on pataraphe.

ENSEMBLE.

Et nous v'là mariés!.... courons vîte chercher partout.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PIERROT.

PIERROT, *qui a entendu les derniers mots.*

Comment! vous v'là mariés! ici, mam'selle!

FANCHETTE.

Mon père, ne m'arrêtez pas.

PIERROT, *courant après Julien.*

Et toi, p'tit drôle, veux-tu rester ici?

(*Il lache sa fille pour courir après Julien.*)

JULIEN.

Monsieur Pierrot, c'est que.....

PIERROT.

Ah! vous voilà mariés! j'voudrais ben savoir..... (*lâchant Julien pour courir après sa fille.*) Hé ben, mam'selle, quand j'vous dis..... (*voyant Julien qui veut s'enfuir.*) Allons, à l'autre maintenant, le diable soit..... (*Il saisit Julien.*)

JULIEN.

Excusez, monsieur Pierrot, c'est que je vais dénicher des oiseaux pour les présenter à madame la comtesse.

PIERROT.

Il n'y a pas d'oiseaux qui tienne. Ah! vous voilà mariés!

FANCHETTE.

T'nez, mon père, v'là quelqu'un qui vous demande.

PIERROT.

Qu'est-ce que c'est? (*Pendant qu'il tourne la tête, Julien et Fanchette s'enfuient.*) Les voilà envolés! Peste soit de la vieille!

SCÈNE IX.

PIERROT, Madame MOULIN.

Madame MOULIN, *à la cantonade.*

Ah! ben oui, vous croyez que je vais comme cela trotter, trotter pour le plaisir de vous suivre? Non, non, non, non, madame la comtesse; je n'ai plus mes jambes de quinze ans; achevez votre tournée, voyez tout votre monde, moi, je vous attends ici.

PIERROT.

Quelle est donc cette vieille bavarde?

Madame MOULIN.

AIR: *De la parole.*

Souffrez, souffrez, mon cher ami,
Que d'abord je prenne une chaise:

On peut, à l'âge où me voici,
Dans façon se mettre à son aise.
J'ai, pour que vous n'en ignoriez,
Soixante ans, ce qui me désole;
Et telle que vous me voyez,
Je suis, pour que vous le sachiez,
Madame Moulin. (*bis.*)

PIERROT, *achevant l'air.*

. A parole. (*bis.*)

Madame MOULIN.

Oui, monsieur, madame Moulin, autrefois nourrice, ensuite gouvernante et aujourd'hui dame de confiance de madame de Welmor, femme charmante, grâce aux principes que je lui ai inculqués, j'ose m'en flatter.

PIERROT, *l'interrompant.*

Et elle se donne comme ça la peine d'aller chez tous les habitans?....

Madame MOULIN.

Oh! mon Dieu, oui, pour connaître ceux qu'elle pourrait obliger, et puis un peu par le désir de prendre des renseignemens sur un objet précieux qu'elle a perdu hier soir dans le parc pendant la fête.

PIERROT.

Un objet précieux!

Madame MOULIN.

Je vous en réponds! et madame donnerait l'impossible pour le retrouver. Ah! j'en aurais déjà des nouvelles si nous habitions encore la terre que nous avons quittée pour venir occuper celle-ci.

PIERROT.

Comment donc cela?

Madame MOULIN.

Parce qu'il y avait dans le pays un vieux berger qui disait la bonne aventure à tout le monde; qui faisait retrouver les objets perdus, et qui m'a prédit à moi des

choses !..... Aussi quand il avait réussi, il fallait voir comme il était reçu, accueilli, fêté; pas un grand repas dont il ne fût prié.

PIERROT, *à part.*

Un grand repas ! comme ça m'irait bien à moi, ça !

Madame MOULIN.

C'est que ce n'était pas un prophète de malheur, un oiseau de mauvais augure, toujours des prédictions flatteuses.... Aussi, tout ce qu'il y avait de plus fin, de plus délicat en mets, en vins et en liqueurs était pour lui.

PIERROT, *à part.*

En mets, en vins et en liqueurs !... l'eau m'en vient à la bouche.

Madame MOULIN.

Ah ! comme madame de Wolmar régalerait celui qui pourrait lui rendre un pareil service !

PIERROT, *à part.*

Oui dà ! allons, un coup de tête !

Madame MOULIN.

Mais bah ! il n'y a pas deux hommes comme celui dont je vous parle.

PIERROT.

Hé bien ! la bonne, c'est ce qui vous trompe.

Madame MOULIN.

Comment cela ?

PIERROT.

Qu'il vous suffise de savoir que l'objet perdu se retrouvera.

Madame MOULIN.

Il se retrouvera ! il se retrouvera !

PIERROT.

AIR : *Voilà quel est mon caractère.*

Voyez jusqu'où va ma puissance !
Sans faire un pas, je suis par-tout.

Mon œil pénètre ce qu'on pense,
D'un bout du monde à l'autre bout;
Et malgré mon air d'ignorance,
Dans ma cabane je sais tout.
Fillette peu sage,
Epouse volage,
Ne peut me cacher son secret:
Et mieux qu'vous, je gage,
Dans votre jeune âge,
Sachant ce que vous avez fait,
Jusqu'à la moindre circonstance,
Je vais ici tout vous dire....

Madame MOULIN, *lui mettant la main sur la bouche.*

Ah! silence!...

PIERROT.

Voyez jusqu'où va, etc.

Votre main? (*Madame Moulin la lui donne.*)

Madame MOULIN.

Ah! mon Dieu!

PIERROT.

Ne tremblez pas, voilà un signe qui m'annonce que vous vivrez un siècle pour le moins.

Madame MOULIN, *étonnée.*

Comme l'autre sorcier!

PIERROT.

En voilà un second qui me dit que vous serez mariée avant la fin de l'année.

Madame MOULIN, *de plus en plus surprise.*

Comme l'autre!

PIERROT.

Que cette union assurera votre fortune....

Madame MOULIN, *de même.*

Comme l'autre!

PIERROT.

Et qu'enfin votre mari sera.....

Madame MOULIN, *transportée de joie.*

Comme l'autre! plus de doute; il est sorcier, comme je

suis honnête femme; mais qui croirait que sous l'habit d'un simple tisserand.....

PIERROT.

Cela vous étonne ! ignorez-vous que le fruit sort du fumier, la perle de l'huître et le diamant du caillou ?

Madame MOULIN.

Un diamant ! c'est cela; ah ! quel homme ! quel ange ! quel démon !

PIERROT, *à part.*

Je la tiens.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, Madame DE WOLMAR, VILLAGEOIS *et* VILLAGEOISES.

CHŒUR DE VILLAGEOIS.

AIR : *Des Petits Savoyards.*

Chantons, chantons, à qui mieux mieux,
La maîtresse nouvelle
Qui, bonne autant que belle,
Vient charmer nos cœurs et nos yeux.

PIERROT *à madame de Wolmar.*

Madame la comtesse,
Un instant,
A daigné de son rang
Oublier la noblesse,
Pour visiter un tisserand !

Madame DE WOLMAR.

Ah ! malgré les mœurs de la ville,
L'homme pauvre et laborieux
A bien plus de prix à mes yeux
Que le grand seigneur inutile.

CHŒUR.

Chantons, chantons, etc.

Madame MOULIN *à madame de Wolmar.*

Madame, madame, votre diamant est retrouvé.

Madame DE WOLMAR.

Où est-il?

Madame MOULIN.

Je n'en sais rien, mais je veux dire que j'ai trouvé l'homme qui le trouvera.

Madame DE WOLMAR.

Par quel moyen?

Madame MOULIN.

Par un moyen qui n'est connu que de lui et qu'il ne m'appartient pas de pénétrer.

Madame DE WOLMAR.

Allons, vous voilà encore, ma pauvre madame Moulin, avec vos idées extravagantes.

Madame MOULIN.

Non pas, non pas, madame, c'est plus sérieux que vous ne pensez, et tenez, il peut vous le dire lui-même, car le voici.

Madame DE WOLMAR.

Brisons là. J'aurais cru que la petite guerre que moi et surtout mon mari, nous vous avons faite au sujet de ce charlatan qui vous avait si bien ensorcelée en Bretagne, vous aurait guérie de vos ridicules superstitions?

Madame MOULIN.

Madame, ce charlatan-là était un fort honnête homme.

Madame DE WOLMAR.

Honnête homme, parce qu'il vous a prédit un second mariage.

Madame MOULIN.

Celui-ci vient de m'en dire autant.

Madame DE WOLMAR.

Il me semble que la prédiction ne s'accomplit pas très-vîte.

Madame MOULIN.

Oh! mais, Paris n'a pas été fait dans un jour.

Madame DE WOLMAR.

Pauvre tête! ah! mon Dieu!

AIR : *du Pot de fleur.*

S'il vous prédisait un veuvage,
Ce serait un fourbe odieux ;
Il vous prédit un mariage,
Et c'est un devin merveilleux.
Voilà bien la route commune
Que prennent tous ces charlatans,...
Vrais singes de nos courtisans,
C'est en flattant qu'ils font fortune.

Madame MOULIN.

Tenez, madame, c'est monsieur de Wolmar qui vous inspire cette incrédulité, il fait l'esprit fort, mais patience... patience.....! il vient un âge.....

Madame DE WOLMAR.

A propos, vous me faites penser que mon mari devrait déjà être ici.

PIERROT.

Comment, madame, est-ce que M. le comte daignerait aussi m'honorer de sa visite?

Madame DE WOLMAR,

Vous devez le savoir, puisque vous êtes sorcier.

PIERROT, *à part.*

Ahi! mal-adroit! (*Haut.*) C'est vrai, madame la comtesse, ma science me le disait bien, mais je n'osais croire à tant d'honneur.

Madame MOULIN.

Vous le voyez, madame, il le savait.

Madame DE WOLMAR, *à Pierrot.*

Hé bien, pourriez-vous me dire ce qu'il fait au moment où je vous parle?

PIERROT, *d'un air occupé.*

Madame, il charge son fusil ; il ajuste une pièce, il tire.... (*On entend un coup de fusil.*) (*A part effrayé.*) Ah! mon Dieu!

Madame MOULIN, *poussant un cri d'admiration en se bouchant les oreilles.*

Ah!

PIERROT, *à part.*

D'où diable sort-il celui-là ?

Madame MOULIN.

Hé bien, hé bien, madame, êtes-vous convaincue à présent ?

Madame DE WOLMAR.

Le hasard... (*A Pierrot.*) Voyons, dites-moi encore, combien mon mari a-t-il tué de pièces depuis ce matin ?

PIERROT, *d'abord surpris.*

Combien de pièces ? (*A part.*) Bon, je la tiens. (*Haut.*) Un sanglier, quinze perdrix, cinq lièvres et douze bécasses.

Madame MOULIN.

Douze bécasses!

PIERROT.

Sans vous compter....

Madame MOULIN.

Comment, sans me compter ?....

PIERROT.

Sans vous compter tout le gibier qu'il tuera encore avant la fin de la journée. (*On entend de très-près le bruit du cor et les cris des chasseurs.*)

Madame DE WOLMAR.

Justement, le voici.

Madame MOULIN.

Hé bien, madame, vous allez juger par vos yeux de la vérité de la prédiction.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, M. DE WOLMAR, CHASSEURS, PIQUEURS, etc.

M. DE WOLMAR.

AIR : *De la chasse du Roi et le Fermier.*

Pour nous,
Ah ! qu'il est doux
De chasser le cerf aux abois
Du bois;
Quand j'ai
Gaiment chargé
L'arme qui rendra mon butin
Certain,
On suit
Mes pas sans bruit,
Puis, voit-on gibier et plaisir
S'offrir,
Le coup de toute part
Part,
Et chacun en veut sa part.

2e *couplet.*

Les cors,
Par leurs accords,
Redoublent soudain du chasseur
L'ardeur.
Lancé,
Chassé,
Pressé,
En vain le sanglier qu'il suit
Le fuit;
Frappé,
Enveloppé,
Le monstre perd en rugissant
Son sang :
Un cri de toute part
Part,
Et chacun en prend sa part.

3e *couplet.*

Vainqueur,
La joie au cœur,
On rentre au château fier de ses
Succès;
L'amour
Donne au retour
Du gibier que chacun a pris
Le prix.
Repas,
Rempli d'appas,
Vient des chasseurs calmer enfin
La faim.
Le vin de toute part
Part,
Et chacun en boit à part.

Madame DE WOLMAR.

Toujours le dernier au rendez-vous, mon ami.

M. DE WOLMAR, *montrant le gibier que portent ses gens.*

Je vous apporte une excellente excuse.

Madame DE WOLMAR.

Vous avez donc fait une bonne chasse?

M. DE WOLMAR.

Je n'ai pas à me repentir de mon acquisition, le pays me paraît abondant en gibier.

FANCHETTE.

C'est vrai, monsieur, que nous avons beaucoup de bêtes ici.

PIERROT, *bas à Fanchette.*

Veux-tu bien te taire?

Madame MOULIN.

Parbleu! je suis curieuse de voir si le succès nous a encore joué. (*Elle va au fond du théâtre et compte le gibier.*)

M. DE WOLMAR.

Cette poule est à vous, bonne femme?

PIERROT.

Monseigneur est trop bon de faire attention....

M. DE WOLMAR.

Pourquoi donc? elle en vaut bien la peine.

FANCHETTE.

Vous voyez, mon père, que Julien ne ment pas quand il dit que je suis gentille.

Madame DE WOLMAR, *riant, à M. de Wolmar.*

Fanchette est naïve! au surplus, Julien n'est pas seul de son avis.

M. DE WOLMAR.

Qu'est-ce que c'est que ce Julien?

PIERROT.

Un petit libertin....

FANCHETTE.

Non, monseigneur, c'est un dénicheur d'oiseaux.

M. DE WOLMAR.

Oui dà?

FANCHETTE.

Qui avait même l'honneur de la pratique de not' ancien maître.

Madame DE WOLMAR.

Eh! bien, je lui promets la mienne.

M. DE WOLMAR.

Et je le nomme fournisseur de toutes les volières du château.

FANCHETTE.

Grand merci pour lui, monseigneur, vous verrez comme il s'y entend; et t'nez, pas plus tard qu'hier....

AIR: *Du Serin qui te fait envie.*

Un oiseau qui lui f'sait envie
Sous un abri v'nait de s'cacher,
Il n'en avait pas vu d'sa vie
D'si difficile à dénicher.

Comment l'prit-il ? Ma fin' j'l'ignore,
Mais dans l'instant ça fut bâclé ;
Et j'pourrais vous l'offrir encore,
S'il ne s'était pas envolé.

Madame MOULIN, *après avoir compté le gibier.*

Madame, madame, c'est juste le compte.

M. DE WOLMAR.

Que voulez-vous dire ?

Madame DE WOLMAR.

Quoi ! sérieusement !....

Madame MOULIN.

Pas une pièce de plus ni moins.... Un sanglier, douze bécasses....

M. DE WOLMAR.

Quinze perdrix et cinq lièvres, pourquoi ?

Madame MOULIN.

Vous entendez, madame ?

Madame DE WOLMAR.

Quoi ! vraiment, mon ami, vous avez tué cela?...

M. DE WOLMAR.

Tout autant ; mon adresse vous étonne?

Madame DE WOLMAR.

Oh ! non, ce n'est pas.....

Madame MOULIN.

Monsieur le comte va encore traiter cela de rêves creux... heureusement vous avez été témoin auriculaire.

M. DE WOLMAR.

Témoin.... témoin.... de quoi?

Madame DE WOLMAR.

D'une prédiction que ce simple paysan vient de nous faire, et que l'événement a justifié de point en point.

Madame MOULIN.

De point en point, monsieur. Direz-vous encore que les sorciers n'existent que dans ma tête, que je prends tout cela sous mon bonnet ?

M. DE WOLMAR.

Ah! ça, madame Moulin, je vous ai prié cent fois de garder pour vous vos préventions absurdes et ridicules.

Madame DE WOLMAR.

Rassurez-vous, mon ami, l'attention que je prête quelquefois aux aventures merveilleuses de madame Moulin ne peut tirer à conséquence.... mais je ne vous cache pas que cet homme a piqué ma curiosité autant par l'exacte vérité de sa prédiction que par la certitude qu'il paraît avoir de retrouver le trésor que j'ai perdu.

M. DE WOLMAR, *riant.*

Il vous a dit qu'il retrouverait?....

Madame MOULIN.

Il m'en a répondu et il tiendra sa parole.

M. DE WOLMAR.

Il savait à qui il parlait, madame Moulin. Laissons-là ces plaisanteries et retournons au château, car tu sais, ma bonne amie, que je n'aime pas les fêtes sans lendemain, et que j'ai invité tous mes convives d'hier à faire honneur à ma première chasse.

PIERROT.

(*A part.*) Comment, encore un grand repas? Oh! la bonne occasion! Allons, hardi Pierrot, mon garçon. (*Haut.*) Monseigneur, si j'osais....

M. DE WOLMAR.

Me prédire aussi quelque chose? si c'est un bon appétit...

PIERROT.

Monseigneur, il n'y a pas de mérite à prédire le présent.

M. DE WOLMAR.

Diable!

PIERROT.

Mais je vous annonce que ce soir vous pardonnerez à un coupable.

Madame DE WOLMAR.

Il vous prédit une bonne action, mon ami, vous voyez qu'il sait lire dans les cœurs.

M. DE WOLMAR.

Vous me flattez, madame. Ah! je vois ce que c'est, vous voudriez faire chanceler mon incrédulité.

Madame DE WOLMAR.

Moi, monsieur! cette victoire est au-dessus de mes forces, vous avez des principes....

M. DE WOLMAR.

Que je me ferais un plaisir de vous sacrifier, et pour vous le prouver, je veux mettre aujourd'hui son talent à l'épreuve.

PIERROT.

Bon!

FANCHETTE.

Mais, mon père, à quoi pensez-vous donc?

PIERROT.

Cela ne te regarde pas.

Madame DE WOLMAR, *riant.*

S'il réussissait, vous seriez bien attrapé.

M. DE WOLMAR.

Moi, madame! je me tiens déjà pour battu! (*A Pierrot.*) Dis-moi, ne faut-il pas que je te fasse préparer une grotte bien noire, bien profonde.

PIERROT.

Oui, monseigneur, comme qui dirait votre cave.

M. DE WOLMAR.

Ou ma salle à manger, n'est-ce pas?

PIERROT.

Vous croyez rire, monseigneur, hé bien! ce n'est que dans ces endroits-là que je suis inspiré; il s'agit d'un diamant perdu, faites-moi servir un bon dîner et deux bouteilles de vos meilleurs vins.... et je vous en dirai des nouvelles.

M. DE WOLMAR.

Ah ! j'entends ; *in vino veritas.*

PIERROT.

Oui, monseigneur, *in verito vinas.*

M. DE WOLMAR.

Ah ça ! ne te faut-il pas aussi comme aux anciens augures, quelques animaux, quelques volailles, dans les flancs desquels tu puisses consulter le destin ?

PIERROT.

Précisément, monseigneur ; mais je suis bien plus sûr de mon fait, quand les volailles sont rôties.

M. DE WOLMAR.

Oui ! au surplus le drôle n'est pas sot, il paraît original, et je veux en régaler aujourd'hui ma société. (*A madame de Wolmar.*) Ah ! ça, ma bonne amie, voilà votre bague retrouvée, n'allez pas la perdre une seconde fois ; allons, c'est convenu, dans une heure le dîner sera servi. (*A Pierrot.*) Ne nous fais pas attendre.

PIERROT.

Monseigneur, j'y serai avant vous.

FANCHETTE.

Comment, mon père, vous dînez avec monseigneur ?

PIERROT, *bas à Fanchette.*

Oui, je vais faire ma toilette et emprunter la perruque du magister.... Si on te demande mon nom, tu diras que je m'appelle.... *Alopiſtalapouf.*

FANCHETTE, *bas à Pierrot.*

Alo ?... Comment que vous dites donc ça ?...

PIERROT.

Chut !

MORCEAU FINAL.

AIR : *De l'Allemande de Mozart.*

M. DE WOLMAR.

Allons, en attendant l'effet
De son art admirable,
Des apprêts d'un festin parfait
Meubler chaque buffet.

CHŒUR.

Allons, en attendant l'effet; etc.

Madame MOULIN, *bas à Pierrot.*

Quand le brillant qui vient de disparaître
A ma maîtresse enfin sera rendu,
Je vous prierai de m'apprendre où peut être
Certain bijou que jadis j'ai perdu.

CHŒUR.

Allons, en attendant l'effet
De son art admirable,
Des apprêts d'un festin parfait
Meubler chaque buffet.

(*Tout le monde sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une des salles du château. Une volière est à la droite de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHAMPAGNE, *seul, plongé dans ses réflexions.*

Il n'y a plus à en douter, le diamant appartient à madame la comtesse.... fatale certitude ! plus de moyen de capituler avec notre conscience ! il faut rendre, rendre! Ah ! si je connaissais le fripon qui a inventé ce mot-là !.. J'étais si heureux de mon ignorance ! ma conscience était pure et tranquille. Ah ! ces choses-là n'arrivent qu'aux honnêtes gens !

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

De toi, destin, quelle rigueur j'éprouve !
Depuis quinze ans que je suis en maison,
Pour un bijou que par hasard je trouve,
J'ai bien trouvé mille coups de bâton.
Permets du moins, quand pour fuir le reproche
Je dois du sort rendre tous les cadeaux,
Que si je rends ce que j'ai dans la poche,
Je rende aussi ce que j'ai sur le dos.

SCÈNE II.

CHAMPAGNE, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Champagne? Champagne?

CHAMPAGNE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est?

LAFLEUR.

Le diamant fait plus de bruit que jamais. Madame la comtesse dit qu'elle aimerait mieux avoir perdu cent mille francs que ce bijou-là.

CHAMPAGNE.

Cent mille francs! il en vaut donc davantage?

LAFLEUR.

Probablement, et monsieur le comte s'est écrié : Malheur à celui sur qui on le trouvera.

CHAMPAGNE.

Il a dit cela!....

LAFLEUR.

Oui, et en me regardant d'un air.... Ainsi, courons vîte le rendre.

CHAMPAGNE.

Oui, oui, courons. (*Il fait quelques pas et revient.*) Hé! mal-adroit, qu'allons-nous faire?

LAFLEUR.

Qu'est-ce que c'est?

CHAMPAGNE.

Cette restitution n'a pas le sens commun; loin de nous en savoir gré, on l'attribuera à l'effet de la menace qui vient de nous être faite.

LAFLEUR.

A la crainte d'être chassés; peut-être même le serions-nous également; et qui pis est, les mains vides.

CHAMPAGNE.

Oh! les mains vides, ce n'est pas là une considération pour des gens délicats; mais ce qui doit en être une, c'est l'opinion que nous laisserions après nous, c'est la perte de notre réputation, et tu sais, mon ami, que la réputation est la première richesse d'un homme d'honneur, ainsi nous ne pouvons pas rendre.

LAFLEUR.

Tu as raison, il vaut mieux ne pas rendre la bague que de donner à croire que nous avons voulu la retenir.

CHAMPAGNE.

Ainsi définitivement gardons-la pour nous-mêmes, nous nous devons cela.

LAFLEUR, *à Champagne.*

Oui, oui, nous nous devons cela.

CHAMPAGNE.

Mais sur-tout....

AIR : *Ah! c' cadet-là.*

Mon cher, il faut,
Pour mettre en défaut
L'œil de la surveillance,
Attention,
Circonspection,
Discrétion
Et silence.

LAFLEUR.

Jurons, jurons que celui
Dont la langue aujourd'hui
Trahira ce mystère,
Sera du rang des laquais,
Des valets, des jokeis,
Dégradés pour jamais.

Car en honneur,
Si par malheur
On savait notre affaire,
Nous pourrions fort bien, j'en réponds,
Passer pour des fripons.

ENSEMBLE.

Mon cher, il faut,
Pour mettre en défaut
L'œil de la surveillance,
Attention,
Circonspection,
Discrétion
Et silence.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, Madame MOULIN.

Madame MOULIN, *appelant.*

Champagne? Lafleur? Champagne?.... Là, voilà mes deux fainéans! je vous demande un peu ce qu'ils font ici et si c'est là leur place?

CHAMPAGNE.

Eh bien, où voulez-vous que nous soyons?

Madame MOULIN.

A votre devoir. Ignorez-vous que monsieur et madame viennent de rentrer?

CHAMPAGNE.

Les appartemens sont faits.

Madame MOULIN.

Que voici l'heure où tous les convives doivent arriver?

LAFLEUR.

La table n'est-elle pas dressée?

Madame MOULIN.

Oui, mais il faut un couvert de plus.

CHAMPAGNE.

Eh bien, on le mettra ce couvert.

Madame MOULIN.

Oui, on le mettra, on le mettra, et voilà comme jamais rien ne se fait. (*Avec importance et mystère.*) Savez-vous pour qui est ce couvert?

CHAMPAGNE.

Cela ne me regarde pas.

Madame MOULIN.

Pour un homme étonnant, merveilleux, surnaturel, qui prévoit tout, qui devine tout, et qui s'est engagé à retrouver aujourd'hui même le diamant que madame a perdu.

LES VALETS, *surpris.*

Bah !

Madame MOULIN.

Ah ! ah ! en voit-on beaucoup comme celui-là ?

CHAMPAGNE.

Il s'est moqué de vous.

Madame MOULIN.

C'est cela, et de monsieur et madame aussi, sans doute ?... qui ont daigné l'admettre à leur table, pour lui prouver tout le cas qu'ils font de son talent et de son génie.

LAFLEUR.

Et cet homme miraculeux vient, sans doute, tout exprès du bout du monde pour faire cette belle prouesse ?

Madame MOULIN.

Pas du tout, mais du bout du parc, où nous l'avons trouvé dans une humble cabane qu'il ne tient qu'à lui de transformer en palais, quand bon lui semblera.

CHAMPAGNE.

Pour ne pas user d'un pouvoir pareil, il faut être bien philosophe !

Madame MOULIN.

C'est un philosophe, un phénix, un phénomène, vous dis-je, qui fait de la toile, à la vérité, mais....

LAFLEUR.

Il fait de la toile! c'est notre homme de ce matin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CONVIVES, M. et Madame DE WOLMAR.

M. DE WOLMAR.

AIR : *Non, il n'est point de fête.*

Le plaisir d'une journée
Passe trop rapidement;
Toute fête terminée
Veut un renouvellement:
Quelques instans de goguette
Ne font que nous mettre en train.
Non, point de bonne fête
Qui n'ait son lendemain.

CHŒUR.

Non, point de bonne fête
Qui n'ait son lendemain.

M. DE WOLMAR.

Bravo, mes amis; mais vous n'avez fait hier connaissance qu'avec une petite partie de ma bibliothèque, je veux que nous en parcourions aujourd'hui tous les volumes.

Madame DE WOLMAR.

Ah! mon ami, quel soif de science!

M. DE WOLMAR.

J'ai toujours aimé à m'instruire, moi, et si l'on ne m'a-

vait donné que de pareils livres dans ma jeunesse, j'aurais été le meilleur écolier de mon temps.

Madame MOULIN.

Ah! mon Dieu! monsieur, madame, j'aperçois la fille de notre devin.

M. DE WOLMAR, *haussant les épaules.*

Je parie qu'elle vient nous dire que son père ne peut pas venir?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, FANCHETTE, JULIEN.

FANCHETTE, *faisant la révérence.*

Pardon, excuse, monsieur et madame de Wolmar, si je venons vous interrompre.

JULIEN.

Je ne voulions pas entrer.

M. DE WOLMAR.

Pourquoi donc, mes enfans?

Madame DE WOLMAR.

Ah! ah! c'est la petite Fanchette.

FANCHETTE, *faisant la révérence.*

Pour vous servir, madame la comtesse.

M. DE WOLMAR.

Et ce grand gaillard-là est sûrement le dénicheur?

JULIEN, *tirant le pied.*

De merles, monseigneur.

M. DE WOLMAR, *à part.*

Effectivement, le drôle en a tout l'air. (*Haut.*) Hé bien, qu'est-ce, mes amis, qu'y a-t-il pour votre service?

queuqu'fois un brin l'soir, quand i rentre; mais excusez, monseigneur, v'la Julien qui m'attend.

M. DE WOLMAR.

Encore un mot. Il est au moins juste que je sache le nom de mes convives; comment se nomme ton père?

FANCHETTE, *embarrassée.*

Comment i s'nomme, monseigneur?

M. DE WOLMAR.

Oui.

FANCHETTE, *cherchant dans sa tête.*

Ah! mon Dieu! queu nom qui m'a donc dit de dire?

M. DE WOLMAR.

Hé bien, tu ne sais pas le nom de ton père?

FANCHETTE.

Oh! pardonnez-moi, monseigneur, il se nomme... Mais t'nez, le v'là qui vous l'dira lui-même. (*Julien et Fanchette sortent à un signe que Pierrot leur fait avec son chapeau en entrant.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, PIERROT.

(*Pierrot entre précédé des deux valets qu'il regarde sans intention, mais de manière à les faire réfléchir.*)

LES DEUX VALETS, *à part.*

Comme il nous a regardés!

M. DE WOLMAR, *aux convives.*

Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter le devin du village.

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR: *Bravons, bravons les chaleurs de l'été.*

Honneur ! honneur à l'illustré devin,
Au grand savant que le ciel illumine;
Rendons, rendons à ce nouveau Merlin,
Les honneurs dus à son talent divin!

PIERROT.

Je prévois tout, ma science divine!
Est la terreur et l'espoir du canton.
(*A part.*)
Mais, par malheur si mon but se devine,
Je ne prévois que des coups de bâton.

CHŒUR.

Honneur! honneur! etc.

M. DE WOLMAR.

Te sens-tu toujours capable de remplir ta promesse?

PIERROT, *à part.*

Et mon estomac. (*Haut.*) Oui, monsieur le comte, plus que jamais!

M. DE WOLMAR.

A la bonne heure, car si tu y manquais, je ne te manquerais pas, moi; songe que tu es sous ma main.

PIERROT, *à part.*

Ah! diable! c'est bien ça qui me tracasse! si je pouvais, mon affaire une fois faite, trouver quelque moyen...

M. DE WOLMAR.

Hé bien, que dis-tu là tout bas?

PIERROT.

Monsieur le comte, c'est que je rassemble toutes mes idées pour que rien ne contrarie mon opération.

M. DE WOLMAR.

En ce cas-là, pour achever de t'inspirer, viens te mettre à table et t'asseoir à ma droite.

PIERROT, *à part.*

Oui, justement sous sa main.... (*Haut.*) Monseigneur, permettez-moi de vous dire une chose.

Tout étonnés d'avoir leurs aises,
Que de gens, à table reçus,
Se verraient derrière leurs chaises
Plus à leur place que dessus.

(*Les valets apportent une table toute servie.*)

SCÈNE VIII.

PIERROT, CHAMPAGNE, LAFLEUR.

PIERROT.

Allons, messieurs, je vous ai servis ce matin, vous me servez ce soir, chacun son tour.

CHAMPAGNE.

Avec cette différence que vous dînerez mieux que nous n'avons déjeûné.

PIERROT.

Je l'espère bien.... Allons, à table.

CHAMPAGNE, *apportant la table avec Lafleur.*

Nous allons veiller à ce que le service ne languisse pas.

LAFLEUR.

Ne le perdons pas de vue, observons jusqu'à son moindre coup-d'œil.

(*Champagne et Lafleur sortent en se faisant des signes d'intelligences.*)

SCÈNE IX.

PIERROT, *seul, à table.*

Me voilà donc enfin arrivé à ce moment après lequel je soupire depuis si long-temps ! (*Il regarde les vins qui sont sur la table.*) Deux flacons de vin ! rouge et blanc ! monsieur le comte m'a tenu parole. (*Lafleur entre avec le potage.*) Tous les deux y passeront.

SCÈNE X.

PIERROT, LAFLEUR.

LAFLEUR, *qui a entendu les derniers mots.*

(*A part.*) Tous les deux y passeront !

PIERROT.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LAFLEUR.

C'est le potage.

PIERROT.

Comme qui dirait la soupe. C'est souvent aussi par-là que mon dîner commence.... (*A part.*) et finit. (*Haut.*) A propos, on dit qu'avec la soupe un verre de vin ne fait pas de mal. A boire ? (*Lafleur verse du vin de Bordeaux.*) Qu'est-ce que c'est que ce vin-là ?

LAFLEUR.

Monsieur doit le deviner.

PIERROT.

Oui, je le devine, mais c'est égal, je veux que tu me le dises.

LAFLEUR.

Monsieur, c'est du Bordeaux.

PIERROT, *à part.*

Je ne serai pas fâché de faire sa connaissance, mais ce valet m'observe, jouons bien notre rôle.

AIR : *Dites votre meâ culpâ.*

Esprit diabolique et divin,
Dont je reconnais la puissance,
Viens à ma voix, avec ce vin,
M'infuser ta magique essence.
Et pour seconder mon dessein,
(*Il étend les bras, son verre à la main.*)
Verse, verse, verse, verse, verse, verse.
(*Lafleur verse et emplit le verre.*)

LAFLEUR, *parlant.*

Mais, monsieur, le verre est tout plein.

PIERROT.

Verse ta lumière en mon sein. (*bis.*)

(*Après avoir bu.*) Peste! il est chenu; il n'est pas fait d'hier celui-là. Une assiette. (*Lafleur sort.*)

(*Se versant encore.*)

AIR : *Gaia que Paris.*

Quel doux parfum! quel goût exquis!
Plus j'en bois, et plus j'en veux boire.
Quand serai-je comte ou marquis,
Pour en avoir plein mon armoire!
De la cave de monseigneur,
Oh! c'est la fleur! (*bis.*)
Oui! c'est la fleur! (*bis.*)

LAFLEUR, *rentrant et ayant entendu les derniers mots.*

(*A part.*) C'est Lafleur!... je n'ai plus de jambes! (*Il pose en tremblant l'assiette devant Pierrot.*)

PIERROT.

Comment donc qu'on m'a dit que le second s'appelait?... Il s'appelle.... Ah! Champagne.

LAFLEUR.

Il y est.

PIERROT.

Il y passera comme l'autre.

LAFLEUR, *à part.*

C'est notre dernier jour.

PIERROT, *à Lafleur.*

(*A part.*) S'il est aussi vieux que le premier. (*A Lafleur.*) Dis-moi, quel âge a-t-il?

LAFLEUR.

Qui donc, monsieur?

PIERROT.

Ce Champagne dont je parle.

LAFLEUR.

De trente-quat e à trente-cinq ans.

PIERROT, *d'un ton d'importance.*

Il a assez vécu, il n'ira pas plus loin. Encore un coup. (*Il verse dans son verre le reste du vin de Bordeaux.*)

LAFLEUR.

C'est le coup de grâce.

SCÈNE XI.

PIERROT, LAFLEUR, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *bas à Lafleur.*

Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau?

LAFLEUR, *bas à Champagne.*

Il y a que c'est un démon.

CHAMPAGNE, *de même.*

Allons donc.

LAFLEUR, *de même.*

Il nous a devinés.

CHAMPAGNE.

Pas possible.

LAFLEUR.

Au quatrième verre de vin, il a dit c'est Lafleur, et en me regardant avec des yeux....

CHAMPAGNE.

Poltron!..

SCÈNE XIV.

PIERROT, CHAMPAGNE, *apportant le café*, LAFLEUR, *la liqueur.*

CHAMPAGNE, *ayant entendu les derniers mots.*

(*A part.*) Comment ! je la danserai !

LAFLEUR.

Hé bien, que t'avais-je dit ? suis-je encore un poltron ?

PIERROT, *rangeant la seconde bouteille.*

Et de deux !

LAFLEUR, *à Champagne.*

Et de deux.

CHAMPAGNE, *impatienté.*

Hé parbleu, j'entends bien. (*Il tousse pour se donner du courage.*) Monsieur, on a dîné et toute la société va se rendre ici.

PIERROT, *à part.*

Hai, hai, hai ! voici le moment de lever le pied ; mais comment m'échapper sans être vu ?... les voilà tous les deux maintenant ; c'est ici qu'un peu de sorcellerie me serait bien nécessaire... si je pouvais sans inspirer de soupçons gagner doucement la porte, la fermer sur eux à double tour, et... (*geste d'un homme qui s'évade*) essayons.

CHAMPAGNE.

Monsieur.....

PIERROT, *se levant avec l'air d'un inspiré.*

Paix !

LAFLEUR.

Votre café est versé.

PIERROT, *marchant à grands pas et suivi par les valets.*

Quelles que soient les ombres dont la vérité s'enveloppe, je triompherai de toutes.

CHAMPAGNE.

De quelle liqueur monsieur prendra-t-il ?

PIERROT.

De toutes.... L'ange de lumière m'apparaît.

LAFLEUR.

Voilà d'excellent kirsh. (*Il verse.*)

PIERROT, *voyant le petit verre à liqueur.*

Qu'est-ce que c'est que ce verre-là ? (*Il en prend un grand et boit.*) Son esprit me pénètre; il m'échauffe, il me brûle.

LES DEUX VALETS.

Et moi je tremble.

AIR : *De l'ouverture de Panurge.*

PIERROT, *se levant brusquement sur l'accord.*

Quelle céleste délire,
Et m'agite et m'inspire!

LES DEUX VALETS.

Ah! quelle frayeur !
En vérité, je meurs de peur.

PIERROT.

Sous le voile qui se déchire
Je vais lire ! (*bis.*)
Et la bague de mon empire
Subira les effets puissans :
Je la sens ! (*bis.*)

(*Jeu de scène où Pierrot gagne toujours la porte.*)

LES VALETS.

L'effroi glace tous mes sens !

PIERROT.

Je la vois ! (*bis.*)

LES VALETS.

Je n'ai ni force, ni voix.

PIERROT, *indiquant la porte et montrant involontairement du doigt Champagne qui recule toujours.*

Elle est là! (*bis.*)

(*Saisissant le bras de Champagne et de Lafleur qui lui barrent la porte.*)

Oui, la voilà!

CHAMPAGNE, LAFLEUR, *tombant à genoux.*

AIR : *Ah! mon Dieu! que je l'échappe belle.*

Ah! grands dieux! soyez-moi favorable!
Hélas! à vos pieds
Vous me voyez :
Je suis coupable.
Le voilà, ce bijou détestable :
Je l'aurais rendu
Sans la crainte d'être pendu.

PIERROT.

Ah! fripons, tous deux, dans cette affaire,
Vous croyez déjà
Echapper à
Mon savoir faire.

LES VALETS.

Hélas! nous ne vous soupçonnions guère
D'être là-dessus
Aussi savant....

PIERROT, *à part.*

Ni moi non plus.

LES VALETS.

Ah! grands Dieux, etc.

PIERROT.

C'est affreux, horrible, abominable,
Tombez à mes pieds!....
Quoi! vous osiez....
Crime effroyable!....
Vous étiez donc poussés par le diable....
S'il n'eût pas rendu,
Chacun de vous était pendu.

PIERROT.

Il vient de loin celui-là.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, M. et Madame DE WOLMAR, Madame MOULIN, LES CONVIVES.

M. DE WOLMAR.

Hé bien, monsieur l'oracle, le succès a-t-il couronné votre entreprise ? Et le diamant.....

PIERROT, *d'un ton important.*

Le voici.

M. DE WOLMAR, *stupéfait.*

Ciel !

Madame DE WOLMAR.

C'est bien lui.

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR : *O l'habile personne.*

O prodige admirable !
Oh ! l'illustre devin !
Oh ! quel homme admirable !
Ah ! quel talent divin !

Madame DE WOLMAR.

Hé bien, monsieur, qu'est-ce que vous dites à cela ?

Madame MOULIN.

Oui, monsieur, que dites-vous à cela ?

M. DE WOLMAR.

Qu'il savait où était le diamant.

Madame MOULIN.

Certainement il le savait ; mais comment le savait-il ?

M. DE WOLMAR.

Folie ! Il était trouvé d'avance. Lui-même l'avait trouvé.

PIERROT.

Moi, monseigneur ?

M. DE WOLMAR.

Oui, toi. Ose dire le contraire.

PIERROT.

Je vous jure.... (*Les valets lui font signe de ne pas les trahir.*)

M. DE WOLMAR.

Eh bien! te sens-tu en état de supporter une seconde épreuve?

PIERROT.

(*A part.*) Ahi! ahi! Le diable d'entêté! (*Haut.*) Je suis fait pour tout supporter de monseigneur.

Madame DE WOLMAR.

Allons, mon ami, c'est abuser....

M. DE WOLMAR.

Je veux donner à son génie une nouvelle occasion d'éclater. Champagne et Lafleur, conduisez-le, pour un moment dans la pièce voisine.

PIERROT, *sortant.*

Que diable veut-il faire? (*Il sort escorté par les deux valets qui lui font beaucoup de politesses.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* PIERROT *et les* VALETS.

Madame DE WOLMAR.

Hé bien, quelle est donc cette grande épreuve?

M. DE WOLMAR.

Vîte, vîte, prenons au hasard un oiseau dans cette volière. (*Il met la main dans la volière et prend un oiseau.*) Tenez.... ce pierrot!... et mettons-le sous ce vase. (*Il le met sous un vase.*) Sur-tout, madame Moulin, pas un mot, pas un geste.

Madame MOULIN.

Mon Dieu, monsieur, il n'aura pas besoin de cela.

M. DE WOLMAR.

Qu'on le fasse venir.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, PIERROT, LES VALETS.

QUATUOR.

AIR : *De Blaise et Babet.*

Madame DE WOLMAR.

Approche donc.

PIERROT, *à part.*

Je meurs de peur.

M. DE WOLMAR.

Approche encore.

PIERROT, *à part.*

Oui, monseigneur.

M. DE WOLMAR.

Songe à ce que tu vas répondre.

Madame MOULIN.

Sa réponse va vous confondre.

M. DE WOLMAR, *à Madame Moulin.*

Ne parlez pas.

PIERROT.

Quel embarras!

M. DE WOLMAR.

(*Montrant le vase où est l'oiseau.*)

Dis-moi ce que ce vase-ci
Renferme.

PIERROT, *à part.*

Ô mon triomphe, hélas! voici
Le terme!

Madame DE WOLMAR, *à Pierrot.*

Allons, rappelle tes esprits.

PIERROT.

Pauvre Pierrot, te voilà pris!

CHŒUR.

(M. de Wolmar ôte le pierrot du vase et le montre à Pierrot, qui réprime un premier mouvement de surprise, et se promène d'un air fanfaron pendant le chœur.)

Ah! pour le coup, c'est un peu fort.
Il est sorcier, { vous aviez tort. / et j'avais tort.
Oui, c'est inconcevable!
C'est inimaginable!
Jamais, jamais la fable
N'offrit rien de semblable!
Cet homme est vraiment admirable!
Qui donc est-il? d'où vient-il donc?
Est-ce un ange, un esprit, un diable?
Il a subjugué ma raison:
C'est un sorcier, c'est un démon!

M. DE WOLMAR.

Je m'y perds.

PIERROT, *se promenant d'un air fanfaron.*

Bien d'autres incrédules s'y sont perdus, mais je les confondrai tous du premier au dernier.

SCÈNE XVIII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, JULIEN, FANCHETTE.

JULIEN, *accourant.*

Monsieur Pierrot, monsieur Pierrot, c'est i ben vrai qu'vous avez trouvé l'diamant?

Madame DE WOLMAR.

Qu'est-ce que c'est que monsieur Pierrot?

FANCHETTE.

C'est mon père, madame la comtesse. (*Pierrot lui fait signe de se taire.*)

M. DE WOLMAR.

Tu te nommes Pierrot ?

PIERROT *confus.*

Oui, monseigneur.

M. DE WOLMAR, *riant.*

Pauvre Pierrot, te voilà pris! je tiens le mot de l'énigme. Ah! coquin, tu m'as trompé!

PIERROT, *à genoux.*

Eh bien, oui, monseigneur... car aussi bien ça m'pesait là. Je mourais d'envie de faire un bon dîner, et je n'ai péché que par gourmandise.

Madame DE WOLMAR.

Rappelez-vous, mon ami, qu'il vous a prédit que vous feriez ce soir grâce à un coupable.

M. DE WOLMAR.

C'est juste; mais comment as-tu fait pour retrouver le diamant?

PIERROT.

Monseigneur, c'est mon secret, permettez-moi de le garder, c'est la seule récompense que je vous demande.

M. DE WOLMAR, *regardant les valets.*

J'en devine une partie. Tu es un brave homme, et je joins au dîner que je t'ai fait faire le don de la chaumière que tu habites.

PIERROT.

Ah! monseigneur!

Madame DE WOLMAR.

Et moi, je me charge de la dot de Fanchette et de Julien, dont je veux que le bonheur date de notre arrivée dans ce village.

PIERROT.

Comment, madame la comtesse....

Madame DE WOLMAR.

Vous ne me dédirez pas, j'espère?

PIERROT.

Pierrot n'a rien à vous refuser.

M. DE WOLMAR.

Eh bien, madame Moulin, que dites-vous de votre sorcier?

Madame MOULIN.

Je dis.... Je dis qu'il n'a rien deviné, mais que ce n'est pas moins un grand homme.

VAUDEVILLE.

AIR :

PIERROT.

J'avais juré que de sa vie
Pierrot ne verrait pas la fin
Qu'il n'eût, au gré de son envie,
Grassement satisfait sa faim.
Le ciel a comblé mon attente:
Pour long-temps je m'en suis donné:
Maintenant arrive qui plante,
Je puis mourir, j'ai bien dîné.

Madame MOULIN.

J'ai lu dans certaine préface
Que l'hymen est un grand banquet,
Et désirant y prendre place,
A trente ans c'est ce que j'ai fait;
Mais mon mari mourut si vîte,
Que je n'en fis qu'un déjeûné;
Et j'attends toujours qu'on m'invite
A faire enfin un bon dîné.

FANCHETTE.

Je m'rappelle qu'souvent mon père
Contre ma mère s'emportait,
Et ça commençait d'ordinaire
Quand l'vin au cerveau lui montait :
A chaqu' repas fallait s'y attendre ;
Mais j'nai pas encor deviné
D'où vient qu'ils semblaient mieux s'entendre
Après l'soupé qu'après l'diné.

Madame DE WOLMAR, *au public.*

Vous, dont l'appétit se contente
Du repas le plus exigu,
Messieurs, si le nôtre vous tente
Revenez à cet ambigu.
Et comme par la chansonnette
Tout gai festin est terminé,
En sortant que chacun répète
Les couplets de notre diné.

FIN.

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel Guillaume
= Marguerite

LE
BOGHEY RENVERSÉ,

OU

UN POINT DE VUE DE LONGCHAMP,

CROQUIS EN VAUDEVILLES,

PAR MM.

THÉAULON ET DARTOIS.

Achetez des Lorgnettes.—Sc. 2.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 15 AVRIL 1813.

PRIX 1 FR. 25 CENT.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, libraire, rue de l'Echelle, no. 10;
et chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCCC. XIII.

PERSONNAGES.		*MM. et Mmes.*
THOMAS, fermier champenois.		*Chapelle.*
JACQUOT, son fils		*Guénée.*
JEANNETTE, sa nièce.		*Betzi.*
M. DESPRINTEMPS, vieux incroyable.	Caricatures parisiennes.	*Laporte.*
Mlle. COBLENTZ.		*Arsène.*
Mlle. FEUILLANT.		*St.-Aulère.*
Mme. PARTOUT.		*Duchaume.*
LEGERIE, sa fille.		*Deville.*
CASIMIR, tailleur.		*Fontenai.*
MANNEQUIN.		*Seveste.*
MUSCADE, escamoteur.		*Joly.*
Mlle. DEBOUT, loueuse de chaises.		*Bodin.*
LESEC, marchand de baromètres, de lorgnettes et de cannes.		*Edouard.*
MADELEINE, marchande de gâteaux de Nanterre.		*Fichet.*
Mme. MORIHÉE, marchande de journaux. .		*Chapelle* aînée.
UN CURIEUX.		*Lecomte.*
PROMENEURS.		

Les Exemplaires qui ne seront pas signés de M. THÉAULON, *seront réputés contrefaits.*

Théaulon

LE BOGHEY RENVERSÉ,

OU

UN POINT DE VUE DE LONGCHAMP,

CROQUIS EN VAUDEVILLES.

La scène est aux Champs-Elysées; des chaises sont rangées sur une ligne du premier plan à gauche de l'acteur, au dernier plan à droite; un poteau est derrière; on lit dessus: allée des Champs-Elysées. *La table de la marchande de journaux est au pied du poteau.*

SCÈNE PREMIERE.

Mlle. DEBOUT, Mme. MORPHÉE.

Mlle. DEBOUT.

Ah! voilà mes chaises arrangées. Le temps paraît bien disposé; et, malgré la prédiction de M. Lesec, dont tous les baromètres sont à la pluie, je ferai une bonne journée. — Tout Paris va venir à Longchamp!.... A moins pourtant que les spectacles ne nous fassent du tort. — Voyons: dites donc, ma voisine, madame Morphée, prêtez-moi un de vos journaux.

Mme. MORPHÉE.

C'est pour voir ce qu'on donne aux spectacles, j'en suis sure?

Mlle. DEBOUT.

Dame, ils ne sont bons qu'à cela, et à voir si l'on a gagné

à la loterie (*elle met des lunettes*). Voyons d'abord aux boulevards.

AIR : *le zéphir de Château-Chinon.*

C'est là que le monde fourmille :
Palmerin et la *Pauvre Fille*,
L'*Esturgeon !*.... Oh ! c'est désolant,
Nous n'aurons personne à Longchamp.
Mais que vois-je ? O destin bizarre !
Aux Français on donne l'*Avare* ;
Du Molière..... C'est consolant :
Nous aurons du monde à Longchamp !

Oh ! l'on a du goût maintenant..... Voilà votre journal, ma voisine ; grand merci.

Mme. MORPHÉE.

Il n'y a pas de quoi.

Mlle. DEBOUT, *à elle-même.*

Mais M. Lesec tarde bien à paraître ! il m'avait pourtant promis d'être ici de bonne heure. Ma foi, je crois que je ferai bien de l'épouser. C'est un homme qui, dans le monde, ne fait ni la pluie ni le beau temps ; mais il fait des baromètres. Il n'a pas des vues bien élevées ; mais il est marchand de lorgnettes. Il n'est pas très-ingambe ; mais il vend des cannes. Je figurerai très-bien dans sa boutique. Allons, allons, je serai madame Lesec : c'est un nom qui m'ira à ravir. Mais je crois que je l'entends !

SCENE II.

Mlle. DEBOUT, LESEC, *chargé de baromètres, de lorgnettes et de cannes.*

LESEC, *sans voir Mlle. Debout.*

AIR *du vaudeville de la Vallée de Barcelonette.*

Vous, jeunes gens, qui, dans Paris,
Courez mainte aventure,
Et qui n'empruntez à tout prix,
Que pour faire figure ; (*bis*)
Vous, qu'un usurier, peu courtois,
Sans cesse poursuit et chicane,
Vous, qui redoutez les exploits,
Achetez une canne.

Mlle. DEBOUT.

Monsieur Lesec, monsieur Lesec.

LESEC.

Même air.

On nous dit que l'humeur des grands,
A chaque instant varie,
Et qu'il faut bien prendre son temps,
Près de leur seigneurie ;
Demandeurs et solliciteurs,
Pour mieux savoir quand, de vos maîtres,
Il faut demander les faveurs,
Prenez des baromètres.

Mlle. DEBOUT.

Monsieur Lesec, monsieur Lesec.

LESEC.

Vous, qui nous vantez, tous les jours
La vertu de vos femmes ;
Qui, pour vous, les croyez toujours
Brûlant des mêmes flammes ;
Si vous voulez, pauvres époux,
Cessant de croire à des sornettes,
Voir ce qui se passe chez vous,
Achetez des lorgnettes.

Mlle. DEBOUT.

M'apercevrez-vous, avec vos lorgnettes ?

LESEC.

Pardon, mademoiselle Debout, j'étais tout à mon commerce.

Mlle. DEBOUT.

Et les cannes ?

LESEC.

J'en ai vendu beaucoup, cet hiver, pour applaudir aux spectacles.

Mlle. DEBOUT.

Et les lorgnettes ?

LESEC.

Le produit des lorgnettes n'est pas clair.

Mlle. DEBOUT.

C'est comme celui des chaises ; ça ne vas pas. On ne veut plus s'asseoir, à présent.

LESEC.

Vous vous plaignez toujours ; moi, je prends le temps comme il vient.

AIR *du vaudeville d'Arlequin musard.*

Il faut de l'or pour plaire aux belles;
Il faut de l'or pour parvenir;
Auprès des neuf sœurs immortelles,
Il faut de l'or pour réussir;
Il faut de l'or pour l'homme sage;
Pour les fous, il en faut encor;
Vous voyez donc bien que notre âge
Est le véritable âge d'or.

Mlle. DEBOUT.

Vous parlez d'or, mon cher monsieur Lesec; aussi vous pouvez compter que je serai votre femme, et dès que vous serez prêt.....

LESEC.

Je vous en préviendrai.

Mlle. DEBOUT.

Est-ce pour Pâques?

LESEC.

Ou pour la Trinité.

Mlle. DEBOUT.

Vous reculez toujours. Finissons-en. Il me tarde de ne plus être mademoiselle Debout.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Sur le chemin de l'honneur,
Dès le printemps de ma vie,
Quoique souvent poursuivie,
Je courus avec ardeur.
L'été vint, en femme sage,
Je traversai ce passage;
En automne, maint orage
N'a pu même me lasser;
Mais voici l'hiver perfide,
Et je sens que, sans un guide,
Je pourrais fort bien glisser.

Et si je glissais, qui voudrait me relever?

LESEC.

Je ne vous donnerais pas la main, d'abord. Mais vous l'aurez dès que certains fonds que j'attends seront rentrés.

Mlle. DEBOUT.

De l'argent, monsieur Lesec!

LESEC.

Il faut que je vous conte cela. — Imaginez-vous qu'il y a un an, un jeune homme nommé *Saint-Martin* m'envoya chercher pour une fourniture de lorgnettes ; et, me fiant à sa bonne mine, je lui en livrai deux douzaines....

Mlle. DEBOUT.

Que voulait-il faire de tout cela ?

LESEC.

C'est tout simple.

AIR : *Voilà la manière de vivre cent ans.*

Notre petit-maître
Fier et triomphant,
Afin de paraître
Brillant,
A Longchamp,
Courut, tout l'assure,
Ailleurs vendre ma fourniture.
Plus d'un élégant,
Sans traverse,
A ce jeu s'exerce ;
On prend
Sans argent,
Puis on revend
Comptant ;
Voilà le commerce
Qu'on fait, à présent.

Mlle. DEBOUT.

Et vous lui avez fait crédit ?

LESEC.

Une fois qu'il a eu mes lorgnettes, il m'a été impossible de voir. Mais il me la paiera, et je viens le guetter à Longchamp.

Mlle. DEBOUT.

Il paraît qu'il vous fait joliment promener.

LESEC.

N'importe : quand je vends, je suis bien sûr d'attraper mon monde.

SCENE III.

LES MEMES, MUSCADE.

MUSCADE.

AIR : *Comme ça vient, comm' ça passe.*

Oui, ma fortune est faite,
Car j'ai, pour faire mon chemin,

Peu d'esprit dans la tête,
Et beaucoup d'esprit dans la main.
Je suis, chacun le confesse,
Le roi des escamoteurs,
Et je ne crains, pour l'adresse,
Que messieurs les procureurs.

ENSEMBLE.

MUSCADE.
Oui, ma, etc.

Mlle. DEBOUT, LESEC.
Oui, sa fortune est faite,
Il a, pour faire son chemin,
Peu d'esprit dans la tête,
Et beaucoup d'esprit dans la main.

(*Il place sa table dans la coulisse*).

LESEC.

Quels sont donc vos projets ?
De grâce,
Quittez cette place.

MUSCADE.

Paix !
Ou tu disparais,
A jamais,
Sous mes gobelets.

Mlle. DEBOUT.

Mais, monsieur.....

MUSCADE.

Plus de douceur,
Ou j'escamotte ton cœur.

LESEC, *à Mlle. Debout.*

Eh quoi ! vous n'avez pas peur ?

Mlle. DEBOUT.

Moi, peur ! (*bis*).
Depuis trente ans, d'honneur,
Je ne crains plus d'escamoteur.

ENSEMBLE.

Oui, ma } fortune est faite.
Oui, sa }

Mlle. DEBOUT.

Comment ! vous voulez absolument faire vos expériences dans cet endroit, monsieur Muscade ?

MUSCADE.

Certainement, madame Debout. Ne suis-je pas au midi du *café des Ambassadeurs*, à l'ouest de la *Laiterie suisse*, au sep-

tentrion de la *pompe à feu*, et au centre de la bonne compagnie. Or, *hic locus admirandum.*

Mlle. DEBOUT (*à part*).

Oh ! le chien d'homme !

MUSCADE.

AIR : *Ah ! que je sens d'impatience.*

On connaît assez mon mérite :
Je suis partout fêté,
Vanté ;
Et sur mainte place l'on cite
Ma surprenante agilité.
A peine je commence,
Que, d'une foule immense
Je me vois entouré,
Puis admiré.
Je ne veux pas faire parade
De tous les tours que je leur fais :
Tour de gobelets,
Tour de pistolets,
Le tour de l'anneau,
Le tour de l'oiseau,
Le tour du saphir, (*bis*)
Qui, sans mentir,
Fait grand plaisir.

LESEC.

Sans compter tout ce qui disparaît : un mouchoir d'un côté, une montre de l'autre ; par ici une bourse ; par-là une bague.....

MUSCADE.

C'est cela ; et tout le monde s'écrie :
Muscade (*bis*)
Escamotte à ravir.

Allons, mademoiselle Debout, sans rancune ; je viendrai, dans une demi-heure, faire briller mon talent.

LESEC.

Le talent d'un bateleur !

MUSCADE.

Que dis-tu donc là, magasin ambulant ?

Mlle. DEBOUT.

Doucement, monsieur Muscade ; respectez mon futur mari, s'il vous plaît.

MUSCADE.

C'est juste : respect aux propriétés.

LESEC.

Vous ferez grand'chose à Longchamp. Il y aura bien assez d'escamoteurs sans vous.

MUSCADE.

Il est vrai que tout le monde s'en mêle; mais ma journée est gagnée. (*Il leur montre un écu*).

Mlle. DEBOUT.

Où diable avez-vous escamoté cet argent?

MUSCADE.

C'est une histoire que je vais vous conter; mais *motus*. Un jeune homme à qui j'ai donné des leçons d'escamotage pour briller dans la société et faire son chemin dans le monde, monsieur *Saint-Justin*, est instruit que ses créanciers, ainsi que son père, qui le cherche partout, doivent venir l'attendre à Longchamp; comme c'est ici le rendez-vous général, il m'a chargé d'amuser ces messieurs, tandis qu'il passera dans un boghey magnifique.

LESEC.

Qu'il n'a pas encore payé?

Mlle. DEBOUT.

C'est la mode.

MUSCADE.

Oui; mais aussi.

AIR : *Eh! ma mère, est-ce que j'sais ça.*

Quittant son humble demeure,
Dans un char bien élégant,
Tel vient briller un quart-d'heure
Sur la route de Longchamp,
Qui, fier, dans cette carrière,
D'éclipser plus d'un rival,
S'en retourne, ventre à terre,
De Longchamp à l'hôpital.

Mlle. DEBOUT.

Savez-vous que vous avez l'esprit observateur?

MUSCADE.

Habeo Linxi oculum. C'est pourquoi je vous prie d'avoir l'œil sur mes gobelets. Je vais au café des Ambassadeurs pincer ma demi-tasse et mon petit verre.

Mlle. DEBOUT.

Gardez-moi un morceau de sucre.

MUSCADE.

Suficit. (*Il sort en chantant*).

SCÈNE IV.

LE SEC, Mlle. DEBOUT.

Mlle. DEBOUT.

Il a du bon, cet homme-là!

LESEC.

C'est un petit génie.

Mlle. DEBOUT.

Mais je vois que le public commence à donner, je vais percevoir mes droits. Au revoir, M. LeSec. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LESEC, *ensuite* Mme. PARTOUT, LEGERIE.

LESEC.

AIR : *Ça n'se peut pas.*

N'abandonnons pas cette place,
J'y découvrirai *Saint-Martin ;*
Car c'est en ces lieux que se place
L'élite du quartier d'Antin :
C'est ici que dignes émules
D'esprit, de goût, et cætera,
Se rendent les plus ridicules,

Mme. PARTOUT *entrant avec Légerie.*

Nous y voilà.

LESEC.

Tiens, c'est madame Partout et sa fille! (*Il s'éloigne.*)

LÉGERIE.

Et vous croyez, maman, que nous découvrirons le perfide à Longchamp?

Mme. PARTOUT.

Un jeune homme bien élevé ne peut manquer de s'y trouver.

LÉGERIE.

J'ai bien peur que St-Albin n'y vienne pas.

Mme. PARTOUT.

Et moi, je suis sûre du contraire : un jeune homme à la mode doit paraître à Longchamp, sous peine d'être perdu de reputation dans la haute compagnie.

LÉGERIE.

Mais s'il y vient, comment le distinguer parmi tant de monde? Nous ne savons pas s'il sera à pied, à cheval ou en voiture.

Mme. PARTOUT.

AIR : *Du Vaudeville du Petit Courrier.*

A-t-il de l'esprit?

LÉGERIE.

Mais pas mal.

Mme. PARTOUT.

Il ne peut qu'être à pied, ma chère;

LÉGERIE.

Comme il a des dettes, ma mère,
Il pourrait bien être à cheval.

Mme. PARTOUT.

Des dettes nombreuses prescrivent
Un équipage des plus beaux;

LÉGERIE.

Mais ses créanciers le poursuivent:

Mme. PARTOUT.

Il aura mis quatre chevaux.

LÉGERIE.

Il avait tant promis de m'épouser.

Mme. PARTOUT.

C'est votre faute: je vous mène tous les jours aux Tuileries au Jardin Turc ou à Coblentz, pour vous trouver un mari, et vous n'avez pas eu l'adresse de fixer un seul de vos adorateurs!

LÉGERIE.

J'avais tout fait pour fixer *St.-Albin.*

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Il m'offrit long-temps son hommage,
Et lorsque, d'après son serment,
Je lui parlai de mariage,
Il me répondit tendrement:
L'hymen à l'amour ne peut plaire,
Et je veux, soit dit sans détours,
Ne pas vous épouser, ma chère,
Afin de vous aimer toujours.

Mme. PARTOUT.

L'essentiel est de le retrouver; nous ferons ensuite agir nos protecteur, pour ce mariage.

LÉGÉRIE.

Nos protecteurs! ma mère, c'est bien dangereux.

AIR : *L'Amour est un Dieu volage.*

Dans son zèle infatigable,
Plus d'une femme, aujourd'hui,
Pour avancer son mari,
D'un grand implore l'appui;
Souvent le grand favorable
L'oblige, sans intérêt;
Mais plus souvent, en secret,
Le protecteur, sans scrupule,
Exige d'elle un faux pas,
Et si la femme recule
Le mari n'avance pas.

M.me PARTOUT.

Asseyons-nous; posez-vous avec grâce; drapez votre schall à l'antique; découvrez votre bras; ne bougez plus. Vous êtes charmante! (*Elles sont assises sur les deux premières chaises à gauche de l'acteur.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MANNEQUIN.

MANNEQUIN.

AIR : *De la Paix.*

A Longchamp
Le plaisir m'appelle,
Et, toujours, à ses lois fidèle,
Pour montrer la mode nouvelle,
J'accours sur-le-champ
A Longchamp.

Je fais, par ma grâce,
Partout où je passe,
Naître sur ma trace
Des ris éclatans;
On voit à ma vue,
La femme éperdue,
Ces maris tremblans.

A Longchamp, etc.;

notre loge, pour vous demander des nouvelles de madame la duchesse.

MANNEQUIN.

Une loge! à l'Opéra.

(*Il avance de trois chaises.*)

LÉGERIE.

Resterons-nous ici toute la soirée?

Mme. PARTOUT.

Je crains qu'il ne nous vienne du monde.

MANNEQUIN.

Elles reçoivent! (*Il avance encore d'une chaise, et se trouve près d'elles.*)

LÉGERIE.

Mais puisque mon père nous a promis de garder la porte.

MANNEQUIN *se levant.*

Garder la porte! Ah! grand Dieu.

Mme. PARTOUT *à sa fille* (*bas*).

AIR : *Un Poëte* (*Bancelin.*)

Etourdie! (*bis.*)
En société
Choisie,
On oublie (*bis.*)
Son rang et sa qualité.

MANNEQUIN (*à part.*):

On ne saurait le nier,
L'aventure est excellente;
Cette loge qui me tente,
C'est la loge du portier;
Et quand cette autre Julie
Veut aller à la maison
Recevoir la compagnie,
C'est pour tirer le cordon.

CHŒUR.

MANNEQUIN. Mme. PARTOUT, LÉGERIE.
L'étourdie, etc. Etourdie, etc.

MANNEQUIN.

En vérité, ce Paris est impayable! un homme comme il faut ne peut jamais savoir avec qui il se trouve.

SCENE VII.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CASIMIR.

CASIMIR *à la Cantonade.*

Williams, allez chercher madame et Alfred dans mon cabriolet; vous les conduirez à Bagatelle; je vais me perdre dans la foule.

Mme. PARTOUT *à sa fille.*

Voici quelqu'un d'importance!

MANNEQUIN (*à part.*)

Casimir! fâcheuse rencontre.

CASIMIR.

Ah! c'est vous, M. Mannequin!

LÉGERIE *et* Mme. PARTOUT.

Mannequin!

CASIMIR.

Je suis bien aise de vous trouver ici; j'ai un petit reproche à vous faire..... (Effacez les épaules!) depuis que je vous habille *gratis*, pour faire prendre mes modes...

Mme. PARTOUT.

Un tailleur! on ne reconnaît plus les états!

CASIMIR.

(Arrondissez un peu les bras!) J'ai perdu mes meilleures pratiques, et je crois fort que je vous dois cet affront: (Dégagez donc votre taille! c'est le moyen de faire valoir un habit!) Qu'en pensez-vous?

MANNEQUIN.

M. Casimir, ce reproche touche ma délicatesse!

CASIMIR, *avec suffisance et ironie.*

La délicatesse de M. Mannequin!

MANNEQUIN.

Monsieur le tailleur!

CASIMIR.

Tailleur!—Je suis un artiste, quand vous venez prendre chez moi *l'ultimatum* de la mode; je suis presqu'un grand homme, quand je renouvelle votre mise toutes les semaines, et maintenant je suis un tailleur; vous me manquez, Monsieur.

MANNEQUIN.

Je vous manque !

CASIMIR.

Mais cela ne m'étonne pas ; nous vivons dans un siècle où l'on ne respecte rien.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme !*

Le valet se rit de son maître ;
Les petits se moquent des grands ;
Et les enfans ne font paraître
Aucun respect pour leurs parens ;
Les écoliers même se rient
Des leçons de leurs précepteurs ;
Et tous les jeunes gens oublient
Ce qu'ils doivent à leurs tailleurs.

Aussi ne comptez plus sur moi.

MANNEQUIN.

Parbleu ! vous me la donnez belle ! Croyez-vous que d'autres artistes ne seront pas flattés de m'avoir ? Quand on a ma tournure !...

CASIMIR.

Je conviens qu'elle peut faire passer une mode ridicule !

MANNEQUIN.

Je m'en vante ; j'ai fait prendre toutes les vôtres ; adopter toutes vos couleurs.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Grâce à moi, de nouveau l'on porte
Le verd bouteille et *le bleu clair* ;
J'ai fait vivre *la feuille morte*
Jusques au milieu de l'hiver ;
Par moi, vos *pistaches rayées*
Ont couru tout Paris ; enfin,
Sans moi, vos *souris effrayées*
Ne sortaient pas du magasin.

CASIMIR.

Je n'ai rien à répondre à cela ; tenez, promettez-moi de mettre en vogue, cet été, ma nuance *d'araignée en colère*, ainsi que mon gris *d'éléphant malade*, et je conviens que je ne puis me passer de vous.

MANNEQUIN, *lui prenant la main.*

Je vous en donne ma parole.

CASIMIR.

Mais je ne conçois pas pourquoi mes pratiques me quittent.

MANNEQUIN.

C'est que vous leur demandez de l'argent; à propos, par quel hasard êtes-vous à pied?

CASIMIR.

Je suis ici incognito; — je viens à la découverte d'un certain débiteur.... Un sieur de *Saint-Paulin*, qui me doit une assez forte somme; il y a trois mois que je le cherche: il est cause que je n'ai pas manqué une seule première représentation, depuis *l'Esturgeon* jusqu'aux *Abencerrages*.

MANNEQUIN.

Il fallait vous trouver à la dernière représentation de *Typpo-Saëb*.

CASIMIR.

J'ai mieux aimé aller voir *Croque-Mitaine*. (*Il veut s'asseoir.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MADELEINE, *un panier au bras.*

MADELEINE.

AIR : *Marionnettes joliettes.*

V'là les gâteaux d'Nanterre!
Messieurs, en voulez-vous?
Ils n'sont pas chers, j'espère:
J'en donn' trois, pour trois sous;
Mais laissez-vous séduire
Tandis qu'ils sont nouveaux;
Car, sans médire,
Je dois vous dire (*bis.*)
Qu'mes gâteaux
R'sembl'nt aux
Amis d' la ville;
Il est ben difficile
D'les avoir chauds.

LESECQ.

Eh! c'est la belle Made'eine!

MADELEINE.

Même air.

Depuis trente ans, morguenne,
J'les vends à juste prix.
On sait que c'est Mad'le ne
Qui régal' tout Paris;
Mais laissez-vous séduire;
Tandis qu'ils sont nouveaux;
Car, sans médire,
Je dois vous dire (*bis.*)
Qu'mes gâteaux
R'sembl'nt aux
Amis d'la ville;
Il est ben difficile
D'les avoir chauds.

LESEC.

Bonjour, madame Madeleine.

MADELEINE.

Bonjour, joufflu.

LESEC.

Comment vont les comestibles?

MADELEINE.

Tout doucement, comme vous.

AIR: *Vaudeville du Printemps.*

Autrefois, en quittant Nanterre,
Sans avoir besoin de crier,
Même avant d'être à la barrière,
J'avions vendu tout mon panier.
Maintenant, quelle différence!
Ma voix fait retentir les échos....
T'nez, le bon goût se perd en France;
On n'mang' presque plus d'mes gâteaux.

LESEC.

Ne m'aviez-vous pas dit qu'un jeune homme vous en devait pour cent écus.

MADELEINE.

Oui; M. *de Saint-Sylvain*!

LESEC.

Manger pour cent écus de gâteaux de Nanterre !

MADELEINE.

Dame, il ne vivait que de ça ! Ah ! il y a ben d'autres gastronomes que lui qui suivent ce régime.

AIR : *Povero Calpigi.*

Le matin, en mise fringante,
Tenant un' cravache élégante,
On quitt' sa chambre, en tapinois,
Et l'on dit que l'on vient du bois.
L'soir on mange un gâteau d'Nanterre,
Qu'on arrose d'un verr' d'eau claire,
Et puis on fait croire aux nigauds
Qu'on vient d'chez les frèr's provençaux.

LESEC.

Je vois que votre débiteur ressemble au mien ; il ne paye pas.

MADELEINE.

Ils se ressemblent tous ; mais jarni, si je peux l'rencontrer à Longchamp, je n'garderai pas ma langue dans ma poche.

LESEC.

Achetez moi une paire de lunettes.

MADELEINE.

Garde tes lunettes, enjoleux.

LESEC.

Il y a de plus beaux yeux que les vôtres qui en portent.

MADELEINE.

Ce ne sont pas les tiens toujours ; d'ailleurs,

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Mes yeux peuv'nt encor me suffire ;
S'ils n'sont pas beaux, ils sont très-bons,
J'y vois assez pour ben m'conduire ;
D'ailleurs, je te l'dis sans façons,
Pour voir mainte caricature,
Pour voir tant de gens déplacés,
Et pour voir ta sotte figure,
J'y verrai toujours ben assez.

LESEC.

Marchande de gâteaux rassis.

MADELEINE.

Rassis, toi-même, voleur (*elle pleure*) : va, va porter tes lunettes aux Quinze-Vingts.... (*Elle sort en chantant*) :

V'là les gâteaux, etc.

LESEC.

Elle est d'une bonne pâte, la marchande de gâteaux !

SCENE IX.

LES MEMES, M. DESPRINTEMPS, *donnant le bras à* Mlle. COBLENTZ *et à* Mlle. FEUILLANT.

Mlle. COBLENTZ.

Vous le voyez, M. Desprintemps, vous êtes cause que nous arrivons trop tard à Lonchamp.

DESPRINTEMPS.

Je conviens que je me suis fait attendre.

Mlle. FEUILLANT.

Ah ! cela n'est pas bien.

Mlle. COBLENTZ.

Cela n'est pas aimable.

DESPRINTEMPS.

Que voulez-vous ? Je voulais être, aujourd'hui, à l'enfant, et je ne pouvais arracher ma tête des mains de mon coiffeur.

Mlle. COBLENTZ.

Il fallait vous y prendre plutot.

Mlle. FEUILLANT.

Comme moi.

AIR : *Muses des jeux et des accords champêtres.*

A l'Opéra, lorsqu'un enfant du Pinde
Nous fit jouir d'un spectacle touchant,
C'est en voyant le casque de *Clorinde*
Que j'ordonnai ce chapeau pour Longchamp.

Mlle. COBLENTZ.

Moi, recherchant une mode plus sure,
Avec esprit, je suspendis mon choix ;
Et je ne fis commencer ma coiffure
Que quand je vis *le Laboureur chinois*.

DESPRINTEMPS.

Voilà ce qui s'appelle être au courant des modes ; mais savez-vous que vous me faites jouer ici un personnage tout particulier? Je vous sers de guide pour courir après deux volages ; cela n'est pas agréable. Vous, mademoiselle Feuillant, vous courez après un monsieur de *Saint Aulin*, et vous, mademoiselle Coblentz, après un monsieur de.... Comment l'appelez-vous ?

Mlle. COBLENTZ.

De Saint-Germain.

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

Il me plaisait, j'en conviens ;
Mais, au bout d'une semaine,
L'ingrat me quitte sans peine.

Mlle. FEUILLANT.

Vraiment cela n'est pas bien.
Saint-Aulin est bien coupable,
Il me fit un tour semblable.

Mlle. COBLENTZ.

Oh ! cela n'est pas aimable :
Ils auraient dû, par amour,
Attendre que, dans nos ames,
Le temps eût éteint nos flammes.

DESPRINTEMPS.

C'était l'affaire d'un jour.

Mlle. FEUILLANT.

De l'épigramme ? Non ! cela n'est pas bien.

Mlle. COBLENTZ.

Cela n'est pas aimable.

DESPRINTEMPS.

Tenez, Mesdames, ces messieurs étaient de fort sots personnages, et je veux vous les faire oublier.

Mlle. COBLENTZ.

Il est charmant !

Mlle. FEUILLANT.

Adorable, ma chère, adorable ! Eh ! mais, je crois que c'est un gilet de cachemira !

Mlle. COBLENTZ.

Superbe ! Il vous vient, je parie, de quelque personne bien chère !

DESPRINTEMPS.

Non, non, je vous jure ; c'est de ma femme.

Mlle. COBLENTZ.

Pas possible ; vous lui aviez refusé un cachemire.

DESPRINTEMPS.

C'est égal, vous allez voir.

AIR : *Pégaze est un cheval*, etc.

Quelqu'un fit présent à madame
D'un schall que l'on trouve fort beau ;
Le lendemain, vîte, ma femme
De ce gilet me fit cadeau.
C'est un trait que chacun admire ;
Aussi voyons-nous qu'aujourd'hui,
Femme qui porte un cachemire,
En fait porter à son mari !

Mlle. COBLENTZ.

Vous méritez bien cela.

DESPRINTEMPS, *regardant à droite, et avec exclamation.*

Ah ! mon Dieu !.... non, non, ce n'est pas lui.

Mlle. FEUILLANT.

Qui donc ?

DESPRINTEMPS.

Un nommé *Saint-Varin*, à qui j'ai gagné, il y a huit jours, cent louis sur parole, et que je pourrais bien rencontrer à Longchamp.

Mlle. COBLENTZ.

Vous jouez donc encore ?

DESPRINTEMPS.

Plus que jamais !....

AIR : *Du fleuve de la vie.*

Se confiant à son étoile,
Toujours satisfait de son sort,
Quand un joueur met à la voile,
L'espoir lui montre au loin le port ;

Sur le Pactole, sa folie
Le fait voguer assez souvent :
C'est ainsi qu'il descend gaîment
Le fleuve de la vie.

Mlle. COBLENTZ.

Vous ne dites pas tout.

Même air.

Matin et soir, jouant sans cesse,
La fortune lui rit d'abord ;
Il nage au sein de la richesse ;
Mais un seul jour change son sort :
Il perd tout, et dans sa folie,
Il court se noyer à l'instant :
C'est ainsi qu'il descend gaîment
Le fleuve de la vie.

Mlle. FEUILLANT.

Et cela n'est pas bien.

Mlle. COBLENTZ.

Cela n'est pas aimable.

DESPRINTEMPS.

Au fait, je conviens que ce n'est pas très-agréable ; mais il faut que jeunesse se passe. Ah! çà, Mesdames, nous pouvons très-bien voir le monde de cette place ; asseyons-nous.

Mlle. COBLENTZ, *bas, en s'asseyant.*

Voilà deux dames que j'ai vues, l'hiver dernier, au canal de l'Ourcq.

DESPRINTEMPS, *lorgnant.*

Je crois les avoir vues au salon.

Mlle. FEUILLANT.

Je les ai rencontrées quelquefois sur la terrasse des Feuillans.

LÉGERIE, *bas.*

Ma mère, regardez donc ces dames qui étaient l'autre jour au Luxembourg.

Mme. PARTOUT.

Vous vous trompez, ma fille ; c'était au boulevard des Variétés ou au jardin Turc.

SCENE X.

LES MEMES, Mlle. DEBOUT.

Mlle. DEBOUT.

AIR *du port Mahon.*

Je suis vraiment bien aise
Que Longchamp a tant de monde plaise.
(*Elle commence par la droite au fond.*)
Payez-moi votre chaise.

MANNEQUIN.

Vous l'avez oublié ;
J'ai payé.

CASIMIR.

J'ai payé.
Etc., etc.

Mlle. DEBOUT. (*à part.*)

C'est assez singulier !
Qui les a fait payer ?
Achevons notre passe :
En demandant mettons de la grâce.
(*En minaudant.*)
Payez-moi votre place.

DESPRINTEMPS.

Vous me faites pitié !
J'ai payé.

Mlle. COBLENTZ.

J'ai payé.
Etc., etc.

Mlle. DEBOUT.

Par exemple, c'est un peu fort.

CASIMIR, *lorgnant à droite.*

Ah ! ah ! ah ! la grotesque tournure.

MANNEQUIN.

La plaisante caricature.

TOUS, *regardant.*

Ah! ah! ah! c'est impayable!

SCENE XI.

LES MEMES, THOMAS et JEANNETTE.

JEANNETTE.

Ah! mon Dieu, mon oncle Thomas, comme ils sont gais, à Longchamp! Comme ils sont superbes! Je n'ai jamais rien vu de si beau à Vitri-le-François.

DESPRINTEMPS.

Ce sont des Champenois.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah! des Champenois!

THOMAS.

Oui; riez, riez, Messieurs.

AIR *de la Parole.*

Les Champenois ont le renom
De n'avoir pas de caractère;
On dit qu'ils tiennent du mouton
Par une douceur exemplaire.
Pour moi, lorsque je vois dans Paris
Tant de gens battre la campagne;
Lorsque je vois tant de beaux esprits
Et tant de complaisans maris,
Je me crois encor (*bis*) en Champagne.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah! en Champagne!

JEANNETTE.

Ecoutez donc.

Même air.

Toutes les femmes à Paris,
Ont des bijoux et des dentelles:
Pour avoir ces objets de prix,
Dites, mon oncle, que font-elles?

THOMAS, *bis.*

Je m'en vais te conter cela.
All' cour'nt la ville et la campagne
All' mett'nt du rouge par-ci, par-là,
All' font des mines, et cœtera !

JEANNETTE.

Est-c' qu'on n' fait pas ça (*bis.*)
En Champagne ?

Qu'elles sont heureuses de pouvoir s'procurer d'si belles parures !

THOMAS.

Va, va, all's perdent toujours qu'euque chose à ce marché-là !

JEANNETTE.

C'est bien dommage ; mais vous croyez donc, mon oncle, que votre fils Jacquot viendra parmi tout ce beau monde ?

THOMAS.

Puisqu'on dit qu'il a fait faillite, il doit aller de pair, à présent, avec les plus huppés de Paris ; et cela me chiffonne.

JEANNETTE.

Dame aussi, pourquoi l'avez-vous envoyé ici ? Vous savez bien, mon oncle, qu'il devait m'épouser, en mariage.

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Jacquot m'aimait tendrement ;
Moi, j'l'aimais d'tout mon ame ;
Je devais être sa femme ;
Pouvais-je en faire autrement ?
Les garçons du voisinage
Sont v'nus m'offrir leur hommage ;
Mais, malgre leur doux langage,
Je l'aime encore aujourd'hui ;
Et tout c' qu'un' fille de village
Peut donner en mariage,
Je l'ai conservé pour lui.

THOMAS.

C'est bien fait, ma petite Jeannette ; tiens, d'ici nous pourrons le voir, mettons-nous là.

JEANNETTE.

A côté de ces belles dames.

THOMAS.

Pourquoi pas ? (*Il va pour s'asseoir à côté de mademoiselle Coblentz.*)

Mlle. COBLENTZ.

La place est gardée.

THOMAS, *s'asseyant.*

Laissez donc, je la garderai aussi bien que vous.

Mlle. COBLENTZ.

Le rustre ! changeons de place, M. Desprintemps.

(*Elle change de place avec Desprintemps. Par ce moyen, Mannequin se trouve le premier de la file, à droite, au fond ; Casimir est le deuxième ; mademoiselle Feuillant la troisième ; mademoiselle Coblentz la quatrième ; Desprintemps le cinquième ; Thomas le sixième ; Jeannette la septième ; Légerie la huitième, et madame Partout la neuvième. les Promeneurs passent dans le fond. Tableau.*)

MANNEQUIN, *lorgnant.*

Voilà la file de voitures qui s'établit.

CASIMIR, *idem.*

La superbe calèche, à quatre chevaux blancs!

Mlle. FEUILLANT, *idem.*

C'est la femme de mon avoué.

Mlle. COBLENTZ, *idem.*

C'est la femme de mon médecin.

DESPRINTEMPS, *idem.*

C'est la femme d'un directeur des jeux.

THOMAS.

C'est peut-être la femme d'un marguillier.

JEANNETTE.

Ou d'un greffier.

LÉGERIE, *idem.*

C'est la femme d'un banquier.

Mme. PARTOUT, *idem.*

C'est la femme d'un agent de change.

TOUS.

Eh ! c'est une actrice!

LÉGERIE, *lorgnant.*

Je ne vois pas *Saint-Albin.*

JEANNETTE, *idem.*

Je ne vois pas mon cousin.

THOMAS, *idem.*

Je ne vois pas Jacquot.

DESPRINTEMPS, *idem.*

Je ne vois pas *Saint-Varin.*

Mlle. COBLENTZ, *idem.*

Je ne vois pas *Saint-Germain.*

Mlle. FEUILLANT, *idem.*

Je ne vois pas *Saint-Aulin.*

CASIMIR, *idem.*

Je ne vois pas *Saint-Paulin.*

MANNEQUIN, *idem.*

Je ne vois pas *Saint-Romain.*

LESEC, *idem.*

Je ne vois pas *Saint-Martin.*

MADELEINE, *arrivant.*

Pas plus de *Saint-Sylvain* que d'ssus ma main.

SCENE XII.

LES MÊMES, MUSCADE.

MUSCADE.

Il est temps de servir M. de *Saint-Justin.* (*Il retrousse ses manches.*) Place, place, Messieurs et Mesdames.....

Mme. PARTOUT.

Mais vous voyez bien que vous allez déranger tout le monde.

MUSCADE.

Sol lucet omnibus. — Voilà votre morceau de sucre : Je me flatte que l'honorable compagnie ne trouvera pas mauvais que j'exerce en sa présence les petits talens physiques et mathématiques que j'ai reçus de la nature, et que j'ai perfectionnés par l'art ; ainsi donc, Messieurs, Mesdames, donnez-vous la peine de former le cercle, autour de moi ; afin que chacun puisse participer également, au spectacle nouveau, extraordinaire et surprenant qui va commencer.

JEANNETTE, *bas.*

Mon oncle, qu'est-c' que c'est donc que ce Monsieur-là ?

THOMAS.

C'est quelque savant d'aujourd'hui.

MUSCADE.

Bon ; voilà le père et mes originaux ; l'heure approche où mon jeune homme doit passer. — Travaillons. — *Labor improbus omnia vincit.*

DESPRINTEMPS.

Voyons donc ce nouveau Comus.

Mlle. FEUILLANT.

Nous distraire de notre attention, cela n'est pas bien.

Mlle. COBLENTZ.

Cela n'est pas aimable.

DESPRINTEMPS.

Toujours vos perfides ! cela n'est pas agréable.

MUSCADE.

Attention. — *Vide manus, non oculi ;* et comme tout le monde n'est pas obligé de savoir le latin, regardez plutôt mes mains que mes yeux. Je mets une muscade sous chacun de ces gobelets ; vous voyez qu'elles y sont ; elles y sont.... elles y sont encore ; elles y n'y sont plus (*a*) !

AIR : *Vaudeville des six pantoufles.*

(1) J'escamotte avec génie,
On m'appelle charlatan :
Voilà comme on calomnie
Tous les jours le vrai talent.
Cette muscade qu'on fronde,
De la vie est le portrait ;
Et comme elle dans le monde,
Tout paraît et disparaît.

Voyezplutôt, Messieurs. (*il escamotte.*)

(*a*) Ces tours de gobelets sont au choix de l'acteur ; il pourra supprimer les trois couplets de cette scène qui sont numérotés. La scène, telle qu'on la joue à Paris, appartient à *M. Joly.*

(2) *Même air.*

L'esprit de nos journalistes,
La probité des marchands,
La richesse des artistes,
La constance des amans,
L'innocence des fillettes,
Le souvenir d'un bienfait,
La fraîcheur de nos coquettes,
Ça paraît et disparaît.

DESPRÉAUTERMS.

Le drôle a de l'esprit.

MUSCADE.

Nous allons passer maintenant à des tours plus intéressans. — Qui me prête une montre? — Qui me prête une montre? Vous n'avez donc pas confiance en moi! (*personne ne se présente; il s'arrête à Thomas.*) Vous, monsieur, prêtez-moi votre montre!

THOMAS.

Non, monsieur!

MUSCADE.

Je vous conseille de me la prêter.

THOMAS.

Je ne vous la prêterai pas.

MUSCADE.

Ah! vous ne me la prêterez pas! (*Il l'escamote*) La voilà, monsieur! (*Il la montre.*)

THOMAS.

Ah! Sainte Marie! elle n'est plus dans mon gousset. — Comment se fait-il?

MUSCADE.

C'est mon secret.

CASIMIR.

C'est celui de bien des gens.

MUSCADE, *à Thomas.*

Brave homme, que ceci vous serve de leçon.

(3) AIR: *A Londres, à Paris, à Rome.*

A Londres, à Berlin, à Rome,
Un voleur est exigeant,
Et quand il dépouille un homme,
C'est pour avoir son argent.

Ici,

Ici, c'est un autre usage :
A les voir faire, on croirait
Que les filoux ont la rage
De savoir l'heure qu'il est.

THOMAS.

Rendez-moi ma montre.

MUSCADE.

Un moment. *Non sunt tempora.* Regardez, messieurs, mesdames : je vais broyer la montre que voici, dans le mortier que voilà.

THOMAS.

Comment, broyer ma montre !

MUSCADE.

Silence ! (*Il met la montre dans le mortier.*)

AIR : *Vaudeville de Laujon.*

Ceux qui doutent de ma science,
Par ce tour pourront la juger.
(*Il pile.*)

THOMAS.

Je c'rois qu'après cett' expérience,
Alle aura besoin d'l'horloger.

MANNEQUIN.

Je le croirai des plus habiles,
S'il fait ce tour avec succès.

Mlle. COBLENTZ.

Ses promesses sont inutiles.
Je compte peu sur ses apprêts.

DESPRINTEMPS.

Il nous prend pour des imbéciles.

MUSCADE.

Je sais fort bien ce que je fais.
(*Il pile.*)

Vous la voyez, messieurs, mesdames, elle est réduite en poussière. (*Il montre les débris.*)

THOMAS.

Un verre tout neuf, de ce matin !

MUSCADE.

Maintenant je vais en charger l'un de ces pistolets (*Il le charge*); mais comme il faut que tout aille en croissant, je garderai ce tour pour couronner la séance. (*Il pose le pistolet sur la table.*)

THOMAS.

Ma pauvre montre!

MUSCADE.

En attendant; (*à Jeannette*) mademoiselle, vous n'avez jamais été escamottée?

JEANNETTE.

Non, monsieur.

MUSCADE.

Je vais vous en donner le plaisir.

THOMAS.

Je ne veux pas qu'on l'escamotte.

MUSCADE.

Je vous la rendrai avec votre montre. Un chapeau! (*On lui donne un chapeau.*) Par la vertu de ma baguette....

JEANNETTE.

O ciel, sa baguette, mon oncle!

MUSCADE.

Mademoiselle va se trouver, sous ce chapeau.

TOUS, *se récriant.*

C'est impossible; il se moque de nous.

MUSCADE, *montrant le chapeau.*

Vous voyez, messieurs, qu'elle n'y est pas encore!..... (*à Thomas, en lui présentant le chapeau*) Soufflez là dessus.

THOMAS.

Je ne veux pas. (*Il le présente à tous et chacun refuse.*)

MUSCADE.

Personne ne veut souffler! (*Au souffleur.*) Soufflez là-dessus! Il a soufflé: mademoiselle est sous le chapeau.

TOUS.

C'est un peu fort!

MUSCADE.

AIR : *Ce mouchoir.*

Ce chapeau, mademoiselle,
Vous dérobe à tous les yeux.

CASIMIR.

Mais vous nous la donnez belle !

DESPRINTEMPS.

Le tour n'est pas merveilleux.

MUSCADE.

C'est en vain que chacun glose,
Je vais vous confondre tous :
La voilà !

(*Il lève le chapeau, on voit une rose.*)

JEANNETTE.

C'est une rose !

MUSCADE.

Mademoiselle, c'est vous.

(*Il la lui offre.*)

Mlle. FEUILLANT.

Ah ! c'est bien !

Mlle. COBLENTZ.

C'est aimable !

DESPRINTEMPS.

C'est agréable !

TOUS.

C'est très-délicat !

MUSCADE.

C'est heureux ; voilà tout.

THOMAS.

Tout cela est bien ; mais ma montre ?

MUSCADE, *prenant le pistolet.*

La voilà, monsieur. A quel arbre voulez-vous qu'elle se trouve suspendue ?

UN CURIEUX.

A quel arbre ? à ce poteau !

MUSCADE.

C'est dit. (*A part.*) J'aperçois le Boghey de M. de *S. Justin ;* c'est le moment.

AIR : *C'est un Sorcier.*

Vous l'avez tous vue en poussière,
Et, par un prodige nouveau,
Vous allez la revoir entière
Et suspendue à ce poteau.
Admirez ce charmant spectacle,
Vous n'avez rien vu de si beau!
Son effet,
En effet,
Est parfait :
Quand vous aurez vu ce miracle,
Partout allez le publier!
(*A part.*) Il passe!....
(*Il tire : la montre se trouve suspendue au poteau.*)

TOUS.

C'est un sorcier!
(*On entend un grand cri dans la coulisse.*)

SCENE XXIII.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE, *accourant.*

AIR : *Votre pavillon m'enchante.*

Ah! grand Dieu! quelle imprudence!
Votre pistolet fatal,
D'un Boghey, d'belle apparence,
A fait cabrer le cheval :
L'écart de l'animal,
Bris' la voiture,
Peu sûre ;
Et le maître effrayé
Sans l'savoir se trouve à pié.

MUSCADE.

Diable!

MANNEQUIN, *lorgnant.*

C'est un jeune homme.....

CASIMIR.

Est-il blessé ?

MADELEINE.

Légèrement.

Mlle. FEUILLANT.

Eh ! bien ?

CASIMIR.

Il a un bras démis.

Mlle. COBLENTZ.

Eh ! bien ?

Mlle. FEUILLANT.

La jambe cassée.

DESPRINTEMPS.

Eh ! bien ?

Mlle. COBLENTZ.

Une côte enfoncée.

THOMAS.

Eh ! bien ?

DESPRINTEMPS.

Il est mourant.

JEANNETTE.

Eh ! bien ?

THOMAS.

Il est mort...

JEANNETTE, *aux autres.*

Il est mort !

LÉGERIE, *à sa mère.*

Il est mort !

MUSCADE.

Je crois que c'est le moment de me faire disparaître. *Et decampaverunt gentes, quoniam bon train*, partez muscade. (*Il s'esquive.*)

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, JACQUOT, *soutenu par un jockey; il est couvert de poussière : son jockey tient son chapeau.* Foule.

Mlle. FEUILLANT.

AIR : *De la brune à la blonde.*

Quel est donc ce personnage ?

Mlle. COBLENTZ.

On nous l'amène mourant!

DESPRINTEMPS.

Ah! vraiment, c'est grand dommage!
C'était un Boghey charmant!

MANNEQUIN.

Verser dans cet équipage!

CASIMIR.

Il faut être bien nigaud.

THOMAS.

Grand Dieu! ma surprise est extrême!
Ce nigaud,
C'est Jacquot (*Il se lève.*)

LÉGÉRIE.

C'est *Saint-Albin!*

Mlle. COBLENTZ.

Saint *Germain!*

Mlle. FEUILLANT.

Saint *Aulin!*

DESPRINTEMPS.

Saint *Varin!*

CASIMIR.

Saint *Paulin!*

MANNEQUIN.

Saint *Romain!*

LESEC.

Saint *Martin!*

MADELEINE.

Saint *Silvain!*

JEANNETTE.

Mon cousin!

JACQUOT.

Oui vraiment, c'est moi-même.

CASIMIR.

Ah! nous vous tenons, enfin, l'homme à la mode

JACQUOT.

Mon père!

CHŒUR.

AIR : *Au champ de Victoire.*

Le hasard prospère,
Couronne enfin nos
Travaux;
Vous ne pouviez guère
Culbuter plus à propos.

LESEC.

Payez mes lorgnettes!

DESPRINTEMPS.

Payez-moi vos dettes!

CASIMIR.

Payez sans défaites!

MANNEQUIN.

Payez vos bons mots!

LÉGÉRIE.

Payez ma confiance!

Mlle. CORLENTZ.

Payez ma souffrance!

Mlle. FEUILLANT.

Payez ma constance!

MADELEINE.

Payez mes gâteaux!

ENSEMBLE.

Le hazard prospère, etc.

JACQUOT.

Que me voulez-vous? — Vous grognez dans ce qui m'est arrivé?

CASIMIR.

Eh ! vous changez tous les jours de nom et de quartier.

JACQUOT.

Eh bien ! messieurs, apprenez que j'ai manqué.

TOUS.

C'est impossible.

JACQUOT.

Foi d'honnête homme.

LES FEMMES.

Mais moi, monsieur !

JACQUOT.

Soyez tranquilles.

AIR : *Voulant parvenir aux œuvres complètes.*

Vous connaissez tous mes manières :
Par mon serment je suis lié !
J'ai mis de l'ordre à mes affaires,
Et personne n'est oublié.
Pour acquitter toutes mes dettes,
J'use d'un moyen excellent ;
Ces messieurs sont sur mon bilan,
Et ces dames sur mes tablettes.

LES HOMMES.

Oh ! le fripon !

LES FEMMES.

Oh ! le perfide !

THOMAS.

Oh ! çà Jacquot, j'ons appris tes fredaines dans le fond de la Champagne, et comme nous avons toujours eu de la probité dans not' famille, je sommes venus te chercher.

JACQUOT.

Quoi ! mon père, vous voulez que je quitte Paris !

THOMAS.

AIR : *Vaudeville de Fanchon.*

Reviens dans ma chaumière ;
Tout l'argent de ton père
Payera chaqu'débiteur.

Cett' façon peu commune,
T'e rendra le r'pos, le bonheur:
Vaut mieux être sans fortune,
Que d'être sans honneur.

LESEC.

Voilà qui est bien parlé.

Mlle. DEBOUT.

Vous serez payé, et je serai madame Lesec.

THOMAS.

Tout le monde sera remboursé, excepté ces dames. Mon fils, voilà ta femme.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

JACQUOT, *lorgnant Jeannette.*

Mais, Dieu me pardonne, c'est Jeannette!

JEANNETTE.

Oui, Jacquot, c'est moi. Mais pourquoi me regardes-tu comme ça, à travers ton petit carreau?

JACQUOT.

C'est une lorgnette! c'est le bon genre.

AIR *de Mariane.*

Ce petit meuble, sur mon ame,
Ne saurait être trop prôné,
Dès qu'on aperçoit une femme,
On la regarde sous le nez:
Nos incroyables,
Les plus aimables,
Ont; à leur cou
Suspendu ce bijou.
Point de conquête,
Sans la lorgnette;
On n'est charmant
Qu'avec cet ornement.
Il faut, aujourd'hui, sans reproche,
Pour être un élégant parfait,
Avoir sa main dans son gousset,
Et son œil dans sa poche.

LES FEMMES.

O ciel! je crois qu'il pleut!

PERSONNAGES. ACTEURS.

Le Baron DE VALBORN, Officier retiré. M. SEVESTE.

AMÉLIE DE VALBORN, son Épouse. Mlle. RIVIÈRE.

ADOLPHE, fils de M. de Valborn,
âgé de sept ans..... Mlle. VIRGINIE.

La scène se passe en Bavière, près du château de Valborn.

LES DEUX ERMITES,

COMÉDIE VAUDEVILLE.

Le théâtre représente une forêt ; à droite est une cabane ; au fond du théâtre la grille d'un château, qu'on apperçoit dans le lointain ; à gauche, un banc de gazon.

SCENE PREMIERE.

AMÉLIE, ADOLPHE.

AMÉLIE.

Rentre, mon ami. *(à part)* Je viens d'appercevoir mon mari qui rôde dans les environs; il est nécessaire qu'il ne soupçonne rien.

ADOLPHE.

Ne me laisse pas long-tems seul, maman.

AMÉLIE.

Non, mon fils. *(Adolphe rentre dans la cabane.)*

SCENE II.

AMÉLIE, *seule.*

Maman... mon fils... En vérité, grace à vous, mon cher mari, je joue là un rôle bien singulier... Qui aurait cru, il y a huit ans, après trois mois de mariage, lorsque forcé de rejoindre les drapeaux, vous me juriez, en me quittant, une cons-

tance à toute épreuve, que ce serait là le fruit de vos belles protestations.

Air : *du Vaudeville du Petit Courrier.*

De l'hymen respectant les nœuds,
Si j'en croyais votre promesse,
A jamais ma seule tendresse
Suffisait pour vous rendre heureux.
Dieux ! quel chagrin était le vôtre
En quittant ces lieux pleins d'attraits !
Vous alliez tenir près d'une autre
Les sermens que vous m'aviez faits.

Relisons encore ce funeste billet, dont le contenu me paraît si extraordinaire.

« Madame,

» Votre Époux, en garnison, il y a huit ans, dans une ville » de Bohême, devint amoureux de ma sœur, qui ne s'apper- » çut des suites funestes de sa passion, qu'après le départ du » régiment de M. de Valborn. La mort vient d'enlever ma » sœur. Elle m'a prescrit, en mourant, de vous adresser le » petit Adolphe, son fils, et le portrait du père. C'est dans » votre bon cœur et dans votre générosité qu'elle a placé son » dernier espoir, etc., etc. »

Ah ! M. de Valborn, c'est ainsi que vous observez les lois de la constance. C'est tout simple, un brave colonel ne se croit obligé d'être fidèle qu'à la victoire; et, après un pareil trait, depuis six ans que, retiré du service, vous vivez avec votre femme, vous vous avisez d'en être jaloux, mais jaloux à l'excès ! Jaloux et infidèle, c'est aussi par trop fort.

Air : *Voulant par ses Œuvres complètes.*

Non, je ne saurais, sans faiblesse,
Laisser mon époux impuni ;
Pourtant, de ma seule tendresse,
Son Adolphe attend un appui.
Un jour je veux être sa mère ;
Mais si mon cœur compâtissant
Donne une caresse à l'enfant,
Je dois une leçon au père.

Justement je l'aperçois.

SCENE III.

AMÉLIE, VALBORN.

VALBORN, *au fond.*

Encore cette lettre fatale! il faut qu'elle contienne quelque mystère bien important. *(haut)* Ah! c'est vous, madame?

AMÉLIE, *cachant la lettre.*

Moi-même, monsieur.

VALBORN.

Par quel hasard dans ce lieu écarté,

AMÉLIE.

Je me promenais... je réfléchissais...

VALBORN.

Ah! si je ne me suis pas trompé, vous lisiez aussi.

AMÉLIE.

Oui, monsieur, je lisais.

VALBORN.

Peut-on savoir?...

AMÉLIE.

Dispensez-m'en, je vous prie; je ne lis point vos lettres.

VALBORN.

Ce billet doit contenir des choses bien intéressantes, puisque, pour le lire, vous cherchez la solitude.

AMÉLIE.

Mais rien ne m'est plus agréable aujourd'hui que la solitude vous n'avez pas envie, j'espère, de contrarier mes goûts.

VALBORN.

Point du tout, madame; mais ils sont bien extraordinaires.

AMÉLIE.

N'y a-t-il pas là de quoi alarmer votre jalousie?

VALBORN.

Mais, madame,

Air : *Du Vaudeville du Secret de Madame.*

Pour me recueillir en silence,
Permettez-moi de vous quitter;
C'est sur un cas de conscience
Que je prétends le consulter.

VALBORN.

Vous sentez que d'un tel mystère
Je dois m'offenser aujourd'hui:
Une femme ne devrait faire
De tels aveux qu'à son mari.

AMÉLIE.

Pour me recueillir en silence
Permettez-moi de vous quitter ;
C'est sur un cas de conscience
Que je prétends le consulter.

VALBORN.

Une pareille défiance,
Vous le sentez ; doit m'irriter :
Femme ne doit avoir, je pense,
Que son époux à consulter.

(Amélie rentre dans la cabane.)

SCENE IV.

VALBORN, *seul:*

Ce n'est pas à moi qu'elle a rien à confier ! Un époux ! fi donc ! c'est un jaloux dont on ne saurait trop se défier.

RONDEAU.

Air nouveau de M. Doche.

Pauvres maris, que vous êtes à plaindre,
Chacun se ligue contre vous ;
De tous côtés, il vous faut toujours craindre,
Et l'on vous nomme encor jaloux.

Vous qui prenez femmes jolies,
Graces à leurs coquetteries,
Bientôt vous verez mille amans
Leur tenir des propos galans ;
Si vous voulez écarter d'elles
Leurs airs, leurs discours séduisans.
Alors, aux regards de vos belles,
Vous n'êtes plus que des tyrans.

Pauvres maris, etc.

Maris prudens qui renfermez vos femmes,
Vous êtes bien souvent les premiers attrapés ;
A leur vertu, fiez-vous, bonnes âmes,
Pour récompense, un jour vous vous verrez trompés !

Pauvres maris, etc.

Mais j'y pense, Amélie doit revenir trouver l'ermite ; je viens de l'appercevoir de loin... dans l'instant il est sorti... si je pouvais moi-même, en m'affublant d'une de ses robes... Parbleu ! l'idée est excellente... Ah ! ma femme, ma femme, vous avez des secrets pour votre mari... Nous verrons, nous verrons.

(Il sort.)

SCÈNE V.

AMÉLIE, *sortant de la cabane.*

Comment donc, mon cher mari, les grands moyens ! les déguisemens ! vous me volez l'idée du travestissement dont j'allais me servir. Ah ! vous voulez jouer au fin avec une femme ! vous n'y pensez pas. Rendez graces au ciel de ce que je ne me venge pas de vous comme vous le mériteriez.

Air : *Quand vous jugez que je ne suis pas belle. (Amour et Mystère.)*

Je veux punir un époux qui m'outrage,
Et, par un caprice étonnant,
Qui se montre dans son ménage,
A-la-fois jaloux, inconstant.
Mais aujourd'hui de ma prudence
Il devra se féliciter,
Car si bien loin je porte la vengeance,
Je n'irai pas jusques à l'imiter.

Le voici. Préparons-nous à jouer mon rôle ; il sera plus aisé à soutenir que le sien.

SCENE VI.

VALBORN, *en Ermite*; AMÉLIE.

AMÉLIE.

Air : *Ermite, bon Ermite.*

Ermite, bon Ermite,
Je viens vous consulter.

VALBORN.

Me voilà, parlez vite,
Prêt à vous écouter.

AMÉLIE.

Vous m'êtes nécessaire ;
Mais, hélas ! je crains bien...

VALBORN.

Si vous êtes sincère,
Allez, ne craignez rien.

AMÉLIE.

Votre ton me rassure.

VALBORN.

A sonder votre foi,
Nul, soyez en bien sure,
Ne mettra, je le jure,
Plus d'intérêt que moi.

AMÉLIE.

Mon père, j'attends de vous beaucoup d'indulgence.

VALBORN.

N'en avons nous pas tous besoin ?

AMÉLIE, *à part.*

Il ne sait pas si bien dire. *(haut)* Eh bien... mais je n'osé parler ; si mon mari m'écoutait...

VALBORN.

Il ne doit donc pas savoir ce que vous avez à me confier ?

AMÉLIE.

Je viens vous parler de lui-même.

VALBORN.

De lui-même... Rassurez-vous, il vient rarement ici ces lieux. *(avec intention)* Et n'a jamais rien à dire à l'ermite.

AMÉLIE.

Ce reproche indirect m'a fait voir que vous le croyez sans défauts.

VALBORN.

Je le connais très-peu ; mais...

Air : *Du partage de la richesse.*

Je crois que son air est affable,
Que son cœur est droit, généreux,
Que son caractère est aimable.

AMÉLIE, *à part.*

Il se juge on ne peut pas mieux.

VALBORN.

Je crois, quand il s'agit de plaire,
Qu'il n'est jamais dans l'embarras.

AMÉLIE.

D'après cela je vois, mon père,
Que vous ne le connaissez pas.

Je dois vous détromper, en vous confiant qu'il est impérieux.

VALBORN.

Impérieux !... Mais, madame, est-ce votre confession ou celle de votre mari que vous venez me faire ?

AMÉLIE.

C'est la mienne... Mais au moins je trouve une excuse à ma faute en vous peignant Valborn tel qu'il est ; c'est-à-dire, jaloux à l'excès.

VALBORN.

Jaloux !... Madame, un époux parfait est rare, et le vôtre a peut-être d'autres qualités... Au reste, est-ce là tout ce que vous aviez à me dire ?

AMÉLIE.

Il me reste à vous faire un aveu pénible.

VALBORN.

Parlez, parlez donc.

Air : *De la parole.*

Si vous veniez pour consulter
L'ermite prêt à vous entendre,
Parlez lui donc sans hésiter...
(*à part.*)
O ciel ! à quoi dois-je m'attendre ?

AMÉLIE.

Eh ! bien, l'hymen depuis sept ans
Me retient sous sa loi sévère,
Du baron je n'ai point d'enfans, (*bis.*)
Et malgré cela

VALBORN.

Et malgré cela.

AMÉLIE, *hésitant et bas.*

Je suis mère.

VALBORN, *furieux, à part.*

O ciel ! qu'entends-je !... Contraignons-nous ; c'est le seul moyen d'éclairer ma vengeance... *(haut)* Et vous n'avez pas craint de déshonorer votre époux ?

AMÉLIE.

Mon père, est-ce là l'indulgence que vous m'aviez promise?

VALBORN.

Ah ! madame, peut-elle tenir contre une pareille faute... Et qu'est devenu ce malheureux enfant ?

AMÉLIE.

Après avoir été élevé soigneusement loin d'ici, il vient d'être amené dans cette chaumière.

VALBORN.

Auprès de votre époux ! Et s'il le rencontrait ?

AMÉLIE.

Il l'aimera dès qu'il le verra. Et d'ailleurs j'ai un projet que je venais vous communiquer ; je comptais que vous pourriez parler à mon époux, l'engager à adopter cet enfant.

VALBORN, *avec ironie.*

Que je pourrais même le persuader d'en faire un jour son héritier, n'est-ce pas ?

AMÉLIE.

J'espère bien qu'il en viendra-là.

VALBORN.

Ah! c'en est trop, madame; ne comptez pas sur moi pour réparer un crime pareil.

Air : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Il est, il est trop condamnable.

AMÉLIE.

Mon père, je m'en souviendrai.

VALBORN.

Cette faute est impardonnable.

AMÉLIE, *à part.*

Pourtant je la pardonnerai.

VALBORN.

Quand un époux est un modèle.

AMÉLIE.

Un modèle, oui, je le croi.

VALBORN.

Il est affreux d'être infidèle.

AMÉLIE.

Qui doit le sentir mieux que moi.

VALBORN.

Vous ne pouvez trop vous repentir. Allez, madame, allez; après une telle confidence, j'ai besoin de me calmer.

AMÉLIE, *à part.*

Je le crois. *(haut)* Il ne me reste plus qu'une grace à vous demander.

Air : *On m'avait vanté la guinguette.* (*de Bancelin.*)

A mes vœux loin d'être rebelle,
Ménagez, selon mon désir,
Un époux toujours si fidèle.

VALBORN.

Et qui doit vous faire rougir.

AMÉLIE.

Puisse Valborn, que rien n'accable,
Ne pas trouver, ce tendre époux,
S'il devenait un jour coupable,
Un juge aussi cruel que vous.

VALBORN.

A vos vœux loin d'être rebelle,
Je veux, afin de bien agir,
Ménager votre époux fidèle,
Et qui doit vous faire rougir.

AMÉLIE.

A mes vœux loin d'être rebelle,
Ménagez, selon mon désir,
Un époux toujours si fidèle,
Et qui doit me faire rougir.

(Amélie sort.)

SCENE VIII.

VALBORN, *seul.*

Respirons un peu... Je ne puis encore revenir de la surprise où m'a jeté ma perfide épouse... Et je ne me vengerais pas de celui qui m'a ravi l'honneur et le repos?...

Air : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Du nom du traître qui m'offense,
Bientôt je veux être éclairci :
Au gré de ma juste vengeance,
Il verra son crime puni.
Que la loi si souvent trompée
Se serve d'un air indécis,
De la balance de Thémis,
Pour moi je prendrai son épée.

Mais comment parvenir à savoir le nom du séducteur?.. cet enfant est près de moi, si je l'interrogeais? à cet âge, on est incapable de feindre... Ah! j'entends, je crois, du bruit dans l'ermitage? l'ermite serait-il déjà rentré.?

SCÈNE IX.

VALBORN, AMÉLIE, *en Ermite.*

VALBORN.

Ah! mon père, je suis enchanté de vous voir; vous allez me donner des renseignemens...

AMÉLIE.

Bien volontiers ; entre bons frères on doit s'obliger... Vous êtes sans doute un Ermite du voisinage.

VALBORN.

Eh, morbleu! mon père...

AMÉLIE.

Quel langage pour un ermite!

VALBORN.

Ne me connaissez-vous point?

Air : *Dans cette maison à quinze ans.*

Et pourquoi donc cette façon,
Ma personne est elle un mystère ;
Méconnaissez-vous le Baron,
Le possesseur de cette terre ?

AMÉLIE.

Monseigneur, je voulais vous voir.
Loin de ne pas vous reconnaître,
(*à part.*) En femme qui fait son devoir (*bis.*)
(*haut.*) Je vous reconnais pour mon maître.

Mais au fait, monsieur le Baron, qui vous aurait deviné ; sous ce costume, vous avez autant l'air d'un ermite que moi.

VALBORN.

Sachez que j'ai pris ce déguisement pour connaître un secret que vous n'ignorez pas sans doute, puisque vous avez la confiance de ma femme.

AMÉLIE.

Il est vrai qu'elle n'a rien de caché pour moi.

VALBORN.

Eh bien! vous devez savoir la cause de mes tourmens?

AMÉLIE.

En effet, je vous crois bien à plaindre, car vous me semblez bien jaloux...

VALBORN.

Laissons cela... vous avez vu sans doute près de ces lieux un enfant.

AMÉLIE.

Le petit Adolphe..., Oui, Monseigneur, c'est moi qui en prends soin...

VALBORN.

Ah ! c'est vous... faites-le venir.

AMÉLIE, *appelle.*

Adolphe, Adolphe. *(Adolphe paraît.)*

VALBORN.

Un mot encore.

Air : *Du Ballet des Pierrots.*

Vous savez le nom de son père ;
Sans doute il vient souvent ici.

AMÉLIE.

Sa personne doit m'être chère,
Mais vous le connaissez aussi...
Vous l'estimez, tout me l'assure,
Et quand à son nom, entre nous,
Oh ! peinture, je vous le jure,
Ne doit le savoir mieux que vous.

D'ailleurs, si vous l'aviez oublié, j'ai ordre de vous remettre à la première occasion une lettre qui sans doute vous le rappellera.

VALBORN.

Une lettre, allez me la chercher.

AMÉLIE.

Je pourrais encore, si vous l'exigiez, vous montrer son portrait.

VALBORN.

Son portrait ? apportez-le avec la lettre.

Air : *Tu tentes l'amour sans pitié.*

Vous voulez absolument
Qu'on vous montre son image.

VALBORN.

Allez sans plus de langage
Me le chercher à l'instant.

AMÉLIE.

Au fait, plus de résistance
Et peut-être une imprudence;
Avec cette complaisance
Je vais prévenir le mal;
Car vous allez, je parie,
En regardant la copie,
Excuser l'original. (*ter.*)

VALBORN.

L'excuser... non, non, je ne pousserai point la clémence jusques-là.

SCENE X.

VALBORN, ADOLPHE.

VALBORN.

Le voilà donc, ce malheureux enfant; sa vue me fait éprouver un sentiment... Approche ici.

ADOLPHE.

Comme tu as l'air agité; tu me fais peur.

VALBORN.

Eh! ne crains rien, tu n'es pas la cause de mes malheurs.

ADOLPHE.

Tu es malheureux? nous aussi nous l'avons été.

VALBORN.

Nous, dis-tu?

ADOLPHE.

Oh! oui, beaucoup, maman et moi; maman sur-tout, elle pleurait toujours en pensant à mon papa.

VALBORN.

A ton père! *(à part)* Perfide Amélie, rien ne pouvait donc effacer de ton ame l'image de ton séducteur! Plus je regarde ce petit Adolphe et plus sa vue m'embarrasse.

Air : *Vaud. de Frosine.*

La présence de cet enfant
M'inspire je ne sais quels charmes ;
J'éprouve un tendre sentiment
Qui m'arrache presque des larmes ;
Mais d'où vient qu'en lui chaque trait,
Réveille mon humeur jalouse :
C'est qu'il m'offre tout le portrait,
De ma perfide épouse.

ADOLPHE.

Comme tu me regardes !

VALBORN.

Mais puisque je trouve en lui les traits et les yeux trompeurs d'Amélie, pourquoi m'intéresse-t-il malgré moi. *(Il l'embrasse.)*

ADOLPHE.

Tu m'embrasses comme le ferait mon père.

VALBORN, *s'éloignant vivement.*

Moi ton père !

ADOLPHE.

Air : *Fidèle ami de notre enfance.*

Tu n'aimes pas ce nom de père,
Ah ! si j'ai pu te le donner,
Loin de montrer de la colère,
Tu devrais me le pardonner ;
Car lorsque je t'ai vu paraître,
Mon cœur palpitant et surpris,
A cru pour toi, sans te connaître,
Eprouver l'amitié d'un fils.

VALBORN.

Il paraît qu'on lui a fait sa leçon... Et l'on croit que je me laisserai prendre à une ruse aussi grossière...

ADOLPHE.

Tu as donc bien du chagrin ?

VALBORN.

Retire-toi, malheureux enfant.

SCENE XI ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, AMÉLIE, *toujours en Ermite.*

DUO,

De M. Doche.

AMÉLIE.

Eh bien ! seigneur, que faites-vous ?
(*à Adolphe.*)
Ne redoute pas son courroux,
Monsieur te servira de père.

VALBORN.

Qui ! moi ! de père !.. osez-vous bien ?

AMÉLIE.

Viens, mon ami, va, ne crains rien,
Oui, vous lui servirez de père ;
Mais laissez là votre colère,
Voici la lettre et le portrait.

VALBORN.

Enfin au gré de mon souhait,
Voyons ce séducteur infâme...
Juste ! ciel c'est moi trait pour trait.

AMÉLIE.

Il n'a pas menti, sur mon âme,
C'est bien là Valborn trait pour trait.

VALBORN.

Cette lettre cache un mystère
Que je n'ose encor découvrir.

AMÉLIE.

Monsieur, il faut pourtant l'ouvrir.
(*à part.*)
Nous, reprenons pour en finir,
Mon costume et mon caractère,
Et mettons à l'instant
Le comble à son étonnement.

VALBORN.

Je n'en puis douter... chère épouse !

AMÉLIE.

Où donc est votre humeur jalouse,
Epoux en tous lieux si constant.

VALBORN.

Aurais-je perdu ta tendresse ?

AMÉLIE.

Si de grandes, après un tel exploit,
Je consens à perdre le droit,
N'en bénisses que ma faiblesse.

Ensemble.

VALBORN.

A toi je rends grace en ce jour,
Puisque j'ai pu, femme charmante,
Conserver, contre mon attente,
Et mon bonheur et ton amour.

AMÉLIE.

Valborn devait jusqu'à ce jour,
Grace à mon humeur peu changeante,
Conserver, contre son attente,
Et son bonheur et mon amour.

AMÉLIE.

Je te remets ton fils.

ADOLPHE.

Tu ne te fâcheras plus quand je t'appellerai mon père.

AMÉLIE.

Le pourra-t-il, lorsque je consens à te servir de mère.

VALBORN.

Comment résister à ce dernier trait, chère épouse.

Air : *Belles aux galans mystères.*

Toujours soumis, fidèle,
A compter de ce jour,
Je veux être un modèle
De constance et d'amour.

AMÉLIE.

Vous abjurez la jalousie ?

VALBORN.

Loin de moi cette passion.

AMÉLIE.

Vous serez constant ?

VALBORN.

Pour la vie.

AMÉLIE.

Recevez donc votre pardon. (*bis.*)

Ensemble.

VALBORN.

Toujours soumis, fidèle, etc.

AMÉLIE.

Toujours soumis, fidèle,
A compter de ce jour,
Vous serez un modèle
De constance et d'amour.

VAUDEVILLE.

Air : *Corsaire, je sers tour-à-tour.*

VALBORN.

J'étais coupable, je le sens,
Et c'est là le point nécessaire,
Mon cœur et mes goûts inconstans
Durent exciter ta colère.
Mais tu vois ici mes regrets,
Et tu veux, pour toute vengeance,
Que j'aime ma femme à jamais;
Ah! quelle douce pénitence!

ADOLPHE.

Dans la pension où je sui,
Le fils d'un seigneur qu'on révère,
Est mon voisin et mon ami,
Une telle amitié m'est chère,

Nos deux devoirs ne sont pas beaux,
Mais pourtant quelle différence !
Mon voisin reçoit des bonbons ;
Et l'on me met en pénitence.

AMÉLIE, *au Public.*

A votre tribunal vengeur
Quand l'auteur plein d'effroi s'avance,
Ses défauts, de votre rigueur
Lui font craindre l'effet d'avance.
Loin de chercher à l'affliger,
Usez envers lui d'indulgence ;
Il promet de se corriger,
Epargnez lui la pénitence.

FIN.

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel Guillaume Marguerite

ELLE ET LUI,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR

MM. THÉAULON ET CAPELLE:

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 24 Mai 1813.

PRIX, 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez M.me MASSON, Libraire-Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, N.° 10.

De l'Imprimerie d'ABEL LANOE, rue de la Harpe, n.° 78.

1813.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ARLEQUIN,	M. LAPORTE.
COLOMBINE, sa femme,	Me DESMARES.
VOISINS, (*)	ACCESSOIRES.

Le Théâtre représente un Jardin. Sur le devant, à droite du spectateur, une charmille et auprès un banc de gazon; de l'autre côté, un pavillon.

(*) Scapin, Cassandre, Pantalon, le beau Léandre, Pierrot, etc.

ELLE ET LUI,

COMEDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

SCENE PREMIÈRE.

COLOMBINE, *une lettre à la main, et parlant à la cantonnade.*

Oui, mes amis; je l'attends aujourd'hui, et je compte sur vous pour m'aider à célébrer sa fête; n'oubliez pas vos bouquets. (*Elle salue et vient en scène*). Cette lettre vient de Turin; Arlequin est débarqué à Livourne: ce n'est pas lui qui m'écrit; l'ouvrirai-je? ne l'ouvrirai-je pas? Ferai-je à mon mari le sacrifice de ma curiosité, ou succomberai-je à la tentation? Voyons; d'un côté, voilà déjà six ans que je suis la femme d'Arlequin : il y en a cinq qu'il m'a laissée à Rome pour aller faire fortune en Amérique, et je n'ai qu'à me louer de lui.

AIR : *De Dorilas.*

Deux amans, que l'hymen enchaîne,
Bientôt, aux douceurs de l'amour,
Font, hélas! succéder la peine,
En se querellant nuit et jour.
Mais quand, par un bonheur unique,
Tout en s'aimant plus que jamais,
L'un est à Rome et l'autre en Amérique,
Ils sont bien sûrs de vivre en paix.

D'un autre côté, je lui suis demeurée fidèle pendant cinq ans; et cela mérite bien quelques égards; mais Arlequin a fait fortune; il m'a fait écrire qu'il vient mettre ses trésors à mes pieds, et je lui dois quelques considé-

rations : d'un autre côté, cette lettre, datée de Turin, est, sans doute, de quelqu'adorateur que j'ai désespéré, et il faut être humaine.... Mon mari, la tentation, la fortune, l'humanité.... Ouvrons (*elle ouvre la lettre*); elle est de Gille, l'ancien ami d'Arlequin, et que je n'ai pas vu depuis mon mariage. Que me veut-il? « Turin, le, etc. Ma belle dame... » Il ne m'a pas oubliée. « Ma belle dame...» Je ne sais, mais cette lettre me cause une émotion, un je ne sais quoi, là, comme un pressentiment heureux ! « Ma belle dame, je mets la main à la plume « pour vous annoncer que votre époux est mort et en- « terré. » Que vois-je ! mort et enterré! Dieux! (*Elle s'assied et paraît accablée.*)

SCÈNE II.

ARLEQUIN, *en Gille;* COLOMBINE, *sous le berceau.*

ARLEQUIN.

AIR *D'Azémia.*

Enfin, après un long voyage,
Chez moi, me voilà de retour;
Je rentre au sein de mon ménage,
Avec la Fortune et l'Amour.

COLOMBINE, *à elle-même.*

Eh! quoi, me voilà veuve!

ARLEQUIN.

Mais faisons une épreuve,
Car les absens ont tort.

COLOMBINE.

Quel triste sort!

ARLEQUIN.

Je vais trouver près de ma femme,
Comme avant mon cruel départ,
Plus d'un tendre égard,
Des soins caressans,
Des mots agaçans,
Des momens
Charmans,

Des vins excellens,
Des mets succulens,
Par dessus tout,
Fort à mon goût.

COLOMBINE.

Et je croyais bientôt le revoir....

ARLEQUIN.

Je reconnais ce jardin où elle me donna de si douces leçons, et ce berceau.... Il y a quelqu'un : si c'était Colombine : approchons doucement.... C'est elle, c'est ma bonne amie.... Oh ! oh !

COLOMBINE.

Achevons cette fatale lettre.

ARLEQUIN.

Une lettre ! de quelque amant préféré, sans doute : infidèle, volage, coquette !

Ma femme (*bis*)
N'a pas changé du tout.

COLOMBINE.

Malheureuse Colombine ! poursuivons. « Quand je « dis qu'il est mort, que cela ne vous fasse aucune peine; « je veux dire qu'il fait semblant de l'être. » Que vois-je ? Il fait semblant de l'être ! Je respire. (*Elle baise la lettre.*)

ARLEQUIN, *à part.*

Plus de doute ; elle est infidèle.

COLOMBINE, *avec transport.*

Il n'est pas mort !

ARLEQUIN, *continant sa phrase.*

C'est bien dommage !

COLOMBINE.

Voyons ce qui suit : « Croyant que depuis six ans que « vous ne m'avez vu, j'étais changé du blanc au noir, « son dessein est de se présenter à vous, sous mes habits, « pour vous dire qu'il est mort, afin d'éprouver votre « amour. Ne le croyez pas, ma belle dame ; il est vi- « vant comme vous et moi; et connaissant votre sensi- « bilité, je vous ai écrit cette lettre pour que vous ne « soyez point effrayée. » L'imbécile ! « c'est dans ces

» sentimens que j'ai l'honneur d'être, ainsi que ma mère,
« votre très-humble servante, « GILLES. »

COLOMBINE.

Quelle audace !

ARLEQUIN.

Je n'entends rien; la patience m'échappe.

COLOMBINE.

Après une si longue absence, le traître veut encore m'éprouver ! Eh bien ! qu'il arrive, et nous verrons.

ARLEQUIN.

Je ne suis pas reconnaissable sous cet habit ! Nous allons voir comme elle prendra ma mort. (*Prenant un air gauche et toussant pour se faire entendre.*) Approchons ! Hem !

COLOMBINE.

Que vois-je, c'est lui ! et il a pu penser que je le méconnaîtrai un seul instant.

ARLEQUIN.

Ferme !

COLOMBINE, *à part.*

Soyons aussi cruelle que lui.

ARLEQUIN.

Je tremble !.... Hem.

COLOMBINE.

Que vois-je ? c'est vous, M. Gille !

ARLEQUIN, *tremblant.*

Moi-même, madame.

(*A part.*)

AIR : *Vive une femme de tête.*

J'étais sûr que la traîtresse
Ne me reconnaîtrait pas.

COLOMBINE (*à part.*)

Si j'en croyais ma tendresse,
Je volerais dans ses bras.

ARLEQUIN, à part.

Sous ce costume comique,
Je suis toujours Arlequin.

COLOMBINE.

Le soleil brûlant d'Afrique
N'a pas trop changé son teint.

ARLEQUIN.

Quand je l'idolâtre encore,
Son cœur a pu me trahir !

COLOMBINE.

Ah ! lorsque mon cœur l'adore,
L'ingrat peut-il me haïr ?

ARLEQUIN.

Soyons homme : à la volage
Ne pardonnons rien du tout.

COLOMBINE.

Pardonnons-lui cet outrage ;
Soyons femme jusqu'au bout.

ARLEQUIN.

Mais il faut avec audace
Lui faire avouer ses torts.

COLOMBINE.

Mais qu'il achète sa grâce
Par quelques légers remords.

ARLEQUIN.

Il est cruel pour mon âme
De la tourmenter ainsi.

COLOMBINE.

Il est doux pour une femme
De tourmenter son mari.

Pourrai-je savoir, monsieur Gille, ce qui me procure l'avantage de vous voir, et depuis quand vous êtes à Rome ? Je vous croyais à Turin.

ARLEQUIN.

Mon dieu non, je suis ici.

COLOMBINE.

Mais comme vous êtes changé ! vous êtes méconnaissable.

ARLEQUIN.

Vous croyez !

COLOMBINE.

Je vous trouve même un peu triste.

ARLEQUIN.

Moi ! moi ! pas du tout... Cependant... oui... mais...

COLOMBINE.

Quoi ?

ARLEQUIN, *à part.*

Je ne sais comment lui tourner ça.

COLOMBINE.

Expliquez-vous.

ARLEQUIN.

Madame !... (*à part.*) Si j'allais la tuer.

COLOMBINE.

Mais enfin, quel est le motif de votre visite ?

ARLEQUIN.

Votre époux....

COLOMBINE.

Eh bien !

ARLEQUIN, *à part.*

Je n'ose pas. Elle est si sensible.

COLOMBINE.

Parlez !... Arlequin ?...

ARLEQUIN, *à part.*

Heureusement je me suis muni d'un flacon d'eau de Cologne, pour la faire revenir.

COLOMBINE.

Parlez donc, je l'exige.

ARLEQUIN.

Eh bien ! madame, ce pauvre Arlequin, qui vous aima toute sa vie, qui, malgré l'absence, n'a jamais pensé qu'à vous ; qui termina ses jours en prononçant votre nom....

COLOMBINE, *riant.*

Achevez !

ARLEQUIN.

Il est mort !

COLOMBINE.

Mort !

ARLEQUIN.

Oui, madame, il est mort d'une indigestion, le mercredi des cendres.

COLOMBINE, riant aux éclats.

Air de la Bourbonnaise.

Eh! quoi! ce pauvre diable!
Le tour est impayable! (*bis.*)
Mort en sortant de table!
Je le reconnais là.
Ah! ah! ah! ah!

ARLEQUIN, *à part.*

Oh! comme elle s'afflige!

[*haut.*]

Ce n'est point un prestige,
Il est bien mort, vous dis-je;
Mort, comme me voilà.

[*pleurant.*]

Ah! ah! ah! ah!

ARLEQUIN.

Oh! comme elle s'afflige!
Aurai-je cru cela?

COLOMBINE.

La nouvelle m'afflige;
Le chagrin me tuera.
Ah! ah! ah! ah!

ARLEQUIN.

Sangodémi! quelle sensibilité! (*Il renferme son flacon.*) Ce sera pour une autre fois.

COLOMBINE.

Vous dites qu'Arlequin est mort!

ARLEQUIN.

Oh! mon dieu! c'est fini.

COLOMBINE.

Imposteur!

ARLEQUIN.

Il n'est pas mort?

COLOMBINE.

Il faut, monsieur Gilles, que vous soyez aussi simple que vous l'étiez il y a six ans, pour venir m'annoncer la mort de mon mari, lorsque je viens de le quitter il n'y a qu'un instant.

ARLEQUIN.

Comment !

COLOMBINE.

Ignorez-vous qu'il est de retour depuis six mois.

ARLEQUIN.

Arlequin ?

COLOMBINE.

Lui-même....

ARLEQUIN.

Pas possible ! Ah ! c'est peut-être son esprit.

COLOMBINE.

Pas possible !

AIR *de la Claudine du Vaudeville.*

Vapeur vaine et mensongère,
Que l'illusion produit,
Loin de nous, l'ombre légère,
Quand on veut l'embrasser, fuit.
Mais le soir, quand il fait sombre,
Près d'Arlequin me trouvant,
Je sens qu'il n'est pas une ombre,
Car je l'embrasse souvent.

ARLEQUIN.

Il est ici ?

COLOMBINE.

Est-ce que vous en doutez ?

ARLEQUIN.

Ça me paraît bien extraordinaire.

COLOMBINE.

S'il était instruit de votre démarche imprudente, il pourrait vous en faire repentir.

ARLEQUIN.

Lui !

COLOMBINE.

Mais en faveur de notre ancienne liaison, je veux bien lui laisser ignorer tout ceci.

ARLEQUIN.

En voici bien d'un autre.

COLOMBINE.

Et tenez, mon cher Gille, vous arrivez fort à propos ; c'est demain sa fête, vous m'aiderez à la célébrer.

ARLEQUIN, *à part.*

Moi, célébrer la fête d'Arlequin!

COLOMBINE.

N'êtes-vous pas son ami? vous lui devez cela, et je compte sur vous. Tout est prêt.

AIR : *Mes chers enfans unissez-vous.*

J'ai, pour célébrer ce beau jour,
Dévasté l'empire de Flore.
Je veux offrir à l'époux que j'adore
Ce doux tribut de mon fidèle amour.
Dans cette fête, sans égale,
Je vous retiens pour mon second :
Vous m'aiderez à placer sur son front
Une couronne conjugale.

ARLEQUIN.

Sur le front d'Arlequin, moi!

COLOMBINE.

Je vais l'avertir de votre arrivée : il aura beaucoup de plaisir à vous voir.

Vous m'aiderez, *etc.*

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

ARLEQUIN, *seul.*

Par exemple, ceci est un peu fort! nous verrons comment elle me prouvera que je suis ici depuis six mois, quand je ne fais que d'arriver! Il y a six mois!... Je me trouvais bien loin de ma femme : j'étais encore dans l'île de la Félicité! il faut qu'elle ait perdu la raison! il n'y a pas de doute.

AIR : *Du vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Elle m'annonce mon retour;
Elle me prépare une fête;
Elle a pour moi beaucoup d'amour....
Ma femme a donc perdu la tête.
Pourtant lorsque j'arrive ici,
Colombine, l'âme attendrie,
Rit de la mort de son mari....
Ce n'est pas un trait de folie.

ARLEQUIN.

Un repas! conte-moi donc ça. (*à part*) Je ne sais plus où j'en suis.

COLOMBINE.

AIR : *Haïss'les femmes qui voudra.*

D'abord, un consommé divin.

ARLEQUIN.

Ma Colombine était charmante!

COLOMBINE.

Des flacons d'un excellent vin.

ARLEQUIN.

Oh! comme elle était prévenante!

COLOMBINE.

Vingt plats, au moins, tous bien garnis.

ARLEQUIN.

Comme elle était aimable!

COLOMBINE.

Des crêmes, des macaronis.

ARLEQUIN.

Elle était adorable!

COLOMBINE.

Des gâteaux fins et délicats,
Des confitures de Bergame;
Enfin, un superbe repas.

ARLEQUIN.

Combien je regrette ma femme!
Ma tendre femme.

COLOMBINE.

Mais à propos de repas, j'oublie que Colombine m'attend pour déjeûner. Je ne t'invite pas, mon cher Gille, il n'y a que pour nous deux. Adieu, bon appétit.

ARLEQUIN, *avec fureur.*

Arrêtez.

AIR : *Du vaudeville de Gille en deuil.*

A la fin, je perds patience,

Et vous enflammez mon courroux.
Je vais punir cette insolence ;
Approchez....

COLOMBINE.

Que me voulez-vous ?

ARLEQUIN, *à part et reculant.*

J'ai du courage comme quatre,
Et je suis même un peu brutal.
De bon cœur je voudrais le battre ;
Mais je crains de me faire mal.

COLOMBINE.

Ensemble.

Je ris du courroux qui l'enflamme :
Il est plaisant pour un mari,
Quand il vient retrouver sa femme,
D'en trouver un autre chez lui.

ARLEQUIN.

Je sens que le courroux m'enflamme.
Il est cruel pour un mari,
Quand il vient retrouver sa femme,
D'en trouver un autre chez lui.

ARLEQUIN, *seul.*

Vit-on jamais chose pareille ?
Ecoute-moi, jeune imprudent.!

COLOMBINE.

Ventre affamé n'a point d'oreille.

ARLEQUIN.

Mais je t'écoute cependant.

ARLEQUIN et COLOMBINE *ensemble.*

Je *sens*, *etc.*
Je ris, *etc.* (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

ARLEQUIN, *seul.*

Et l'on croit que je me laisserai traiter comme un Gille ?... Un moment !

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

De Gille je n'ai que l'habit,
Et cette enveloppe grossière ;
Qu'en vain je veux mettre en crédit,
Ne peut m'ôter ni mon esprit,
Ni cette âme brûlante et fière.
Gille n'eut jamais le renom
Que d'un homme sans caractère ;
Et puisqu'ils cherchent un poltron,
C'est à moi (*bis.*) qu'ils auront à faire.

Prendre ma femme, bon; mais prendre mon nom, le nom d'Arlequin, un nom illustre, un nom.... Passe encore pour le nom; mais prendre mon habit! un habit qui.... Passe encore pour l'habit; mais ma figure! une figure si jolie! c'est affreux! Et vous madame Arlequin, vous... Ce fut pour toi que j'entrepris ce fatal voyage, c'est toi seule qui me soutenais dans le péril affreux qui menaçait mes jours; cette fortune, si légitimement acquise, c'était pour toi. Et vous m'avez trompé!

AIR : *N'est-il amour, sous ton empire.*

C'en est fait; je vais fuir loin d'elle
Et sans retour;
Mais je laisse à mon infidèle
Tout mon amour,
Tout l'or acquis dans mon voyage,
Tout ce qu'elle a,
Et je vais me faire sauvage
Du Canada.

Sauvage! Arlequin, sauvage! que dira-t-on dans le monde?

AIR : *Vaudeville de la robe et les bottes.*

En me voyant fait de la sorte,
L'indifférent de moi rira,
Blâmera mon projet; Qu'importe:
L'homme sensible me plaindra;
Et ceux qui sauront mon outrage,
Sans doute se diront tout bas:
Si Colombine était sauvage,
Arlequin ne le serait pas.

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, COLOMBINE, *en costume de femme.*

COLOMBINE.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Me battre ainsi, mari barbare,
De vous, il faut que, pour toujours,
Dès aujourd'hui, je me sépare,
Et Gille sera mon recours.
(*à Arlequin.*)
Hélas! pourquoi n'ai-je en partage
Que le plus méchant des maris?

ARLEQUIN.

C'est que, pour faire un bon ménage,
Il faut des époux assortis.

Ensemble.

Mais je me ris de vos allarmes
Et du faux mari qui m'entend;
Je vais, je cours chercher des armes
Et je reviens dans un instant.

COLOMBINE.

Se rire de mes allarmes!
Se faire un jeu de mon tourment!
Quand j'avais pour vous quelques charmes,
Vous vous conduisiez autrement.

SCÈNE VII.

COLOMBINE (*seule, le regardant sortir*).

Ce pauvre Arlequin ! Vraiment, je me repens de le tourmenter ainsi; il est si bon ! (*Revenant.*) Cherchons maintenant une ruse pour lui porter le dernier coup, quand il reviendra. Cherchons; mais hâtons nous.

AIR : *Aimons, rions, chantons, buvons.*

Le jour est bien près de finir;
Et, pour ma gloire et ma vengeance,
L'amour déjà vient m'avertir
Que je dois faire diligence.
Si j'en crois cet enfant malin,
Ma flamme sera couronnée;
Et mon courroux contre Arlequin
Doit finir avec la journée.

Moi, je pourrais lui pardonner ! moi, je pourrais oublier mon outrage ! quoi ! l'ingrat me laisse cinq années entières dans un veuvage insupportable, (que j'ai eu le courage de supporter), et lorsqu'il arrive c'est pour douter de ma fidélité. Comme ces hommes sont maladroits ! Mais j'entends quelqu'un, c'est déjà lui. Je me doutais bien que notre voisin Scapin se prêtait à sa ruse. Pauvres femmes, tout est d'accord pour nous tourmenter ! Le voilà, suivons mon bizarre projet.

SCÈNE VIII.

COLOMBINE, ARLEQUIN (*sous son costume*).

ARLEQUIN (*arrivant en courant et prenant une attitude auprès de Colombine*).

Me voilà, madame !

COLOMBINE.

C'est encore vous, monsieur Gille.

ARLEQUIN.

Comment, Gille !

COLOMBINE.

Ce déguisement vous sied à ravir.

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Vous avez d'un époux que j'aime
Emprunté l'habit enchanteur,
Et cet aimable stratagème
Pour Colombine est très-flatteur.
Cette attitude
Est une étude
De son maintien et de ses agrémens;
Et, sans médire,
Je puis bien dire
Que vous avez tous ses gestes charmans;
Comme lui vous êtes agile,
Comme lui vous êtes taquin;
Et je vous croirais Arlequin,
Si vous n'étiez pas Gille.

ARLEQUIN.

Gille ! toujours Gille ! il n'y a plus de Gille ici, madame, à moins que ce ne soit l'autre mari que vous avez là dedans.

COLOMBINE.

L'autre mari ! je n'en ai qu'un, monsieur, et c'est bien assez.

ARLEQUIN.

Et moi donc ?

COLOMBINE.

Vous ! monsieur Gille ?

ARLEQUIN.

Je suis Arlequin, madame.

(*Avec fureur, mais s'attendrissant par degré.*

AIR : *du vaudeville du poète satyrique.*

C'est trop de mystère,
Je ne puis me taire,
Et mon caractère
En vain se contient.
Ce nom respectable,
Ce vin délectable,
Qu'on boit à ma table,
Tout ça m'appartient.
J'ai du courage,
Et de ma rage
Enfin l'orage
Doit éclater.
Je suis sensible,
Mais irascible;
Crois-tu possible
De m'arrêter?
Ingrate, parjure,
Va, de mon injure,
Ici je le jure,
Je me vengerai.
S'il est un modèle
De femme fidèle,
Bientôt auprès d'elle
Je me rangerai.

COLOMBINE.

Avez-vous fini, monsieur Gille?

ARLEQUIN.

Encore Gille!

AIR : *de la Monaco.*

Un téméraire,
Un insolent,
S'empare, en ces lieux, de ma femme;
Tremblez, madame,
Dans un instant,
Je confondrai cet intrigant!

COLOMBINE.

Bientôt, monsieur Gille, j'espère
Réprimer ces bruyans éclats.
Moi, je ris de votre colère,
Et mon mari ne vous craint pas.

ARLEQUIN.

Un téméraire, etc.

COLOMBINE.

C'est téméraire,
C'est insolent
De vouloir tromper une femme;
Menteur infâme,
Dans un instant,
Vous raisonnerez autrement.

(*Elle sort*).

SCÈNE IX.

ARLEQUIN (*furieux*).

Ne pas me reconnaître, même sous mes habits! Pousser l'ingratitude jusqu'à ne voir en moi qu'un Gille déguisé!

AIR *du vaudeville du piége.*

J'ai parcouru tout l'univers,
Et de l'Italie à la Chine,
Les femmes ont tous les travers
Que je trouve dans Colombine.
Toutes ont le même moyen
De tramer une perfidie;
Mais leur cœur vaut mieux que le sien,
Même au fond de la Barbarie.

(*Affectant un air gai*).

Aussi certainement je suis bien loin de la regretter..... Oh! mon Dieu je n'y pense plus! C'est comme si je ne l'avais jamais vue. Eh bien, on dirait que je pleure! Oui, je pleure; mais c'est pour rire. Il est si doux d'être débarrassé de sa femme! Elle croit peut-être que c'est pour la réclamer que j'ai pris les armes: elle se trompe, c'est pour châtier l'insolent qui m'offense; c'est pour conquérir ma maison.... Voyons, faisons mon plan de campagne.

AIR: *du pas de charge.*

Vers l'office, poste important,
D'abord je m'achemine;

Une fois pris, il est prudent.
D'occuper la cuisine;
Je l'occupe, et si l'ennemi
N'y met aucune entrave,
Je fais, dans une heure d'ici,
Le siége de la cave.

SCÈNE X.

ARLEQUIN, COLOMBINE (*en Arlequin.*)

COLOMBINE.

AIR : *de la Trajan.*

Quel est donc ce fourbe, ce faquin,
Qui prend ici le nom d'Arlequin?

ARLEQUIN.

Mais vraiment, c'est moi

COLOMBINE.

Se pourrait-il? Eh quoi!
Vil imposteur, c'est toi!

ARLEQUIN.

C'est moi!

COLOMBINE.

Je ne sais qui retient mon courroux!

ARLEQUIN.

Oh! je suis aussi vaillant que vous!
Je suis Arlequin;
C'est tout vous dire enfin.
Je puis entrer, je croi,
Chez moi.

COLOMBINE.

Tais-toi.
Retiens tes pas;
On n'entre pas.

ARLEQUIN.

Je réclame
Ma femme.

COLOMBINE.

Sors de ce lieu
Sinon morbleu!
Nous allons voir beau jeu!

ARLEQUIN.

Ensemble.

Ce nom est à moi,
Et personne, je croi,
Ne douta de ma foi
Que toi.

COLOMBINE.

Je ne su's ni fourbe, ni faquin;
Et si je prends le nom d'Arlequin,
C'est qu'il est à moi;
Et personne, je croi,
Ne douta de ma foi
Que toi.

COLOMBINE.

Etes-vous fou de vous présenter, chez moi, sous ces habits, monsieur Gille.

ARLEQUIN.

Gille vous-même.

COLOMBINE (*mettant la main sur sa batte*).

Insolent!

ARLEQUIN (*de même*).

N'avance pas!

COLOMBINE.

Quoi! tu doutes que je sois Arlequin?

ARLEQUIN.

J'ai de bonnes raisons pour ça.

COLOMBINE.

Je vois bien qu'il faut te confondre! N'est-ce pas là son costume?

ARLEQUIN.

C'est juste; mais voilà son habit.

COLOMBINE.

N'est-ce pas là son épée?

ARLEQUIN.

D'accord; mais voilà sa batte.

COLOMBINE.

N'est-ce pas là son casque? vois ce panache.

ARLEQUIN.

C'est vrai; mais voilà son chapeau, regarde la queue de lapin.

COLOMBINE.

Tu vois donc bien que tu n'es pas Arlequin.

ARLEQUIN (*à part*).

Il a des argumens sans réplique ; (*haut*) mais si tu es Arlequin, que fais tu ?

COLOMBINE.

Rien.

ARLEQUIN.

Qu'as-tu fait, avant de ne rien faire ?

COLOMBINE.

J'ai fait fortune.

ARLEQUIN, *impatienté.*

Et qu'as-tu fait avant de faire fortune ?

COLOMBINE.

J'étais maître à danser.

ARLEQUIN.

Maître à danser ! (*à part.*) Je le tiens ! je sais de jolis pas que je n'ai enseignés qu'à Colombine. Je vais bien l'embarrasser. (*Allant vers elle*). M. Arlequin, ci-devant professeur de danse, vous allez danser devant moi, s'il vous plait, un certain menuet que vous avez inventé le jour de votre mariage avec Colombine.

COLOMBINE.

S'il ne faut que cela pour vous convaincre, volontiers. (*Ils dansent un menuet dans lequel Colombine imite parfaitement les gestes, les pas et les attitudes de son mari ; à la fin de la danse, Arlequin ne pouvant contenir sa colère se separe de Colombine et met la batte à la main.*)

ARLEQUIN.

Ah ! c'est trop se jouer de moi, et je suis bien bon de m'occuper encore de cette danse.

AIR : *Du Carillon de Dunkerque.*

Imprudent téméraire,
A l'instant, je l'espère,
Dans mon juste courroux,
Tu vas tomber sous mes coups !

COLOMBINE.

Je brave ta menace.

ARLEQUIN.

Etre moi, quelle audace!
Avance donc, poltron,
Tu trembles.

COLOMBINE.

Non, non, non.

ARLEQUIN.

J'étouffe de colère!

COLOMBINE.

Je ris de sa colère.

ENSEMBLE.

Imprudent, téméraire, etc.

(*A la fin de ce couplet Colombine, pour éviter les coups d'Arlequin, se réfugie dans le pavillon. Arlequin l'enferme et prend la clé.*)

ARLEQUIN.

Ah! je le tiens!

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, VOISINS D'ARLEQUIN, *accourant en dansant avec des bouquets.*

LES VOISINS.

AIR : *En tout pays.*

Chantons,
Dansons,
Et célébrons
Un jour si mémorable.
Point de chagrin,
Car c'est demain
La fête d'Arlequin.

ARLEQUIN.

C'est ma fête! oh! comme c'est aimable!
Mes amis,
Vos bouquets sont jolis;
Mais l'instant n'est pas très-favorable,
Arlequin
A beaucoup de chagrin.

LES VOISINS, *dansant autour d'Arlequin.*

Chantons, etc.

ARLEQUIN.

Sangodémi ! Vous arrivez on ne peut pas plus à propos pour me rendre un petit service ; regardez-moi bien... Vous me reconnaissez tous, c'est moi, n'est-ce pas ? Boniface Arlequin de Bergame, mari de Colombine. Eh bien ! figurez-vous qu'on prétend que je ne suis pas Arlequin. Un imposteur s'empare, sous mon nom, ma figure, et mes habits, de tout ce qui m'appartient ; mais je viens de m'emparer de lui et je voudrais lui donner une petite leçon. Il est-là ; voilà la clé. Je pourrais bien le faire pâtir un peu ; mais il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit ; c'est embarrassant ; cependant mes amis, vous êtes mes amis, puisque vous venez me souhaiter ma fête, et si, par amitié, vous vouliez échanger vos bouquets contre des bâtons. (*Ils font signe que oui*) Oui !... Eh bien ! rangez-vous près de cette porte ; je vais lui ouvrir.

(*Il leur distribue des bâtons, et les place à la porte du pavillon où ils se tiennent le bâton levé. Arlequin ouvre la porte. Colombine en sort dans ses habits de femme et un bouquet à la main.*)

SCÈNE XII, *et dernière.*

Les Précédens, COLOMBINE.

LES VOISINS.

AIR : *Connu.*

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
C'est Colombine que voilà,
La la.

COLOMBINE.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
D'où vient cet étonnement-là,
La la.

ARLEQUIN.

O rage ! la perfide était enfermée toute seule avec lui. Mes amis, tenez-vous prêts, je vais le faire sortir ; frappez fort surtout.

(*Les amis se rangent, Arlequin entre dans le pavillon. Ne trouvant personne il en sort au comble de la joie, et ses amis le frappent à coups redoublés en chantant avec Colombine.*).

Frappons;
Chantons,
Et célébrons
Un jour si mémorable.
Point de chagrin,
Car c'est demain
La fête d'Arlequin.

ARLEQUIN.

Assez! Assez! Assez! Sangodémi! Quelle fête....Ne voyez-vous pas que c'est moi? (*Ils font un mouvement, reconnaissent Arlequin et lui offrent leurs bouquets.*)

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

Des fleurs, des bâtons tour-à-tour;
Vraiment, le trait est admirable;
Voilà bien les amis du jour
Et leur conduite irréprochable:
Ne séparant jamais en vain
Leur intérêt d'avec le nôtre,
Ils nous caressent d'une main
Quand ils nous déchirent de l'autre.

COLOMBINE.

Ainsi, M. Arlequin, voilà tout ce que vous avez retiré de votre folle épreuve.

ARLEQUIN, *tombant aux pieds de Colombine.*

Ah! ma bonne amie, combien je rougis de mes soupçons!

COLOMBINE.

Allons, allons, relevez-vous, Colombine vous pardonne.

ARLEQUIN.

Vous me pardonnez, ma bonne amie; mais j'ai bien été assez puni.

COLOMBINE.

Une autre fois, mon ami, quand tu voudras m'éprouver ne prends plus Gille pour confident.

ARLEQUIN.

Comment?

COLOMBINE.

Il m'a écrit.

ARLEQUIN.

Quoi ! Cette lettre ! Oh ! le coquin !

COLOMBINE.

Souviens-toi que tu as voulu passer pour lui ; mais oublions Gille, ton épreuve, l'Amérique ; et ne songeons plus qu'à célébrer ta fête et ton retour : voilà tes anciens amis que j'ai invités pour cela.

ARLEQUIN.

Mes amis, soyez les bien venus, rejouissons-nous, et profitez de la leçon.

COLOMBINE.

Et toi, ne l'oublie pas.

CHANSON FINALE.

AIR *nouveau de Doche.*

Ier COUPLET.

Quand des chaînes de l'hymenée,
Par de trop rigoureuses lois,
A son épouse infortunée
Un mari fait sentir le poids,
Sil'on voit trahi par la belle
L'époux qui cause son ennui,
Tous les plaisirs seront pour elle
Et tous les torts seront pour lui.

ARLEQUIN.

IIe COUPLET.

Puisque le ciel, après l'orage,
Me rend mes amis, ma moitié,
Je veux achever mon voyage
Avec l'amour et l'amitié ;
A l'un comme à l'autre fidèle,
Auprès d'eux trouvant un appui,
Tous mes jours vont être pour elle ;
Toutes mes nuits seront pour lui.

ARLEQUIN à COLOMBINE, qui s'avance vers le Public.

Qu'est-ce que tu vas faire ?

COLOMBINE.

Tu le sais bien.

ARLEQUIN.

Ça me regarde.

COLOMBINE.

C'est moi.

COLOMBINE, *au Public.*

IIIe Couplet.

Messieurs...

ARLEQUIN, *idem.*

Tais-toi donc!

COLOMBINE, *idem.*

Pour vous plaire,

Nous avons tous deux....

ARLEQUIN, *idem.*

Mais tais-toi!

COLOMBINE, *idem.*

Double d'affaire...

ARLEQUIN, *idem.*

Veux-tu te taire?

COLOMBINE, *idem.*

Daignez entendre.....

ARLEQUIN, *idem.*

Ecoutez-moi.

Pour terminer notre querelle.

COLOMBINE, *idem.*

Pour vous attendrir aujourd'hui.

ARLEQUIN, *idem.*

Messieurs, applaudissez pour elle.

COLOMBINE, *idem.*

Messieurs, applaudissez pour lui.

FIN

JEAN Bte GREUZE.

Ses Ouvrages pour nous sont des Contes Moraux
Le genre humain s'estime en voyant ses Tableaux.

GREUZE,

OU

L'ACCORDÉE DE VILLAGE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR Mme. DE VALORI.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 31 Mai 1813.

PRIX, 1 fr. 25 c.

PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

Imprimerie de DELAGUETTE, rue Saint-Merry, N°. 32.

1813.

NOTICE
SUR GREUZE
ET
SUR SES OUVRAGES.

JEAN BAPTISTE GREUZE naquit à Tournus, département de Saône et Loire, le 21 août 1725, et mourut à Paris, le 21 mars 1805. La famille de Greuze était originaire de Bussy, prés Châlons-sur-Saône; l'un de ses ancêtres était procureur du roi et de la prevôté royale, et seigneur de la Guiche, près Icilly.

Greuze montra dès sa plus tendre enfance la passion de l'art qu'il devait illustrer; la vocation décidée qu'il eut pour la peinture, fut contrariée par son père qui voulait en faire un architecte. L'art de Perrault ne séduisit point Greuze, celui de Raphaël enflamma son imagination et son ame du désir de faire parvenir son nom à la postérité.

Dès l'âge de huit ans, Greuze sans avoir eu de maître dessinait déjà fort bien, et prenait sur son sommeil pour cacher un travail que l'autorité paternelle lui interdisait. Cependant son petit amour-propre l'encouragea enfin à faire jouir ses parens du talent qu'il avait acquis en silence, persuadé qu'il lui ferait accorder son pardon; il dessina donc à la plume un saint Jacques, patron de son père, et le lui offrit pour le jour de sa fête: l'imitation était si parfaite avec l'original que son père s'y méprit, et crut que son fils lui présentait une gravure; Greuze jouit un instant de son erreur, et en la faisant cesser obtint d'être envoyé à Lyon chez Gromdon, père de l'épouse du célèbre Grétry, qui tenait, comme le disait en riant Greuze, une fabrique de tableaux. Il fut enchanté des dispositions et du talent de son jeune élève, auquel il faisait *fabriquer* un tableau par jour; ce qui lui donna l'habitude du pinceau et la facilité qui

devait un jour lui fournir les moyens de multiplier ses chefs-d'œuvre.

Ce fut après avoir fait son intéressant tableau de la Lecture de la bible, l'un de ses premiers ouvrages, que Greuze vint à Paris, l'ame remplie de flatteuses espérances qui s'évanouirent bientôt; car il n'y trouva pas cette bienveillance, cette amitié qu'il s'attendait à rencontrer dans la capitale, et qu'il était si digne d'inspirer. Lorsqu'il alla dessiner à l'académie, on le relégua, sans égards pour son talent, à la plus mauvaise place; son ame sensible et fière se révolta contre l'injustice, et, ses ouvrages à la main, il courut chez M. Silvestre, ancien maître de dessin des Enfans de France, qui, étonné et charmé de ses talens, lui fit donner une place honorable à l'académie, et fut le premier qui daigna l'encourager par un sourire d'approbation.

Pour son malheur, Greuze ne suivit point d'école et ne prit pas de maître, ce qui lui attira des envieux et des ennemis dans ses confrères, qu'il eût eu pour protecteurs s'il eût voulu les reconnaître pour maîtres.

Greuze fit à ses frais le voyage de Rome; après avoir étudié plusieurs années dans cette ville, ancienne maîtresse du monde, il parcourut toutes les principales villes de l'Italie, admira les chefs-d'œuvre dont elles étaient alors embellies, et revint en France avec un talent qui s'était développé, pour ainsi dire, jusqu'à la perfection: ce fut alors qu'il fit briller ce génie créateur qui devait lui frayer une route nouvelle dans son art, et lui attirer autant d'envieux que d'admirateurs; ce fut alors que ses ennemis (le mérite peut-il ne pas en avoir) lui reprochèrent son genre, et d'avoir dédaigné d'admirer son genie en le restreignant à une servile imitation.

Mais laissons un moment le grand artiste, pour faire connaître les qualités sociales de Greuze.

Dans l'antiquité ancienne, ceux qui cultivaient les beaux arts, travaillaient pour la gloire; ils cherchaient à acquérir une réputation immortelle, et la bourse jalouse ne régnait point dans leurs cœurs. Greuze eût été digne de vivre dans ces heureux temps, dans ces temps où le besoin de récompenser les talens supérieurs, les talens utiles, passait [illegible] pour une obligation essentielle, mais encore une dette d'état, et où les grands artistes n'étaient pas obligés de vendre leurs ouvrages à de superbes

ignorans. Il avait dans le caractère cette heureuse simplicité, ce désintéressement presque toujours inséparable du génie; il fut toute sa vie fier, mâle et grand; jamais le soupçon ni la défiance, vices des âmes faibles et petites, ne vinrent arrêter et glacer ses épanchemens. C'était peu de s'ouvrir avec franchise, il se livrait sans réserve; il s'exprimait alors avec une sorte de bonhomie touchante qui faisait admirer sa candeur et chérir sa personne. Fils respectueux, époux et père tendre, ami solide, artiste généreux et désintéressé, les vertus les plus douces et les plus nobles s'unissaient chez lui à l'éclat des talens; rien n'égalait la droiture de son cœur et de son caractère qui le portait à s'apprécier lui-même avec autant de bonne foi et de justice qu'il en mettait dans les jugemens qu'il portait sur les autres : jamais je ne l'entendis critiquer avec amertume aucun de ses confrères; il admirait avec la bonne foi de l'enthousiasme les productions de ses rivaux, et jamais aucune passion haineuse ne le rendit injuste envers eux.

Greuze était doué d'une physionomie expressive où se peignaient tour-à-tour le génie, l'enthousiasme, la douceur, la sérénité de son âme, et une politesse affectueuse et vraie qui de son cœur passait dans ses manières; jamais homme n'aima davantage et sa famille et ses amis; jamais homme n'en fut plus aimé, et ne mérita mieux de l'être : son amitié aussi douce que vive était courageuse au besoin; généreux à l'excès, bienfaisant pour tous les malheureux, peu d'hommes ont été d'une libéralité plus active et plus ingénieuse. Il répétait souvent : « On m'a bien fait du mal, on m'a bien trompé dans ma vie, mais je ne m'en suis jamais vengé, et je mourrai sans avoir jamais fait éprouver un regret à l'innocence et un refus au besoin. »

Combien de fois ai-je vu Greuze abandonner ses travaux et céder de suite aux désirs de jeunes peintres qui venaient lui demander des conseils, ou le prier de se déplacer pour venir voir leurs ouvrages : le sacrifice de son temps n'était rien pour lui, s'il pouvait obliger. Il n'a point formé d'école, mais il eut quelques élèves qui durent leurs talens à l'amitié qu'il leur portait. L'élève indigent pouvait venir demander des conseils à Greuze, il était certain d'en recevoir, ainsi que des secours qui pussent le mettre à même d'en profiter.

On reprocha souvent à Greuze l'espèce de certitude qu'il avait de son mérite. C'est vrai, répondit Dalembert à quelqu'un qui lui en parlait, Greuze promet beaucoup, mais il tient parole. Sa vanité, disait Diderot, est celle d'un enfant, c'est l'ivresse du talent; ôtez-lui cette naïveté qui lui fait dire de son propre ouvrage, *voyez-moi cela! c'est cela qui est beau!* vous lui ôterez la verve, vous éteindrez le feu, et le génie s'éclipsera.

Oui, le grand homme doit savoir s'apprécier; et celui qu'anime le génie et qui se dit un homme ordinaire, ne me fera jamais croire qu'il est de bonne foi. Je suis fort de l'avis d'un homme d'un grand mérite auquel j'entendis dire dans toute la sincérité de son ame qu'il se croyait *immensément* au-dessus du vulgaire, et qu'en faisant cet aveu il se croyait beaucoup moins d'amour-propre que celui qui, à mérite égal, affectait d'ignorer le sien. La modestie doit servir à faire pardonner le talent, mais jamais à le cacher.

Souvent victime de l'injustice, Greuze s'élevait avec chaleur contre celle qui attaquait les peintres dont il admirait le talent. Je me souviens que lorsque le beau tableau du Déluge de M. Girodet parut, des critiques injustes et souvent absurdes voulurent rabaisser ce chef-d'œuvre; une de ces personnes qui sont l'écho des sottises qu'elles entendent, en répétait quelques-unes devant Greuze, et finit par dire que ce bel ouvrage n'était que le tour de force d'un écolier.... Dites donc d'un homme de génie, interrompit vivement Greuze.

Greuze joignait à son talent un esprit vif et pénétrant; il était instruit, possédait plusieurs langues, et parlait de son art avec chaleur et enthousiasme; il disait que la peinture était un champ vaste et sans limite, que le génie seul pouvait aggrandir; on lui doit plusieurs jolies fables que le duc de Nivernais a mis en vers; et dans ses papiers se trouve une espèce de roman moral, dont il voulait faire une suite de tableaux, et qu'il nommait Bazile et Thibaut, ou les deux éducations (1). Sa conversation vive et animée était avec les femmes pleine de politesse et de ga-

(1) Plusieurs des dessins de ce roman sont dans la collection que possède mademoiselle Greuze, qui n'a eu pour unique héritage que le nom de son père et beaucoup de ses ouvrages.

lanterie, et paraissait naître d'une admiration profonde et du sentiment qu'il avait de leur excellence : c'était chez lui une espèce de culte, et les louanges qu'il leur prodiguait avaient dans sa bouche une grace et une originalité charmantes. Une femme était pour lui un être sacré, et sa galanterie délicate et respectueuse rappelait celle qui régnait aux beaux siècles de François 1er. et de Louis XIV. Amant de la beauté, il la cherchait partout, et partout où il la rencontrait il lui offrait ses hommages. De là on a cherché à flétrir ses mœurs ; on a prétendu qu'il offrait, sans aucun choix, ses vœux à ces femmes venales qui font acheter leurs faveurs : Greuze par son art était obligé de s'en servir pour modèle : eût-il pu prendre une femme honnête ? Mais il avait tellement horreur du vice, que tout ce qui en avait seulement l'apparence ne pouvait lui plaire. Je ne prétends pas dire néanmoins que Greuze fut un Caton : il était homme, il n'était point parfait ; mais je m'élève contre l'outrage fait à sa mémoire, car c'en est un de croire qu'il fut capable d'avoir consacré sa vie à éprouver de ces honteux attachemens qu'on rougit d'avouer. Oui : j'en appelle à tous ceux qui l'ont connu particulièrement, quel homme aima mieux la vertu et mieux que lui sut respecter les mœurs ? Cependant, que d'obscures calomnies, que d'injustes et cruels propos vinrent affliger son oreille et déchirer son cœur !.....

Un jour que l'on disait devant Greuze qu'il était rare, très-rare de trouver un homme assez délicat pour sacrifier en amour son intérêt à celui de l'objet aimé, et que les femmes soutenaient avec véhémence qu'il était même impossible d'en citer un exemple. Eh bien ! mesdames, interrompit-il avec vivacité, si vous étiez assez complaisantes pour m'écouter un instant, peut-être serais-je assez heureux pour vous offrir cet exemple que vous soutenez impossible. On s'empresse de l'assurer du plaisir qu'on aurait à l'entendre, et il raconta l'aventure suivante que je me rappelle parfaitement ; mais ma mémoire a sans doute oublié une foule d'expressions vives et originales dont sut l'embellir ce peintre aimable et spirituel.

« Lors de mon voyage en Italie, nous dit-il, on me donna des lettres de recommandation pour le duc Del Orr.... dont je fus parfaitement accueilli. Ce prince était veuf et n'avait qu'une fille charmante, qui joignait aux grâces de sa personne le charme des talens. Letitia, c'était son nom, faisait ses

délices de la peinture ; son père trouva que j'en savais assez pour l'aider à s'y perfectionner, et je devins son maître. J'eus donc la facilité de voir souvent cette jeune princesse, et ne tardai pas à m'apercevoir que mes leçons lui devenaient dangereuses et que j'avais le bonheur de lui plaire : sans l'amour que je ressentais moi-même pour ma belle élève, j'eusse été sans doute moins clairvoyant ; mais je l'aimais de toutes les facultés de mon ame, je l'aimais comme on aime à vingt ans, et ma tendresse m'éclaira sur celle que j'inspirais à Letitia. Cette découverte me rendit un instant le plus heureux de tous les hommes : j'adorais une des plus belles femmes de l'Italie, j'en étais aimé.... Ce bonheur fut de courte durée ; je respectais trop celui de Letitia pour lui ouvrir mon cœur : voulant lui dérober et mon amour et mes regrets de ne pouvoir m'abandonner sans remords aux sentimens si vifs et si tendres qu'elle m'inspirait, puisque la fortune et la naissance avaient élevé entre nous une barrière insurmontable, je m'éloignai du palais Del Orr....

Loin de celle que j'aimais, je devins d'une tristesse affreuse qui m'attira beaucoup d'épigrammes de la part de mes camarades de l'académie, et principalement de Fragonard qui m'appelait le chérubin amoureux ; car ces cheveux blancs que vous me voyez, étaient alors tout bouclés et d'un blond charmant. J'étais vraiment bien malheureux, d'autant plus malheureux que je souffrais des peines de Letitia, que je m'imaginais être en proie aux mêmes tourmens que moi. Pour les accroître encore, j'appris que cette jeune princesse était malade et qu'on ne pouvait deviner la cause de sa maladie : jugeant de son cœur d'après le mien, j'osai accuser mon absence de la causer, et cette pensée accrut encore mon amour. Errant sans cesse autour du palais du duc, je m'informais tous les jours avec sollicitude de la santé de Letitia ; et mille fois je fus près de revenir près d'elle, de lui avouer mon amour et de m'y abandonner.

Le peu de raison qui me restait encore, m'eût peut-être fait résister au danger de revoir Letitia, lorsque je fus aperçu par le duc dans l'église de S. Pierre où je dessinais. Il me fit des reproches de ce que je ne le visitais plus, et voulut absolument que je l'accompagnasse dans son palais, pour voir deux têtes du Titien, dont il

venait de faire l'acquisition. « Ma fille se promet de les copier quand elle sera rétablie, ajouta-t-il; j'espère que vous viendrez l'y voir travailler; elle le désire. » Je ne sais trop ce que je répondis; l'idée de revoir Letitia me troublait tellement que je ne sais que dire. Le duc avait un oncle qui désirait avoir promptement une copie de ces têtes du Titien; j'y consentis, et vins les copier dans sa galerie.

Letitia était toujours malade; je m'informais chaque matin de sa santé à sa nourrice, sans cependant paraître désirer de la voir. Sa nourrice, qui l'avait élevée et l'aimait tendrement, devina le secret de son cœur, crut entrevoir le mien et eut l'imprudence de lui dire qu'elle ne doutait pas que je ne partageasse ses sentimens, et que sans doute le respect et la crainte de lui déplaire, m'avaient seuls empêché de lui en faire l'aveu. On croit aisément ce qu'on désire; Letitia qui, comme toutes les italiennes, possédait une imagination et une âme ardentes, saisit avec avidité la pensée que je l'aimais, et supplia bientôt sa nourrice de lui procurer l'occasion de me voir et de me parler devant elle seule, d'un projet d'où dépendait le bonheur de sa vie.

Lorsque la nourrice vint me chercher pour me conduire à l'appartement de Letitia, où elle était encore retenue par sa maladie, je fus saisi d'un accès de peine et de plaisir: je m'en souviens cependant, le plaisir l'emporta sur la peine; j'étais si amoureux! A ma vue une rougeur subite colora la figure angélique de Letitia, qui était devenue bien pâle, bien maigre, et malgré cela il était impossible d'être plus belle que cette jeune princesse l'était alors: *elle avait une tête de Cléopâtre*. J'étais tout tremblant; elle n'était guère plus rassurée; ses yeux étaient baissés, les miens l'étaient de même; nous gardions le silence, mais la nourrice qui était très-curieuse, et qui brûlait sans doute d'impatience d'apprendre le projet de sa jeune maîtresse, l'engagea à la fin de parler. Letitia soupira, parut faire un grand effort sur elle-même, et m'adressa ces mots: « M. Greuze, je vous aime..... si ma conduite vous paraît inconséquente, mon cœur est pur et vous ne pouvez me refuser votre estime sans injustice. » Elle s'arrêta comme pour attendre une réponse: mon trouble s'était tellement accru, qu'il me fut impossible de proférer une seule parole. Elle reprit: Oui, monsieur Greuze, je vous aime..... Et

pondez-moi franchement, m'aimez-vous ?.... Admirez ma sottise: j'adorais cette jeune personne, j'eusse voulu lui consacrer ma vie, et je demeurai encore une fois muet à un discours qui aurait dû me rendre le plus éloquent de tous les hommes. Letitia parut surprise de mon silence, et finit par cacher sa tête entre ses deux mains en pleurant amèrement. Ses larmes m'arrachèrent au stupide ravissement où me plongeait ce que je venais d'entendre; je tombai à ses pieds, je les baisai, et tout ce que l'amour, l'amour le plus vif et le plus tendre peut inspirer de passionné, fut l'interprète du mien. Je puis donc être heureuse, s'écria Letitia en frappant ses jolies mains et en courant embrasser sa nourrice! je puis être heureuse.... Ecoutez-moi tous deux : voilà mon projet : j'aime Greuze, et je l'épouse.... — Y songez-vous, ma chère fille ! votre père..... — Mon père n'y consentira pas, vas-tu me dire, ma bonne; il n'y consentira pas, je le sais; il veut que j'épouse son éternel Casa.... le plus vieux, le plus vilain des hommes, ou le jeune comte Palleri.... que je ne connais ni ne veut connaître. Je suis riche du bien de ma mère, je puis en disposer et je le donne à Greuze, que j'épouse, qui m'emmène en France où tu nous suivras, ma bonne nourrice, pour être le témoin de notre bonheur et le partager. Et la voilà qui avec une volubilité toute charmante, nous détaille tous les avantages que nous aurons à vivre à Paris; elle veut que je poursuive la carrière des arts, et que je devienne un Titien, peintre qu'elle aimait beaucoup; elle veut que je force son père à devenir fier de m'avoir pour gendre, et finit par me demander si j'étais enchanté. Il faudrait s'être trouvé dans ma position pour savoir si je l'étais! toutes mes idées étaient réunies dans une seule; celle du bonheur que j'éprouvais de me voir si tendrement aimé de celle que je chérissais. Oui, je l'ai connu ce charme, ce plaisir délicieux d'être aimé pour soi-même, par une des plus belles et des meilleures femmes du monde! Le moment où je l'ai connu fut un moment d'ivresse et de volupté pure qui est bien loin de moi, mais que le souvenir me rend encore présent.

Le cœur, l'âme enivrés de l'amour que je ressentais pour Letitia, occupé uniquement de cet amour qui offrait à mes regards la perspective la plus séduisante, j'accumulais, avec ma jeune maîtresse, une foule de projets qui

nous paraissaient les plus raisonnables du monde pour faciliter notre hymen qui nous semblait déjà fait. Nous nous séparâmes enchantés, ravis l'un de l'autre, promettant de nous revoir bientôt pour mettre à exécution les moyens de nous réunir pour toujours.

Rentré chez moi, mon Eden disparut, et la froide raison vint détruire mon ivresse : elle la dissipa, pour me laisser en proie aux plus tristes émotions; elle me reprocha de m'être exposé aux dangers de revoir la princesse, de l'avoir écoutée, et d'avoir approuvé son projet de quitter son père pour me suivre; elle m'offrit le tableau de Letitia portant la mort et le désespoir dans le palais de son père..... elle me la présenta poursuivie par sa malédiction et gémissant sous le poids des remords qui la frappaient jusque dans mes bras..... Ces pensées me rendirent à moi-même, mes illusions, mes espérances s'évanouirent, mon amour seul me resta.

L'instant qui succéda au réveil de ma douleur, fut affreux; il me fallut repousser l'image chérie de Letitia partageant mon amour, et m'offrant elle-même un bonheur que je n'eusse jamais osé espérer, que j'eusse voulu racheter au prix de tout mon sang; il me fallut prendre la résolution de rendre cette jeune personne à la raison, de lui faire envisager quelles distances nous séparaient, et de l'engager à m'oublier en cédant aux ordres de son père.

Quand je revis Letitia, j'étais dans un état de souffrances difficile à rendre : mes yeux étaient rouges, j'avais beaucoup pleuré; car la victoire que je remportais sur mon cœur, me coutait trop pour ne pas m'arracher des larmes. Letitia fut surprise de ma tristesse; n'en devinant pas la cause, elle me reçut en riant, et m'en plaisanta. Qu'il m'en coûta pour détruire son erreur! qu'il me fallut de courage pour lui dire que c'était moi, moi qui l'adorais, qui renonçais à elle par un excès d'amour! Letitia me fit répéter plusieurs fois ma résolution; elle croyait que je me jouais de sa tendresse pour la mettre à l'épreuve, et me répétait, avec des expressions qui me désespéraient, qu'elle ne voulait que moi pour époux. Lorsqu'elle se fut bien persuadée que je parlais sérieusement, elle devint furieuse, me traita de perfide, de barbare, qui n'avait feint un instant de l'aimer que pour mieux ensuite déchirer son cœur; elle pleurait, s'arrachait les che-

veux et m'ordonnait d'éviter à jamais sa présence. Sa nourrice tentait tout pour l'appaiser, tandis que, dans un autre coin de son appartement, je répétais la même scène : j'étais pour le moins aussi désolé qu'elle. L'état douloureux où je la voyais finit par m'enlever le peu de raison qui me restait, et de nouveau je jurai à ses pieds de lui consacrer ma vie, et d'obéir aveuglément à tout ce qu'elle désirerait de moi : ce serment l'appaisa, mais nous nous séparâmes sans entrer dans les détails qui, la veille, nous avaient rendus si heureux, et que nous n'osâmes plus rappeler.

Sentant qu'il me serait impossible de voir Letitia sans succomber à mon amour, je feignis une maladie qui devint bientôt réelle : l'ardeur qui brûlait mon ame enflamma mon sang et une fièvre ardente me saisit ; son délire dura trois semaines ; lorsqu'il eut cessé et que ma jeunesse eut vaincu une maladie qui coûta bien des larmes à Letitia, je cédai à ses désirs et je revins assidûment au palais de son père, où l'on attendait le jeune comte Palleri.... qu'on lui destinait pour époux. Nous nous revîmes avec embarras et tristesse ; nous ne parlâmes plus d'amour ; nos yeux seuls trahirent quelquefois le secret de nos cœurs.

La veille du jour où on attendait le comte, Letitia, en m'annonçant son arrivée, me dit : Tout est donc fini ; personne ne soutiendra mon courage, seule il me faudra combattre la volonté de mon père, ou consentir à un éternel malheur si je lui cède.... Pauvre Letitia !... Sa tête se pencha sur son sein, et des pleurs s'échappèrent de ses yeux. Sa nourrice voulut essayer de la consoler pendant que je m'emparais d'une de ses mains que je baisais avec transport. Ah ! ma chère amie, m'écriai-je tout ému et hors de moi, par pitié ne vous désespérez pas ainsi ! vous me déchirez le cœur ; de grâce attendez l'arrivée du comte, avant de croire que ce sera pour vous une infortune de l'épouser ; on le dit bon, aimable, spirituel..... Hé ! que m'importe qu'il soit tout cela, interrompit avec humeur Letitia ; je n'en veux pas, je ne veux de personne.... Elle m'arracha la main et marcha à grands pas ! Je suis persuadé que si je n'avais pas eu les yeux fixés sur un portrait du duc, placé en face de moi, j'aurais oublié toutes mes résolutions pour jurer de nouveau à sa fille que j'étais près de suivre aveuglément le sentiment qui m'attachait à elle, et qu'elle pouvait ordonner de mon sort. La vue du duc ranima ma

raison affaiblie, et me donna la force d'employer la plus tendre éloquence à persuader Letitia de lui obéir; et si je ne pus parvenir à lui en arracher la promesse, j'eus du moins la satisfaction de la voir moins affligée. Persuadée enfin que je l'aimais autant que j'en étais aimé, elle finit par me plaindre: nous pleurâmes ensemble et nous fûmes soulagés.

Le comte arriva de Naples, sa patrie; c'était un homme bien fait, aimable, amateur des arts qu'il connaissait et savait apprécier; magnifique, grand, généreux et digne en tout de fixer le choix d'une femme tendre et sensible. Je l'avoue à ma honte, je souffris d'abord de tous ses avantages, que je ne pus me dissimuler, et pensais avec amertume qu'il lui serait facile de me faire oublier de la jeune prétendue. Je lui fus présenté; il goûta mes ouvrages, m'assura qu'un jour on en parlerait, et me fit mille offres généreuses que je refusai assez froidement. Je m'aperçus néanmoins que Letitia le voyait avec indifférence; et ses yeux qui se remplissaient de larmes à chaque fois qu'on parlait de son prochain mariage, m'apprirent qu'elle redoutait d'en voir arriver le terme, et cette certitude me fit une peine qui ne fut pas sans charme pour mon ame, qui, malgré moi, éprouvait une forte jalousie contre le comte.

Résolu d'abandonner Rome, et de ne point rester spectateur d'un bonheur que j'enviais, je me rendis chez Letitia pour lui dire un éternel adieu; elle venait de signer son contrat; je la trouvai toute en pleurs. Vous haïssez donc le comte, m'écriai-je, vous le haïssez donc?.... Non, me répondit-elle en me tendant la main; je sens même que si je ne vous eusse point aimé, il aurait pu me plaire: il convient à mon père, je l'épouse sans répugnance; mais mon cœur est à vous. Letitia se tut; et moi, malheureux de son amour, malheureux du mien, je lui annonçai que j'allais la quitter pour toujours.... Pour toujours! répéta-t-elle en pleurant; puis retenant ses larmes, elle me supplia de différer mon départ, et me fit jurer de consentir à une demande que devait me faire son père. Après avoir reçu ma promesse, elle me parla de mes affaires, et voulut déguiser son chagrin en s'occupant d'objets qui lui étaient étrangers.

Quelques jours après cet entretien, le duc me demanda

de faire le portrait de sa fille pour donner à son gendre : je me rappelai mon serment, je ne voulus point y manquer ; mais ne pouvant me résoudre à travailler pour mon heureux rival, je proposai au duc de conserver pour lui le portrait que j'allais faire de Letitia, et d'en donner à son gendre, un autre qu'il avait fait faire par un fort habile homme. Le duc me le promit ; je peignis Letitia ; je pus contempler ces traits enchanteurs que je ne devais bientôt plus voir : j'en fis un tableau délicieux, car je fus fidèle à représenter mon parfait modèle ; j'en fis secrètement une copie que je possède encore et qui m'a servi à représenter la jeune fille de mon tableau de l'Embarras d'une couronne (1). Vous le connaissez, jugez si la princesse était belle ! Je laissai ignorer à Letitia que j'emportais son portrait : elle le savait dans mon cœur.

Le comte fut enchanté de mon portrait ; il voulait que je lui en fisse une copie ; je m'y refusai, prétextant l'obligation où j'étais de quitter Rome promptement.

Enfin j'abandonnai Rome et Letitia, dont les dernières paroles furent : « Greuze, souvenez-vous de moi, et croyez que jamais Letitia n'oubliera tout ce qu'elle vous doit. » Une boucle de cheveux et un petit sachet, furent les gages de souvenir que j'obtins de cette aimable et intéressante princesse, dont l'image adorée fut long-temps encore après notre séparation, l'unique objet de mes pensées.

Revenu en France, j'y demeurai huit ans sans avoir aucune nouvelle de Letitia. A cette époque, je fis le portrait d'un seigneur italien, de ses amis, qui m'en parla, m'apprit qu'elle était heureuse ; et quelque temps après j'en reçus une lettre (2). Depuis ce moment, nous avons eu en-

(1) Délicieux tableau qui représente une jeune fille appuyée sur un autel consacré à l'Amour, sur lequel sont des colombes et des fleurs ; elle tient dans une de ses mains une couronne de roses et de myrthes, qu'elle semble désirer et craindre de donner.

(2) Voici un extrait de cette lettre :

« .... Oui, mon cher Greuze, votre ancienne élève est maintenant une bonne mère de famille : j'ai cinq enfans charmans que j'adore ; ma fille aînée serait digne d'offrir un modèle à vos heureux crayons ; elle est belle comme un ange ! demandez-le au prince Dest.... Mon ménage est le plus heureux du monde ; mon mari me ferait presque croire que je suis toujours jeune et jolie, tant il continue de m'aimer. Comme je vous l'ai dit, ce bonheur dont je

semble une correspondance suivie, qui a duré jusqu'à sa mort, qui est arrivée il y a quelques années. Elle a laissé une famille nombreuse, et inconsolable de sa perte : excellente épouse, tendre mère, elle était chérie de tout ce qui l'entourait. Sa mort m'a causé un chagrin cruel. Ses lettres soulageaient mes peines, elles y apportaient les douces consolations de l'amitié toujours si tendre et si ingénieuse chez les femmes qui, bien mieux que nous, connaissent le secret de soulager les maux de l'ame.

Vous voyez, mesdames, que l'intérêt de Letitia m'a fait sacrifier mon bonheur au sien. Si je n'avais écouté que mon amour, peut-être aurais-je évité les malheurs qui ont traversé tant d'années de ma vie. Je ne l'ai pas écouté, et il me reste la douce satisfaction de dire : J'ai rempli le devoir d'un honnête homme, et c'est une récompense dont je suis jaloux. »

Greuze n'aimait pas les célibataires : il les appelait *les braconniers des mœurs*. Il a fait un dessin où il a cherché à montrer le danger qu'il y avait à les introduire dans les familles.

L'impératrice de Russie, Catherine II, chercha à attirer Greuze dans ses états; mais le mauvais génie, qui déjà le poursuivait, lui fit sacrifier son intérêt au désir de rester en France, où sa vie a été plus tourmentée par le malheur qu'embellie par la félicité. Une longue carrière et ses succès, lui avaient procuré une assez grande aisance; mais ses économies, placées sur l'ancien Gouvernement et sur de riches particuliers, furent perdues presqu'entièrement, par l'effet de la révolution. Des malheurs domestiques achevèrent d'en détruire les restes; de sorte qu'à l'âge de près de quatre-vingts ans, il ne pouvait vivre que de la ressource de son pinceau; et son nom, si justement célèbre, ce nom qui seul aurait dû le garantir à jamais des atteintes de la misère, ne l'empêcha pas de

---

jouis, c'est votre ouvrage! ce respect qui m'entoure, je vous le dois! Aussi chaque jour de ma vie, je me rappelle que c'est votre gouvernante qui m'a empêché de déchirer le cœur de mon père, qui s'applaudit du bonheur qui m'environne. Ce bon père vous aime toujours beaucoup; lorsque votre nom est venu réaliser ses espérances, lorsqu'enfin le nom de Greuze est venu jusqu'à nous, nous instruire de sa gloire, il a été enchanté d'aise, et moi j'ai remercié le ciel; et j'ai eu un mouvement d'amour-propre en songeant que j'avais deviné la célébrité dont vous jouissez.... »

l'éprouver à la fin de ses jours.... Comment se peut-il que nous, qui sommes presque toujours indignés de la persécution suscitée au génie par nos ayeux, soyons leurs complices, en abreuvant d'amertume les hommes célèbres qui honorent notre siècle; et verra-t-on toujours les dégoûts, les injustices, inséparables des grands talens? ne verra-t-on jamais que la médiocrité et l'obscurité se sauver de ses épreuves cruelles? et les grands hommes seront-ils toujours condamnés à n'espérer de justice que de la postérité?

Le malheur acharné après Greuze, le priva du plaisir de connaître l'hommage que ses concitoyens lui rendaient, en donnant son nom à une des rues de Tournus. Ce ne fut que quelques jours après sa mort que ses enfans reçurent cette lettre qui le lui annonçait.

Le Commissaire de la ville de Tournus, au célèbre Monsieur GREUZE.

MONSIEUR,

Lors de la dénomination nouvelle des rues de notre ville, nous n'avons pas eu besoin de fouiller dans l'histoire pour emprunter le nom de quelques grands hommes : le vôtre, monsieur, vivait pour la gloire des arts et l'honneur de la France ; il était donc bien naturel au pays qui vous avait vu naître, de s'en glorifier. La rue qu'habitèrent vos ancêtres, porte aujourd'hui le nom de *Greuze* ; et en vous le faisant savoir, c'est un hommage de plus qu'au nom de mes concitoyens, je m'empresse de rendre à vos talens, et à côté duquel il m'est flatteur, monsieur, de placer le sentiment particulier de toute ma considération.

BIDAU.

Parmi la foule de génies divers destinés à devenir la gloire de leur siècle, les uns la trouve sur la trace de leurs devanciers, les autres en les surpassant ou en faisant une heureuse innovation dans la carrière des arts : ce fut cette dernière qui devint le partage de Greuze, doué de la plus heureuse fécondité d'imagination. Il n'était pas né pour être l'imitateur d'aucun genre; le seul genre qu'il peignit, fut son genre propre, et en s'abandonnant sans contrainte à l'impulsion de son ardent génie, il ne prit que

la nature pour guide et pour modèle. Elle lui dévoila une partie de ses secrets; il sut en saisir une imitation juste. Son coloris n'a rien de factice, il présente des tons vrais et charmans; sa fraîcheur et son précieux ne le cèdent en rien à celui de Wandick, dont il était admirateur.

Sœur de la poésie, comme elle la peinture retrace le passé et met sous les yeux les traits les plus beaux de l'histoire, et les scènes les plus variées de la vie. C'est dans ce dernier genre que Greuze a excellé. Il s'y exerça par la double inspiration de son talent et de son cœur, et c'est le plus bel éloge de l'un et de l'autre. Il sut y faire briller l'expression la plus énergique des passions, avec la naïveté gracieuse du genre familier, et avec une noblesse que cette naïveté n'avait point encore eue; ce qui produisait dans ses ouvrages des effets pittoresques qu'on rencontrait rarement dans les ouvrages des peintres, ses contemporains: car tandis que Boucher dénaturait la nature, en peignant ses bergers comme Fontenelle les fit parler, et que Restout, le froid Natoir et leurs imitateurs, affadissaient l'Ecole française, Greuze se préserva de la contagion du mauvais goût, et montra dans le genre qu'il avait embrassé, le type des belles formes, un coloris vrai, ferme et brillant, et le respect de l'ancien stile.

Les ouvrages de Greuze sont répandus dans toute l'Europe; la gravure a porté son nom jusque dans la Chine. Il a travaillé pour toutes les classe de la société: ses ouvrages peuvent briller dans le palais des rois et embellir le modeste asile du laboureur.

Greuze passera à la postérité, parce qu'il a consulté la nature et interressé le cœur. Il fut le La Chaussée de la peinture. Il fut le premier, parmi nous, qui essaya de donner des mœurs à l'art, et d'enchaîner des événemens, d'après lesquels il serait facile de faire un roman moral. Qu'il est terrible et touchant celui que nous offrent ces deux tableaux de la Malédiction paternelle et du Fils puni.

Dans le premier, il suppose qu'un jeune homme libertin, a passé la nuit avec un recruteur, qu'il rentre chez son père à dessein d'en tirer de l'argent, ou de s'enrôler s'il ne lui en donne pas. Ce vieillard infortuné s'indigne de ses menaces, et cédant à la colère, il se soulève, les cheveux hérissés, le corps tremblant, et de ses

demi-teintes que le fond de la toile même étaît souvent une partie de son sujet. Tout dans son *faire* était effet et prestige. Si l'on parcourt l'immense galerie qu'on doit à son pinceau, on est surpris de la variété des sujets que lui fournit sa brillante imagination. Comme le lui dit l'empereur Joseph (1), il fut tout-à-la-fois le peintre et le poëte de ses ouvrages. Ses idées le portaient toujours vers des compositions où respirait le charme de la vertu : ce qui le fit appeler le peintre des mœurs; car chacune d'elles offrait un trait de moralité d'où il résultait des leçons frappantes, dont l'effet devait être d'ennoblir un art auquel on a reproché de ne produire que des effets stériles.

Oui, jamais nul homme n'imprima mieux que Greuze le caractère de son ame sur l'œuvre de sa main! On l'y voit tour-à-tour sublime et gracieux, touchant et tendre. Quel charme, quelle verité d'expression dans son délicieux tableau de la Jeune Fille pleurant son oiseau (2). La

(1) Lors de son voyage en France, l'empereur Joseph II fut visiter le cabinet de Greuze; après avoir payé un juste tribut d'éloges aux ouvrages de ce grand peintre, il lui demanda dans quel livre il puisait ses sujets. — Dans mon cœur, répondit-t-il. — En ce cas, reprit l'empereur, vous ne ressemblez point aux autres artistes, vous êtes le peintre et le poëte de vos ouvrages.

(2) Il fut exposé au Salon de 1765 avec celui de la petite fille qui tient un capucin de bois, et plusieurs autres. Lorsque le marquis de Marigny fut visiter le Salon, il approuva, regarda, dédaigna, et s'arrêta devant la Pleureuse de Greuze qui le surprit. Cela est beau, dit-il à l'artiste qui lui répondit : Monsieur, je le sais; on me loue de reste, mais je manque d'ouvrage. C'est, mon ami Greuze, lui répondit Vernet, que vous avez une nuée d'ennemis, et parmi ces ennemis, il en est un qui paraît vous aimer à la folie et qui vous perdra. — Quel est-il? — C'est vous; oui, mon ami, vous avez des torts impardonnables envers vous-même; vous imaginez qu'il ne s'agit que d'avoir du génie, un grand talent, une ame fière et sensible, de faire de beaux tableaux, pour faire fortune; tandis qu'il faut avoir les jarrets souples, et tâcher, à force de bassesses, de réussir à vous faire pardonner votre génie et de faire de beaux tableaux! Alors vous aurez un logement au Louvre, des pensions, le cordon de S.-Michel, peut-être; vos chefs-d'œuvre ne blesseront plus la vanité d'aucun de vos confrères et toute l'Académie de peinture s'écriera que vous êtes un grand peintre dès que vous aurez cessé de l'être. Greuze ne suivit pas les conseils de son illustre confrère, et n'obtint qu'à force de talent les graces qui vinrent ensuite le chercher.

Ce fut quelque temps avant cette exposition de 1765, que MM. de

jolie élégie! le charmant poëme! la belle idylle que Gesner en ferait, s'écrie Diderot, en parlant de ce tableau, qui fournit à sa vive et ardente imagination une histoire toute entière, dont il en fit le sujet.

Pour donner une leçon aux pères de famille qui s'abandonnent à l'idée que leurs enfans méritent une entière confiance, Greuze fit son tableau du Testament déchiré, dont voici la description faite par lui.

« Un père de famille, possesseur d'une fortune considérable, avait deux enfans, son fils et sa bru. Ce père, parvenu à l'âge où les hommes perdent leurs illusions, et voient l'avenir de sang froid, fit son testament, que l'aveugle confiance qu'il avait en son fils l'empêcha de porter chez un notaire.

» Peu de temps après, ce père tombe malade; l'issue de cette maladie fut une léthargie si profonde que ses enfans la prirent pour la mort même. Leurs premiers soins furent d'écarter les domestiques et de profiter du milieu de la nuit pour soustraire les dernières volontés de leur père! *Criminelle avarice!* Le fils, un flambeau à la main, le visage pâle et l'œil sec, accompagné de sa femme, entre sans bruit dans la chambre du respectable vieillard, ouvre le secrétaire, et porte en tremblant sa parricide main sur le dépôt sacré qu'il contenait. Mais, moment terrible! le père revoit la lumière, et observe dans le silence son coupable fils. Malheureux père! Quel tribunal! Sous ce voile funèbre, sans le savoir, tu vas précipiter ton fils dans le tombeau, où il te croyait déjà descendu.

» La bru se tenait alors debout derrière le fauteuil de son mari qui, après la lecture du testament, s'écrie en le déchirant, il n'existe plus! Le vieillard, les yeux étincelans de colère et de mépris, s'élance aussitôt sur son fils, et lui dit: Arrête malheureux! respecte les dernières volontés de ton père! Foudroyé par ce reproche, le coupable jeune

---

Marigny et Watelet firent une injustice à Greuze, en lui faisant préférer Roslin, pour faire un tableau représentant toute l'illustre famille de la Rochefoucault. Ce tableau, d'une composition mesquine et froide, est décrit par Diderot d'une manière fort plaisante. Ce chef des encyclopédistes termine son article en disant qu'une seule tête de Greuze valait mieux que tout ce tableau.

homme meurt, les débris du testament dans les mains; et sa femme éperdue, le soutient dans ses bras. »

L'art d'assortir si bien toutes les parties de ses représentations, qu'il n'y en ait aucune qui décèle l'industrie de l'artiste, et qu'elles paraissent toutes naturelles et nécessaires, était parfaitement connu de Greuze. Un mérite distinctif de son talent, était de savoir choisir dans le sujet le plus simple, tous les rapports de détails qui pouvaient le rendre intéressant : il méditait aussi sérieusement ses accessoires que le fond de son sujet, et, il ne s'en servait jamais que pour le faire briller davantage.

Ce fut dans son Accordée de village que Greuze sut réunir tout ce qui peut charmer et plaire. Quelle naïve et quelle pudique timidité dans cette accordée! quelles sont douces les larmes de cette jeune sœur! quelle tendresse patriarchale sur le front, dans les yeux, dans le geste de ce vieillard, qui présente à son gendre la dot de la fiancée! que de probité dans la contenance respectueuse de celui-ci! que le tabellion, par sa familière hilarité, contraste bien avec l'espèce de gravité religieuse répandue sur cette scène qui rappelle les premiers âges du monde!

C'est dans cette savante et ingénieuse composition que l'esprit le dispute au talent et l'art à la nature. Ce fut dans ce bel ouvrage qu'on remarqua la fraîcheur, la transparence, la suavité qui brillaient dans la couleur de ce grand peintre. Tout était parfait dans ce tableau. Le *fini* en était savant; la touche hardie et vigoureuse; l'union de tout ce que l'art a de plus expressif et les formes de plus ravissant, s'y trouvait réuni : aussi fixa-t-il tous les suffrages, et une fois au moins, Greuze jouit d'un triomphe que l'envie respecta.

Ce fut en 1769 qu'il fut reçu de l'Académie de peinture, et qu'on prétendit qu'il ne devait point y être agrégé comme peintre d'histoire. Il fut cependant, parmi ses contemporains, celui de tous qui connut le mieux l'expression des passions, et c'est, je présume, la première de toutes les qualités pour un peintre. Si le sujet peu heureux de l'empereur Sévère reprochant à Caracalla d'avoir voulu l'assassiner, que choisit Greuze pour faire son tableau de réception, le força d'être au-dessous de son talent, et lui mérita quelques critiques; tous les vrais connaisseurs n'en

demeurèrent pas moins persuadés que l'auteur des tableaux de la Lecture de la bible et de la Malédiction, pouvait hardiment être placé au rang des peintres d'histoire, et que son tableau ne méritait pas l'arrêt d'exclusion dont on voulait le frapper, surtout si on le compare au morceau de réception de ceux qui pour lors étaient ses juges. Greuze, indigné de l'injustice qu'on lui faisait, se retira de l'Académie, et voulut qu'on lui rendît son tableau (1), qu'on décriait avec tant d'acharnement. On s'y refusa; prétendant qu'il n'était point permis de se retirer de l'Académie, une fois qu'on en avait été reçu; et l'on continua de lui envoyer les lettres et les invitations d'usage, à chaque séance extraordinaire; mais il ne se rendit à aucune, et fit de son attelier un salon où les amateurs et les connaisseurs venaient admirer ses ouvrages. Il y reçut le grand-duc et la grande-duchesse de Russie, lorsqu'ils vinrent en France, sous le nom de comte et de la comtesse du Nord. Ils furent tellement enchantés de son talent, qu'ils lui achetèrent plusieurs de ses tableaux, entr'autres, celui de la Veuve et son Curé; et de retour dans leur patrie, l'éloge qu'ils en firent à leur auguste mère, l'impératrice Catherine II, lui mérita la bienveillance de cette illustre princesse.

Le roi de Suède, Gustave III, ne quitta pas la France sans visiter le cabinet de Greuze, qui, avant même d'être nommé peintre du roi, vit tout ce que la cour réunissait de gens aimables et de mérite venir visiter son attelier, et n'en sortir jamais sans avoir été enchanté de la manière pleine de grâces avec laquelle il détaillait chacun des sujets de ses nombreux tableaux. Madame la duchesse de Bourbon ne sortait jamais de chez ce peintre célèbre, sans lui témoigner, avec l'esprit et la grâce qui la caractérisaient, combien elle était enchantée de ses ouvrages. C'est cette même princesse qui disait de lui: On n'oserait pas protéger monsieur Greuze.

Ce qui a mérité à Greuze une partie de sa gloire, ce qui lui assigne une très-haute place dans l'opinion des artistes et des connaisseurs délicats, ce sont les belles têtes, répandues dans tous le cabinets de l'Europe, et qui y sont admirées comme des chefs-d'œuvre: elles rivalisent

(1) Il fut placé dans le Museum de Versailles où il se trouve encore.

avec celles des plus grands maîtres, et très-peu de celles-là même peuvent soutenir la comparaison. En effet, presque toutes les têtes de Greuze sont regardées comme des morceaux parfaits, comme des ouvrages classiques, parce qu'elles atteignent le but et réunissent à un degré éminent les grandes parties de l'art, la beauté de la forme, la couleur, la grâce, l'expression et un charme merveilleux d'exécution.

On a souvent reproché à Greuze d'avoir négligé son dessin; cependant nul peintre ne connut mieux que lui le moral du dessin, ne sut mieux que lui dessiner le contour intérieur : talent rare et presqu'inconnu de nos jours, et qui sert à animer et à prêter de l'expression aux formes. D'ailleurs, le temps, la patience peuvent former des dessinateurs corrects; la nature seule crée un coloriste, et Greuze l'était. Le temps, à force d'art, peut nous faire imiter la nature; elle seule nous anime du feu du génie : elle seule prêta à Greuze cette connaissance approfondie qu'il avait de son art.

Beaucoup de personnes se croyent aussi autorisées à reprocher à Greuze d'avoir donné une telle ressemblance à toutes ses têtes, qu'elles ont l'air d'une même famille, et par conséquent ont souvent la même expression. Sans craindre que le respect et la reconnaissance, qui me rendront toujours chère la mémoire de ce grand peintre, me fassent juger avec partialité, j'ose trouver de l'injustice dans ce reproche si souvent répété, et qu'on répète encore tous les jours. Qu'on examine la tête virginale de la jeune Accordée; qu'on fixe celle de la sœur du Fils ingrat; qu'on regarde la Bonne Mère; qu'on s'arrête auprès de la Dame de charité, et qu'on juge si l'expression de ces quatre figures est la même! Mignard mit dans tous ses tableaux la tête de sa fille, la belle comtesse de Feuquière : lui en fit-on un reproche? Tous les ouvrages des grands maîtres portent un cachet distinctif : pourquoi donc reprocher à Greuze le sien, et répéter sans cesse, avec une sorte d'affectation, que ses ouvrages se reconnaissent de suite. Si c'est un reproche qu'on leur adresse, ils le méritent : oui, ils se reconnaissent, et se reconnaîtront toujours : son *faire*, sa belle manière de peindre, les désignent à la postérité : ils sauront immortaliser son nom et le préserver de l'oubli réservé peut-être à ceux qui se plûrent à lui contester ses succès.

Greuze, auquel on reprochait encore de ne savoir dessiner que des demi-figures, fit, pour venger sa gloire, sa Sainte Marie égyptienne, figure de grandeur naturelle; le plus bel ouvrage, écrivait le marquis de Villette, qui soit sorti de ses savantes mains. Ce n'est point un tableau, c'est un être animé; c'est la beauté idéale, la nature perfectionnée, qui sans doute a fait imaginer les anges. La pénitente de la Thébaïde refugiée dans la solitude d'un rocher, n'est vêtue que de ses longs cheveux, de sa pudeur et de son repentir. Une teinte de volupté se mêle au sentiment d'une sainte admiration. Si l'on s'éloigne un moment de ce magique tableau, un attrait irrésistible vous y ramène bien vîte, comme un amant revient à sa maîtresse éplorée.

Greuze a travaillé jusqu'à l'instant de sa mort, sans que sa main se soit affaiblie. Il fit dans les dernières années de sa vie, une copie de sa Marie égyptienne, d'une exécution aussi facile que l'orginal. Cette copie se distinguait par deux variantes : les cheveux étaient bruns au lieu d'être blonds; et pour se conformer au gout de son temps, Greuze mit dans les mains de la sainte, au lieu d'une croix, des flèches en désordre et brisées : cela indique, disait-il, la victoire remportée sur l'amour.

Un des derniers tableaux de ce peintre célèbre, fut celui du Père de famille remettant sa charrue entre les mains de son fils, devant toute sa famille. Dans cette composition, pleine de grace et de fraîcheur, Greuze, quoique plus que septuagénaire, montra que sa main, comme son imagination, conservait toute sa vigueur. Il n'avait presque jamais fait de paysages, et pour se retracer les souvenirs de son enfance, il prit pour celui de ce tableau, l'un des sites les plus riches des bords de la Saône, sa patrie.

Greuze se promettait de faire un pendant à ce joli tableau, mais la mort l'empêcha de l'exécuter; il n'en fit que le dessin, qu'il appelait la Veuve et son Seigneur, ou la première leçon d'indulgence. Ce dessin et celui du cultivateur se trouvent réunis à la collection que possède mademoiselle Greuze. Tous les dessins de cette collection, touchés avec une fermeté, une précision, une verve extraordinaire, sont comparables aux précieux cartons des plus grands maîtres, dont le Museum a recueilli

une très-grande collection ; et l'on espéra long-temps que les plus beaux dessins de Greuze y seraient placés par la reconnaissance nationale. Cet espoir a été trompé, et cependant il faudrait au Museum deux ou trois tableaux de ce maître. *Une collection de l'Ecole française, sans Greuze, est incomplète, comme le serait une poétique française où l'on aurait oublié l'idylle et la romance.*

Parmi la foule immense des dessins de Greuze, on remarque celui d'Homère sauvé par le Temps des ruines du Monde.

Les anciens regardaient la mer comme la principale cause des révolutions du globe : Greuze a saisi cette idée. On voit, à droite du dessin, Neptune armé de son trident, poussant la mer sur la terre, et entraînant les empires, figurés par des débris de palais, et par les pointes de quelques pyramides. C'est au-dessus de cette destruction universelle, que le Temps, poursuivant sa marche infatigable, soutient et emporte l'immortel Homère, et lui fait braver la nuit des temps.

Cette composition hardie et pleine de verve, est un hommage que Greuze, qui, comme Homère savait être poète, a voulu rendre au chantre d'Ilion, qui doit à plus d'un titre être regardé comme le père de la peinture, de même qu'il est celui de la poésie.

Deux autres dessins que Greuze nommait ses Barques du bonheur et du malheur, et dont il se promettait de faire des tableaux, furent composés pour servir de leçon et pour ramener à ses devoirs une épouse insouciante et légère, qui pour le malheur de sa famille ne sut point les respecter.

Dans la première barque, qui glisse légèrement sur une onde pure et tranquille, on voit deux époux occupés à ramer pour atteindre l'autre bord, où l'on aperçoit le temple du bonheur qui s'élève au milieu d'une île semée de roses et de myrthes. Au milieu de la barque, sont deux enfans qui jouent en regardant leurs parens qui jouissent de leurs jeux, et semblent redoubler d'efforts pour atteindre l'île fortunée. Pour s'en approcher, il faut éviter un précipice, qui semble en rendre périlleuse l'approche; mais l'accord qui règne entre ces heureux époux, les fait braver et vaincre le danger, et l'Amour qui vole au-dessus de la proue, les anime et sourit à leur bonheur.

Dans la seconde barque, que la scène qui s'y passe est

différente de la première ! Elle n'offre plus l'image du bonheur qu'on admirait dans l'autre. Les flots contre lesquels elle lutte sont soulevés, les nuages amoncelés ; l'éclair qui les fend et la foudre qui est tombée sur le temple du bonheur, dont on n'aperçoit plus que les débris, annoncent le courroux du ciel, qui ne protège jamais les époux désunis. Les vents et les vagues déchaînés poussent cette malheureuse barque vers le précipice qu'elle avait su éviter. L'époux seul, fait en vain des efforts pour l'empêcher de tomber dans l'abîme ; ses mains affaiblies peuvent à peine soutenir les rames ; le gouvernail est brisé. L'épouse assise sur le banc opposé à celui de son malheureux époux, la tête appuyée nonchalamment sur une de ses mains, semble insensible au danger qui l'environne, et tandis que ses enfans se battent en se disputant un morceau de pain, elle les fixe sans intérêt, et ne paraît pas même songer à les séparer, tant l'insouciance et la légèreté de son caractère ont glacé son cœur. L'Amour, dont le flambeau est éteint, s'envole loin de cette barque où règne la discorde, et qui bientôt va disparaître sous les flots.

« Voilà, me disait Greuze, en me montrant ce dessin, l'aspect d'un ménage dont un seul soutient tout le poids ; souviens-toi, mon enfant, si jamais tu deviens épouse et mère, qu'il te faut partager les peines de ton mari, les adoucir, et avoir pour ses erreurs un grand fonds d'indulgence ; car enfin la dernière personne qui reste à une femme, c'est son mari : elle doit donc tout employer pour conserver son amitié et son estime. Etre excellente mère ; car une mauvaise mère est une erreur de la nature, et celle qui l'offre, excite le mépris. Sois donc bonne mère, épouse douce et indulgente, et la barque saura braver les orages pour arriver au port. »

Excellent homme ! tous ses conseils respiraient la vertu, comme toutes ses actions en prouvaient l'existence.

Au dernier salon, qui a précédé de peu de temps sa mort, Greuze exposa son portrait, peint avec toute la vigueur du jeune âge, frappant de vérité et de ressemblance, et qui est aujourd'hui le dernier, mais non le moindre monument de sa gloire, en même temps que le précieux trésor de la tendresse pieuse de sa fille.

J'ai souvent entendu comparer Greuze et Hogarth, quoiqu'il existe entre eux une immense différence. Si l'on

peut juger d'un auteur par une traduction, en en lisant dernièrement une des Caractères de Théophraste, j'ai cru trouver que la différence qui existe entre l'ouvrage de cet auteur et celui de l'inimitable Labruyère, est la même que celle que je remarque entre Hogarth et Greuze. Comme Théophraste, Hogarth prenait les modèles de ses tableaux dans les dernières classes de la société, et son pinceau n'offrait que l'imitation d'une nature dépourvue de grâces et de beauté; au lieu que celui de Greuze n'empruntait à ses modèles que des formes dignes de fixer les regards par les charmes idéals qu'il savait leur prêter. M. B...., dont le goût sûr et éclairé sait si bien juger et apprécier les arts, dans un article où, après avoir établi une sorte de comparaison entre son genre et celui de Greuze, ajoute: (1)

« Remarquons cependant que Greuze imprime à ses tableaux, dont les personnages ne sont que de simples villageois, un caractère de grandeur et de gravité qui leur donne une beauté idéale. La scène de la Malédiction paternelle et celle du Fils ingrat et repentant aux pieds du lit de mort de son père, ne sont point au-dessous de ce qu'on nous raconte des premiers âges du monde.

« Hogarth, au contraire, alors même qu'il cherche à s'élever, comme dans le Mariage à la mode, ne s'écarte d'une imitation servile, que pour tomber dans cette exagération d'expressions communes dont résulte l'effet grotesque. Cette différence entre la manière du peintre français et du dessinateur anglais, tient sans doute en quelque chose au goût différent des deux nations pour lesquelles ils travaillaient. Heureux si les Français, juges si supérieurs du mérite des artistes, savaient récompenser leurs travaux comme ils savent en jouir! Mais l'admiration, comme tous les sentimens réglés par la raison, est un peu froide en comparaison de l'enthousiasme qui se passionne. Hogarth élevé à la place de premier peintre du roi, vécut dans l'aisance et fut honoré, après sa mort, d'un monument chargé d'inscriptions et de lauriers. Greuze, à qui l'École française doit d'avoir eu un coloriste, a vieilli dans un état approchant de l'indigence, et j'ai vu sa fille se plaindre en pleurant, que, malgré ses soins, à peine quelque amie

(1) Journal de l'Empire du 2 décembre 1805.

s'é[illegible]nt présentés pour assister à l'humble enterrement de [illegible] père. »

[illegible], Greuze est mort dans le lieu témoin de ses triomphes au milieu de ceux qui en avaient joui, dans la capitale des talens et des arts, et nulle pompe reconnaissante n'accompagna ses obsèques ! Greuze mourut au Louvre, et pas un peintre (1) ne vint honorer son convoi !..... O Greuze ! si ton ombre a été affligée de cet outrageant oubli des égards qu'on doit au mérite, elle a dû s'consoler, en voyant les regrets sincères de tes amis ; elle a dû sourire à l'hommage d'une de tes plus reconnaissantes élèves (2), qui déposa sur ton cercueil (3) des fleurs emblèmes de la gloire et du souvenir que con-

---

(1) Messieurs Damon et Barthelemy furent les seuls artistes qui honorèrent de leur présence les funérailles de Greuze.

(2) Madame Babot qui cultive en silence du talent fait pour briller, si la modestie ne le lui faisait cacher.

(3) Le célèbre Raynolds, dont l'estime pour les talens de Greuze était telle, qu'il désira venir en France uniquement pour le connaître, Raynolds vécu en Angleterre riche et considéré. Quand il a terminé une carrière aussi longue que fortunée, l'estime de ses concitoyens l'environna jusqu'au tombeau ; non seulement toutes les artistes de Londres et tous les hommes distingués par leurs talens, mais les plus grands seigneurs accompagnèrent ses obsèques, et lui prodiguèrent à l'envi ces derniers témoignages qui honorent à-la-fois celui qui les reçoit et ceux qui les donnent. Greuze a été moins heureux : l'intérêt dont il était si digne n'a été autour de son cercueil qu'un très petit nombre d'artistes et d'amis dont les regrets ont accompagné la dépouille mortelle de cet homme célèbre jusqu'au lieu où elle a été déposée. Cependant la simplicité de ses obsèques a été animée par une scène aussi touchante qu'inattendue ; au moment où le corps allait être enlevé de l'église pour être placé dans le char funéraire, une jeune femme dont on pouvait ramarquer l'émotion et les larmes à travers le voile dont son visage était couvert, s'approchant du cercueil, y a placé un bouquet d'immortelles, et s'est retirée au fond de l'église pour y continuer les prières qu'elle avait interrompues. Les tiges de ces fleurs étaient réunies par un papier ployé sur lequel étaient écrits ces mots :

Ces fleurs offertes par la plus reconnaissante des élèves, sont l'emblème de la vérité.

La vérité ratifiera sans doute cet honorable pronostic ; mais il existe qu'un femme, au nom de toutes, offrit ce tribut d'admiration sur la tombe de l'artiste célèbre qui leur avait spécialement consacré ses travaux et son génie.

Extrait du journal de l'Empire du 26 mars 1805.

serveront toujours de toi ceux qui ont eu le bonheur de te connaître, et qui savent apprécier un bon cœur, uni aux talens et aux vertus. Des lauriers n'ombragent point ta tombe, modeste monument, élevé par la piété filiale; mais il est entouré de rosiers qui laissent retomber leurs roses sur la terre qui te couvre : tu les aimais, et ta fille, qui sut embellir ta vie jusqu'à ton dernier jour, à chaque retour du printemps vient les renouveler, et poser sur ta tombe une offrande nouvelle. Elle sent que tu jouis de de ce pur hommage. Chaque fois que paraît le jour de ta naissance, j'accompagne ses pas dans le champ du repos. Ainsi qu'elle, j'aime à croire que du haut du ciel, il t'est permis de voir que ta filleule et ta fille portent à ta mort le respect qu'elles portaient à ta vie. Souviens-toi que mille fois tu nous répétais que tu chérissais l'usage de ces peuples antiques qui honoraient la cendre de leurs ayeux, en semant de fleurs la terre qui couvraient leurs dépouilles. Souviens-toi que tu te plaignais de l'indifférence qui régnait parmi nous pour la cendre des morts; et vois que cette indifférence n'existe pas pour la tienne. Si je survis à ton Antigone (1), c'est à moi qu'elle léguera le soin de ton tombeau; c'est à moi qu'elle accordera la faveur de la remplacer, et lorsque la mort nous réunira, ma fille, qui saura t'aimer quand elle pourra m'entendre, sera chargée de ce précieux devoir, et d'entretenir une éternelle verdure autour de la tombe du meilleur de tous les hommes, et de perpétuer ainsi la reconnaissance de sa mère pour les soins qu'il daigna lui donner.

(1) M. Greuze appelait sa fille, son Antigone.

FIN DE LA NOTICE.

A MADEMOISELLE GREUZE.

MA CHERE AMIE,

C'est à l'Héritière des vertus et des talens de GREUZE, que j'ose offrir l'hommage d'un ouvrage qui fut inspiré par lui : si, en dépit de ma volonté, j'ai été souvent au-dessous de mon sujet, tu l'excuseras, persuadée que si l'enthousiasme, l'amitié et la reconnaissance pouvaient faire naître le talent, personne n'en aurait eu plus que moi pour célébrer ton illustre Père, que j'ai eu le bonheur de voir sourire quelquefois à mes jeunes essais dans un Art qu'il sut illustrer. Lorsqu'au sortir de l'enfance, la mort me priva de ses soins et de ses conseils, tu daignas le remplacer et m'accorder les tiens : si, grace à eux, je parviens un jour à acquérir du talent, il sera ton ouvrage et ta récompense.

Reçois, MA CHÈRE ET BONNE AMIE, l'assurance d'une amitié à toute épreuve, et la prière de ne jamais me priver de la tienne.

C. DE VALORI.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GREUZE, peintre, ...	M. Sevestre.
LE MIERRE, poëte, ...	M. Laporte.
MATHURIN, fermier, ...	M. St. Léger.
MATHURINE, femme de Mathurin, .	Mme. Duchaume.
THÉRÈZE, . }	Mme. Desmares.
MARIE, . . . } filles de Mathurin,	Mme. Betsy.
LOUISETTE. }	Mme. Virginie.
ALAIN, amant de Thérèze, ...	M. Isemberg.
CHARLOT, frère d'Alain, ...	M. Guenée.
LE TABELLION.	

La scène se passe dans la ferme de Mathurin, dépendante du château du marquis de Marigny.

Le théâtre représente l'intérieur d'une salle de ferme; tout y annonce l'aisance villageoise.

GREUZE,

OU

L'ACCORDÉE DE VILLAGE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

SCENE PREMIÈRE.

MATHURIN, MATHURINE, ALAIN, MARIE, THÉRÈZE, LOUISETTE, CHARLOT.

(Au lever de la toile, Mathurin assis auprès d'une table, et entouré de sa famille, fait tout haut la lecture. — Tableau de Greuze, de la Lecture de la Bible.)

MARIE *(à Louisette).*

Paix donc, ma sœur, paix donc : mon père n'a pas encore achevé sa lecture.

MATHURIN.

Ecoutez avec attention, mes enfans. *(Il lit.)*

« Jacob dit à Laban, vous avez une fille que j'aime : c'est » Rachel, je connais tout ce qu'elle vaut, et je m'offre » de vous servir pendant sept ans, sans autre récompense » que le bonheur de devenir son époux.

ALAIN.

Sept ans : c'est bien long.

THÉRÈZE.

Vous n'auriez pas cette patience-là ?

ALAIN.

Toute la vie pour vous Thérèze, toute la vie ; mais faire attendre si long temps le bonheur, quand on peut d'un mot l'assurer.

MATHURINE.

Alain a raison, ma fille.

AIR : *De la Baronne.*

Qui refuse
Muse :
Le plaisir vient avec lenteur,
Et le moment qu'on lui refuse,
Est un vol qu'on fait au bonheur.
Qui refuse
Muse.

CHARLOT.

Oh ! c'est ben vrai ce que vous dites-là.

AIR : *C'est Geneviève dont le nom.*

Sept jour avec docilité,
Servir une jeune beauté,
Cela se peut sans peine ;
Mais sans retour pendant sept ans,
Voir des amans, soumis, constans,
Chère maman ?....

MATHURINE.

Mon cher enfant,
C'est l'histoire ancienne.

MATHURIN.

C'est qu'alors on avait des mœurs ; c'est qu'alors la vertu seule formait les unions.

MARIE.

Papa, dans ce temps-là, les années étaient-elles aussi longues qu'à présent?

MATHURIN.

Je crois que oui, mon enfant.

AIR : *Voulant par ses œuvres complettes.*

Au siècle heureux de l'innocence,
On goûtait long-temps le bonheur ;
Appuyé sur la tempérance,
Le temps marchait avec lenteur ;
L'été, dans sa course brûlante,
Respectait les fleurs du printemps ;
On n'était pas vieux à cent ans ;
On se mariait à soixante.

MARIE.

A la bonne heure, mais à présent, sept ans, quand on en a déjà seize!

MATHURIN.

Eh bien! Thérèze, laisseras-tu ce pauvre Alain languir et soupirer plus long-temps : c'est un brave garçon ; c'est le fils de mon choix ; j'approuve sa tendresse, et j'espérais qu'enfin.....

THÉRÈZE.

Mon père, je suis encore si jeune.....

MARIE.

Vous avez aujourd'hui dix-huit ans, ma sœur, et moi j'en ai déjà seize.

CHARLOT.

Et moi dix-sept.

ALAIN.

Vous m'aviez promis que ce jour serait celui de notre mariage.

CHARLOT.

Mon frère a raison, et nous attendons tous les deux.

AIR : *Ce crayon si fragile.*

L'occasion légère
Qui fuit rapidement,
A la jeune bergère
Ne donne qu'un moment,
Thérèze, l'heure sonne,
Et fuit avec ses coups :
Demain n'est à personne ;
Le présent est à nous.

THÉRÈZE.

Mon père, voulez-vous continuer votre lecture.

MATHURIN.

Volontiers. *(Il reprend sa lecture).*

» Laban parut agréer la proposition de son neveu, et » dès ce moment il le regarda comme son gendre.

(Dans ce moment Greuze et Le Mierre paraissent à la porte et s'y arrêtent un instant.)

SCÈNE II.

ACTEURS PRÉCÉDENS, GREUZE, LE MIERRE.

GREUZE *(à Le Mierre).*

Les voilà.

MARIE *(apercevant Greuze et Le Mierre).*

Mon père, voici le bon ami avec monsieur Le Mierre.

THÉRÈZE *(à part).*

Ah ! cachons bien le trouble qui m'agite !

MATHURIN *(se levant).*

Monsieur Greuze !....

(Toute la famille fait un mouvement pour se lever.)

GREUZE *(faisant un signe de la main).*

Restez, restez de grace : continuez votre lecture ou nous nous retirons.....

MATHURIN.

Vous avez raison.... vous êtes de la famille.

GREUZE.

Oh ! oui.

(Thérèze lui offre une chaise auprès d'elle, Greuze et Le Mierre s'asseyent.)

MATHURIN *(reprenant sa lecture).*

» Jacob remplit ses sept années de service ; enfin le » temps arriva de posséder un trésor qui lui avait coûté » si cher. »

LE MIERRE *(à Greuze).*

Greuze, prends ton crayon, voilà une scène digne de tes pinceaux.

GREUZE.

Tu as raison.

(Greuze tire son crayon, o[illegible]orte-feuille, et esquisse le tableau qu'il [illegible]ux, pendant que Mathurin achève sa l[illegible]te vient s'appuyer sur ses genoux et re[illegible]u'il esquisse.)

MATHURINE.

J'en ai grand besoin, parce que, voyez-vous, il faut qu'une femme parle, ou qu'elle étouffe.

GREUZE.

Et l'un est plus naturel que l'autre : je vous écoute.

MATHURINE.

Je vous dirai donc, mais ben en confidence, que j'ons dans l'idée que Thérèze ne retarde son mariage avec Alain, que parce qu'elle a une autre amourette en tête.

GREUZE.

Vous croyez?

MATHURINE.

Oui, monsieur; mais Thérèze n'aura jamais la force de me rien avouer; elle est si timide, elle aimera mieux mourir de chagrin que de parler. Tâchez-donc, monsieur Greuze, vous qui êtes un homme d'esprit et qui avez sa confiance, tâchez de lui tirer son secret, et puis vous me le direz.... à moi seule, entendez-vous; et puis moi je tournerai cela à notre homme de manière qu'il ne se fâche pas trop contre notre pauvre Thérèze : car quoiqu'il soit ben déterminé à lui faire épouser Alain, il a des momens de bonté que je connais, et dont je sais profiter.

AIR : *Alors qu'on ne dort pas la nuit.*

Rarement d'une douce ardeur
On obtient le pardon d'un père ;
De son front craignant la rigueur,
Fille lui dérobe des pleurs
Qu'elle peut montrer à sa mère ;
En nous confiant ses douleurs,
Elle connaît notre prudence:
Car la nature dans nos cœurs
A toujours placé l'indulgence.

Je vais vous envoyer cette chère enfant; j'ai tant de peine à la voir triste.... je vais vous l'envoyer....

GREUZE.

Allez, Mathurine, je l'attends.

SCÈNE VI.

GREUZE *(seul)*.

Quelle position ! en vain je le cache à tout le monde ; en vain, depuis long-temps, je veux le cacher à moi-même : Thérèze m'est chère.... je l'aime.... oui, je l'aime... un charme irrésistible me force à la chercher par-tout, quand la raison m'ordonne au contraire de la fuir.... Elle est promise à Alain.... mais sa mère croit qu'Alain n'est pas celui qu'elle aime.... Ah ! si c'était....

SCENE VII.

GREUZE, LOUISETTE.

LOUISETTE *(accourant)*.

Monsieur Greuze ! monsieur Greuze !

GREUZE.

Que voulez-vous, ma petite Louisette ?

LOUISETTE.

J'ai une confidence à vous faire, et un plaisir à vous demander.

GREUZE.

Parlez.... exigez.

LOUISETTE.

C'est après-demain la fête de ma mère.

GREUZE.

Eh bien !

LOUISETTE.

J'ai cherché dans ma tête ce que je pouvais lui donner qui lui fît bien du plaisir, et je l'ai trouvé.... mais il faut que vous m'aidiez un peu.

GREUZE.

Disposez entièrement de moi.

LOUISETTE.

AIR : *Si j'en juge d'après mon cœur.*

Si la mort lui ravit un père,
De votre art le charme enchanteur,

Conservant son image chère,
Pourrait adoucir sa douleur.
De notre grand-papa, l'image
Lui retracerait le bonheur:
Rien ne lui plairait davantage,
Si j'en juge d'après mon cœur.

GREUZE.

Et vous voudriez que je fisse son portrait?

LOUISETTE.

Oh! je ne suis pas si exigeante. C'est moi qui l'ai fait.

GREUZE.

Vous, Louisette?

LOUISETTE.

Moi-même: en vous voyant tous les jours dessiner, l'envie m'a pris de dessiner aussi, mais en secret... voyez...

(*Elle déroule une feuille de papier sur laquelle est une tête esquissée.*)

GREUZE (*souriant*).

Ah! ah!

LOUISETTE.

Ne reconnaissez-vous pas là, la tête de grand-papa.

GREUZE.

C'est grand-papa cela?

LOUISETTE.

Sans doute.

AIR: *N'en demandez pas davantage.*

Peut-être qu'un grand connaisseur
Me refuserait son suffrage;
Je l'ai tracé d'après mon cœur,
C'est là que j'ai pris son image.
Peut-on faire mieux,
Voilà bien deux yeux,
Un nez, des cheveux;
Que lui faut-il donc davantage?

GREUZE.

Avec bien du plaisir, ma chère Louisette.

(*Greuze prend le dessin de Louisette et le corrige.*)

LOUISETTE.

J'étais certaine que vous ne me refuseriez pas; vous

êtes si bon. Ah ! mon Dieu, comme mon dessin devient beau!.... comme vous allez vite... ah ! c'est bien grand-papa.... ce que c'est que d'avoir un bon crayon : si j'en avais un pareil !

GREUZE.

Eh bien! Louisette, acceptez le mien.

LOUISETTE.

Vous me le donnez ? tout de bon.

GREUZE.

Oui, Louisette... gardez-le, conservez-le, qu'il me rappelle toujours à votre souvenir.

LOUISETTE.

Oh ! toujours, toujours. Comme je vais dessiner !

GREUZE.

Oui, mais c'est à condition....

LOUISETTE.

Quoi donc ?

GREUZE.

Que cela ne vous fera pas négliger vos occupations ordinaires.

LOUISETTE.

Oh ! ma mère ne me permettrait pas de les quitter, et j'obéis en tout à ma mère.

GREUZE.

Charmante enfant ! A votre tour, Louisette, faites-moi un plaisir.

LOUISETTE.

Tout ce que vous voudrez, monsieur Greuze.

GREUZE.

Ayez la complaisance d'aller dire à Thérèze que je l'attends ici, que je dois lui parler seul, que Mathurin et sa mère m'en ont prié.

LOUISETTE.

Oui, monsieur Greuze, j'y cours.... Ah ! voilà Marie, elle vient sans doute vous réclamer quelque chose, elle me l'a dit.

SCÈNE VIII.

GREUZE, MARIE.

MARIE.

Bonjour, monsieur Greuze.

GREUZE.

Bonjour, Marie.

MARIE.

Je guettais l'instant de vous trouver seul.

GREUZE.

Avez-vous quelque chose à me dire ?

MARIE.

Certainement, et quelque chose de très-pressé ; chacun ici a confiance en vous ; vous êtes le confident de tout le monde ; on vous demande des conseils.

GREUZE.

Et vous venez m'en demander un ?

MARIE.

Tout au contraire, c'est moi qui viens vous en donner un.

GREUZE.

Vous, Marie ?

MARIE.

Moi-même. J'ai entendu votre conversation avec mon père.

GREUZE.

Vous nous écoutiez ?

MARIE.

Le plus que je pouvais.

GREUZE.

Ce n'est pas bien.

MARIE.

C'est le moyen de s'instruire.

GREUZE.

Ce n'est pas le meilleur. Eh bien qu'avez-vous entendu ?

MARIE.

Que mon père vous a prié de décider Thérèze a épouser Alain.

GREUZE.

C'est vrai.

MARIE.

Et vous allez la décider ?

GREUZE.

Si je le puis. Je l'ai promis.

MARIE.

Et vous espérez réussir ?

GREUZE.

J'y ferai mon possible.

MARIE.

Je le crois ; mais vous ne réussirez pas sans moi.

GREUZE.

Sans vous !

MARIE.

Oui, monsieur Greuze : je connais seule le secret de ma sœur.

GREUZE.

Pouvez-vous me le dire ?

MARIE.

Je viens tout exprès pour cela.

GREUZE.

Quel est-il ?

MARIE.

Elle n'aime plus Alain.

GREUZE.

Elle n'aime plus Alain !

MARIE.

Non, monsieur. J'ai de bons yeux ; et ma sœur a beau se cacher et se taire, je l'ai devinée, elle ne refuse Alain que parce qu'elle en aime un autre.

GREUZE.

Vous croyez ?

MARIE.

J'en suis sûre.

GREUZE.

Et le connaissez-vous?

MARIE.

Certainement.

GREUZE.

Et c'est....

MARIE.

Devinez.

GREUZE.

Je le connais?

MARIE.

Beaucoup.

GREUZE.

Le jeune garde-chasse?

MARIE.

Oh! que non.

GREUZE.

C'est.....

MARIE.

C'est monsieur Le Mierre.

GREUZE.

Le Mierre!

MARIE.

Lui-même.

GREUZE.

En avez-vous des preuves?

MARIE.

Dix pour une.

GREUZE.

Quelles sont-elles?

MARIE.

Ce n'est que depuis que monsieur Le Mierre et vous venez ici, que Thérèze a changé, qu'elle dédaigne Alain; elle n'est contente que quand il arrive; aussi-tôt que vous vous éloignez, sa tristesse la reprend; si vous êtes deux jours sans venir, elle ne fait que soupirer. Vous

sentez bien cependant, monsieur Greuze, qu'elle ne peut pas épouser monsieur Le Mierre.

GREUZE.

Pourquoi pas?

MARIE.

Est-ce qu'elle est faite pour lui? est-ce qu'il voudrait d'une simple paysanne pour sa femme? et quand il le voudrait.... Mais j'entends ma sœur; songez bien à ce que je vous ai dit, et par amitié pour moi, faites-lui bien sentir le ridicule de son amour pour monsieur Le Mierre; je vous en prie, monsieur Greuze, faites-le lui bien sentir, afin qu'elle épouse Alain et ne retarde plus mon mariage avec Charlot, car j'ai grande envie de me marier.

GREUZE.

Je ferai tout pour assurer son bonheur.... *(A part.)* L'espoir du mien n'a pas duré long-temps.

SCENE IX.

GREUZE, THÉRÈZE.

THÉRÈZE.

Louisette vient de me dire, monsieur Greuze, que vous desiriez me parler.

GREUZE.

Oui, Thérèze : et c'est votre père, votre mère qui m'en ont chargé.

THÉRÈZE.

Que veulent-ils?

GREUZE.

Vous savez qu'ils avaient arrêté votre mariage avec Alain; ils en faisaient leur bonheur: le terme en était fixé; c'est aujourd'hui que vous comptez votre dix-huitième printemps, aujourd'hui même Alain devait recevoir votre main; et vous paraissez décidée à la lui refuser.

THÉRÈZE.

Ah! monsieur Greuze, personne ne connaît mes peines.

GREUZE.

Vous me les confierez: n'est-il pas vrai, Thérèze?

THÉRÈZE.

Oh! bien volontiers ; mon cœur soupire plus librement quand je suis auprès de vous.

GREUZE.

Aimable enfant !... Avez-vous de la haine pour Alain?

THÉRÈZE.

De la haine pour lui !.... ah! je ne hais personne. Alain est si bon, si honnête, il m'aime de si bon cœur, et je le haïrais!

GREUZE.

Vous allez donc l'épouser?

THÉRÈZE.

Impossible.

GREUZE.

Pourquoi ?

THÉRÈZE.

Je ne sais.

GREUZE.

Un autre que lui aurait-il le bonheur de vous inspirer de l'amour?

THÉRÈZE.

De l'amour, monsieur Greuze?

GREUZE.

Oui.

THÉRÈZE.

A quoi reconnaît-on que l'on a de l'amour?

GREUZE.

AIR : *Deux jeune gens d'amour égal.*

C'est un tourment qui fait plaisir ;
Il est un berger du village
Dont tout nous retrace l'image,
On soupire à son souvenir.
On ne sait pourquoi l'on soupire,
On le craint, quoiqu'on le desire.

THÉRÈZE.

Eh bien ! voilà tout justement
Ce que pour vous mon cœur ressent.

GREUZE *(lui prend la main qu'il couvre du plus tendre baiser).*

Thérèze !

THÉRÈZE.

Monsieur Greuze !

GREUZE.

Quel moment ! Ecoutez-moi, Thérèze : si à la place d'Alain, c'était moi qui m'offrais pour être votre époux ?

THÉRÈZE.

Vous !

GREUZE.

Oui, moi.... me refuseriez-vous ?

THÉRÈZE.

Oh ! non.

GREUZE.

Eh bien, Thérèze, vos parens m'aiment, voulez-vous que je leur demande votre main ?

THÉRÈZE.

Ma main !

GREUZE.

Oui, Thérèze, le voulez-vous ?

THÉRÈZE.

Vous pourriez être mon époux ?

GREUZE.

Si vous y consentez.

THÉRÈZE.

Je serais trop heureuse.

GREUZE *(lui donnant son anneau).*

Prenez cet anneau, Thérèze, prenez-le comme le gage de l'amour le plus tendre.

THÉRÈZE.

Vous m'aimez donc aussi ?

GREUZE.

Si je vous aime !

THÉRÈZE.

Quelle félicité serait la mienne, si Alain cessait de

m'aimer; si je pouvais.... Je suis si fâchée de lui faire de la peine.... Je vous laisse, monsieur Greuze, parlez à mon père, tâchez d'obtenir son consentement. Je vais aller trouver ma mère, elle nous donnera sûrement le sien; elle ne veut que mon bonheur.

GREUZE.

Allez, Thérèze, allez; je ne sortirai pas d'ici qu'il ne soit assuré.

SCÈNE X.

GREUZE *(seul)*.

Thérèze m'aime! Thérèze sera mon épouse.

AIR :

Orgueilleux habitans des villes,
O vous! qui dédaigez les champs!
De ces doux et simples aziles
Vous ignorez les charmes innocens.
Époux de ma jeune maîtresse,
Elle suffit à mon bonheur;
J'aurai pour unique richesse
Mes pinceaux, l'amour et son cœur.

SCENE XI.

GREUZE, ALAIN.

GREUZE.

C'est Alain, ménageons de mon mieux sa sensibilité, et cachons-lui bien que je suis son rival.

ALAIN.

Je vous cherchais, monsieur Greuze.

GREUZE.

Moi, Alain!

ALAIN.

Oui, monsieur... Vous aimez à consoler tous les malheureux : tous ont confiance en vous... depuis que vous venez ici, on n'y a pas répandu une seule larme, et vous aurez pitié de moi.... Je suis bien malheureux, monsieur Greuze.

ALAIN.

Je m'en doute.

CHARLOT.

Le connais-tu?

ALAIN.

Non.

CHARLOT.

Je le connais, moi.

ALAIN.

Tu le connais?

CHARLOT.

Certainement... C'est monsieur Le Mierre; ce fou qui dit qu'il est un poëte; qui vient tous les jours ici avec monsieur Greuze. C'est fort mal à vous, monsieur, de nous avoir amené cet homme, qui vient nous enlever nos fiancées, et porter le trouble dans nos amours; mais je ne le souffrirons pas.

GREUZE.

Charlot...

CHARLOT.

Je ne parlons par pour vous; vous êtes un brave homme, vous, incapable de vous introduire dans une famille honnête pour la chagriner, pour brouiller les amoureux, pour retarder leux mariages; vous respectez ceux qui vous reçoivent ben, qui vous accueillent : mais votre monsieur Le Mierre... vous êtes son ami, vous?

GREUZE.

Certainement, et je m'en fais gloire. Le Mierre est un homme de mérite, un honnête homme, que vous devez respecter.

CHARLOT.

Le respecter! lui qui veut enlever à mon frère sa prétendue, qui retarde mon mariage avec ma petite Marie! Tenez, monsieur Greuze, je suis un bon garçon, je n'attaquons jamais personne, mais je ne me laisse pas coudoyer : je vous en avertis, n'amenez plus ici votre monsieur Le Mierre; s'il y remet les pieds...

GREUZE.

Avez-vous des droits pour l'empêcher de venir chez Mathurin? Qui êtes-vous ici?

CHARLOT.

Rien encore : mais mon frère est le prétendu de Thérèze ; il doit l'épouser; et quand son mariage sera fait, on songera au mien, j'espère... Mon frère est bon, il est doux, voilà pourquoi l'on cherche à lui souffler sa maîtresse; mais je ne le souffrirai pas moi, entendez-vous, monsieur Greuze, vous pouvez le dire à votre monsieur Le Mierre.

AIR : *Amusez-vous, jeunes fillettes.*

Nous avons du cœur et de l'âme,
Quoique nous soyons villageois ;
Qu'on nous approuve ou qu'on nous blâme,
Nous saurons défendre nos droits.
Allons-nous dans vos biaux asyles
Courtiser les femmes d'autrui ?
Ici laissez-nous donc tranquilles !
Charbonnier est maître chez lui.

GREUZE.

Alain, vous êtes plus raisonnable que votre frère, imposez-lui silence.

CHARLOT.

M'imposer silence parce que je vous dis ce que j'ons sur le cœur.

SCENE XIII.

LES MÊMES, MATHURIN.

MATHURIN.

Eh bien ! eh bien ! est-ce qu'on se dispute ici ?

GREUZE.

Non, monsieur Mathurin, non.

CHARLOT.

Pardonnez-moi ; monsieur Greuze veut m'imposer silence.

MATHURIN.

Il a raison.

CHARLOT.

Si vous saviez...

MATHURIN.

Tu es une mauvaise tête.

CHARLOT.

Voilà comme on juge.

MATHURIN.

Paix... Alain, va m'attendre chez le tabellion.

ALAIN.

Chez le tabellion !

MATHURIN.

J'irai t'y rejoindre aussitôt que j'aurai parlé à monsieur Greuze... Laissez-nous.

SCÈNE XIV.

GREUZE, MATHURIN.

MATHURIN.

Eh bien ! monsieur, vous avez parlé à notre Thérèze; avez-vous lu dans son cœur?

GREUZE.

Oui, Mathurin.

MATHURIN.

Consent-elle enfin à épouser Alain?

GREUZE.

Il faut vous l'avouer, Thérèze est sensible à l'amour que ressent pour elle un homme aimé du marquis de Marigny.

MATHURIN.

Son garde-chasse, peut-être; je me suis effectivement aperçu que depuis quelque temps il venait ici plus souvent qu'à son ordinaire.

GREUZE.

Ce n'est point un simple garde-chasse, c'est un artiste dont les talens ont déjà été accueillis plus d'une fois à la ville et à la cour.

MATHURIN.

Vous le connaissez?

GREUZE.

Beaucoup.

MATHURIN.

Eh bien ! monsieur Greuze, vous pouvez lui annoncer que jamais il ne sera mon gendre.

GREUZE.

Mais, Mathurin, quand vous saurez....

MATHURIN.

Monsieur Greuze, notre fille est une paysanne, c'est un paysan qu'il lui faut pour mari : votre monsieur croirait lui faire beaucoup d'honneur en l'épousant, et c'est elle qui se déshonorerait en prenant pour époux un homme qui lui reprocherait un jour sa naissance. Ces mariages là ne sont jamais heureux, et c'est la punition de l'orgueil.

GREUZE.

Connaissez mieux celui qui adore votre fille ; il sait apprécier ce que vaut un laboureur ; il n'a que des vues honnêtes.

MATHURIN.

Je le crois, puisque vous me le proposez : ne serait-ce pas monsieur Le Mierre ?

GREUZE.

Si c'était lui ?

MATHURIN.

Donnez-moi votre main.

GREUZE.

La voilà.

MATHURIN *(l'examinant).*

Une pareille main, accoutumée à manier la plume ou le pinceau, pourrait-elle soulever le soc d'une charrue. *(Lui montrant la sienne.)* Voilà comme il faut qu'elle soit faite. Je n'ai point de fils, mon gendre doit m'en servir et labourer mes terres.

AIR : *Ce mouchoir, belle Raymonde.*

C'est à la cour, à la ville,
Que doit briller le talent ;
Le cultivateur utile
Ne doit pas quitter son champ.
Que le guerrier plein d'audace
Cherche un laurier glorieux ;

Que chacun soit à sa place, } *Bis.*
Et tout n'en ira que mieux. }

Dites-le bien à votre ami, monsieur Greuze, dites-le-lui... c'est vous que je charge de l'instruire de mes intentions... songez que le repos de toute ma famille est entre vos mains.

SCENE XV.

GREUZE *(seul)*.

Il me refuse, et je ne saurais l'en blâmer. Faut-il donc renoncer à ce bonheur si doux que je n'ai fait qu'entrevoir. Ah ! Thérèze ! Thérèze !

AIR : *Salut, ô divine espérance.*

Dans ma paisible indifférence,
Je voyais couler chaque jour :
Tu parus, ta douce présence
Dans mon sein éveilla l'amour.
Honneur, vertu, reconnaissance,
Quand vous m'ordonnez de la fuir,
Quand vous m'ôtez toute espérance,
Ôtez-moi donc le souvenir.

SCENE XVI.

GREUZE, LE MIERRE.

LE MIERRE.

O mon cher Greuze ! tu vois le plus heureux des hommes !

GREUZE.

Que t'est-il donc arrivé ?

LE MIERRE.

Je viens de trouver un vers..... quel vers !... écoute :
Le trident de Neptune est le sceptre du Monde.

GREUZE.

Il est beau.

LE MIERRE.

Dis donc sublime ! quel est celui de mes jeunes rivaux qui pourra jamais en citer un pareil.... qu'ils vantent leur élégance, leur harmonie ! ont-ils mon énergie ? leur goût ne sert qu'à éteindre leur imagination. Le talent est si

rare en tout genre ! tant d'ouvriers, et si peu d'artistes ! Quelques fautes et du génie, c'est à quoi je reconnais le grand homme.

Le trident de Neptune est le sceptre du Monde.

Voilà le vers du siècle : est-ce que tu ne le sens pas ?

GREUZE.

Si fait.

LE MIERRE.

Et tu restes de glace !

GREUZE.

Pardonne, dans ce moment tu es tout entier à ton génie, je suis tout à l'amour.

LE MIERRE.

Que veux-tu dire ?

GREUZE.

Je vais t'étonner.... tu connais la jeune Thérèze.

LE MIERRE.

La fille de Mathurin ?

GREUZE.

Comment la trouves-tu ?

LE MIERRE.

Charmante.

GREUZE.

Je l'adore.

LE MIERRE.

Tu ne m'en as jamais parlé.

GREUZE.

Je l'aimais sans oser me l'avouer. C'est-elle qui vient d'ouvrir mon cœur à l'espérance.

LE MIERRE.

Elle t'aime ?

GREUZE.

Juge de mon ivresse.

LE MIERRE.

Ah! malheureux! as-tu donc oublié que c'est à la vertu que tu dois tes succès?

AIR: *En deux moitiés, dit-on, le sort.*

Ingénieux et délicat,
Toujours fidèle à la décence,
Jamais d'un trop vif incarnat
Tu n'as fait rougir l'innocence:
A son réveil mystérieux
La jeune vierge demi-nue,
Quand Greuze la montre à nos yeux,
De sa pudeur paraît vêtue.

Et tu abuserais de la faiblesse d'une jeune innocente?

GREUZE.

Peux-tu le soupçonner? Non, Le Mierre, ton ami ne saurait former un pareil projet; j'adore Thérèze et je lui offre ma main.

LE MIERRE.

Ta main?

GREUZE.

Oui.

LE MIERRE.

Tu sais qu'elle est accordée avec Alain; crois-tu que son père...

GREUZE.

Son père me la refuse, il est vrai; mais je forcerai son consentement en me fixant près de lui.

LE MIERRE.

Est-ce sérieusement que tu parles?

GREUZE.

Très-sérieusement.

LE MIERRE.

Très-bien, Greuze, très-bien; ton projet est charmant.

(Il chantonne.)

Loin de la ville, loin de la cour,
C'est sous l'ombrage
D'un verd feuillage
Qu'on peut goûter le bonheur et l'amour.

GREUZE.

Dis-moi, l'avons-nous jamais trouvé ce bonheur, dans les salons dorés qu'habite l'opulence?

LE MIERRE.

Nous y trouvons la renommée, et voilà le vrai bonheur pour le génie. Quoi! Greuze!

(Ici Thérèse et Marie paraissent dans le fond du théâtre; elles s'y arrêtent un moment, puis Marie entraîne sa sœur dans un cabinet où elles peuvent tout entendre.)

A peine entré dans la carrière, déjà placé près de nos plus grands peintres, tu vas briser tes pinceaux, tu renonces à la gloire?

GREUZE.

Je ne veux pas lui sacrifier mon bonheur.

LE MIERRE.

Si tu n'étais qu'un artiste ordinaire, je te dirais: Végète; qu'importe aux arts ton existence.

GREUZE.

Libre de tous liens, dégagé de ces lourdes chaînes dont nous charge l'opulence, je me livrerai tout entier à mon art. Ce n'est que dans la médiocrité que l'artiste trouve l'indépendance.

LE MIERRE.

Dis donc la misère et l'humiliation.

AIR: *Meprisant les loix de l'honneur.* (De la Chev. d'Eon.)

Regarde le faible arbrisseau,
Il cherche un appui tutélaire;
En se mariant à l'ormeau,
La vigne s'élance de terre.
Des mains d'un protecteur puissant
Reçois les palmes immortelles;
Le besoin éteint le talent,
Et Plutus lui donne des ailes.

GREUZE.

Mon travail ne me sera plus commandé par d'insolens Midas; seul j'y mettrai le prix.

MARIE.

Nous étions dans ce cabinet, nous avons tout entendu.

THÉRÈZE *(à Le Mierre)*.

Vous avez déchiré mon cœur, mais vous m'avez ouvert les yeux.

MARIE *(à part)*.

Comme j'ai bien fait de la faire écouter.

LE MIERRE.

Vous ne haïssez pas Alain ?

THÉRÈZE.

Non, monsieur Le Mierre, non ; Alain est l'ami de mon enfance ; je l'aime comme un frère ; je me suis accoutumée long-temps à le regarder comme devant être mon époux ; il convient à mes parens, et ce sera sans peine que je lui donnerai ma main, puisque mon père l'ordonne.

GREUZE.

Chère Thérèze !...

THÉRÈZE.

Promettez-moi de ne jamais me revoir.

LE MIERRE.

Il le doit, et j'en prends pour lui l'engagement.

QUATUOR.

AIR : *L'amour vient sans qu'on y pense.*

GREUZE, THÉRÈZE.

Triste raison, cruel devoir,
Lorsque nous te rendons les armes,
Sans murmurer, vous pouvez voir
Couler nos innocentes larmes.
Quand tu triomphes dans ce jour
Honneur ! soutiens notre courage :
Des sacrifices de l'amour,
Que l'amitié nous dédommage.

LE MIERRE, MARIE.

Triste raison, cruel devoir,
Quand mon ami / vous rend les
Lorsque ma sœur \ armes,
Sans murmurer, vous pouvez voir
Couler ses innocentes larmes.
Quand tu triomphes dans ce jour,
Honneur ! affermis son courage :
Des sacrifices de l'amour
Que l'amitié {la / le} dédommage.

de chagrin ; tu désunis son père et sa mère ; tu vas détruire la paix de ce chaume tranquille, où nous venions respirer le bonheur. Tu veux lui sacrifier ton talent... je ne le permettrai pas. C'est son père, c'est sa famille, c'est elle-même que j'armerai contre toi.

GREUZE.

Et que pensera-t-elle d'un pareil changement ? Comment pourrais-je jamais le lui annoncer ?

LE MIERRE.

Me crois-tu donc assez cruel pour l'exiger de toi ? le pourrais-tu ?... C'est l'amitié qui vient de te rendre à la gloire ; c'est l'amitié qui se charge de rendre Thérèze à la raison... Elle va venir... Eloigne-toi...

GREUZE.

Quoi, tu veux...

LE MIERRE.

Aimes-tu mieux que j'afflige son cœur devant toi ? Pourrais-tu résister à ses larmes, si elle était assez faible pour en verser ?

GREUZE.

Du moins ménage bien sa sensibilité.

LE MIERRE.

Crois-tu donc que je n'ai jamais senti l'amour ?.... Laisse-moi...

SCENE XVII.

LES MÊMES, THÉRÈZE, MARIE.

(A l'instant où Greuze va pour s'éloigner, Thérèze et Marie sortent du cabinet.)

THÉRÈZE *(lui présentant son anneau)*.

Monsieur Greuze, voilà votre anneau.

GREUZE.

Thérèze !

MARIE.

Nous étions dans ce cabinet, nous avons tout entendu.

THÉRÈZE (*à Le Mierre*).

Vous avez déchiré mon cœur, mais vous m'avez ouvert les yeux.

MARIE (*à part*).

Comme j'ai bien fait de la faire écouter.

LE MIERRE.

Vous ne haïssez pas Alain ?

THÉRÈZE.

Non, monsieur Le Mierre, non ; Alain est l'ami de mon enfance ; je l'aime comme un frère ; je me suis accoutumée long-temps à le regarder comme devant être mon époux ; il convient à mes parens, et ce sera sans peine que je lui donnerai ma main, puisque mon père l'ordonne.

GREUZE.

Chère Thérèze !...

THÉRÈZE.

Promettez-moi de ne jamais me revoir.

LE MIERRE.

Il le doit, et j'en prends pour lui l'engagement.

QUATUOR.

AIR : *L'amour vient sans qu'on y pense.*

GREUZE, THÉRÈZE.

Triste raison, cruel devoir,
Lorsque nous te rendons les armes,
Sans murmurer, vous pouvez voir
Couler nos innocentes larmes.
Quand tu triomphes dans ce jour
Honneur ! soutiens notre courage :
Des sacrifices de l'amour,
Que l'amitié nous dédommage.

LE MIERRE, MARIE.

Triste raison, cruel devoir,
Quand mon ami } vous rend les
Lorsque ma sœur } armes,
Sans murmurer, vous pouvez voir
Couler ses innocentes larmes.
Quand tu triomphes dans ce jour,
Honneur ! affermis son courage :
Des sacrifices de l'amour
Que l'amitié { la } dédommage.
{ le }

SCENE XVIII ET DERNIÈRE.

ACTEURS PRÉCÉD., MATHURIN, MATHURINE, ALAIN, CHARLOT, LOUISETTE, LE TABELLION.

(*Mathurin entre tenant Alain par la main, suivi du Tabellion et de toute sa famille; Thérèze en le voyant entrer va se jeter dans les bras de sa mère.*)

THÉRÈZE.

Ma mère!

MATHURINE.

Ton père le veut.

THÉRÈZE.

Je ne lui résisterai pas.

(*Tous se grouppent comme dans le tableau de Greuze, de l'Accordée de Village.*)

MATHURIN.

Placez-vous là, monsieur le tabellion... Thérèze, j'ai fait rédiger ton contrat de mariage avec Alain : es-tu prête de le signer, ma fille?

THÉRÈZE.

Oui, mon père.

ALAIN.

Chère Thérèze!...

MATHURIN (*A Greuze et à Le Mierre*).

Messieurs, vous serez les témoins de l'union et du bonheur de mes enfans.

LE MIERRE.

Oui, Mathurin.

MATHURIN (*donnant un sac de six cents livres à Alain*).

Alain, en te donnant ma fille, je te donne ce que j'ai de plus cher; je ne te recommande pas de la rendre heureuse, j'en suis sûr... Voilà deux cents écus pour sa dot.

LES
BÊTES SAVANTES,

FOLIE BURLESQUE

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

Théophile Marion,

PAR MM. DUMERSAN, THÉAULON ET DARTOIS;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 10 Juin 1813.

PRIX : 1 fr. 25 c.

PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET.

1813.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. GOBIN.....	M. *Edouard.*
CABRIOLINE, sa fille, faiseuse de tours de force.....	Mlle. *Betzy.*
JOLICOEUR, amant de Cabrioline et propriétaire de l'Éléphant.....	M. *Seveste.*
M. CANICHE, propriétaire de l'âne savant et des chiens dansans.....	M. *Chapelle.*
Mad. CANICHE, sa femme.....	Mad. *Bodin.*
CHARABIA, Auvergnat, propriétaire de l'ours.....	M. *Fontenay.*
BOSCO, petit bossu, propriétaire du chameau.....	M. *Guénée.*
SAPAJOU, propriétaire des singes, et faisant la parade en arlequin.....	M. *Laporte.*
JACQUOT, petit Savoyard montrant la marmotte.....	Mlle. *Virginie.*
M. FLANARD, amateur de parades...	M. *Hypolite.*
Mad. FLANARD, sa femme.....	Mad. *Duchaume.*
Le petit FLANARD, Mlle. FLANARD, enfans de Flanard.	Mlle. *Clémence.* Mlle. *Caroline.*
M. DUMARAIS, autre amateur de parades, et habitant du Marais.....	M. *Fichet.*
Un Marchand de Coco.....	M. *Lecomte.*
Foule de Curieux.	

La scène se passe à Paris, sur la place du Muséum.

LES BÊTES SAVANTES,

FOLIE BURLESQUE.

Le théâtre représente une place publique. A droite des acteurs, au premier plan, est la baraque des Singes, avec un tableau et un théâtre de parade; au troisième plan, du même côté, est la baraque de l'Ours, avec un tableau; dans le fond est une baraque fermée, sans tableau; au troisième plan, à gauche, est la baraque du chameau, avec un tableau; et au premier plan, du même côté, est la cabane du chien et de l'âne, avec un tableau analogue.

Au lever du rideau l'orchestre joue l'air : lon lan la, laissez-les passer. *Plusieurs personnes passent sur le théâtre en regardant les tableaux; ensuite arrivent M. et Madame Planard avec leurs deux enfans.*

SCENE PREMIERE.

M. Mad. FLANARD, le petit FLANARD et sa Sœur.

MAD. FLANARD

Allons donc, ma fille, ne marchez pas si vîte, et donnez la main à votre frère.

M. FLANARD

Eh bien, eh bien, madame Flanard, ne la gronde donc pas, c'est aujourd'hui dimanche.

Air : *Eh ! ma mère, est-c' que j' sais çà.*

Celui qui créa la terre
Pendant six jours travailla,
Et le septième, ma chère,
Enfin il se reposa ;
Vous avez, tout d'une haleine,
Prenant modèle sur lui,
Grondé toute la semaine,
Reposez-vous aujourd'hui.

LE PETIT FLANARD

Papa, arrêtons-nous un peu ici pour voir les bêtes.

Mad. FLANARD

Marchez, marchez, monsieur, on en trouve à chaque pas.

M. FLANARD

Celle-ci sont les plus savantes, madame Flanard, et je suis bien aise que mes enfans les voyent, çà leu donnera de l'émulation.

Air : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

En admirant le singe habile,
Mon fils voudra lui ressembler,
En voyant le lapin qui file
Votre fille voudra filer ;
Quelquefois le canard qui chante
Du plein-chant me donna le ton,
Et dans la péruche savante
Vous trouverez une leçon.

Mad. FLANARD

Jaimerais mieux aller aux Tuileries, voir le beau monde.

M. FLANARD

C'est çà, aux Tuileries, pour vous faire suivre comme dimanche dernier.

Air : *Tour-à-tour il chante Doris* (Gessner).

Dans ce jardin délicieux,
Par une coutume nouvelle,
Qu'une femme attire les yeux,
On court, on se presse autour d'elle ;
Lorsque je vois tant d'étourdis
Des belles profaner les traces,
Ils me prouvent bien qu'à Paris,
Le ridicule suit les Graces.

LE PETIT FLANARD.

Ah ! papa, papa, voilà la marmotte.

SCENE II.

Les Précédens, JAQUOT.

JAQUOT

Air : *gai, Coco.*

J'ramone, je décrotte,
Je fais voir la marmotte;
Dans mon état j' dégote
Les autres savoyards.

LE PETIT FLANARD.

Ah ! voyons son spectacle !

FLANARD.

Je n'y vois pas d'obstacle.

Mad. FLANARD.

Voyez le beau miracle,
Ça ne vaut pas deux liards.

JAQUOT.

C'te danseuse-là, je gage,
Tout comme un' autre est sage,
Elle n'est pas sauvage
Et dit dans son langage :

UN MARCHAND DE TISANNE.

(*Passant dans le fond.*)

V'là l' coco. (*ter*)

JAQUOT.

Ho !
N'en faut pas davantage
Au petit marmot.

(*Il fait danser la marmotte pendant la fin de ce couplet.*)

Donnez quelque chose pour la petite marmotte ?

FLANARD

Va-t-en, va-t-en, vilain petit marmottier, nous n'avons pas regardé ton spectacle... C'est un lapin, ta marmotte !

JAQUOT

Ils disent tous la même chose, ah ! si j'avais une petite baraque fermée comme les autres, je ferais ma fortune.

SCÈNE III.

Les Précédens, DUMARAIS.

DUMARAIS

Ah! voilà monsieur et madame Flanard avec toute la famille. Monsieur, madame, votre serviteur.

FLANARD

Ah! ah, bon jour monsieur Dumarais; par quel hasard dans ce quartier-ci?

DUMARAIS

Je me promène. Je suis las des parades du boulevard du temple, j'ai dit, je m'en vais aller un peu du côté de la place du Muséum, j'ai longé les quais et me voilà. On dit que toutes les bêtes se réunissent sur cette place.

FLANARD

Vous voyez, voilà beaucoup de monde. J'ai amené ma petite famille pour la régaler de çà.

DUMARAIS

Les parades sont-elles bonnes ici?

FLANARD

Mais oui, il y a un Arlequin qui n'est pas trop mauvais; il joue de la clarinette assez agréablement.

DUMARAIS

Chez qui joue-t-il?

FLANARD

Il joue pour les singes. L'ours aurait bien voulu l'avoir; mais le singe l'avait dans sa manche.

DUMARAIS

Vous êtes au courant.

FLANARD

Je suis amateur, je connais toutes les petites intrigues de coulisses; tenez, dernièrement nous avons eu dans la baraque voisine, une aventure qui a pensé faire manquer le spectacle.

Air : *de Marianne.*

L'âne au ratelier fait merveille ;
Pour manger, boire, il est charmant ;
Mais il se fait tirer l'oreille,
Quand il faut faire le savant.
Ce grand maussade
Fit le malade
Un certain soir qu'il était affiché,
Soit qu'on le batte,
Ou qu'on le flatte,
Ce paresseux prétend rester couché;
L'affaire était fort délicate;
L'âne eut l'air de céder enfin ;
Mais moi, je sais qu'en dessous main,
On lui graissa la patte.

DUMARAIS

Ah ! dame, il faut encourager les talens.

FLANARD

Sans doute... Je suis lié avec plusieurs directeurs : celui du chameau m'a donné mes entrées de faveur.

DUMARAIS

C'est toujours fort agréable. Moi, je les ai aux serins savans.

Mad. FLANARD

Ah çà, mon mari, allons-nous rester là deux heures.

FLANARD

Çà ne peut pas tarder à commencer.

Mad. FLANARD

Il n'est pas du bon ton d'aller au spectacle le dimanche, et d'ailleurs vous savez bien que ce jour-là...

Air : *de l'Avare.*

L'ours va dit-on à la campagne,
Y respirer un air plus frais,
L'âne part avec sa compagne
Pour dîner aux près Saint-Gervais.
Le singe court les aventures,
Le chien va chasser loin d'ici...
Dans ces spectacles aujourd'hui,
Nous ne verrions que les doublures.

FLANARD

Voilà l'Arlequin qui sort, je vais lui parler.

DUMARAIS

Vous le connaissez ?

FLANARD

Je suis très-lié avec lui, pour lui avoir offert de tems en tems une prise de tabac.

SCENE IV.

Les Précédens, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *sortant de sa baraque.*

Allons, messieurs, mesdames, c'est le moment, c'est la bonne heure.

FLANARD, *à M. Dumarais.*

Je vais lui parler, vous allez voir... Bonjour, M. Arlequin.

ARLEQUIN

Bonjour, monsieur... Donnez-moi donc une prise de tabac?

FLANARD, *à Dumarais.*

Voyez-vous, il me connaît.

ARLEQUIN, *prend la prise et le repousse.*

Rangez-vous donc un peu en arrière! vous n'entrez pas et vous obstruez le passage.

DUMARAIS, *à Flanard.*

Comme il nous pousse.

FLANARD

Il est drôle, n'est-ce pas? c'est un lazzis... il m'a donné un coup de pied dans la cheville!

Mad. FLANARD

Oui, il est malhonnête, votre Arlequin. Allons, allons, monsieur, restez ici, si vous voulez, je vais avec ma fille aux Tuileries.

DUMARAIS

Allons y faire un tour, il est de bonne heure, nous reviendrons.

FLANARD, *à Dumarais.*

Où dînez-vous?

DUMARAIS

Çà dépend.

Air : *du Printems.*

Je sais choisir, en homme habile,
L'heure propice à mes projets ;
Quand je veux déjeûner en ville,
Je vais dîner dans le marais ;
Je dîne après sur l'autre rive ;
Et puis le soir je vais enfin,
Quand l'heure du souper arrive,
Dîner dans le quartier d'Antin.

FLANARD

Nous avons mangé un morceau avant de sortir : nous irons ce soir au café d'Apollon, et nous verrons encore le spectacle en buvant une bouteille de bierre.

DUMARAIS

Vous avez une furieuse rage de spectacle; pour moi, j'en suis bien guéri... il m'est arrivé dernièrement un accident... Tenez, voyez les marques.

(*Il lui montre une égratignature qu'il a au visage.*)

Air : *de l'Enfantine.*

Les animaux, par justice,
S'assemblèrent dans la lice,
Pour jouer au bénéfice
D'un cerf qui se retirait.
Le spectacle finissait,
On en était au ballet,
Quand un censeur indiscret,
Leur lache un coup de sifflet.
A ce signal de cabale
Les chiens sautent dans la salle,
Toute la troupe infernale
Franchit bientôt les quinquets.
Les roquets
Fière de leurs succès,
De nos freluquets
Mordent les mollets,
Et les éperviers
Courent des premiers
Sur les usuriers,
Ainsi que sur les huissiers ;
Partout leur fureur éclate :
L'ours qui prétend qu'on le flatte,
Va donner un coup de patte
A ceux qui l'ont critiqué.
Le beau sexe provoqué,
Par un singe est attaqué,
A mainte auteur effrayé
L'âne donne un coup de pié ;
Dans un coin j'étais paisible
Pendant ce combat terrible,
Quand un dindon irrascible

Sur moi fond avec fureur.
Plein d'ardeur
A cet agresseur
Je veux par malheur
Montrer ma valeur,
Nous nous culbutons,
Bientôt nous roulons,
Ce choc peu commun,
Surprend, étonne, chacun,
Le dindon avec audace,
De ses deux ailes, m'enlace
Tellement, que sur la place,
Tous deux nous ne fesions qu'un.

FLANARD

Ah! c'est un coup de dindon que vous avez là! Décidément la parade ne commence pas, allons jusqu'aux Champs Elysées.

Mad. FLANARD

C'est fort heureux.

Air : *Tout çà passe.*

De toutes sortes de gens
On y rencontre la foule.

DUMARAIS.

Des enfans, des cerfs-volans,
Et la rivière qui coule.

FLANARD.

Des buveurs qui font la poule,
Et sur les gazons naissants,
Et la fillette, et la boule,
Tout çà roule (*bis.*) en même tems.

SCÈNE V.

ARLEQUIN.

Entrez, messieurs et dames, entrez. C'est singulier comme cette place est déserte aujourd'hui. Je voudrais bien savoir ce que c'set que cette nouvelle baraque qui a été construite là, hier soir.

SCENE VI.

ARLEQUIN, JOLICŒUR, *sortant de la baraque du fond.*

JOLICŒUR

Me voilà donc établi sur cette place, où l'on m'a dit que

mademoiselle Gobin venait le plus souvent charmer les yeux du public. Est-il possible que la plus aimable des femmes soit réduite à faire des tours de force, des équilibres et des sauts périlleux, pour éviter les dangers de la capitale.

Air: *de Voltaire chez Ninon.*

Qu'ai-je donc à me récrier,
Cette conduite est très-louable.
Elle a mieux aimé travailler
Que de cesser d'être estimable;
Et d'ailleurs cet état charmant,
Pour elle avait plus d'une amorce,
A Paris vivre honnêtement,
Souvent c'est faire un tour de force.

ARLEQUIN, *à part.*

Voilà une figure qui ne m'est point inconnue.

JOLICOEUR

Informons-nous à quelqu'un des détails relatifs à cette charmante infortunée.

ARLEQUIN

Je crois que c'est un jeune homme qui m'a prêté de l'argent dans le tems que j'étais riche. Mettons notre masque.

JOLICOEUR

Voilà un homme qui m'a l'air d'être un des artistes habitans de cette place ! monsieur l'Arlequin.

ARLEQUIN

Monsieur ?

JOLICOEUR

Pourriez-vous me donner quelques renseignemens sur une mademoiselle Gobin....

ARLEQUIN

Monsieur, pour qui me prenez-vous, je ne donne de renseignemens sur personne.

JOLICOEUR

Ah ! ah ! ce son de voix m'est connu, je ne me trompe pas.

ARLIQUIN

Monsieur, que voulez-vous dire.

JOLICOEUR

Air: *Vaudeville des Deux Edmon.*

Malgré ce costume fantasque,
Tu ne peux te cacher, beau masque,
Ta voix me rappelle tes traits,
Je te connais.

ARLEQUIN.

Oh ! la maudite connaissance !

JOLICŒUR.

Tu me dois de l'argent, je pense,
Et sans doute tu me payeras.

ARLEQUIN.

Tu ne me connais pas.

JOLICŒUR

Allons, allons, lève le masque.

ARLEQUIN, *levant son masque.*

Parbleu ! c'est jouer de guignon.

JOLICŒUR

C'est çà, c'est monsieur Sapajou, le plus brillant, le plus scintillant des incroyables de Cahors, qui roulait voiture, qui...

ARLEQUIN

Eh pourquoi pas.

Air : *De la Cinquième Édition.*

Comme un autre j'eus un cheval,
Un déficit vint me surprendre,
Et pour nourrir mon animal
Je fus obligé de le vendre.
Ce n'est pas tout, vois en effet,
Comme de nous le sort se joue,
J'ai vendu le cabriolet
Pour y faire mettre une roue.

JOLICŒUR

Que diable fais-tu ici, sous ce costume.

ARLEQUIN

L'amour.

JOLICŒUR

Tu es amoureux ?

ARLEQUIN

D'une femme charmante; et dans l'espoir de l'obtenir, je me suis jeté dans un état qui me rapproche d'elle.

JOLICŒUR

Tu t'es fait Arlequin.

ARLEQUIN

Et je montre des singes savans.

JOLICŒUR

Des singes savans, et que savent-ils.

ARLEQUIN

Faire des grimaces ; c'est une science.

Air : *De la Bourbonnaise.*

Quoiqu'on dise et qu'on fasse,
Chacun a sa grimace ;
Le poltron feint l'audace,
Le fat devant sa glace
Voit comment il rira,
Ha, ha, ha, ha !
Vieille qui nous agace,
Coquette qui menace,
Ami qui nous embrasse,
Sot qui fait l'important,
Ah ! ce n'est que grimace,
Mon singe en fait autant.

Et toi, Jolicœur, que viens-tu faire à Paris ?

JOLICOEUR

Fortune, mon ami, si je peux.

ARLEQUIN

C'est ce que tu peux faire de mieux, tu as donc quitté ta direction de Cahors.

JOLICOEUR

Je m'y suis ruiné, à force de jouer de bons ouvrages.

Air : *Je loge au quatrième.*

J'y jouai tous nos grands poëtes,
Dancourt eut quelques succès ;
Regnard ne fit pas trois recettes,
Et Molière n'en fit que deux.
Crébillon ne me soutint guères,
Voltaire en trois jours m'arriéra,
Racine embrouilla mes affaires,
Et Corneille me ruina.

Mes abonnés m'ont quitté ; plusieurs ont fait comme toi, ils ont oublié de me payer.

ARLEQUIN

Eh bien, je veux m'acquitter envers toi. J'avais mes entrées à ton spectacle je te les donne au mien.

JOLICOEUR

C'est çà, tu me payes en monnoie de singe.

ARLEQUIN

Je ne suis pas le seul qui s'aquitte comme cela ; mais dis-moi, quelle entreprise viens-tu faire ici ? suivrais-tu la même carrière que moi ?

JOLICOEUR

J'amène, pour attirer la foule, un animal sur lequel je compte beaucoup pour ma fortune.

ARLEQUIN

Qu'est-ce que c'est ? un pélican, un cheval savant, un hippotame, un crocodile?

JOLICOEUR

Mieux que cela : mais c'est mon secret.

ARLEQUIN

Tu me fais causer, et voici l'heure de la recette, il faut que j'en profite : car mon voisin l'ours cherche à m'enlever en même tems mes pratiques et ma chère Cabrioline.

JOLICOEUR

Comment ?

ARLEQUIN

Adieu, adieu ! je te reverrai

(*Il rentre dans sa cabane.*)

SCÈNE VII.

JOLICOEUR, *seul.*

Cabrioline ! c'est le nom sous lequel on m'a dit que mademoiselle Gobin exerçait ses talens ; est-ce que nous serions rivaux? ah parbleu, voici le père Gobin, je vais éclaircir cela.

SCENE VIII.

JOLICOEUR, GOBIN.

JOLICOEUR

Bonjour, monsieur Gobin.

GOBIN

Ah, ah, c'est vous monsieur Jolicœur.

JOLICOEUR

Comme vous voyez, toujours le même, et toujours plus amoureux de votre charmante fille.

GOBIN

C'est fort bien mon ami, mais l'amour sans argent n'est qu'une maladie.

JOLICOEUR

Est-ce que vous seriez malade ?

GOBIN

Oui, mon ami !... ah ! çà !... j'ai su que vous aviez été forcé de fermer votre spectacle de Cahors, à la même époque où le feu a pris à ma troupe de marionnettes.

JOLICOEUR

Ce que c'est que d'avoir des acteurs de bois.

GOBIN

Ah mon dieu, toute ma troupe a été flambée dans un instant; si vous aviez vu ce coup-d'œil là, c'était cruel.

Air : *Vers le temple de l'Hymen.*

La petite Cendrillon
Etait dans sa cheminée,
O fatale destinée,
Le feu prend à son menton ;
Près d'elle l'amoureux grille,
Le feu gagne chaque fille,
De la flamme qui pétille,
Je veux sauver Cendrillon.
D'elle aussitôt je m'approche,
Pour la mettre dans ma poche,
Ce n'était plus qu'un tison.

JOLICOEUR

Vous n'avez pas cherché à vous relever de ce désastre.

GOBIN

Si fait : voyant que les spectacles des bêtes étaient en vogue, et n'ayant pas le moyen d'acheter des animaux chers, je me mis à instruire des puces et des mouches.

JOLICOEUR

C'était une troupe économique.

GOBIN

Air : *du Vaud. de Partie-Carrée.*

Je vendis mes puces jolies,
Qui savaient trainer un canon,
Et je fis voir des mouches très-hardies,
Qui se battaient à l'espadon,
Je crus alors ma fortune gagnée,
Mais hélas ! voyez mes malheurs :
Un soir il vint une araignée ;
Qui mangea mes acteurs.

JOLICOEUR

Heureusement que vous pouviez les remplacer facilement.

GOBIN

Bah ! je voulus faire l'éducation d'une petite souris blanche.

JOLICOEUR

Un chat la croqua, peut-être...

GOBIN

Non, elle mourut, entre mes bras, d'une fluxion de poitrine.

JOLICOEUR

Vous n'étiez pas heureux en élèves.

GOBIN

Je m'étais ruiné pour l'éducation de ma fille, je l'avais mise dans un des plus fameux pensionnats de la capitale; je me dis: au moins je n'aurai pas tout perdu, ma fille va me payer l'intérêt de mon argent, elle doit être un prodige de talens.

JOLICOEUR

Eh bien ?

GOBIN

Eh bien, mon cher ami.

Air : *de Lisbeth.*

Je voulus beaucoup dépenser,
Afin de la rendre accomplie,
On ne l'instruisait qu'à danser,
A chanter, surtout à valser,
Puis à jouer la comédie,
Ma fille dans sa pension,
Devint une femme divine,
Grace à cette éducation,
J'en ai fait *(bis.)* une baladine.

JOLICOEUR

On ne m'avait donc pas trompé.

GOBIN

Encore si j'avais pu la faire entrer danseuse à l'Opéra, cela aurait été une consolation pour mes vieux jours.

Air : *de Catinat.*

Quand l'âge viendra m'accabler,
Avant de quitter ma famille,
Pour tâcher de me consoler,
J'aurais dit à ma tendre fille:
De la vertu l'on te parla,
J'aurais pu te guider sans doute,
Mais je te laisse à l'Opéra,
Te voilà sur la bonne route.

Convenez qu'il est bien cruel pour un père de voir sa fille faire des culbutes dans les rues, et tourner sur place avec deux épées sur les yeux ! çà m'arrache des larmes.

JOLICOEUR

Pauvre père.

GOBIN

Mon ami, en tournant ainsi, elle a tourné la tête à tous nos voisins. Nous sommes ici entourés de bêtes, dont les propriétaires sont devenus fous de Cabrioline, c'est son nom d'artiste.

JOLICOEUR

Et en aimerait-elle quelqu'un ?...

GOBIN

Ah ! ils ne sont pas très-aimables. Nous avons M. Charabia, propiétaire de l'Ours, et qui en est un lui-même ; M. Bosco, qui ressemble au Chameau qu'il montre, par une légère éminence qui s'élève sur son dos avec assez de grace ; M. Arlequin Sapajou, qui en remontrerait à ses Singes pour le ridicule.

JOLICOEUR

Que de rivaux!

GOBIN

Ce n'est pas tout ! nous avons encore le fils de monsieur et madame Caniche, couple fidèle s'il en fut, propriétaire des chiens dansans, et de l'âne savant.

JOLICOEUR

J'espère que vous n'avez donné nul espoir à tous ces gens-là.

GOBIN

Au contraire, mon ami ; mais je n'ai pas pu faire autrement : j'étais dans la détresse, ils m'ont ouvert leur bourse, j'y ai puisé ; maintenant ils me redemandent l'argent dont je leur ai fait des billets, et m'offrent quittance, si je leur donne ma fille en mariage. Eh ! tenez, j e vois déjà une de mes créancieres.

JOLICOEUR

Parlez-lui, je ne vous quitte pas.

SCÈNE IX.

Les mêmes, CHARABIA.

CHARABIA, *sortant de la baraque de l'Ours.*

Ah ! mouchieux Gouban, vous êtes en chouciéta ?

GOBIN

Vous voyez, monsieur Charabia.

CHARIABIA

Chest que j'a à vous parla d'une affare, voya vous.

GOBIN

Eh ! mon dieu, monsieur, je sais bien ce qui vous amène.

CHARABIA

Mon billet écheoit au jour d'aujourd'hui, et il me faut moun argiant ou la main de la jioulie petite madamigelle Cabriolina.

JOLICOEUR

Eh ! monsieur Charabia, y pensez-vous?

CHARABIA

Da quoi vous méla-vous.

Air : *de la danse de l'Ours.*

Ja posseda,
Pour fera
Fortuna,
Oun ours étonnant,
Par son talant,
Mon chpectaq' charmera,
Quand il joindra,
Madmigella,
Cabriolina,
C'est qu' l'ours vous dégotte,
L'pus fort pour la gavotte,
Et qu'tout d'go,
Je veux l'metr près d'ma belle,
Et qui danse avec elle
L' fandango.
La foule alors viendra,
Pour c' couple la,
Et v'la qu'ma
Fortuna sa fera.

SCENE X.

Les mêmes, BOSCO,

BOSCO, *sortant de la baraque du chameau.*

Eh bien, eh bien, messieurs, qu'est-ce que vous chante ce gros ours de Charabia, ah! comme son pensionnaire et lui sont bien assortis; ah! ah! ah!

CHARABIA

Ah! dita donc, la pella se moqua du fourgon; vous n'êtes pas mal avec votre chameau, M. Bosco!

BOSCO

Ah! parce que j'ai une légère bosse! tant mieux, tous les bossus ont de l'esprit; ah! ah! ah.

JOLICOEUR

Prenez garde, vous n'êtes que contrefait.

BOSCO

C'est bon, messieurs, rira bien qui rira le dernier. Je suis un drôle de corps, et si la nature m'a tourné le dos, la fortune n'en a pas fait autant, ah! ah! ah! allons, allons, monsieur Gobin, prenez-moi pour gendre, je suis en bonne route, mon dromadaire et moi nous irons loin.

Air : *de la Boulangère.*

On a déjà vu mon chameau,
En Turquie, en Ecosse,
Tout le monde l'a trouvé beau,
J'ai fait un bon négoce.
C'est étonnant,
Comme à présent,
On donne dans la bosse,
Vraiment,
On donne dans la bosse.

Avec Lays, Mondor perdant
Tout l'or de son négoce,
Vient dire à cet objet charmant,
Je te donne carosse;
Il se croit aimé tendrement...
Il donne dans la bosse,
Vraiment,
Il donne dans la bosse.

La jeune Lise s'arrondit,
Deux mois après sa noce,
Le gros Jean son époux lui dit,
Dans un transport précoce :

Tu feras mon portrait vivant !
Il donne dans la bosse,
Vraiment,
Il donne dans la bosse.

GOBIN.

Mon cher monsieur Bosco, j'ai peur que ma fille ne veuille pas y donner.

BOSCO

Çà m'est égal... il faut qu'elle, ou vous, me payez le billet souscrit Gobin et au dos duquel je veux voir un *pour acquit* tracé de la main de l'amour. (*il rit.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

JOLICOEUR

Ce petit bossu est très-drôle !

SCENE XI.

Les Précédens, M. et Mad. CANICHE.

GOBIN

Ah ! mon dieu ! pour m'achever de peindre, voilà M. et madame Caniche ! la chienne de visite.

MAD. CANICHE

Air : *de l'Allemande des Landes.*

Accourez, accourez, passans,
Pour voir les chiens savans.
Ils dansent, mes jolis toutous,
Ainsi que des bijoux.
D'une jeune doguine,
J'ai fait ma colombine,
Et d'un petit carlin,
J'ai fait mon arlequin.

CANICHE.

Mon père noble est un barbet,
D'une fière ascendance,
Pour valet,
J'ai pris un roquet,
De comique figure.

MAD. CANICHE.

J'ai pris pour ma soubrette,
Une fine levrette,
Sous l'habit de marquis,
Mon bichon estexquis.

Accourez, etc.

CANICHE

Bon jour, monsieur Gobin, nous venons, ma petite bichonne et moi, vous rappeller votre promesse.

GOBIN

Ah! monsieur Caniche, je suis dans un grand embarras.

Mad. CANICHE

Nous allons vous en tirer, c'est pour cela que nous venons mon toutou.

GOBIN

Ah! je sais d'avance ce que vous m'allez dire.

CANICHE

Mon fils loup-loup est amoureux de votre fille au point qu'il en perd la tête... Vrai, j'en ai de l'inquiétude, parce qu'il a toujours été un peu braque.

Mad. CANICHE

C'est comme son père, il chasse de race.

CANICHE.

Mais ce sera le meilleur mari... il sera fidèle comme madame Caniche...

Mad. CANICHE.

Il a toujours eu de si bons exemples sous les yeux.

CANICHE

Ah! c'est que ma femme et moi, nous ne vivons pas comme chiens et chats.

Mad. CANICHE

Mon mari n'est pas hargneux du tout.

CANICHE

Si je l'étais, ma petite femme me montrerait les dents.

Mad. CANICHE

Je défie que l'on trouve à mordre sur nous.

GOBIN

Mais, madame Caniche, où monsieur votre fils a-t-il donc vu ma fille, pour en être devenu amoureux?

CANICHE

Air: *adieu, je vous fuis bois charmans.*

C'est l'été dernier à St.-Cloud,
On était dans la canicule,
Un beau soir entre chien et loup,
Il la voit et soudain il brûle;
Il l'aima, je ne sais comment,
Quoiqu'elle soit des plus gentilles,
Car il en fut reçu vraiment,
Comme un chien dans un jeu de quilles.

JOLICOEUR

Allons, madame, mademoiselle Cabrioline a des engagemens de cœur, et personne ne la forcera à les sacrifier.

CANICHE

Alors on nous payera.

CHARABIA

Et moi aussi.

BOSCO

Et moi aussi.

Mad. CANICHE

Elle a donné des espérances à mon fils, et elle en a reçu un sentiment et un collier.

BOSCO

Elle m'a laissé mettre à ses genoux.

CHARABIA

Elle a dansé avec moi la minuet.

SCENE XII.

Les Précédens, ARLEQUIN.

ARLEQUIN

Elle m'a fait des mines.

BOSCO

Je soutiendrai mes droits. Je suis rond, je me redresserai contre l'injustice.

JOLICOEUR

C'est ce qui peut vous arriver de plus heureux.

CHARABIA

Air : *Vive le vin de Ramponeau.*

C'est moi qui serai son époux !
J'en jure sur mon âme !

JOLICŒUR.

Messieurs, elle n'est pas pour vous.

GOBIN.

Allons, mes amis, filez tous
Doux !

TOUS.

Entendez donc la raison
Et cédez sans façon
A l'ardeur qui m'enflamme.

Moi je crierai le plus fort,
Et, dussai-je avoir tort,
Elle sera ma femme.

TOUS.

C'est moi; etc.

GOBIN

La voilà, la voilà elle-même!

JOLICOEUR

Légère comme le Zéphire!

SAPAJOU

Fraîche comme la rose!

BOSCO

Entourée d'amateurs qui suivent ses traces!

SCENE XIII.

Les Précédens, CABRIOLINE, un petit Paillasse, un orgue de Barbarie, Foule de Curieux. (*On étend un tapis et Cabrioline n'arrive qu'après le premier chœur.*)

Air: *Pour sebien divertir. (du pauv. Diable.)*

Nous venons sur les pas
De la belle danseuse,
Admirer des appas
Comme l'on n'en voit pas.

CABRIOLINE, *arrivant et saluant.*

Messieurs, je suis heureuse
De plaire tous les jours
A la foule nombreuse
Qui vient pour voir mes tours.
Pour mériter votre bonté flatteuse
Je tournerai,
Je cabriolerai,
Et puis je recommencerai.

TOUS.

Nous venons sur les pas, etc.

GOBIN

Ma fille, il ne s'agit pas en ce moment de tours de force, voilà quelque chose de bien plus sérieux. Il faut faire un choix entre tous ces messieurs, qui me tourmentent et qui t'adorent.

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Messieurs mes adorateurs,
Vous me répétez sans cesse,
Que par mes traits, ma jeunesse,
Je suis la reine des fleurs.
Vos animaux, je vous jure,
En pareille conjoncture,
Sont pour vous de triste augure,
Et n'annoncent rien de bon.
Pour l'époux qu'on me propose,
Puisque je suis une rose,
Je ne veux qu'un papillon.

JOLICOEUR, *se mettant auprès d'elle.*

Me voilà.

CABRIOLINE

Jolicœur !

JOLICOEUR

Tu demandais un papillon, j'ai volé près de toi.

GOBIN

Allons, allons, ma fille, prononce sur-le-champ.

CABRIOLINE

Un moment, mon père.

Air : *Voilà comme dansait maîtresse.* (*du Pélerin.*)

Je ferai pour le mariage
Comme partout font les sauteurs.
D'abord par quelque badinage
On amuse les spectateurs.
L'instant d'après l'on se hasarde
A faire des tours plus fameux !
Mais à deux fois l'on y regarde
Pour faire le saut périlleux.

TOUS

Prononcez, prononcez.

JOLICOEUR

Messieurs, je me mets aussi sur les rangs.

GOBIN

Un moment, messieurs... je veux rétablir mes affaires, et puisque je me suis ruiné avec les chef-d'œuvres des gens d'esprit, je me ratrapperai peut-être avec un spectacle de bêtes. Je vous engage à choisir parmi vous celle qui mérite le mieux les honneurs de la direction, et les autres se soumettront à ses lois.

CHARABIA

L'idée est bonne... C'est mon ours qui doit l'emporta.

SAPAJOU

C'est mon singe.

BOSCO

C'est mon chameau.

CANICHE

Ce sont mes chiens.

Mad. CANICHE

C'est l'âne savant de mon fils.

JOLICOEUR

Ah! messieurs, comme vous vantez vos bêtes, vous ne pouvez être juges et parties... Choisissez quelqu'un qui vous mette d'accord ; mais souvenez-vous que cette cabane renferme pour vos animaux le plus puissant rival, et que tous baisseront pavillon devant lui!

CANICHE

Je le veux bien.

SAPAJOU

J'accepte le défi, au nom de tous mes rivaux.

CHARABIA

Mais, qu'est-ce qui jugera?

SCENE XIV.

Les Précédens, DUMARAIS, FLANARD, Mad. FLANARD, les Enfans.

FLANARD

Ah! quelle catastrophe! quelle catastrophe!

SAPAJOU

Qu'y a-t-il donc, monsieur Flanard?

FLANARD

Vous connaissez bien les dindons savans qui dansaient si joliment sur de la taule rouge?... eh bien ce spectacle vient de fermer.

TOUS

Est-il possible?

FLANARD

Air : *De la parole.*

Ces animaux intéressans
Charmaient par l'esprit, les manières,
Et leur directeur fit long-tems
Avec eux de bonnes affaires.
Hier le sort osa frapper
Cet homme exempt de tout reproche.
La recette vint le tromper,
Et n'ayant pas de quoi souper,
Il mit ses danseurs (*bis*) à la broche.

SAPAJOU

Eh ! messieurs, voilà l'homme qu'il nous faut... M. Flanard est notre juge né.

FLANARD

Messieurs, de quoi s'agit-il ?

CANICHE

Du mérite de nos animaux !

FLANARD

Je suis à même de juger cela !

CABRIOLINE

De mon bonheur.

CHARABIA

Ah ! ne chercha pas à corrompre le juge.

GOBIN, *montrant le balcon de parade.*

Voilà un tribunal digne de lui.

DUMARAIS

Quel honneur pour vous !... monsieur Flanard ! j'en suis jaloux.

JOLICOEUR, *à Dumarais.*

Monsieur, si vous voulez être conseiller.

DUMARAIS

Volontiers, monsieur.

JOLICOEUR

Monsieur Gobin sera rapporteur. En place ; chacun plaidera pour son élève... nous sommes les avocats et voilà le parquet. (*Flanard monte sur le théâtre de parade avec Dumarais.*)

FLANARD

Viens auprès de moi, ma femme, tu opineras du bonnet.

(Madame Flanard se place de l'autre côté, près de son mari.)

Air: *A boire, à boire.*

Silence, silence, silence,
L'audience
Commence,
Allons messieurs les avocats
Parlez, mais ne bavardez pas.

CHŒUR.

Allons messieurs les avocats
Parlez, mais ne bavardez pas.

CHARABIA, *avançant.*

Je plaide pour monsieur l'Ours contra toutes les autres bestia-

Air: *C'est le meilleur homme du monde.*

Dans un coin toujours retiré,
Ne faisant du mal à personna,
De chacun il est admiré
Sans qu'il se fâche ou qu'il s'étonna.
Il mangia du matin au soir,
Bref, il est de si bonne étoffa,
Que tous ceux qui viennent lou voir
Lou prenna pour un philosopha.

SAPAJOU

Les Singes, messieur, les Singes, les animaux qui ressemblent le plus à l'homme.

Air: *J'aime ce mot de gentillesse.*

En leur faveur si je réclame,
C'est qu'ils unissent bien souvent
A la malice de la femme
La gentillesse d'un enfant.
De bonne foi, je vous jure,
A Paris bien des importans
De mes singes ont la figure
Sans en avoir tous les talens.

BOSCO

Le Chameau, messieurs, le Chameau, sobre, courageux infatigable.

Air: *Une fille est un oiseau.*

Mon chameau, dans tous les tems,
Doit avoir la préférence
Par sa force, sa prudence
Et par ses rares talens;
On connait son abstinence,
On connait sa patience,
On connait sa complaisance,
Il est l'image, en deux mots,
De ces maris bonnes âmes,
Qui veulent bien que leurs femmes
Leur mettent tout sur le dos.

Dumolard, Henri François Étienne Elizabeth Urcel

CALLOT
A NANCY,

COMÉDIE ANECDOTIQUE EN UN ACTE,

EN PROSE ET EN VAUDEVILLES,

PAR MM. DUMOLARD ET MARIO Cᵗᵉˢ.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 26 Juin 1813.

Précédée d'une NOTICE sur *JACQUES CALLOT* et ses Ouvrages.

PRIX, 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez Mᵐᵉ. MASSON, Libraire-Éditeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue de l'Échelle, N°. 10, au coin de celle Saint-Honoré.

Imprimerie de DELAGUETTE, rue Saint-Merry, N°. 22.

1813.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CALLOT, graveur-dessinateur, ...	M. Henry.
EUGÉNIE CALLOT, sa sœur aînée, .	Mme. Bodin.
M. DE VERSEUIL, étranger fixé à Nancy, ...	M. Fontenay.
AGATHE KUTTINGER, sa pupille, .	Mlle. Rivière.
MAUVOISE, sculpteur en bois des caricatures de Callot, ...	M. Hypolite.
ADRIEN HENRYET, jeune élève de Callot, ...	Mlle. Minette.
LE CHEVALIER DE VALBEL, officier des gardes du duc de Lorraine, amoureux d'Agathe, ...	M. Isambert.
CHOEURS de Modèles grotesques.	

La scène se passe à Nancy, en 1633, chez Callot.

Le théâtre représente l'attelier de cet artiste. On voit épars dans l'attelier, des tableaux, des dessins, des gravures, des porte-feuilles, etc. A la droite du spectateur, la table de Callot; plus loin, une fenêtre. A la gauche, la table d'Adrien; celle de Mauvoise, sur laquelle on aperçoit beaucoup de figures grotesques en bois, des outils, etc. Plus loin, une porte; une autre porte dans le fond du théâtre.

NOTICE

SUR

JACQUES CALLOT.

JACQUES CALLOT naquit à Nancy en 1593, de Jean Callot, héraut d'armes du duc de Lorraine. Ce dernier était fils de Claude Callot, exempt des gardes-du-corps de Charles III, duc de Lorraine, et l'un des plus vaillans hommes de son temps.

Dès l'âge de douze ans, Callot, contrarié dans son goût pour les arts par sa famille qui ne connaissait d'autre gloire que celle des armes, s'échappa de la maison paternelle pour se rendre à Rome. Mais bientôt, manquant d'argent, il se vit obligé, pour continuer son voyage, de suivre une troupe de Bohémiens. Ramené chez ses parens, il s'enfuit de nouveau, fut encore ramené, et enfin il retourna à Rome pour la troisième fois avec le consentement de son père, qui, tout entiché qu'il était de sa noblesse, ne crut pas devoir s'opposer plus longtemps à une vocation aussi décidée.

Callot reçut les leçons de Philippe Thomassin, célèbre graveur français. Le jeune élève, bien fait, d'une physionomie agréable, et d'une humeur aussi enjouée que ses compositions, plut beaucoup à madame Thomassin; mais il perdit l'amitié de son maître, dont cette disgrace le força de quitter l'attelier.

Il se rendit à Florence où le grand-duc Côme II de Médicis fut son Mécène. Jusqu'à la mort de ce prince, Callot acheva de s'instruire et commença de s'illustrer. De retour à Nancy, le duc de Lorraine, Charles IV devint son bienfaiteur; et bientôt la réputation de l'artiste s'accrut avec le nombre de ses chefs-d'œuvre. Les plus estimés sont ses Foires, ses Supplices, ses Malheurs de la guerre, ses Siéges, ses Vues, sa grande et petite Passion, ses Eventails, son Parterre, ses Tentations de S.-Antoine, son Martyre des Innocens, ses Gueux contrefaits, son Carrousel, ses Vues du Pont-Neuf, ses Caprices, etc. etc.

Connaissant le penchant quel que nous avons à rire

des difformités naturelles, il les accumulait avec tant de vérité, dans ses fantaisies, ses grotesques, ses pygmées, que le nom de figures de Callot est devenu proverbe.

Le succès de sa gravure représentant le Siége de Bréda, faite par ordre de l'infante des Pays-Bas, fit desirer à Louis XIII, ou plutôt au cardinal de Richelieu, d'avoir les siéges de la Rochelle et de l'île de Ré gravés de sa main. Callot se rendit à Paris, et surpassa les desirs du cardinal qui fit de vains efforts pour l'y retenir.

L'artiste retourna dans sa patrie; il y était en 1633, lorsque Gaston de France, duc d'Orléans, et frère de Louis XIII, se retira près du duc Charles IV, dont il épousa la sœur, Marguerite de Lorraine. Pendant son séjour en cette ville, Gaston, accompagné du comte de Manleuvrier, son ami, passait souvent des heures entières dans l'attelier de Callot.

Cependant le mariage de ce prince, fait sans le consentement de son frère, avait irrité le monarque, qui bientôt, suivi de son ministre tout-puissant, du maréchal d'Effiat, et d'une bonne armée, vint mettre le siége devant Nancy.

Après la reddition de cette place, le cardinal, toujours jaloux d'éterniser les monumens de sa gloire, voulut charger Callot de graver le siége de Nancy: « Je me » couperais plutôt le pouce, répondit cet artiste, que de » rien faire contre l'honneur de mon prince et de ma » patrie. » Loin d'être blessé de ce refus, le cardinal fut charmé des sentimens de Callot, et le roi lui-même dit au duc de Lorraine qu'il était bien heureux d'avoir de tels sujets.

Une forte pension du monarque ne put arracher Callot à sa patrie; il y mourut en 1635, âgé de quarante-deux ans et sans postérité, quoiqu'il se fût marié.

On inscrivit sur son tombeau cette épitaphe:

En vain on ferait des volumes
Sur les ouvrages de Callot:
Pour moi, je n'en dirai qu'un mot:
Son burin vaut mieux que nos plumes.

CALLOT A NANCY,

COMÉDIE-ANECDOTIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADRIEN, MAUVOISE, Grouppes de Personages grotesques destinés à servir de modèles à Callot.

GROUPPE DE MODÈLES.

AIR : *Ce souper délectable* (des Expédiens).

Gloire au graveur aimable
Qui fait notre bonheur,
Et dont l'art secourable
Met à prix la laideur.

UN MODÈLE.

Je pense, mes chers confrères,
En vous voyant tous,
Qu'on n'en rencontrerait guères
De plus laids que nous;
Mais pour la carricature,
Si Callot choisit nos traits,
Les torts de la nature
Sont des bienfaits.

TOUS LES MODÈLES.

Gloire au graveur aimable, etc.

ADRIEN.

Bravo, monsieur Mauvoise, voilà des modèles dignes de mon maître.

MAUVOISE.

Allez, je sais bien ce que je fais : plus les carricatures de monsieur Callot sont grotesques, et plus mes figures en bois sont recherchées. (*Montrant une de ses figures.*) Comment trouvez-vous celle-ci ? c'est le portrait du sculpteur.

ADRIEN.

Très-bien ; mais où donc avez-vous pris ce nez-là ?

MAUVOISE.

Où je l'ai pris?... au cabaret. C'est là qu'on trouve du talent, de bons modèles et de beaux nez.

ADRIEN.

Je ne m'étonne plus de vos succès.

AIR : *Fournissez un canal au ruisseau* (Rose et Colas).

Déjà l'on voit des riches bourgeois
Les maisons par vos mains ornées;
Par tout vos modèles de bois
Figurent sur les cheminées.
Heureux copiste de Callot,
En vous voyant chacun devine
Qu'il ne faut plus aller en Chine
Quand on veut trouver un magot.

MAUVOISE.

Ah! petit flatteur!... vous trouvez donc que ces messieurs sont bien?

ADRIEN.

On ne peut mieux, monsieur Mauvoise, et mon maître sera content.

MAUVOISE.

Je n'ai cependant pas pu les choisir *extrà muros*; car ce maudit maréchal d'Effiat ne laisse plus entrer ni sortir de Nancy.

ADRIEN.

Oh! la ville est bonne; et nous n'y manquerons pas sitôt de modèles.

MAUVOISE.

J'ai plutôt peur que nous n'y manquions de vin.

ADRIEN.

Vous, monsieur Mauvoise! n'avez-vous pas une cave?

MAUVOISE.

Joliment meublée, je m'en vante.

ADRIEN.

Eh bien! vous pourrez vous y retrancher.

MAUVOISE.

Sans compromettre mon honneur, encore.

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois* (Florian).

Contre la crainte et le danger,
Maint poltron cherchant un asyle,
Dans sa cave court se loger
Quand l'ennemi presse une ville :
Par bonheur, j'avais prévenu
Le soupçon de n'être pas brave ;
Depuis long-temps je suis connu
Pour ne pas sortir de ma cave.

ADRIEN.

Chacun vous rend justice à cet égard. Mais j'entends monsieur Callot.

MAUVOISE.

Oui, parbleu, je l'entends qui s'annonce en chantant. (*Aux modèles*) Allons, mes amis, en attitude ; et que son premier coup-d'œil nous soit favorable.

SCENE II.

LES MÊMES, CALLOT.

CALLOT.

AIR : *Changez-moi cette tête.*

Un pauvre misérable
Est aussi laid qu'un diable ;
Du malheur qui l'accable
Je laisse rire un sot,
Et je fais ma conquête
De cette bonne tête,
Cette grotesque tête,
Cette tête à Callot.

MAUVOISE (*montrant les modèles*).

Convenez, monsieur Callot, que c'est à faire à moi !... Comment les trouvez-vous, hein ?

CALLOT.

Mon cher Mauvoise, je ne puis mieux prouver à quel point je trouve ces messieurs bien choisis, qu'en me hâtant de saisir mes crayons. *(Il les dessine.)*

MAUVOISE.

Quelle facilité!

ADRIEN (*regardant Callot pendant qu'il dessine*).

AIR : *Jeune fille, jeune garçon.*

Avec grace et facilité,
D'une touche légère et fine,
Soit qu'il grave, soit qu'il dessine,
En se jouant sa main burine
Des traits pour la postérité.
Il trace une figure
Toujours du premier jet;
Et son crayon parfait
Sait prendre sur le fait
La nature.

CALLOT.

Monsieur Adrien, apprenez à connaître avant que de vouloir juger.

ADRIEN.

Mais je ne parle que d'après mon père.

MAUVOISE.

Pardine, comment ne louerions-nous pas votre talent, nous autres qui cherchons à l'imiter!

CALLOT.

Mon ami, je vois avec plaisir que vos affaires ne vont pas mal.

MAUVOISE.

Depuis votre retour à Nancy, c'est une bénédiction, et tant qu'il vous plaira de me fournir des grotesques aussi jolis....

CALLOT.

Ce genre me plaît trop pour que je l'abandonne.

MAUVOISE.

Vous auriez grand tort, vraiment!

CALLOT.

C'est à mes *Caprices*, ou plutôt à ceux du public, que j'ai dû mes succès.

ADRIEN.

Dois-je copier votre *Siège de la Rochelle* ou vos *Vues du Pont-Neuf*?

CALLOT (*dessinant toujours*).

Comme tu voudras. (*A Mauvoise.*) Hé bien ! Mauvoise, sommes-nous toujours assiégés ?

MAUVOISE.

Plus que jamais.

CALLOT (*dessinant*).

Ce ne sera rien. Notre duc est trop sage pour engager sérieusement une lutte inégale ; et le cardinal de Richelieu trop grand pour vouloir nous accabler. Vous verrez que, comme les deux dernières fois, nous en serons quittes pour la peur.

MAUVOISE.

Je le souhaite.

(*On entend battre la générale.*)

CALLOT (*continuant de dessiner*).

Diable ! il paraît que c'est sérieux !

MAUVOISE.

Ce Gaston de France avait bien besoin de venir épouser, malgré le roi son frère, la fille de notre duc... Se battre pour une femme !... encore si c'était pour une province, pour la Champagne, pour la Bourgogne....

CALLOT.

AIR : *Si je voulais parmi les hommes* (des Scythes).

Toujours combattre pour les belles,
D'un guerrier c'est le noble droit ;
Quand il brave la mort pour elles,
Un chevalier fait ce qu'il doit :
Un doux regard le récompense
De maints combats par son bras soutenus ;
Et si l'Amour est le fils de Vénus,
Mars doit s'armer pour sa défense.

(*On entend le canon.*)

MAUVOISE.

Oui ; et voilà ce qui en arrive !

ADRIEN (*imitant le bruit du canon*).

Pon, pon, pon, pon... la belle aubade !

MAUVOISE.

On s'en passerait bien !

(*Le bruit du canon redouble.*)

LES MODÈLES.

AIR : *Ah ! maman, que je l'échappai belle.*

Ah ! grand Dieu, quelle crainte mortelle !
Ma foi, serviteur ;
Comment poser quand on chancelle ?
Loin d'ici ma sûreté m'appelle ;
Je meurs de frayeur...

(Ils veulent sortir.)

CALLOT *(les retenant)*.

Restez : je veux peindre la peur.

(Callot se dispose à les dessiner.)

MAUVOISE.

Voici mademoiselle Callot.

ADRIEN.

Mademoiselle Callot !... gare la bombe !...

SCENE III.

LES MÊMES, Mlle. CALLOT.

Mlle. CALLOT.

Air de la contredanse de la Roxière.

Rien ne vous étonne :
Quand le tocsin sonne,
Quand le canon tonne,
Etes-vous donc sourde ?
Ici l'on oublie
Famille, patrie,
Dont la voix vous crie :
« Portez-nous secours. »

(A son frère et à Mauvoise.)

Laissez pour elles
Ces bagatelles
Et ces modèles
Ailleurs appelés.

(Aux modèles.)

Fuyant la guerre,
Près de mon frère,
Un vil salaire
Vous tient rassemblés.
Quoi ! la peur vous glace !
Foudroyant la place ;

L'ennemi menace
Vos murs ébranlés :
Quand pour les défendre,
Chacun court s'y rendre,
Voulez-vous attendre
Qu'ils soient écroulés ?

CALLOT.

Prendre ces messieurs pour de vaillans champions, on voit bien ; ma sœur, que l'amour de la patrie vous aveugle.

MAUVOISE.

Ils sont plutôt faits pour être sur une cheminée que sur un rempart.

CALLOT.

Il a raison.

AIR : *Tous les Bourgeois de Chartres.*

Ainsi dans la province
Je puis bien recruter ;
Aux droits de notre prince
Ce n'est pas attenter :
Pour ces modèles combats
Il choisit des alcides ;
Esmoi, pour mes joyeux ébats,
Inchinis, toujours mes soldats
Parmi les invalides.

Mlle. CALLOT.

Il s'agit bien de plaisanter !

CALLOT.

Ma sœur se fâche, messieurs, il n'y a plus moyen de travailler.

ADRIEN *(après avoir rangé les modèles deux à deux).*

Alignement !... marche ! ..

CALLOT.

Air du vaudeville de Comme ça va.

Contre le roi de France
Portez un courage éprouvé ;
Je lève la séance,
Pour que le siége soit levé.

Je connais leur caractère :
En voyant de tels soldats,

Quoi que leurs chefs puissent faire,
Les Français n'y tiendront pas.

TOUS (*excepté Mlle. Callot*).

Contre le roi de France
Portez / Portons } un courage éprouvé;
Je lève / Et levons } la séance,
Pour que le siège soit levé.

(*Les modèles sortent tous, conduits par Adrien et par Mauvoise.*)

SCENE IV.

CALLOT, Mlle. CALLOT.

Mlle. CALLOT.

Ah! nous pouvons parler raison!

CALLOT.

Parlez, parlez, ma sœur; n'est-ce pas votre habitude?

Mlle. CALLOT.

Le cardinal de Richelieu apprécie vos talens, mon frère.

CALLOT.

Sans doute.

Mlle. CALLOT.

Que ne lui rappelez-vous vos *Sièges de la Rochelle et de l'Ile de Ré*?

CALLOT (*vivement*).

J'espère bien qu'il ne les a pas oubliés!

Mlle. CALLOT.

En ce cas, il ne saurait vous refuser un sauf-conduit pour sortir de la ville avec tout ce qui vous appartient.

CALLOT.

Moi, ma sœur, je pourrais oublier les bienfaits de mon souverain, ma patrie où je suis honoré, cet atelier témoin de mes travaux!...

Mlle. CALLOT.

Après l'orage, vous retrouverez tout cela.

CALLOT.

Non, ma sœur, quoi qu'il arrive, je ne quitterai cette ville. Cependant, si vous désirez en sortir....

Mlle. CALLOT.

Je ne sors point sans vous. Mais je prévoyais que vous me refuseriez. Voilà comme vous êtes, vous ne voulez jamais écouter votre famille. Aussi combien avez-vous fait de folies!...

CALLOT (*gaîment*).

Le plus que j'ai pu, ma sœur.

Mlle. CALLOT.

Oui, s'en aller à Rome avec des Bohémiens!... belle compagnie pour le fils d'un héraut d'armes du duc de Lorraine.... Oublier l'état de vos ancêtres; renoncer à la gloire des armes!...

CALLOT.

Si j'aimais mieux celle des arts!

Mlle. CALLOT.

C'est déroger, mon frère. Au surplus, je vois bien ce qui vous retient ici: sans mademoiselle Agathe, et l'espoir que vous avez d'obtenir sa main....

CALLOT.

L'espoir!... monsieur de Verseuil me l'a promise depuis le succès de mes dernières estampes et les visites qu'a daigné me faire monseigneur le duc d'Orléans.

Mlle. CALLOT.

Monsieur de Verseuil n'avait-il pas aussi permis au chevalier de Valbel d'espérer?

CALLOT.

Oui, par précaution; mais il ne me manquera pas de parole à moi. (*Avec fierté.*) D'ailleurs, où pourrait-il trouver mieux pour sa pupille?

Mlle. CALLOT.

Ne connaissez-vous pas le caractère de ce monsieur de Verseuil.

AIR: *Les voyages sont encor bons* (Famille Indigente).

La médisance, en ce séjour,
D'injures envers lui prodigue,

Dit qu'il a changé tour-à-tour
De plans, de parti et de projets.

CALLOT.

Les médisans ont tort;
Et chacun est d'accord
Que, loin dans son zèle,
Toujours au profit du plus fort
Il s'est montré fidèle.

SCÈNE V.

Les mêmes, AGATHE.

AGATHE.

Encore seule, ma bonne amie?

Mlle. CALLOT.

Ma bonne amie!... Ah! mon frère, je vous dois ces douceurs-là.

AGATHE.

Pourquoi donc, mademoiselle?

BONBEAU.

Air nouveau de M. Doche.

Oui l'amitié fidèle
M'amène chaque matin ;
Heureux qui, comme elle,
Ne change pas de chemin.

Un tel voyage délasse ;
Et pour ce mot charmant ;
Il faut parcourir l'espace
Sans en être rebuté :
D'un chemin on perd la trace,
Quand il n'est plus fréquenté.

Le bonheur qu'ici j'éprouve
Est fait pour être envié:
Sous le même toit je trouve
Les beaux arts et l'amitié.

Mlle. CALLOT.

L'amitié, mon enfant?... prenez garde au voisinage.

Air : *Où s'en vont ces gais bergers.*

Vous chérissons les liens
De l'amitié fidelle ;

L'amour, je vous en préviens,
Loge toujours près d'elle:
En consultant mieux son cœur,
On s'aperçoit, ma chère,
Que, croyant ne chercher que la sœur,
On rencontre le frère.

AGATHE (*embarrassée et examinant les travaux de Callot*).

Que faites-vous donc là, monsieur Callot?

CALLOT.

La Tentation de Saint-Antoine, mademoiselle.

AGATHE.

Ah! quelle jolie femme!

CALLOT.

Ne trouvez-vous pas qu'elle vous ressemble un peu?

Mlle. CALLOT.

C'est frappant!...

AGATHE.

Cette jolie femme est pourtant un diable.

CALLOT.

Oui, mais il est bien déguisé, n'est-ce pas?

Air du vaudeville du Siège.

Pour tourmenter un saint reclus,
Toute l'infernale milice,
Long-temps en efforts superflus
Avait épuisé sa malice:
Las enfin de l'encourager
Par plus d'une figure étrange,
Le diable, pour mieux le tenter,
Se montra sous les traits d'un ange.

(*On entend le canon.*)

Encore le canon!...

AGATHE.

C'est le chevalier de Valbel qui sort à la tête de la garnison.

Mlle. CALLOT.

Notre voisin?

AGATHE.

Lui-même.

ADRIEN.

Je ne suis encore qu'aspirant, mademoiselle.

CALLOT.

Comment donc, mais tu es déjà d'une très-jolie force d'amateur !

ADRIEN (*continuant de battre la caisse*).

Voyez plutôt !

CALLOT.

Voilà qui est bien. Mais si tu veux que nous nous entendions, occupe-toi d'autres études. (*Adrien reprend son crayon.*)

MAUVOISE.

Voici monsieur de Verseuil !

SCENE VIII.

LES MÊMES, M. DE VERSEUIL.

M. DE VERSEUIL (*à Agathe*).

Je suis bien aise de vous trouver ici, mademoiselle. (*A Callot.*) Mon cher Callot, je sors de chez notre duc; il a fait votre éloge devant toute sa cour ; et je viens vous proposer un moyen de mériter encore plus sa faveur, en vous enrôlant à son service.

Mlle. CALLOT.

Enrôler mon frère ! quelle idée !

M. DE VERSEUIL.

Rassurez-vous, mademoiselle.

AIR : *Le petit mot pour rire.*

Pour saisir les armes de Mars,
La valeur d'un enfant des arts
Trop prudemment calcule ;
Si l'épée est mal dans sa main,
Jamais sa plume ou son burin
Ne lance en vain
Le trait du ridicule.

CALLOT.

Cette arme-là n'est guère propre à défendre une ville.

M. DE VERSEUIL.

Vous pouvez cependant l'employer utilement ici. Nos murs renferment plusieurs partisans secrets du cardinal; et notre duc ne serait pas fâché sans doute, qu'une bonne carricature les avertit qu'ils sont connus, puisqu'il dédaigne de les punir.

CALLOT.

Et vous voulez que je les signale à la vengeance de leurs concitoyens ?

M. DE VERSEUIL.

Qu'importe, si le prince vous en sait gré.

CALLOT.

Je ne me le pardonnerais jamais.

AIR : *Il a de ses lettres secrètes* (Voltaire chez Ninon).

Le peintre comme le poëte
Peut bien d'un trait original,
De la voix publique interprète,
Frapper le vice en général;
Mais toujours la carricature,
Quand elle attaque un citoyen,
Est, aux yeux de l'homme de bien,
Le libelle de la peinture.

MAUVOISE.

C'est-il là un homme !

Mlle. CALLOT.

Songez donc, mon frère, aux bons effets de la faveur du prince, aux nombreux amis que ses regards vont faire naître autour de vous !

CALLOT.

Oh ! je sais ce que valent ces amis-là !...

Air du vaudeville des Amans sans amour.

Un grand prince éclaire et féconde
La noble carrière des arts;
C'est le soleil qui dans le monde
Anime tout par ses regards :
Mais le flatteur dont avec grâces
La feinte amitié nous poursuit,
N'est que l'ombre qui suit nos traces
Tant que sur nous le soleil luit.

M. DE VERSEUIL.

Ainsi, vous ne voulez pas?

CALLOT.

Non, monsieur, je ne puis.

Mlle. CALLOT.

Il ne changera jamais; sortons, car je ne pourrais me contenir. *(Elle sort.)*

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *excepté* Mlle. CALLOT.

M. DE VERSEUIL.

J'avoue que je comptais un peu plus sur votre complaisance, pour faire au prince ma cour et la vôtre.

CALLOT.

Je ne la ferai jamais à ce prix.

M. DE VERSEUIL.

Et moi, je ne serai jamais l'ami d'un homme qui refuse de servir son prince et son pays.

CALLOT (*avec chaleur*).

Demandez-moi donc de plus nobles services!...

M. DE VERSEUIL.

Vous me feriez repentir....

AGATHE.

Quoi! monsieur, pour une pareille bagatelle....

M. DE VERSEUIL.

Silence, mademoiselle. C'est vous qui m'avez fait faire la sottise de refuser un brave officier qui dans ce moment se distingue sous les yeux de son souverain, pour vous unir à un homme qui se croit un grand talent parce qu'il a gravé quelques carricatures.

CALLOT (*piqué, à part*).

Je n'ai pas gravé tous les personnages ridicules. *(Ici Adrien se met à dessiner.)*

M. DE VERSEUIL.

Je vois ce que je dois penser de votre amitié pour moi, et de votre attachement pour ma pupille.

CALLOT.

Je l'aime plus que jamais, mais ma conduite n'a rien que de naturel, et ce serait à tort que vous vous en fâcheriez.

M. DE VERSEUIL.

Comment, monsieur, à tort !

ADRIEN *(bas à Mauvoise).*

Sa charge sera plaisante, n'est-ce pas ?

MAUVOISE *(bas à Adrien).*

Achevez vîte, ce sera pour nous un grotesque de plus.

ADRIEN *(bas à Mauvoise en lui montrant son dessin).*

Il n'est pas mal, n'est-il pas vrai ?

MAUVOISE *(à Adrien).*

Il est parlant !

(M. de Verseuil qui a vu le dessin, l'arrache des mains d'Adrien et le présente à Callot.)

M. DE VERSEUIL.

Vous voyez l'effet des beaux exemples que vous donnez !... mais j'espère que vous allez me faire justice de ce petit insolent.

CALLOT *(prenant le dessin sans le regarder).*

Sans doute, monsieur.

ADRIEN *(effrayé).*

Quoi ! monsieur, pour une espiéglerie.

CALLOT *(avec sévérité).*

Une espiéglerie !

Air du Pot de Fleurs.

Dans tous les temps à la folie
Plus ou moins nous devons tribut ;
De votre âge l'espiéglerie
Est la parure et l'attribut.
Rien ne sied mieux à la jeunesse
Qu'un joyeux et brillant essor ;

Sans scrupule, ose de son maître
Usurper le sceptre et les droits;
Sa main est toujours occupée
A consolider son pouvoir,
Et, tenant la plume ou l'épée,
Laisse à ses flatteurs l'encensoir.

CALLOT.

La postérité le jugera moins sévèrement.

M. DE VERSEUIL.

Sans doute, si l'on en croit ceux qu'il a pensionnés.

CALLOT.

J'avais mérité ses bienfaits; je ne rougis point de les avoir acceptés. Mais je les ai rejettés depuis qu'il est l'ennemi de mon souverain.

VALBEL.

Ce désintéressement vous honore, mon cher Callot; quant au cardinal et aux braves dont il sait s'entourer, c'est en les combattant qu'on apprend à les estimer.

Air de la Cinquième Edition.

Pour en juger, j'ai vu de près
Ce prélat digne de mémoire;
Lui résister est un succès,
Et le combattre est une gloire.
Grand ministre et grand général,
A sa main nul laurier n'échappe;
Et les soldats du cardinal
Ne sont pas des soldats du pape.

M. DE VERSEUIL.

Mon cher ami, j'aime qu'un brave rende justice à l'ennemi qu'il a combattu. Vos discours me charment, et votre action est d'autant plus belle que vous en ignoriez le prix.

VALBEL.

Que voulez-vous dire, monsieur?

M. DE VERSEUIL.

La main de ma pupille est à celui de vous qui se sera le plus distingué pendant le siège.

VALBEL.

Je ne me connaissais qu'un rival (*montrant Callot*); vous allez m'en donner autant que la ville renferme de braves gens.

M. DE VERSEUIL.

Vous avez sur eux une grande avance.

MAUVOISE.

Monsieur Callot, je suis désolé... ce convoi de vivres... de vivres liquides encore. Cette action-là vous nuira. Il est difficile de faire mieux que monsieur de Valbel.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ADRIEN.

ADRIEN.

Bonne nouvelle, messieurs : la ville se rend ; notre duc en fait ouvrir les portes ; le roi de France, le cardinal de Richelieu et le maréchal d'Effiat sont déjà réunis au palais ducal.

MAUVOISE.

Puisque nos ennemis sont devenus nos amis, nous devons boire avec eux, et je veux être le premier. *(Il sort.)*

CALLOT.

Tout espoir m'est ravi si monsieur de Verseuil n'est pas assez juste....

M. DE VERSEUIL.

Je tiendrai ma parole ; monsieur de Valbel peut y compter.

CALLOT.

Il est trop généreux pour profiter de l'avantage que lui donne sur moi la prompte reddition de la place.

VALBEL.

Ma foi, mon cher Callot, mademoiselle est si jolie que je ne puis, en conscience, pousser aussi loin la générosité.

AIR : *En amour comme en amitié* (Colalto).

L'amitié dans ses doux transports,
Peut s'immoler avec délices ;
Sans regrets comme sans efforts,
Elle sait consommer les plus grands sacrifices.
Dans ses vœux plus intéressés,
L'amour, bravant des lois si sages,
Loin de vouloir céder ses avantages,
N'en croit jamais avoir assez.

AGATHE.

J'espère plus de votre raison, monsieur le chevalier.

Air : *A la grandeur, à la richesse* (Robert le Diable).

Quand l'espoir l'aveugle et l'enflamme,
L'amour peut tout faire oublier;
Mais céder aux lois de sa dame,
C'est le devoir d'un chevalier.
Il joint la noblesse à l'audace,
Et généreux dans son ardeur,
S'il sait bien forcer une place,
Il ne sait pas contraindre un cœur.

VALBEL (*à part*).

J'entends ce que cela veut dire.

M. DE VERSEUIL.

Assez que tout cela, mademoiselle; venez, chevalier, il est de la sage politique que nous allions témoigner à notre prince, notre inviolable attachement, et présenter nos respects à son éminence monseigneur le cardinal de Richelieu.

VALBEL.

Vous avez raison; je cours au palais du gouvernement. Sans rancune, mon cher Callot.

CALLOT (*à Valbel*).

Monsieur, je vous salue.

VALBEL.

Croyez que je suis toujours votre ami. (*Il sort.*)

M. DE VERSEUIL.

Je n'en dis pas autant, monsieur; et vous, mademoiselle, suivez-moi.

Mlle. CALLOT (*entrant, à Agathe*).

Que se passe-t-il donc ici?

AGATHE.

Hélas, mademoiselle, j'étais trop heureuse ce matin! (*Elle sort.*)

SCENE XII.

CALLOT, Mlle. CALLOT, ADRIEN.

Mlle. CALLOT.

Votre mariage est rompu, je l'avais prédit; compterez-vous encore sur les promesses de monsieur de Verseuil?

CALLOT.

Je devais m'attendre à son procédé. Mon rival est plus en faveur que moi; mais si l'on ne s'était pas rendu sitôt....

Mlle. CALLOT.

Vous vous seriez distingué, je n'en doute point. Ne pas soutenir deux jours de siège, c'est aussi se rendre trop tôt.

ADRIEN.

Mademoiselle n'en eût pas fait autant.

Air du vaudeville de l'Un pour l'Autre

Contre son austère pudeur,
Quoi qu'un amant ose entreprendre,
Mademoiselle n'a pas peur
Qu'il la force un jour à se rendre.
Des efforts seraient superflus;
Et nous en avons l'assurance:
Car pour ne capituler plus,
Ses principes et ses vertus
Sont de bons moyens de défense.

CALLOT (*avec sévérité*).

A votre place, Adrien. (*Adrien se met à sa table.*) Allons, consolons-nous par le travail, des rigueurs de l'amour; et puissent de nouveaux succès faire bientôt repentir monsieur de Verseuil d'avoir osé me méconnaître et m'outrager!

(*Il s'assied et dessine; Mlle. Callot se met à travailler.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, MAUVOISE, M. DE VERSEUIL, UN PAGE *porteur d'une bourse et d'un ordre.*

CALLOT.

Quel importun vient déjà?

MAUVOISE.

C'est moi, monsieur Callot ; je viens vous annoncer une belle visite.

Mlle. CALLOT.

Une belle visite, monsieur Mauvoise!

MAUVOISE (*à Callot*).

Sans doute, c'est un page du cardinal de Richelieu; il vient ici conduit par monsieur de Verseuil.

CALLOT.

Monsieur de Verseuil! je ne veux plus entendre parler de cet homme-là.

MAUVOISE.

Cependant quand vous saurez....

CALLOT.

Silence, et qu'on me laisse travailler.

MAUVOISE.

Tenez, tenez, les voilà.

M. DE VERSEUIL.

Mon cher ami, vous ne vous attendiez pas à recevoir sitôt ma visite.

CALLOT.

Il est vrai, monsieur.

M. DE VERSEUIL.

Cependant vous savez avec quelle chaleur j'oblige toujours mes amis. Son éminence, à qui je viens de présenter mes hommages, a daigné se rappeler que vous habitez Nancy, je me suis hautement vanté d'une amitié qu'un léger nuage ne saurait détruire, et me rappelant que ce matin vous desiriez l'occasion d'assurer votre bonheur en consacrant votre burin à de plus nobles travaux, je me suis offert à venir avec ce jeune page vous apporter les ordres de monseigneur.

CALLOT.

Que desire-t-il de moi?

M. DE VERSEUIL.

D'abord il vous prie d'accepter ces deux mille pistoles,

et vous savez qu'il n'est pas homme à borner là les encouragemens qu'il doit à vos talens.

CALLOT (*refusant la bourse*).

Je connais la munificence de monseigneur le cardinal envers les artistes ; mais je ne sais comment je pourrais mériter de sa part de nouveaux bienfaits.

M. DE VERSEUIL.

En lui consacrant encore un talent qu'il admire et dont il conserve des preuves qu'il n'oubliera jamais : vos *Sièges de la Rochelle* et *de l'Ile de Ré*. Réjouissez-vous, mon ami : son éminence, pour qui la gloire est le premier des biens, desire encore avoir le Siège de Nancy gravé de votre main.

CALLOT (*avec dépit*).

Le Siège de Nancy !

M. DE VERSEUIL.

Sans doute, et voici l'ordre dont elle nous a rendus porteurs.

Mlle. CALLOT.

Je le savais bien, moi, qu'on rendrait justice aux talens de mon frère.

M. DE VERSEUIL.

Oui, mon cher Callot.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Clio, sur ses tables d'airain,
Du cardinal grave la gloire ;
Mais, mon ami, votre burin,
Pour nous, vaut celui de l'histoire,
En vain les auteurs de nos jours
Mettraient volumes sur volumes,
Malgré leurs vers et leurs discours,
De Callot on dira toujours,
Son burin vaut mieux que leurs plumes.

CALLOT (*avec force*).

Je ne sais ce qu'on dira de mon burin ; mais j'aimerais mieux le briser pour jamais....

MAUVOISE.

Une planche de plus ou de moins, ça vous coûte si peu ; et si j'étais de vous, monsieur Callot....

M. DE VERSEUIL.

Cet homme parle de bon sens.

CALLOT.

Je pourrais parler comme lui, si Callot était Mauvoise.

Mlle. CALLOT.

Quoi! mon frère, vous pourriez dédaigner les bontés du cardinal?

CALLOT.

Ce serait les acheter trop cher.

M. DE VERSEUIL.

Songez donc, mon ami, que monseigneur le cardinal vous prie....

CALLOT.

Air le Magistrat irréprochable.

Son éminence en vain me prie,
Ma main ne saurait obéir.
Ce jour, fatal à ma patrie,
Le retracer, c'est la trahir.
En gravant un sujet si triste,
Plus mon ouvrage serait bien,
Et plus la gloire de l'artiste
Avilirait le citoyen.

MAUVOISE.

Tiens! je n'avais pas réfléchi à ça; moi; vous avez raison, monsieur Callot, ne faites jamais cette gravure-là.

M. DE VERSEUIL (*piqué*).

Monsieur Callot, vous oubliez sans doute que monseigneur le cardinal n'a point l'habitude des refus.

CALLOT (*vivement*).

Je le sais, monsieur; mais il n'a pas non plus celle de commander aux artistes leur deshonneur.

M. DE VERSEUIL.

Réfléchissez donc, mon ami.

CALLOT.

Réfléchir! En est-il besoin pour faire son devoir?

ADRIEN (*à Callot*).

Mon cher maître, et si ce maudit cardinal allait se fâcher contre vous?

CALLOT.

Taisez-vous, jeune homme.

M. DE VERSEUIL.

Obéir, c'était me forcer à vous rendre mon estime, à couronner votre amour. Mais vous refusez pour la seconde fois l'occasion d'être heureux.

CALLOT.

Plutôt renoncer à celle que j'aime, que de l'obtenir à ce prix.

M. DE VERSEUIL (*à part*).

Je me compromettrais en restant plus long-temps chez cet homme-là. (*Haut.*) Il suffit, monsieur, je vais porter votre refus à son éminence; mais je ne vous réponds pas de pouvoir arrêter les suites de son ressentiment. (*Il sort.*)

MAUVOISE.

Arrive qui plante, monsieur Callot, ce que vous venez de faire là est tout-à-fait bien.

SCÈNE XIV.

CALLOT, Mlle. CALLOT, MAUVOISE, ADRIEN.

Mlle. CALLOT (*à Mauvoise*).

Félicitez-le bien, il vient de faire un beau chef-d'œuvre. (*A Callot.*) Refuser une chose si simple! que vous en coutait-il de graver....

CALLOT.

Je l'aurais gravé, ce siège, si nous l'avions fait lever.

Mlle. CALLOT.

Vous connaissez le caractère du cardinal, mon frère; et après un pareil refus, le moindre malheur qui puisse vous arriver c'est un ordre d'exil.

CALLOT.

Eh bien, ma sœur, j'obéirai.

MAUVOISE.

Monsieur Callot, je vous dois ma fortune, je partagerai la vôtre. Si l'on nous exile de Nancy, où le vin n'est pas très-bon, eh bien! nous irons faire des figures à Beaune ou à Bordeaux. Je suis tout prêt.

ADRIEN.

Je vois déjà notre départ: vous emportez vos planches et vos dessins, mademoiselle ses broderies et sa bonne humeur; monsieur Mauvoise ses figures et ses outils; pour moi, je prends ma caisse et je marche devant vous: ainsi, mon cher maître,

AIR: *R'lan tan plan, tambour battant.*

Si le cardinal trop sévère,
De décamper nous fait la loi,
Du moins les honneurs de la guerre
Nous sont accordés, grace à moi;
Nous sortons en gens de courage,
Et nous nous en allons gaiment,
Et r'li et r'lan,
Avec drapeaux, armes, bagage,
Et r'lan tan plan,
Tambour battant.

Mlle. CALLOT.

Belles consolations! vraiment.

CALLOT.

J'espère, mes amis, que le cardinal ne nous traitera pas si rigoureusement.

Mlle. CALLOT.

Sans doute; croyez à sa clémence. Voilà déjà monsieur de Verseuil qui nous tourne le dos, malgré ses belles protestations.

MAUVOISE.

Bah! vous comptiez là-dessus, vous?

Air de Lantara.

Je n'ai jamais eu confiance
Aux sermens, quelquefois trop beaux,
De ces messieurs à circonstance
Qu'on voit toujours entre deux eaux.

Mais en plaisirs aussi bien qu'en affaires,
J'ai toujours compté pour certains
Les sermens faits par ces hommes sincères
Qu'on voit toujours entre deux vins.

Mlle. CALLOT.

On vient. Serait-ce déjà l'ordre que nous redoutons?

CALLOT.

Quel qu'il soit je l'attends sans inquiétude, et le recevrai sans effroi.

SCENE XV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LE CHEVALIER DE VALBEL, *conduisant* AGATHE *et* M. DE VERSEUIL.

M. DE VERSEUIL.

Que parle-t-on ici d'effroi? mon retour ne prouve-t-il pas que vous n'avez rien à craindre; mon bon ami, je viens faire ma paix avec vous, et pour que vous n'en doutiez pas, je vous ramène ma pupille et votre rival.

CALLOT.

Monsieur vient-il ici recevoir nos complimens sur la préférence que vous lui donnez?

VALBEL.

La préférence!... je n'ai pas mérité tant de bonheur; et puisque la main de mademoiselle a été promise à celui de nous qui se serait le plus distingué pendant le siège, c'est à monsieur Callot qu'elle appartient.

Mlle. CALLOT.

A mon frère!

VALBEL.

Oui, mademoiselle.

AIR: *De votre bonté généreuse* (Fanchon).

Oser au milieu d'une armée,
En cherchant un noble trépas,
S'élancer vers la renommée,
C'est ce qu'ont fait tous nos soldats.
Aux dangers on trouve des charmes,
S'ils sont cachés sous des lauriers;
Mais les braver seul et sans armes,
C'est plus que n'ont fait nos guerriers.

De vous offrir un grand repas,
Ne vous éloignez pas.

Mlle. CALLOT.

Quand la fortune le caresse,
Un ami faible vous délaisse;
De lui, sans plainte ni courroux,
Eloignez-vous :
Par une disgrace commune,
S'il perd en un jour sa fortune,
Et vient revenir sur ses pas,
Ne vous éloignez pas.

ADRIEN.

D'une prude dont l'œil sauvage
Vous dit qu'un mot d'amour l'outrage
Et ne regarde qu'en dessous,
Eloignez-vous.
De cette beauté plus sincère,
Qui voit, sans feindre de colère,
L'amour qu'inspirent ses appas,
Ne vous éloignez pas.

MAUVOISE.

De ce buveur d'eau pâle et triste,
Dont la froide raison consiste
A fuir les plaisirs les plus doux,
Eloignez-vous.
Si d'un bon buveur la voix franche
Vous dit : « *A charge de revanche,*
» *Mon ami, soutenez mes pas,* »
Ne vous éloignez pas.

CALLOT.

O vous, peintres de la nature,
D'une absurde caricature,
Dont les traits sont moins gais que fous,
Eloignez-vous.
D'une manière plus jolie,
Où, sous les traits de la folie,
La raison cache ses appas,
Ne vous éloignez pas.

AGATHE *(au Public)*.

Lorsqu'ils briguent votre suffrage,
Aux auteurs de ce faible ouvrage
Ne dites pas avec courroux :
« Eloignez-vous. »
Que votre indulgence, au contraire,
Les encourageant à mieux faire,
Leur dise d'un ton plein d'appas :
« Ne vous éloignez pas. »

FIN.

LE NÉCESSAIRE

ET

LE SUPERFLU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR MM. DUMERSAN ET DARTOIS.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 10 Juillet 1813.

PRIX, 1 fr. 25 c.

PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire-Éditeur de Théâtre, rue de l'Échelle, [illegible] coin de celle Saint-Honoré.

Imprimerie de DELAGUETTE, rue [illegible]

1813.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE CALIFE AROUN RASCHILD, . .	M. Isambert.
GIAFAR, son visir, ...	M. Fontenay.
ARLEQUIN (1), ...	M. Laporte.
AZÉLIE, ...	Mlle. Betsy.

La scène est à Bagdad.

Le théâtre représente une misérable cabane, dont l'entrée n'est fermée que par un morceau de tapisserie : on y voit, pour tout meuble, une natte de jonc, et un petit escabeau de bois.

(1) Dans les troupes où il n'y a pas d'Arlequin, ce rôle peut être joué sans masque, par un jeune comique : il suffira de substituer le nom d'Alfarin, à celui d'Arlequin.

LE NÉCESSAIRE ET LE SUPERFLU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CALIFE (1) *et* GIAFAR *(entrant avec précaution).*

LE CALIFE.

Voilà donc la demeure du pauvre misérable qui a sauvé la vie au commandeur des croyans!

GIAFAR.

Oui, seigneur, la nuit où, déguisés en marchands arméniens, nous fûmes attaqués dans un faubourg de Bagdad.

LE CALIFE.

Tout ici annonce la misère la plus profonde, et pourtant l'homme qui habite ce réduit est peut-être moins à plaindre que moi, dans mon palais, entouré de richesses et d'honneurs.

GIAFAR.

Qu'a donc à desirer sa hautesse?

LE CALIFE.

Ah! mon cher Giafar!

Air de M. Doche.

L'univers fléchit sous ma loi;
Rien ne surpasse ma richesse;
L'amitié veille auprès de moi;
Irza partage ma tendresse:
Cependant, au fond de mon cœur,
Un souci cruel me dévore;

(1) Le costume du calife doit être simple et noble : c'est un dessous blanc et un long doliman bleu, bordé d'une fourure noire; le turban bleu.

Je suis au comble du bonheur,
Et ne suis pas heureux encore.

Tous ces honneurs que l'on me rend
Me semblent offerts par la crainte,
L'amitié que me montre un grand
N'est souvent qu'une amitié feinte;
J'aime Irza du fond de mon cœur,
Mais je connais la jalousie:
C'est donc du comble du bonheur,
Que naît le malheur de ma vie.

GIAFAR.

Et sa hautesse croit que ce pauvre homme est plus heureux qu'elle?

LE CALIFE.

Sans doute. Ses desirs sont bornés à sa situation.

GIAFAR.

Ah! seigneur! cet homme a peut-être, dans sa bassesse, plus de passions, des desirs plus vastes que vous, qui voyez un empire à vos pieds.

LE CALIFE.

Tu es toujours le même, mon cher Giafar, tu crois connaître les hommes.

GIAFAR.

Je les étudie, et ce n'est pas la science d'un jour.

LE CALIFE.

Comme nous en sommes convenus, tu t'es bien informé des mœurs, des habitudes de ce pauvre homme?

GIAFAR.

Sous l'habit d'un corsaire, son voisin, j'ai plusieurs fois causé avec lui. Il passe dans son quartier pour un honnête homme; il est estimé de chacun, et son humeur originale et enjouée lui a fait beaucoup d'amis.

LE CALIFE.

Quoique le hasard seul soit la cause du service qu'il m'a rendu, je prétends le récompenser d'une manière digne de moi; mais tu sais, Giafar, que j'aime l'incognito, je veux qu'il ignore à qui il a sauvé la vie, et qu'il ne sache pas qu'en faisant son bonheur, c'est une dette que j'acquitte.

GIAFAR.

AIR : *Un jour il est agriculteur.*

Cacher, en versant les bienfaits,
La noble main qui les dispense,
N'est-ce pas ôter des attraits
A la douce reconnaissance ?

LE CALIFE.

J'imite un fleuve généreux
Qui, dans sa bienfaisante course,
Féconde son rivage heureux,
Et nous laisse ignorer sa source.

Je veux voir les effets de la surprise et de la joie chez un homme sur qui vont se réunir toutes les faveurs de la fortune. A-t-on fait les préparatifs que j'ai ordonnés ?

GIAFAR.

Vos esclaves sont dispersés dans les environs, et prêts à vous obéir au premier signal. J'entends du bruit, c'est lui, sans doute, qui rentre, retirons-nous.

SCÈNE II.

LES MÊMES *cachés*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *(pleurant).*

Hi ! hi ! hi ! que je suis malheureux ! sous quel astre suis-je né ! La fortune me tourne le dos. Je ne peux réussir à rien. Cependant, qu'est-ce qui me manque pour cela ? J'ai de l'esprit, j'ai de la taille, de la figure, tout ce qu'il faut pour avancer dans le monde !... Eh bien ! je n'ai pas même le moyen d'avoir une lampe pour m'éclairer ! heureusement qu'il fait clair de lune. O Mahomet ! je ne demande pas grand' chose : je ne desire pas des palais, des pâtés de perdreaux, des beaux habits, des ortolans, des voitures, des sucreries : si j'avais seulement le nécessaire ! je serais content.

LE CALIFE *(à part, à Giafar).*

Tu vois, Giafar, que tu t'étais trompé. Peut-on être plus modeste, il ne demande que le simple nécessaire. Laisse-moi seul un moment.

GIAFAR.

Je ne m'éloignerai pas. *(Il sort.)*

SCENE III.

ARLEQUIN, LE CALIFE *(caché)*.

ARLEQUIN.

Puisque je n'ai pas à manger, couchons-nous. Je tâcherai de rêver que je fais un bon repas : ce sera toujours ça.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge* (des Amazonnes).

Lorsque je dors, de jolis songes
S'unissent pour charmer mes sens,
Hélas ! pourquoi leurs doux mensonges
Ne durent-ils pas plus long-temps !
Fortune, amours, quand je sommeille.
Me rendent heureux un moment ;
Mais le bien qui vient en dormant
S'enfuit sitôt que je m'éveille.

Le lit ne sera pas long à faire *(Il déroule une natte)*. Allons, couchez-vous, monsieur Arlequin, et tâchez de dormir bien vîte.

Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Je n'ai personne pour me bercer.

AIR : *Berce, berce, bonne grand'mère* (de la Chaumière Moscovite).

Berce, berce, douce espérance,
Berce donc le pauvre Arlequin :
Que le sommeil appaisant sa souffrance,
Le rende heureux, au moins jusqu'à demain.
Berce, berce, etc. etc.

Et puisse un jour une honnête opulence
Etre son réveil-matin.

ENSEMB. { Berce, berce, douce espérance,
Berce donc le pauvre Arlequin.

(Il s'endort.)

LE CALIFE.

Il s'endort. La modestie de ses desirs me donne de lui la meilleure opinion ; j'avais voulu d'abord le combler de richesses : mais ne troublons pas son bonheur, ne lui donnons que ce qu'il me demandera.

AIR : *Sentir avec ardeur.*

Entends, cher Arlequin...

ARLEQUIN (*s'éveillant à demi*):

Heim ?

LE CALIFE.

La voix qui l'appelle !

ARLEQUIN.

Que j'ai dans le cœur
Peur.

LE CALIFE.

La fortune est-elle
A tes vœux rebelle ?
Forme vîte un desir,
J'y serai fidèle.

ARLEQUIN *(tremblant de peur)*.

Ne me fais pas mourir.

LE CALIFE.

N'aie pas peur, je ne veux que ton bien.

ARLEQUIN.

Mon bien, seigneur voleur, je n'ai rien du tout, j'en suis bien fâché, mais je ne puis avoir l'honneur d'être volé par votre seigneurie !

LE CALIFE.

La frayeur t'aveugle.

ARLEQUIN.

Qui êtes vous ?

LE CALIFE.

Je suis ton bon génie.

ARLEQUIN.

Mon génie !

LE CALIFE.

J'ai entendu les discours que tu tenais tout-à-l'heure.... N'est-ce pas le simple nécessaire que tu desires.

ARLEQUIN.

Oui, bon génie, le simple nécessaire : puis-je desirer moins ?

LE CALIFE.

Non sans doute. Mais en quoi consiste-t-il ?

ARLEQUIN.

Avec une dragme par jour, je crois que j'aurais un joli petit nécessaire.

LE CALIFE.

Si elle ne te suffit pas, je te donnerai tout ce que tu me demanderas, mais point de superflu ! toutes les fois que tu auras besoin de moi, tu m'appelleras.

ARLEQUIN.

Oui, mon bon génie! que je suis heureux!... oh! par le tombeau de Mahomet, j'allais oublier de vous demander certaines bagatelles qui me seront d'une grande utilité!

LE CALIFE.

Parle.

ARLEQUIN.

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

D'avoir un peu ses aises
Je crois qu'il est permis :
Il faudrait quelques chaises,
Pour asseoir mes amis ;
Puis un lit, une table ;
Il faut en convenir,
C'est bien indispensable :
Car manger et dormir
Ça fait (*bis*) toujours plaisir.

LE CALIFE.

Je vais faire meubler ta demeure comme il convient.

ARLEQUIN.

Ah! je fais une réflexion... Les meubles que vous allez faire apporter ici seront neufs, et la maison est bien vieille !

LE CALIFE.

AIR : *Accompagné de plusieurs autres.*

Il faut la faire réparer,
A ce soin je vais me livrer.

ARLEQUIN.

Hélas ! quelle idée est la vôtre !
Je vois par un calcul bien clair
Que cela va coûter très-cher :
Il vaut mieux en bâtir une autre.

LE CALIFE.

C'est juste, et je vais donner des ordres pour cela. Le jour paraît, je te quitte.

AIR : *Vaudeville du Secret de Madame.*

J'ai des trésors, rien ne me gêne,
De notre entretien souviens-toi ;

Et si tu te trouves en peine,
Tu peux toujours compter sur moi.

ARLEQUIN.

Ce que vous m'offrez est aimable,
Sur-tout aujourd'hui pas commun :
Il est toujours fort agréable
De pouvoir compter sur quelqu'un.

ENSEMBLE.

LE CALIFE.

J'ai des trésors, rien ne me gêne, etc.

ARLEQUIN.

Ne craignez point que je me gêne,
Je sais tout ce que je vous doi,
Et d'aller vous conter ma peine,
Mon cœur veut se faire la loi.

SCENE IV.

ARLEQUIN.

Quel bonheur d'avoir à ses ordres un bon génie qui prenne soin de pourvoir à tous nos besoins! je ne lui demanderai que les choses absolument nécessaires. Je ne me soucie pas du superflu! qu'est-ce que j'en ferais! ma maison va être rebâtie à neuf, je vais y avoir de bons meubles.... *(Réfléchissant.)* Ah! mon dieu! que je suis étourdi!

AIR : *Haïss' les femmes qui voudra* (de Haine aux Femmes).

Parbleu, je ne puis le nier,
Ma folie est inconcevable!
Je viens justement d'oublier
Une chose fort agréable (*bis*).
J'aurai des meubles que chacun
Verra dans ma chaumière;
Mais il m'en faudrait encore un,
Que je crois nécessaire (*bis*).
Mon génie est de bonne foi,
Il saura ce que je réclame:
En fait de meubles, selon moi,
Le plus joli c'est une femme.

Mon voisin le corsaire, m'avait dit qu'il m'en céderait une de hasard, à bon marché.... J'aimerais autant faire comme pour ma maison, payer un peu plus cher et avoir du neuf; mais je ne sais pas si c'est nécessaire. Ah! voilà le voisin.

SCENE V.

GIAFAR (*en corsaire*), ARLEQUIN.

GIAFAR.

Bonjour, voisin.

ARLEQUIN.

Bonjour, corsaire.

GIAFAR.

Que Mahomet vous assiste.

ARLEQUIN.

Vous ne savez pas une nouvelle, corsaire, je suis devenu à mon aise depuis que nous ne nous sommes vus.

GIAFAR.

J'en suis enchanté pour vous : vous avez fait quelqu'héritage ?

ARLEQUIN.

Non, corsaire.

Air de Julie ou le Pot de fleurs.

La fortune long-temps rebelle,
Voulant finir tous mes malheurs,
Cette nuit enfin, moins cruelle,
Vint ici m'offrir ses faveurs :
A sa demande peu commune,
Je me rendis au même instant;
J'étais trop pauvre et trop galant
Pour fuir cette bonne fortune.

Il ne me manque plus qu'une chose pour être heureux, corsaire.

GIAFAR.

Quoi donc ?

ARLEQUIN.

Une femme.

GIAFAR.

Parbleu ! j'ai votre bonheur dans ma poche.

ARLEQUIN.

Comment cela ?

GIAFAR.

Tenez, voilà plusieurs portraits de femmes que je puis vous donner à bon compte.... Regardez d'abord celle-ci.

ARLEQUIN.

O sangodémi ! elle est vieille et laide !

GIAFAR.

Elle n'est ni de la première jeunesse, ni de la première beauté; mais c'est une excellente qualité de femme, et depuis dix ans qu'elle est dans mon sérail, j'ai été à même de l'apprécier : je veux vous la faire acheter, parce que c'est vous.

ARLEQUIN.

Eh bien ! faites comme si ce n'était pas moi, gardez-là.

GIAFAR.

Voyez celle-ci.

ARLEQUIN.

Elle est assez bien.

GIAFAR.

Elle n'a qu'un défaut.

ARLEQUIN.

Une femme qui n'a qu'un défaut ?

GIAFAR.

Elle a tant de vertu que la vue d'un homme la met en fureur.

ARLEQUIN.

Et combien coûterait ce dragon ?

GIAFAR.

AIR : *Quand Vénus sortit de l'onde.*

Je ne veux pas vous surfaire,
Cent sequins.

ARLEQUIN.

Ah ! le corsaire !

GIAFAR.

Mais regardez-la donc bien :
En vérité, c'est pour rien.

ARLEQUIN.

Cette femme est agréable,

Mais n'est pas ce qu'il me faut;
Elle est chère comme un diable.

GIAFAR.

C'est juste ce qu'elle vaut.

ARLEQUIN.

Quel est cet autre portrait que vous mettez dans votre poche, sans me le montrer?

GIAFAR.

Oh! c'est trop cher pour vous.

ARLEQUIN.

Voyons toujours.

GIAFAR.

Non, cela ne vous convient pas. C'est un portrait de femme que je vais porter au calife.

ARLEQUIN.

C'est égal! Oh! qu'elle est jolie! qu'elle est jolie!

GIAFAR.

Elle est mieux que son portrait. Figurez-vous une jeune Française....

ARLEQUIN.

Je me la figure.

GIAFAR.

Âgée de dix-huit ans.

ARLEQUIN.

Pauvre petite!

GIAFAR.

Qui joue du luth, chante et danse à ravir.

ARLEQUIN.

J'en suis fou!... Et combien voulez-vous en avoir?

GIAFAR.

J'en demande au calife quatre mille sequins.

ARLEQUIN.

Ah! mon ami, mon bon et honnête corsaire! voilà la femme qu'il me faut.

(Le calife se glisse dans la cabane, et se tient au fond pendant le duo suivant.)

vvo (du Major Palmer).

ARLEQUIN.

Pour moi quel bonheur extrême.

GIAFAR.

Oh! ciel! le pauvre garçon

ARLEQUIN.

J'ai trouvé celle que j'aime.

GIAFAR.

Il a perdu la raison.

ARLEQUIN.

Donnez-moi cette personne,
Pour embellir mes destins,

GIAFAR.

Mon ami, je vous la donne
Pour quatre mille sequins.

ARLEQUIN.

Je la prends: qu'elle est jolie!

GIAFAR.

Mais qui paiera tant d'appas?

ARLEQUIN.

Eh! ce sera mon génie.

GIAFAR.

Je ne vous en croyais pas.

ARLEQUIN.

A mes desirs plus d'entrave,
Cours la chercher à l'instant.

GIAFAR.

Ah! vous n'aurez mon esclave
Que quand j'aurai mon argent.

ARLEQUIN.

Je suis ce que tu réclames.

GIAFAR.

Le calife...

ARLEQUIN.

Sur ma foi,
Il a déjà trois cents femmes;
C'est fort honnête, je crois.

GIAFAR.

Je veux bien vous satisfaire ;
Mais songez au prix, mon cher.

ENSEMBLE.

ARLEQUIN.

La femme qui sait nous plaire,
Ne peut se payer trop cher.

GIAFAR *(à part)*.

Je veux bien le satisfaire,
Mais il me la paiera cher.

(Arlequin reconduit Giafar, et en revenant trouve le calife en scène.)

SCENE VI.

ARLEQUIN, LE CALIFE.

ARLEQUIN.

Ah ! bon génie, que vous venez à propos !

LE CALIFE.

Que veux-tu ?

ARLEQUIN.

Vous croyez m'avoir donné le nécessaire, et je suis bien loin de l'avoir !

AIR : *Souvent la nuit, quand je sommeille.*

Me faudrait-il passer ma vie
Loin des plaisirs et des amours,
Sans qu'une compagne chérie
Vint embellir mes tristes jours ?
Oh ! si la femme sur la terre
N'est qu'un superflu... je sens là
Qu'un superflu comme cela
M'est absolument nécessaire.

LE CALIFE.

Tu as raison, une bonne femme est nécessaire au bonheur d'un honnête homme ; mais prends bien garde au choix que tu vas faire.

AIR : *Vers le temple de l'hymen* (d'Amour et Mystère).

L'hymen paraît te charmer ;
Mais si ta femme est aimable,
Tremble que quelqu'agréable
Ne vienne à s'en faire aimer.

Volage autant que jolie,
Tremble qu'elle ne t'oublie;
Et si la coquetterie
Dans son cœur vient s'installer,
Tremble d'un pareil présage.

ARLEQUIN.

Hélas ! dans le mariage
Il faut donc toujours trembler ?

LE CALIFE.

Apprends-moi quel est l'objet...

ARLEQUIN.

Je suis amoureux comme un fou! or, quand un homme est amoureux, n'est-il pas nécessaire qu'il possède l'objet de son amour?

LE CALIFE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

J'aime à la fureur une jeune esclave, mais on veut la vendre quatre mille sequins.

LE CALIFE.

Puisque tu es amoureux, cette dépense est nécessaire. Quel est le marchand ?

ARLEQUIN.

C'est le corsaire, mon voisin.

LE CALIFE.

Je vais terminer avec lui, et faire conduire ici cette esclave.

ARLEQUIN.

Je suis dans une joie, dans une ivresse !

AIR : *Comme ça vient, comm' ça passe.*

Ah ! pour moi plus d'orage:
Maintenant si je suis si gai,
Après le mariage,
Dites-moi ce que je serai.

Pardonnez à ma folie.

LE CALIFE.

Allons, ami, calme-toi.

ARLEQUIN.

Mais lorsque l'on se marie,
On n'a plus la tête à soi.

Ah ! pour moi plus d'orage, etc.

(Le calife sort.)

SCENE VII.

ARLEQUIN.

Je vais donc avoir une jolie femme !

Air d'Azémia.

Ah ! que je sens d'impatience
De voir cet objet enchanteur ;
L'amour, la crainte et l'espérance
Déjà font palpiter mon cœur.
O toi, prophète sage,
Protège mon ménage ;
Tu peux faire, je croi,
Cela pour moi.
Tu sais tout ce que je désire ;
Donne-moi des enfans
Charmans,
Que l'on aimera,
Qu'on admirera,
Comme leur papa,
Dont l'air est vraiment
Noble et séduisant. (*bis.*)

O Mahomet ! quelle gloire pour toi !... Lorsque l'on demandera le pays où se trouvent les meilleurs, les plus heureux maris, chacun citera :

L'empire (*bis*)
L'empire du Croissant.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, AZÉLIE (*voilée*), GIAFAR.

GIAFAR.

Seigneur Arlequin, je suis payé, et je vous amène l'esclave en question.

ARLEQUIN.

Oh ! comme je sens battre mon cœur, mon cher corsaire ! je vous remercie.

GIAFAR.

Vous faites une bonne affaire. (*A Azélie.*) Voilà votre nouveau maître.

ARLEQUIN.

Je suis sûr que dès qu'elle me verra, elle m'aimera. Voyons. *(Il lui lève le voile.)*

AZÉLIE (*regardant Arlequin*).

Ciel !

ARLEQUIN.

Je l'avais bien dit, elle est enchantée.

AZÉLIE.

Ah ! grand dieu ! seigneur, où m'avez-vous conduite ?

GIAFAR.

Chez le seigneur Arlequin qui est tellement épris de vous, qu'il vient de vous acheter quatre mille sequins.

ARLEQUIN.

Oh ! mon dieu ! oui, sans marchander.

AZÉLIE.

Oh ! ciel ! je serais l'esclave de ce misérable ! Comment as-tu fait pour me payer quatre mille sequins ?

AIR : *Pauvre petit, qu'il est gentil* (de Renaud-d'Ast).

Je n'aurai point de diamans
Ni de cachemires brillans,
O destinée affreuse !
Je suis bien malheureuse !
(*A Arlequin.*) Je te déteste !

ARLEQUIN.

Quels tourmens !

GIAFAR.

Comme ces amans
Sont charmans !

ENSEMBLE.

AZÉLIE.

Oh ! oui ! oh ! oui ! oh ! oui ! je suis bien malheureuse !

ARLEQUIN.

Oh ! non ! oh ! non ! oh ! non ! tu n'es pas malheureuse !

GIAFAR *(riant)*.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! l'aventure est heureuse !

GIAFAR *(sortant)*.

Voilà une entrevue bien tendre ! adieu, je suis payé, arrangez-vous comme vous voudrez.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, AZÉLIE.

ARLEQUIN.

J'ai donné toute ma fortune pour vous posséder ! oh ! tranquillisez-vous ; avec moi vous ne serez pas riche, mais vous serez sûre d'avoir le nécessaire, et c'est toujours fort agréable pour une femme.

AZÉLIE.

Sans toi, j'aurais habité un palais, une campagne délicieuse, j'aurais été parée des plus fines étoffes, couverte de bijoux et de diamans.

AIR : *La Boulangère.*

Sans toi mon sort serait rempli ;
Dans mon bonheur extrême,
J'allais avoir pour favori
Le calife lui-même :
Mais tu vas être mon mari,
Et tu veux que je t'aime
Aujourd'hui,
Et tu veux que je t'aime !

ARLEQUIN.

Mais, charmante Azélie, sans être riche, je puis te paraître aimable.

Air de l'Anglaise.

J'ai des talens
Charmans,

Qui valent la fortune ;
Ma gaîté peu commune
Charmera tes instans.
Je chanterai,
Je danserai ;
A chaque instant je te divertirai ;
Je saurai par mille plaisirs
Prévenir tes desirs.

Air de Walse.

Vas ne crois pas que les plaisirs parfaits
Doivent toujours habiter les
Palais ;
L'ennui souvent
Vient désoler un grand ;
Dans sa chaumière un petit
Toujours rit :
D'une aimable liberté,
La médiocrité
Nous assure l'usage ;
Le nécessaire est ma loi,
Tu l'auras avec moi,
C'est le trésor du sage.

Air de Montano.

Amour, amour,
Pour toi, jusqu'à mon dernier jour ;
Hélas ! hélas !
Je meurs si tu ne m'aimes pas !

AZÉLIE.

Il est aimable ; quel dommage qu'il ne soit pas plus fortuné !

ARLEQUIN.

Azélie, demande, ordonne, tu seras obéie.

AZÉLIE.

D'abord, conduis-moi dans un logement digne de moi.

ARLEQUIN.

Le génie m'avait promis une autre maison ; mais elle ne serait pas assez belle pour toi.

Air de la walse de Pauvre Diable.

Je vais encore implorer mon génie ;
Mais comme il craint les regards curieux,
Tout près d'ici je cours, belle Azélie ;
Et dans l'instant je reviens en ces lieux.

De deux cœurs le premier lien
N'est-il pas la reconnaissance?
Mon doux refrain dans ce séjour
Est désormais : tout pour l'amour.

ARLEQUIN (*se montrant à Azélie*).

Disons tous deux dans ce séjour :
Oui désormais tout pour l'amour.

O ma chère Azélie! tous nos vœux sont comblés!

AZÉLIE.

Oui; je te pardonne maintenant d'avoir lié mon sort au tien.

ARLEQUIN.

Tu ne t'en repentiras pas! Tu vois ce que le bon génie a fait pour moi.

AZÉLIE.

Te voilà vêtu comme il convient; mais moi je suis d'une simplicité ridicule : il me faut des habits plus brillans.

ARLEQUIN.

Tu es si bien comme cela !

AIR : *J'aime Henriette.*

Ah! ne vas pas d'une vaine parure,
En les couvrant, déguiser tes attraits;
Pour conseiller ne prend que la nature,
De ta beauté seule elle fit les frais.
Lorsque l'amour voltige sur tes traces,
De trop d'atours pourquoi lui faire peur?
Un voile seul peut convenir aux grâces,
Et c'est celui que leur met la pudeur.

AZÉLIE.

Je sais ce qu'il me faut. Je te quitte un instant pour examiner mon appartement et faire un peu de toilette. Esclaves, suivez-moi.

CHŒUR.

De la belle Azélie
Suivons chaque désir,
Et semons sur sa vie
Les roses du plaisir.

SCENE XII.

LES MÊMES, ESCLAVES *(apportant des présens).*

Air marche du Calife de Bagdad.

CHŒUR.

De la belle Azélie
Suivons chaque désir,
Et semons sur sa vie
Les roses du plaisir.

Mettons nous à l'ouvrage
Toujours avec gaîté...
On aime l'esclavage
Quand on sert la beauté.

De la belle Azélie, etc.

AZÉLIE.

Les superbes étoffes! les beaux vases!... Ah! voilà des instrumens de musique; je suis folle de la musique..... Il m'a dit qu'il l'aimait!... il aime aussi la danse... je ne danse pas mal... *(Elle saisit un luth).* Je suis d'une joie... Mais où est-il donc?.. Voyons si je n'ai pas oublié ces deux talens qui lui plaisent.

(Elle s'assied et chante en s'accompagnant.)

Air de M. Doche.

Arlequin, tu seras heureux,
Te plaire est mon bonheur suprême.
Un amant volage et généreux
Sait se faire aimer comme il aime.
Mon doux refrain dans ce séjour
Est désormais tout pour l'amour.

CHŒUR.

Son doux refrain, etc.

SCENE XIII.

LES MÊMES, ARLEQUIN *(richement vêtu, se tenant au fond et contemplant Azélie).*

AZÉLIE.

Même air.

Qui nous fait la cour aussi bien,
Doit se livrer à l'espérance :

La mienne est coquette, entre nous,
Et leur donnerait trop de peine;
Elle est Française, voyez-vous;
Nous pouvons mettre la douzaine.

LE CALIFE.

J'y consens, tu auras tes douze eunuques.

ARLEQUIN.

Tenez, mettez le treizième par-dessus le marché.

LE CALIFE.

Volontiers.

ARLEQUIN.

Oh! à présent je n'ai plus rien à vous demander.... Ma propriété est charmante; cependant je viens de voir en la parcourant une terre superbe qui l'avoisine: ce sont des métairies, des prés, des bois, qui me seraient bien nécessaires.

LE CALIFE.

Ces biens valent au moins cent mille tomans; mais puisque tu les juges nécessaires...

ARLEQUIN.

Oh! absolument.

LE CALIFE.

Ils sont à toi.

ARLEQUIN.

Je savais bien que je ne pouvais m'en passer.... Par exemple, il me faudra pour les entretenir un plus grand nombre d'esclaves, des jardiniers, des laboureurs.

LE CALIFE.

C'est juste.

ARLEQUIN.

N'est-il pas vrai?

LE CALIFE.

Tu les auras.

ARLEQUIN.

Tout ce que je vous demande là est d'une nécessité absolue! Je ne suis pas exigeant.

LE CALIFE.

Non.

ARLEQUIN.

Je ne suis pas de ces gens insatiables, dont l'ambition n'a point de bornes.

LE CALIFE.

Tu ne leur ressembles nullement.

ARLEQUIN *(enthousiasmé)*.

Me voilà donc dans une belle propriété, qui me suffira pour.... Ah ! bon génie, regardez donc par là.

LE CALIFE.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Ne trouvez-vous pas que cette mauvaise bicoque qui est là au bout du jardin, gêne la vue ?

LE CALIFE.

Il est vrai qu'elle est assez mal placée.

ARLEQUIN.

Elle gâte ce joli paysage... Pourquoi y a-t-il de mauvaises petites chaumières comme cela... Il ne devrait y avoir que des palais comme le mien.

LE CALIFE.

Air romance de Thiers.

Sous ce chaume que tu méprises,
Habite un homme vertueux ;
Du sort il craint peu les surprises,
Car il n'est point ambitieux.
Sa pauvreté doit faire envie ;
Il n'a, dit-il, besoin de rien :
Aux vains desirs il dérobe sa vie,
Et ses vertus voilà son bien.

ARLEQUIN.

S'il a le nécessaire, il doit être heureux ! Cette diable de cabane me contrarie ; elle cache le plus beau point de vue !... Je vais lui dire de me la vendre.

LE CALIFE.

Il ne le voudra pas.

ARLEQUIN.

Je la lui payerai le double de sa valeur.

LE CALIFE.

Je te répète qu'il n'y consentira pas.

ARLEQUIN.

Il ne faut pourtant pas qu'un homme comme moi ait continuellement devant les yeux une misérable cabane, qui fait un contraste abominable avec son palais.

LE CALIFE.

Le calife seul pourrait contraindre cet homme, et il faut pour cela qu'il trouve ta demande juste.

ARLEQUIN.

Oh! le calife est un souverain équitable, il forcera cet homme-là à me vendre sa cabane.

LE CALIFE.

Ecoute, le calife est précisément à la chasse dans le voisinage : je me charge de diriger ses pas de ce côté, tu lui adresseras ta requête.

ARLEQUIN.

Oh! mon bon génie, que de grâces! Je regarde déjà la chaumière comme abattue.

LE CALIFE.

Prépare-toi à recevoir ton souverain.

SCENE XVII.

ARLEQUIN, *ensuite* AZÉLIE (*en grande parure*).

ARLEQUIN.

Le calife va me faire rendre justice : Ah! te voilà, Azélie, comme tu es gentille! tu ne sais pas notre nouveau bonheur. Ces terres voisines, ces prés, ces bois,

sont à moi ; me voilà le plus riche particulier de l'empire, et, pour comble de bonheur, mon bon génie va amener ici le calife lui-même.

AZÉLIE.

Le calife!

ARLEQUIN.

Oui, madame. Vous allez rentrer dans votre appartement.

AZÉLIE.

Je veux voir le calife, moi.

ARLEQUIN.

A propos, crois-tu, ma chère, que je puisse me contenter d'une seule femme?

AZÉLIE.

Comment?

ARLEQUIN.

Oui. Il n'y a que les gens du peuple, les misérables, qui se contentent d'une seule femme; tous les gens comme il faut en ont quarante, cinquante; mais je crois qu'avec une vingtaine j'aurais le nécessaire : qu'en penses-tu?

AZÉLIE.

Que je suis malheureuse!

Air de la Récréation du Monde.

Tu m'outrages déjà méchant;
Je punirai ta perfidie:
Ne dois-tu pas savoir comment
Se venge une femme jolie?

ARLEQUIN.

Madame Arlequin, par pitié,
Point de ces accès de colère!
En vous prenant pour ma moitié,
Je veux vous avoir toute entière.

AZÉLIE.

Traître!

ARLEQUIN.

Trêve de douceur, ma bonne amie, je n'aurai d'autres femmes que pour avoir le plaisir de te préférer à elles. Mais qu'entends-je!... des chants, des cris de joie... C'est sûre-

ment le calife. *(Il frappe trois coups dans ses mains.)* Holà ! tous mes esclaves.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, ESCLAVES.

ARLEQUIN *(aux esclaves qui accourent).*

AIR : *Vaudeville d'Une Visite à Saint-Cyr.*

Que vos chants fassent connaître
Et prouvent vos sentimens.
Quel honneur pour votre maître...
En ce séjour va paraître
Le commandeur des croyans !

CHŒUR.

Que nos chants, etc.

ARLEQUIN.

Le voilà ! le voilà !

SCENE XIX ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, LE CALIFE *(richement vêtu)*, GIAFAR, Suite.

CHŒUR.

Air de Jeanne d'Arc.

Vive, vive sans cesse
Ce prince, amour de ses états !
Le bonheur, l'allégresse,
Accompagnent partout ses pas.

GIAFAR.

Jusque dans la poussière
Que l'on se prosterne à l'instant.

ARLEQUIN.

Puisque c'est nécessaire à nos supérieurs,
Je me prosterne en frémissant.

CHŒUR.

Vive, vive sans cesse, etc.

GIAFAR.

Approche, Arlequin, le commandeur des croyans te permet de baiser la poussière qui environne son trône.

ARLEQUIN.

Je n'ose approcher... Oh! ciel! que vois-je! quoi! le calife est mon bon génie!... Et vous, seigneur corsaire!...

GIAFAR.

Son premier visir.

ARLEQUIN.

Je tremble de frayeur et de respect.

LE CALIFE.

Rassure-toi, tu m'as sauvé la vie, j'ai voulu t'en témoigner ma reconnaissance.

ARLEQUIN.

Quoi! seigneur, vous étiez ce marchand Arménien?

LE CALIFE.

Que tu défendis contre des malfaiteurs. Quelle est cette jeune femme?

ARLEQUIN.

C'est Azélie, cette esclave pour laquelle vous m'avez donné quatre mille sequins; mais, seigneur, il s'agit d'une chaumière...

LE CALIFE.

Je le sais.... Approchez, Azélie... et levez ce voile... *(Azélie lève son voile.)* Elle est charmante! Giafar, qu'on la mène dans mon sérail, une telle beauté me manquait pour le compléter: je vais t'en faire remettre le prix.

ARLEQUIN.

Mais, seigneur, je ne veux pas la vendre.

LE CALIFE.

Je te la payerai le double de ce qu'elle t'a coûté.

ARLEQUIN.

Hélas! seigneur, je ne puis m'en séparer.

LE CALIFE.

Et tu voulais tout-à-l'heure que je forçasse un malheureux à te céder sa propriété.

ARLEQUIN.

C'est qu'on ne tient pas à une vieille masure autant qu'à une jeune femme.

LE CALIFE.

Tu m'as demandé le simple nécessaire; j'ai vu que ce mot n'était qu'illusoire, et que tous mes trésors ne pourraient te satisfaire. Pour prix du service que tu m'as rendu, je te laisse Azélie et tout ce que tu tiens de ma générosité; mais puisqu'il faut que l'homme desire quelque chose, tu n'auras jamais cette cabane dont l'aspect te contrarie : que sa vue, au contraire, t'apprenne à modérer tes desirs, et te rappelle l'état obscur d'où mes bontés t'ont fait sortir.

ARLEQUIN.

Seigneur, je n'oublierai jamais vos bienfaits!... (*A part.*) Mais cette cabane va rester là; il faut faire contre fortune bon cœur... (*Haut.*) Esclaves, que l'on fasse brûler les parfums dans des cassolettes d'or; qu'on apporte ici des sophas; que le palais soit illuminé, et qu'on prépare un festin magnifique pour célébrer la présence du calife. (*A part.*) Oh! Mahomet, je vois bien que je n'aurai jamais le nécessaire.

VAUDEVILLE.

LE CALIFE.

Air nouveau de M. Doche.

Insatiable en ses desirs,
L'homme pour jouir se tourmente;
Honneurs et fortune et plaisirs,
Il veut tout... rien ne le contente.

Mais dans ses transports, je l'ai vu
Courir après une chimère;
Et, pour avoir le superflu,
Perdre souvent le nécessaire.

GIAFAR.

J'aime la libéralité
Dans un époux galant, affable;
Un peu de prodigalité
Est un défaut fort agréable.
Plus d'un mari, sans être ému,
A sa femme oubliant de plaire,
Loin de donner le superflu,
Ne donne pas le nécessaire.

AZÉLIE.

Sur les maris, à tous momens,
J'entends lancer mainte épigramme.
Il sont, dit-on, peu complaisans,
Ils ont peu d'amour pour leur femme.
On dit même qu'ils sont bourrus,
Qu'il faut fuir ces jaloux sévères.
Tous ces discours sont superflus,
Et les maris sont nécessaires.

ARLEQUIN (*au public*).

Messieurs, je vais vous faire voir
Jusqu'où va mon bon caractère:
Je ne demande pas ce soir,
Pour une pièce aussi légère,
Qu'un bruit de bravos soutenu,
Fasse crouler la salle entière;
Non, ce serait du superflu,
Je ne veux que le nécessaire.

FIN.

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel
= Guillaume Marguerite

N°. 13,

OU

LA NUIT D'AVANT LA NOCE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES ET DE VAUDEVILLES,

Par MM. THÉAULON ET FULGENCE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 3 Août 1813.

PRIX : 1 fr. 25 c.

PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1813.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. BONIN, notaire impérial.....	M. *Edouard.*
ROSALIE, sa pupille.....	Mad. *Deville.*
SAINT-AMAND, prétendu de Rosalie..	M. *Henri.*
JULES, amant de Rosalie.....	M. *Armand.*
JUSTINE, domestique de M. Bonin...	Mlle. *Minette.*
BELLAME, ami de M. Bonin.....	M. *Fichet.* / M. *Justin.*
Voisins.	
Musiciens amateurs.	
Ménestriers.	

La scène se passe à Rheims.

Le Théâtre représente le coin de la rue des deux Anges et de la belle Image (*); *la maison de M. Bonin, portant le n°.* 13, *fait face au public*; *elle est dans la rue des deux Anges*: *mais l'appartement de Rosalie a une fenêtre qui donne sur celle de* la Belle Image; *du côté opposé de la maison de M. Bonin* (du côté droit de l'acteur), *est une guérite abandonnée. Il est nuit*; *un réverbère éclaire la scène.*

(*) Désignées par des écriteaux très-apparents.

UN MOT!

Ce petit ouvrage est plutôt un opéra-comique qu'un vaudeville ; il a obtenu du succès et il en obtient encore, malgré la sévérité avec laquelle tous les journaux en ont rendu compte. Il faut être juste cependant, cette sévérité était, en quelque sorte, motivée (1). Lancer une épigramme contre un Journaliste et le qualifier de *fameux* ! c'était provoquer la colère de chacun de ces messieurs en particulier.

Ce qui nous a le plus affligés dans ce déluge de quolibets, c'est l'application (2) que la malignité a faite de l'un de nos couplets à un critique justement *fameux*, et respectable sous tous les rapports ; le seul qui se soit toujours fait un plaisir d'encourager les jeunes auteurs, et qui nous ait traités jusqu'ici avec cette indulgence dont on ne peut se passer quand on entre dans la carrière (3).

Nous ignorons quel est l'auteur de l'apostille du Journal de Paris (Samedi 8 Août) où l'on assure que nous n'avons inventé que le titre de notre pièce, et qu'elle est une imitation servile des *Chaises à porteurs*. Ne connaissant ni l'œuvre étrangère ni sa traduction, nous pour-

---

(1) Contre les auteurs ; mais la justice ne devait-elle pas un mot d'éloge à M. Henri, qui a joué avec beaucoup de tenue et de finesse un rôle très-long et très-difficile ; pour notre compte, nous déclarons franchement que nous croyons lui devoir le succès de cette bagatelle, et nous ne savons point par quelle fatalité on s'obstine à trouver baroques au *Vaudeville*, des airs qui passeraient pour charmans à *Feydeau*; entr'autres le rondeau : *Je n'entends rien.*

(2) Des amis nous avaient conseillé de supprimer ce couplet malheureux ; mais le *sans penser se hâtant d'écrire* et la *suite au prochain numéro*, rendaient cette application si déraisonnable !

(3) Les articles de M. Geoffroy sont quelquefois sévères ; mais ils ont cet avantage pour les jeunes gens, que l'on trouve toujours la leçon à côté de la critique ; et tandis que ses prétendus confrères disent sèchement aux auteurs : « Vous vous êtes égarés, » M. Geoffroy prend la peine de leur montrer le bon chemin : voilà, ce nous semble, le vrai critique !

rions hardiment donner un démenti à l'anonyme ; mais nous nous contenterons d'appeler en témoignage M. Dieulafoi (à qui nous demandons bien pardon de le faire intervenir dans cette affaire). Ce littérateur estimable nous a fait l'honneur de nous dire en plein théâtre, après la première représentation : « Messieurs, cette *pièce* a le » même fond qu'une *pièce* jouée une vingtaine de fois au » Théâtre Molière, lorsqu'il était dirigé par M. Bour- » sault, sous le nom de Variétés étrangères. Cette *pièce* » était traduite de l'allemand, mais l'auteur germanique » en avait pris le sujet dans une *pièce* espagnole dont je » ne me rappelle pas le titre et dont le canevas se trouve » dans le Théâtre espagnol de Linguet ; enfin la *pièce* » espagnole avait fourni à Garrick l'idée de sa comédie » de *la Fille de quinze ans*, qui eut un brillant succès. » Cet ouvrage court tous les théâtres de l'Europe depuis » près d'un demi siècle ; *mais vous l'avez rajeuni par* » *plusieurs scènes originales.* »

Voilà ce que nous a dit M. Dieulafoi. Certes ce n'est là ni copier, ni imiter ; d'ailleurs, pour imiter, il faut avoir vu un original, et nous le répétons, nous ne connaissons pas plus la pièce allemande, que la traduction française.

N°. 13,

OU

LA NUIT D'AVANT LA NOCE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

M. BONIN, ROSALIE et JUSTINE.

(Ils arrivent par le fond à droite, M. Bonin donne le bras à Rosalie, Justine marche devant et les éclaire avec un fallot.)

JUSTINE, *s'arrêtant.*

Eh bien, M. Bonin, quelle heure est-il?

BONIN.

Approche (*Il tire sa montre*) Minuit moins un quart. Quand je vous disais qu'il ne fallait pas plus d'une heure pour terminer nos invitations; et cependant nous aurons une jolie société.

JUSTINE.

Je le crois bien.

Air : *de l'Enfantine.*

Le voisin
Et la voisine,
Le cousin
Et la cousine,
Le docteur
En médecine,
Le censeur,
Le proviseur,
Le commissaire
Priseur,
Le maire,
Le receveur,
L'inspecteur,

Le contrôleur,
Le directeur,
Un auteur ;
Votre confrère
Le notaire,
Son père,
Sa sœur,
Son frère,
L'instituteur
Secondaire,
L'adjudant,
Le président,
Le vicaire,
Le marguillier,
Le banquier,
L'huissier,
Le premier
Greffier ;
Mais ce qui doit faire
Un effet complet,
Tout à fait
Parfait,
C'est
L'auditeur sous-préfet ;
Enfin quittant son négoce,
Rendu
Chez vous, en carrosse,
Chacun doit être à la noce,
Excepté le prétendu.

BONIN, *montrant la maison où est la guérite.*

Je suis fâché que le général, notre voisin, soit parti, il nous aurait aussi fait l'honneur de se trouver au festin ; mais tu dis, Justine, qu'à l'hôtel de Paris, où il devait descendre, on n'a pas encore vu St.-Amand ?

ROSALIE, *bas.*

Et Jules ?

JUSTINE.

Ils n'ont pas un seul voyageur.

BONIN.

C'est singulier.

ROSALIE, *à part.*

C'est affreux.

BONIN.

Depuis deux mois que ce mariage est arrêté avec son oncle, mon ami et mon confrère, tout semble se réunir pour retenir les pas de notre aimable étourdi. Tantôt il a fallu faire confectionner les présens de noce ; tantôt il n'y a pas eu de place à la diligence ; tantôt enfin, le cher oncle est tombé malade, et l'on n'a pas voulu le quitter ; deux mois se sont bien vite passés, et je ne saurais lui en vouloir,

malgré l'impatience que j'ai de le connaître. Cependant, s'il veut se marier demain, il me semble qu'il devrait arriver au moins aujourd'hui.

ROSALIE.

Vous conviendrez, mon cher tuteur, que le peu d'empressement que M. St.-Amand met à se rendre auprès de moi, ne s'accorde guère avec le portrait charmant que son oncle nous a fait de son amabilité, et qui vous a engagé à conclure ce mariage.

BONIN.

Vous voyez bien que ce n'est pas sa faute.

ROSALIE.

Air : *Chacun avec moi l'avouera.*

Auprès des belles oubliant
Et sa promesse et sa future,
Je gagerais que Saint-Amant
Cherche à Paris mainte aventure.
Non, rien ne saurait l'excuser
Lorsqu'il s'agit de m'épouser,
Ce retard me blesse et m'étonne;
Mais toujours prompte à m'appaiser,
S'il ne vient pas...

BONIN.

S'il ne vient pas?

ROSALIE.

S'il ne vient pas, je lui pardonne.

JUSTINE.

Les préparatifs de la noce sont faits. Tout le monde est invité; le jour du mariage est irrévocablement fixé pour demain; la cérémonie est pour dix heures; il est minuit, et ce prétendu que personne ne connaît, pas même la future, que tout le monde attend avec impatience, excepté la future, ce prétendu, dis-je, n'a pas encore paru: Ma foi vive les mariages de conventions!

BONIN.

Ce sont les meilleurs. Ne fallait-il pas marier mademoiselle avec M. Jules de Valinval, mon ci-devant clerc?

ROSALIE.

Celui-là, je l'ai vu du moins.

JUSTINE.

Et c'était un jeune homme de mérite.

BONIN.

Lui.

Air : *Vaud. du petit Courier.*

Négligeant toujours son emploi,
Et paresseux par habitude,
Il n'était jamais à l'étude.

ROSALIE.

Il était toujours près de moi.

BONIN.

Il faisait de folles dépenses;
Pourtant rien ne peut l'excuser.
Il n'avait que des espérances.

JUSTINE.

Nous voulions les réaliser.

BONIN.

Heureusement j'y ai mis bon ordre, en le renvoyant à sa tante, qui m'a rendu un très-grand service en le faisant partir pour Paris, où probablement il t'a oubliée.

ROSALIE, *à part.*

Je le crains.

BONIN.

Comme tu l'as oublié de ton côté.

ROSALIE, *à part.*

Cela me rassure.

BONIN.

Mais nous ne songeons pas que nous sommes ici à la belle étoile.

Air : *Du Secret de madame.*

Rentrons, ma chère Rosalie,
Nous avons besoin de repos,
Demain, pour la cérémonie,
Je veux être frais et dispos.

JUSTINE.

Un si long retard nous tourmente,
Il nous jette dans l'embarras.

ROSALIE.

Dormir quand on est dans l'attente!

BONIN, *ricanant.*

Demain soir tu n'attendras pas.

Ensemble.

Rentrons, ma chère Rosalie,
Si Saint-Amand vient aussi tard,
Ce n'est qu'à son étourderie
Que j'attribue un tel retard.

ROSALIE et JUSTINE.

Sans doute Jules nous oublie;
Pourquoi donc vient-il aussi tard,
Si ce n'est pas la perfidie
Qui cause aujourd'hui ce retard.

(*Ils rentrent.*)

(*Pendant la reprise, on voit dans le fond les musiciens amateurs arriver à pas de loup et chargés de pupitres et d'instrumens.*)

SCENE II.

LES MUSICIENS AMATEURS.

BELLAME.

Avancez, avancez, les voilà rentrés. Plaçons-nous sous ce balcon; c'est celui de la prétendue, et que, dans l'exécution de cette serénade, M. Bonin qui a du goût, reconnaisse les amateurs les plus distingués de l'endroit.

Air : *Je suis colère et boudeuse.*

Nous sommes en petit nombre;
Mais artistes excellens!
Et nous avons fait dans l'ombre
Souvent briller nos talens.
Que, dans sa marche imposante,
La basse avec gravité,
De cette union touchante
Annonce la majesté.
Que le serpent jusqu'à l'ame
Aille porter la terreur,
Qu'afin d'apprendre à la femme
A fuir maint piège trompeur.
Que le cor mélancolique
Prophétisant les plaisirs,
De la belle, ici, s'applique
A bien peindre les soupirs.
Par sa tendre mélodie,
Que la flûte jusqu'au jour,
Pendant sa douce insomnie
La fasse rêver d'amour.
Enfin que notre génie,
Par un accord tout divin,
Lui rappelle l'harmonie
Qui doit régner dans l'hymen.

(En s'accordant ils jouent très-faux.)

SCENE III.

Les Mêmes, JULES et SAINT-AMAND, *arrivant par le fond, et se glissant le long du mur du côté de la guérite.*

BELLAME.

Commençons, amoroso.

(Ils jouent les premières mesures de la walse russe; Saint-Amand et Jules s'approchent en chantant sur le même air à voix basse.)

JULES.

Nous y voilà ; mais cette sérénade,
Ici, mon cher, dérange nos projets.

ST.-AMAND.

Cette harmonie est peut-être un peu fade,
Mais la musique a pour moi tant d'attraits.

(*La musique pour la reprise.*)

La sérénade est donc pour ton amie,
Et ton rival sait se faire écouter.

JULES.

Il paira cher cette galanterie.

ST.-AMAND.

A ces messieurs tu peux t'en rapporter.

(*La musique pour la reprise.*)

BELLAME.

Bien, messieurs, bien cela : ce début promet; reprenons haleine.

JULES.

Fâcheux contre-temps ! détestable musique.

S. AMAND.

Silence ! un peu plus de respect pour des musiciens champenois. Tu ne sais donc pas l'histoire....

Air : *De la parole.*

A Paris, les vins préparés
Ayant un mérite assez mince,
Nos musiciens altérés
S'exilèrent dans la province.
Pour chercher des vins excellens,
Puisqu'ils se mirent en campagne,
En dépit des propos méchans,
Mon ami, les premiers talens
Doivent se trouver (*bis*) en Champagne.

JULES.

Tu plaisantes ; mais le temps passe.

S. AMAND, *gaiment.*

Il faut l'arrêter.

BELLAME, *frappant sur sa basse.*

Y êtes-vous ? La nouveauté de Rheims.

(*Ils commencent l'air de* femme sensible.)

S. AMAND.

Entends-tu ? *Femme sensible.*

JULES.

C'est à n'en plus finir.

S. AMAND.

Tu as raison ; Il faut s'en débarrasser : Faquins !

(*Il tire un coup de pistolet, les musiciens s'enfuient.*)

BELLAME.

Sauve qui peut.

S. AMAND.

Les braves gens!

JULES.

Enfin, ils nous ont cédé la place.

(*Les voisins se mettent à la fenêtre; Bonin, Rosalie, y paraissent aussi. Jules et St.-Amand se blotissent dans la guerite.*)

SCENE IV.

Les Mêmes, VOISINS, *à la fenêtre en bonnet de nuit.*

VOISINS.

Air : *Ah! quel scandale.*

D'où part ce coup de pistolet
Qui vient d'ébranler mon volet.

ST.-AMAND.

Voilà les autres maintenant.

JULES.

Mais qu'as-tu donc fait, imprudent?

BONIN, ROSALIE et les Voisins *alternativement.*

C'est un duel, c'est un voleur.

JULES, *regardant par le trou de la guérite*

C'est la pupile et le tuteur.

CHOEUR.

Devrait-on ainsi sans raison
Réveiller toute une maison?

JULES, ST.-AMAND.

Oh! nous n'avons pas sans raison
Réveillé toute la maison.

(*Tout le monde rentre, excepté Jules et St.-Amand.*)

SCÈNE V.

JULES, SAINT-AMAND.

S. AMAND, *sortant de la guérite.*

Nous voilà maître du champ de bataille.

JULES.

Oui; mais tous les voisins sont réveillés.

S. AMAND.

Tant mieux pour les voisines.

JULES.

Les musiciens vont revenir.

S. AMAND.

Tant mieux pour nous; ils endormiront les voisins.

JULES.

Ton sang-froid me mettrait en fureur.

S. AMAND.

Ta fureur me ferait rire.

JULES.

On voit bien que tu n'es pas amoureux.

S. AMAND.

Je ne suis pas amoureux! je ne suis pas amoureux! Quoi! je m'exile de Paris, je prends la diligence pour venir épouser à Rheims, et sur la foi de mon oncle, une petite provinciale que je n'ai jamais vue, qui n'a pas plus de deux cent mille francs de dot, et je ne suis pas amoureux?

JULES.

Venir épouser une femme que tu ne connais pas!

S. AMAND.

C'est pour faire connaissance.

JULES.

Peut-être laide à faire peur.

S. AMAND.

J'ai du courage.

JULES.

Ou de la témérité.

S. AMAND.

Dis plutôt de la résignation : mon oncle m'en a prié; mes créanciers l'ont voulu; j'ai résisté. : l'un m'a menacé de sa colère, les autres d'une contrainte par corps; J'aime mon oncle, ma liberté m'est chère, mets-toi à ma place.

Air : *Vaud. de Lantara.*

Comme une chose certaine,
On se plait à répéter,
Que l'hymen est une chaine
Difficile à supporter.
Cet avis, je le partage;
Mais devais-je, sans raison,
Pour éviter l'esclavage
Me laisser mettre en prison?

JULES.

Je sens la force de tes raisonnemens.

S. AMAND.

Et toi-même qui me blâmes, où en serais-tu sans mon mariage? Que seraient devenues tes espérances, si j'avais voulu, comme tant de petits esprits, soupirer seulement quinze jours d'avance aux pieds de ma prétendue : serions-nous partis de Paris le même jour? nous serions-nous rencontrés dans la diligence?

JULES.

Il est vrai que nous n'avons pas été long-temps à faire connaissance.

S. AMAND.

Cela devait être.

Air : *Pégase est un Cheval qui porte.*

Lorsque le hasard en voyage
A rapproché deux jeunes gens,
Bientôt dans leur joyeux langage
Ils confondent leurs sentimens.
Jamais de sombre défiance,
Ils sont amis le lendemain.

(*Gaîment*) D'ailleurs, mon ami...

Quand on la fait en diligence,
La reconnaissance va bon train.

JULES.

Amis, pour long-temps.

S. AMAND.

Pour toujours, et je jure de nouveau de ne songer à mon bonheur qu'après avoir fait le tien.

JULES.

La résolution est généreuse; mais tu oublies qu'il est une heure du matin et qu'à dix heures tu dois être marié.

S. AMAND.

Je l'oublie, dis-tu? ne suis-je pas en habit de noces, les gants blancs, le bouquet, l'écrin et la lettre de mon oncle, qui indique où je dois trouver ma prétendue. Je n'ai qu'à me présenter pour épouser; mais je ne me présenterai qu'après avoir mis ta maîtresse en ton pouvoir.

JULES.

J'entrevois de grands obstacles.

S. AMAND.

Je les leverai. Es-tu sûr de son cœur?

JULES.

Rappelle-toi les expressions de sa lettre : » Hâtez-vous » de venir vous opposer à un hymen que je déteste autant » que je vous aime. »

S. AMAND.

Tête romanesque, je parie pour le succès.

JULES.

» Celui qu'on me destine est un homme que je ne pourrai » jamais aimer. »

S. AMAND.

Quelque bon champenois? Mais qu'importent ses qualités, le calme est rétabli dans le quartier, commençons l'attaque.

JULES, *montrant le balcon rue de la belle image.*

Voilà l'appartement de Rosalie.

ROSALIE.

Imprudent!

S. AMAND.

Au contraire, mademoiselle, je ne suis ici que par un excès de prudence. Jules est connu de votre Argus, il ne peut se montrer, j'agirai pour lui, si vous daignez m'honorer de votre confiance.

JULES.

Il la mérite à tous égards.

ROSALIE.

Quels sont donc vos projets ? Et comment espérez-vous rompre un mariage qui me désespère ?

S. AMAND.

Je ne vois qu'un moyen.

JULES.

C'est de tuer le prétendu.

S. AMAND.

Je ne suis pas de cet avis; Il est un parti plus simple

ROSALIE.

Quel est-il?

JULES, *bas à Saint-Amand*

Je n'ose le lui proposer.

S. AMAND.

Je m'en charge. (*haut.*) Mademoiselle...

Air : *de Colalto.*

L'amour qui se plaît à changer,
Forme d'aimables écolières;
A nos belles, pour voltiger,
Il prête le secours de ses ailes légères;
Mais asservi sous votre loi,
Abjurant ses goûts infidèles,
En ce moment, s'il vous offre ses ailes,
Vous devez deviner pourquoi.

JULES, *qui est sous le baloon.*

Bien, fort bien.

S. AMAND, *bas à Jules.*

Elle ne peut pas résister à cela.

(*Il relève la tête, Rosalie a disparu.*)

SCÈNE VII.

JULES, SAINT-AMAND.

S. AMAND, *stupéfait.*

Eh bien ! elle est partie ?

JULES.

Comment, sans daigner nous répondre ?

S. AMAND.

Sans dire un mot ! Quelle femme !

JULES.

Air : *Suzon sortait de son village.*

Lorsqu'ici je n'exige d'elle
Qu'un seul mot pour me rendre heureux,
Par son silence, la cruelle
Refuse de combler mes vœux.
Femme frivole,
Une parole
Ne te coûta jamais à prononcer,
Et ce silence
Est une offense....

S.-AMAND.

Eh ! mon ami, pourquoi te courroucer ?
Des femmes l'heureux caractère
Vient ici de se dévoiler :
Ce n'est que quand il faut parler
Qu'elles savent se taire.

JULES.

Ce n'est guère le moment d'avoir de pareils caprices, et puisque l'ingrate peut hésiter un seul instant, mon parti est pris ; adieu.

S. AMAND.

Arrêtez : quoi, monsieur, pour vous, j'aurais négligé une femme qui m'attend avec la plus vive impatience ! pour vous j'aurais épouvanté de très-innocens musiciens, réveillé de pacifiques Champenois, soupiré la romance la plus langoureuse, passé la nuit à la belle étoile enfin, et je me verrais enlever le prix de tant de services, la gloire que me promet une aussi belle réussite ? non, monsieur, non, cela ne sera point ; écoutez, si vous voulez, un injuste dépit ; renoncez à votre maîtresse ; pour moi qui ai juré de faire votre bonheur, avant de songer au mien, l'honneur m'engage à tenir mon serment et je le tiendrai.

JULES.

Je te rends ta parole.

S. AMAND.

x pas la reprendre.

JULES.

Je retourne à l'hôtel.

S. AMAND.

Je reste ici.

JULES.

Adieu donc.

S. AMAND.

Adieu. A propos, je t'invive à ma noce.

JULES.

J'y serai.

S. AMAND.

Tu m'invites sans doute à la tienne.

JULES.

Peux-tu me railler encore!

S. AMAND.

J'accepte.

Air : *Nous verrons à ce qu'il dit.*

Je prétends ouvrir le bal,
Et bien ou mal,
A ta future,
Enseigner de jolis pas
Que tu ne lui montreras pas.

JULES.

Ce ton te sied mal!
Me parler de bal
C'est me faire une injure.

S.-AMAND.

Ah! je te réponds
Que nous danserons,
Je payrai les violons.

Ensem.

JULES.

Il perd la tête,
Vraiment,
De venir me parler de fête;
Sortons, car son enjoument
Augmente encore mon tourment.

S.-AMAND.

Il perd la tête
Vraiment,
De ne pas croire à cette fête,
Mais il verra dans l'instant,
Que je sais tenir mon serment.

SCENE VIII.

SAINT-AMAND.

Eh bien! il le fait comme il le dit; il s'en va : Jules, Jules, le voilà déjà loin. N'importe, je n'en aurai pas le démenti; je le rendrai heureux malgré lui-même. (*gaiment.*) —Notre héroïne m'a vu, c'est assez pour lui faire faire une folie : mais le moyen de lui parler maintenant; tout paraît tranquille dans la maison! (*Il écoute.*)

Air *nouveau.*

Je n'entends rien !
Pour délivrer notre princesse,
L'espérance, l'honneur, l'adresse
Ne m'inspirent aucun moyen ;
Et cependant l'instant avance,
Je crois entendre l'innocence
Crier vengeance!
(*Il écoute.*)
Je n'entends rien.

Je n'entends rien !
Mais dois-je perdre le courage !
Dans l'entreprise où je m'engage,
L'amitié sera mon soutien :
Je suis certain de la victoire,
Et je crois entendre l'histoire
Vanter ma gloire!
(*Il écoute.*) (*Gaiment.*)
Je n'entends rien.

On ouvre le balcon, de la prudence !

(*Il se met à l'écart.*)

SCENE IX.

SAINT-AMAND, JUSTINE, *au balcon.*

JUSTINE, *à voix basse.*

Je ne vois plus personne, ils auront quitté la partie.

S. AMAND, *à part.*

Nous avons trop beau jeu. (*haut.*) Nous voilà.

JUSTINE.

Monsieur est sans doute l'étranger dont m'a parlé ma maîtresse?

S. AMAND, *à part.*

C'est la soubrette. (*haut.*) Ami de Jules et chargé de ses pleins pouvoirs.

JUSTINE, *riant.*

Pour nous épouser.

S. AMAND.

Ils ne vont pas jusques-là.

JUSTINE.

S présence est nécessaire, où est-il en ce ce moment?

S. AMAND, *hésitant un peu.*

Il n'est pas loin : voyez-vous cette guérite ?

JUSTINE.

J'entends, il fait sentinelle !

S. AMAND.

A cette sagacité je reconnais...

JUSTINE.

Justine! confidente de ma maîtresse et son unique conseil.

S. AMAND.

Peut-elle hésiter encore!

JUSTINE.

On hésiterait à moins; car enfin, si nous nous laissons enlever, où M. Jules prétend-il nous conduire?

S. AMAND, *à part.*

Diantre! il ne me l'a pas dit.

JUSTINE.

Voyons, qu'il paraisse, qu'il réponde!

S. AMAND.

Plus bas; je vais le lui demander.

JUSTINE.

Je ne l'ai jamais vu si prudent.

S. AMAND, *allant près de la guérite.*

Mon ami, où prétends-tu conduire ta belle si elle consent à te suivre?

JUSTINE.

Que répond-il à cela?

S. AMAND, *revenant.*

Il dit qu'il a une tante respectable.

JUSTINE.

Nous la connaissons, mais voudra-t-elle nous recevoir? Est-elle prévenue de notre arrivée?

S. AMAND, *retournant à la guérite.*

Est-elle prévenue? Vous l'entendez; elle vous attend!

JUSTINE.

Elle nous attend!

S. AMAND, *ayant l'air d'écouter.*

Avec la plus vive impatience.

JUSTINE.

Tant de prévoyance nous décide et nous partirons...

S. AMAND, *à la guérite.*

Mon ami, je t'en fais mon compliment.

JUSTINE.

Quand nous aurons un garant de la fidélité de M. Jules.

S. AMAND.

Je suis sa caution.

JUSTINE.

Vous!

S. AMAND.

Qui répond paye et ma réputation est faite.

Air : *Je vous comprendrai toujours bien.*

A Londres, à Vienne, à Berlin,
On me proposait pour modèle,
Jamais, disait-on à Turin,
Un Français ne fut plus fidèle ;
Nul n'est prophète en son pays,
Pourtant malgré la médisance,
Vingt belles au moins dans Paris,
Pourront vous citer (*bis*) ma constance.

JUSTINE.

Cela ne nous rassure guère.

S. AMAND.

Que vous faut-il donc ? une promesse? un contrat !

JUSTINE.

Ah ! si nous en avions un.

S. AMAND.

Vous l'aurez ; un notaire !

JUSTINE.

A l'heure qu'il est?

S. AMAND.

Un notaire, vous dis-je, et le plus voisin.

JUSTINE.

Le plus voisin, c'est notre tuteur, mais !

S. AMAND.

Le tuteur ! le mariage est fait !

JUSTINE.

Comment ! vous oseriez... le tour serait plaisant ; mais la prudence. . . .

S. AMAND.

C'est ma première vertu.

(*Il va frapper à la porte du tuteur.*)

JUSTINE.

Il devrait être aux petites maisons.

S. AMAND, *gaiment.*

J'y frappe, mademoiselle.

(*Il frappe à coups redoublés, Justine ferme la fenêtre.*)

SCENE X.

SAINT-AMAND, JULES, *accourant.*

JULES.

Air : *Le briquet frappe la pierre.*

Imprudent, que vas-tu faire ?

ST.-AMAND.

Rendre visite au tuteur!
Nous lui devons cet honneur,
En qualité de notaire:

JULES.

Mon ami, songe qu'il dort.

ST.-AMAND.

Je m'en vais frapper plus fort.
(*Il frappe.*)
Je crois vraiment qu'il est mort.

JULES, *à part.*

Le bizarre caractère,
Je n'y comprends rien, ma foi.

ST.-AMAND.

Regarde, admire et tais-toi.
(*Il frappe.*)

JULES.

On trompe un Argus sévère
En le laissant sommeiller.

ST.-AMAND.

Moi, je vais le réveiller. (*Il frappe.*)

JULES.

Malheureux! peux-tu bien....

S. AMAND, *lui montrant la guérite.*

On ouvre.... à ton poste.

SCÈNE XI.

SAINT-AMAND, JULES, *caché*, BONIN, *à sa fenêtre.*

BONIN.

Ils ont juré de me faire passer une nuit blanche. Qui peut frapper de la sorte à l'heure qu'il est?.... Que demandez-vous?

S. AMAND.

Le notaire!

BONIN.

C'est moi.

S. AMAND.

Ouvrez, ouvrez promptement, monsieur. Des malheureux implorent le secours de votre ministère.

BONIN.

J'irai demain.

S. AMAND.

Toute leur fortune est à votre disposition.

JULES, *à part.*

Il ne ment pas.

BONIN.

Je ne suis pas intéressé; attendez-moi, monsieur, je descends.

S. AMAND.

L'entreprise est hardie, extravagante, tant mieux; elle est digne de moi, et je ne pouvais terminer plus glorieusement ma carrière de garçon.

Air *Nouveau.*

Aujourd'hui le ciel m'exauce;
Pour la folie et l'amour,
Par un hymen trop précoce,
Je vais mourir sans retour;
Mais la nuit avant ma noce
Tromper encore un tuteur,
C'est mourir au champ d'honneur.

Ensemble. Mais la nuit avant ma noce, etc.
JULES.
Mais la nuit avant sa noce, etc. (*)

SCENE XII.

Les Mêmes, BONIN.

BONIN, *restant devant sa porte et barrant le passage à St.-Amand, qui veut toujours entrer en parlant.*)

Monsieur de quoi s'agit-il, je suis à vos ordres?

S. AMAND.

Le temps presse: voici le fait. Deux jeunes gens qui s'aiment éperduement....

BONIN, *voulant rentrer.*

Cela ne me regarde pas.

S. AMAND, *l'arrêtant.*

Au contraire; ils s'adressent à vous de préférence. La jeune personne gémit sous une domination despotique: on veut faire violence à son cœur; l'amant était absent; il est de retour; il veut cette nuit même enlever sa maîtresse ou tuer son rival, et je viens vous demander ce que vous lui conseillez de faire.

BONIN.

Qu'il enlève! ce n'est plus un cas pendable.

S. AMAND.

C'est ce que j'ai dit; mais la jeune personne est sage, bien née, et ne veut point consentir à suivre son amant si un contrat n'assure à jamais son repos et son bonheur.

(*) A Paris, après ce couplet, M. Bonin ouvre sa porte et S.-Amand entre chez lui; mais la suppression de cette scene, rend l'incident du contrat très-obscur.

BONIN.

Elle a raison.

S. AMAND.

C'est ce contrat que je vous demande.

JULES, *à part.*

L'effronté coquin !

BONIN.

Je le refuse.

S. AMAND.

Non, Monsieur, vous ne le refusez pas.

BONIN.

Je ne le ferai point.

S. AMAND.

Si vous en avez un tout prêt?

BONIN.

Je n'ai que celui de ma pupille.

S. AMAND.

C'est ce qu'il faut.

BONIN.

Il n'y manque que les noms du prétendu.

S. AMAND.

Cela me regarde.

BONIN.

Ceux de la famille?

S. AMAND.

Nous les y mettrons.

BONIN.

Je l'ai déjà signé.

S. AMAND.

Ce sera plutôt fait; entrons, entrons chez vous !

(*Il entre.*

BONIN.

Mais, Monsieur, je n'ai pas consenti...

S. AMAND, *entrant toujours.*

L'air de la nuit ne vous vaut rien.

BONIN.

Mais, monsieur, c'est affreux.... Prenez garde de vous blesser.... C'est inconcevable.... Prenez la rampe..... Qu'on se permette ainsi..... L'étude à droite... De chercher à séduire un notaire comme moi... Monsieur, monsieur, l'honneur m'oblige à vous fermer ma porte !

(*Il entre et ferme la porte.*)

SCÈNE XIII.

JULES, *seul.*

Allons, le voilà chez le tuteur ! Quel homme ! comme il sert ses amis ! Mais ne chercherait-il pas à me tromper ? voudrait-il... (*riant.*) Cela s'est vu quelquefois.

Air : *Vers le temple de Cythère.*

A Paris, dès que l'on aime,
Si l'on est un peu prudent,
Il faut se servir soi-même
De peur de quelque accident.
Car tous ces amis fidèles
Servant nos soins amoureux,
Parlent pour nous à nos belles
Quand ils ont parlé pour eux.

Mais réussira-t-il ? le tuteur ne sera-t-il pas inflexible ? Rosalie consentira-t-elle ?... Le jour va bientôt paraître, le tems presse, et mon bonheur est bien loin d'être assuré. Cruelle incertitude ! Mais on ouvre... C'est déjà lui.

SCÈNE XIV.

JULES, SAINT-AMAND, *parlant au tuteur.*

S. AMAND.

Permettez-moi de vous devancer, monsieur, je suis impatient de leur annoncer cette heureuse nouvelle.

JULES.

Eh quoi ! mon ami, je te devrais !...

S. AMAND, *un papier à la main.*

Air : *D'Angélique et Melcour.*

De nos fades amans du jour,
Suivant la commune faiblesse,
Immolant la gloire à l'amour
Tu n'enlevais que ta maîtresse ;
Mais, grace à moi, par ce contrat,
Tu vas, sans que l'honneur réclame,
Faire du moins un coup d'éclat,
Tu vas enlever ta femme.

JULES.

Comment se fait-il ?

S. AMAND.

Silence ! le tuteur sort.

JULES.

Où l'envoye-tu ?

S. AMAND.

Promener.

JULES.

C'est charmant !

SCENE XV.

Les Mêmes, *à l'écart*; M. BONIN, *sortant de chez lui*.

FINAL NOUVEAU.

M. BONIN, *sans les voir.*
Pour terminer leur embarras
Rendons-nous à leur domicile.

S.-AMAND, *bas à Jules.*
C'est à l'autre bout de la ville.

M. BONIN, *sans les voir.*
L'humanité conduit mes pas.

S.-AMAND, *de même.*
Il ne veut, pour sa bienfaisance,
Que mille écus de récompense.

M. BONIN, *de même.*
Je veux assurer leur bonheur,

S. AMAND, JULES.
L'excellent cœur!

M. BONIN.
Surtout, je veux voir cette belle,
Cette amante tendre et fidèle
Qui va par un hymen secret,
Fuir celui qu'on lui destinait.
Je ris déjà de l'aventure,
Et je rirai de la figure
Que demain son argus fera,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Et rien n'est plus plaisant que çà.

JULES, S.-AMAND.
Ah ! ah ! ah ! ah !

M. BONIN, *tirant sa montre.*
Mais il faut faire diligence,
L'heure du mariage avance,
Il faut que je sois revenu
Pour recevoir le prétendu.
Partons sans tarder. (*Il sort en ricanant.*)

JULES, S.-AMAND, *à voix basse.*
Bon voyage,
Mais ne hâte point ton retour,
Pauvre dupe, sans toi l'amour
Achevera ce mariage,
Bon voyage.

[illegible]

[illegible]

payez.

[illegible]

Les Mêmes [illegible]

Laissez-moi [illegible]
tiles.

Allons, il [illegible]
maladroit.

Mais, monsieur [illegible]

Il est nul [illegible]

Dites donc [illegible]
[illegible] à [illegible]

[illegible] dson de

amis sont rassemblés ici, et vous épouserez le prétendu.

ROSALIE.

Il n'est donc plus d'espoir !

S. AMAND, *s'avançant.*

Je m'oppose à ce mariage.

TOUS.

Lui !

JULES, *à part.*

Le plaisant original !

BONIN.

C'est l'inconnu de cette nuit ; celui qui m'a emporté ce contrat, qui m'a pris enfin pour un tuteur imbecile.

S. AMAND.

C'est la vérité. Approchez, mademoiselle, et répondez avec franchise ; le mari qu'on vous destine vous déplait donc beaucoup ?

ROSALIE.

Beaucoup, monsieur.

S. AMAND.

L'aimable aveu ! Vous l'entendez, mes amis !

ROSALIE.

Air : *Vaud. de la Robe et les Bottes.*

Ne trouvant jamais de cruelles,
Amant volage et semillant,
On m'assure qu'auprès des belles,
Il jouit d'un renom brillant.
Mon bonheur étant d'être aimée,
Puisqu'il faut l'avouer, je veux
Un mari dont la renommée
Soit un secret entre nous deux.

S. AMAND.

Rien de plus naturel ; approchez, jeune homme ; vous aimez mademoiselle ?..

JUSTINE.

N'êtes-vous pas sa caution ?

S. AMAND.

C'est juste, et mademoiselle...

JUSTINE.

Partage son amour.

S. AMAND, *gravement.*

Eh ! bien, je les unis.

M. BONIN.

Elle fera ma volonté.

S. AMAND.

Non, monsieur, c'est vous qui ferez la mienne.

M. BONIN.

Celui-là est un peu fort, par exemple.

JULES, *à part.*

Il a le diable au corps.

S. AMAND, *à la ronde.*

Mes amis, je vous prends à témoin, ces jeunes gens s'aiment; leur bonheur dépend de leur union, il serait cruel de les séparer.

B. BONIN, *se mettant entre Rosalie et Jules.*

Je les sépare, moi !

S. AMAND, *le reconduisant à sa place.*

Vous avez trop de délicatesse, monsieur, et ce contrat que vous avez déjà signé... (*bas*) votre honneur, celui de votre pupile...

M. BONIN.

Le prétendu ne consentira jamais...

S. AMAND, *gaîment.*

Il faudra bien qu'il y consente.

M. BONIN.

Il est brave.

S. AMAND.

Oui; mais il est sage.

M. BONIN.

Lui, sage ! vous ne le connaissez pas.

S. AMAND.

Il est sage, vous dis-je, et je vais vous en donner une preuve irrépusable.

(Il ôte ses gants et son bouquet qu'il présente à Jules, en chantant le couplet suivant.)

Mon ami.

Air : *du Pot de fleurs.*

Sur la route de l'hyménée,
Les voyageurs les plus prudens,
Pour une agréable journée,
Sont sujets à mille accidents;
De ton rival, prends le bagage,
Il te remercie aujourd'hui
De vouloir bien ainsi pour lui
Courir les risques du voyage.

TOUS.

Quoi ! vous seriez?

S. AMAND.

Saint-Amand! (*à Jules*) Le prétendu, pour te servir.

BONIN.

Comment ! (*Saint-Amand lui donne la lettre.*)

JULES.

Se pourrait-il ?

ROSALIE.

La singulière aventure !

JUSTINE.

J'aurais dû le reconnaître à ses folies.

JULES.

Combien je suis fâché, mon ami, de la peine que tu t'es donnée !

S. AMAND.

Comment donc, c'est un plaisir.

BONIN, *après avoir lu.*

Parbleu ! le tour est excellent ! c'est vous-même qui... (*Il rit.*)

S. AMAND.

Oh ! mon Dieu, oui ; c'est moi qui ai tout fait.

JUSTINE.

Vous y avez mis un zèle, une ardeur !...

S. AMAND.

C'est ainsi que j'oblige mes amis... M. Bonin, j'espère que vous ne détruirez pas mon ouvrage ? Je me charge d'appaiser mon oncle.

JULES, *bas à Saint-Amand.*

Et nous, les créanciers.

S. AMAND.

A la bonne heure ! Tenez, M. Bonin, vous êtes notaire public et particulier ; promettez-moi de ne jamais engager de pupilles contre leur gré, et je vous jure, moi, de ne me marier qu'après avoir soupiré au moins quinze grands jours auprès de ma future.

VAUDEVILLE.

Air du Vaud. de l'Auberge.

S.-AMAND.

Sur le nombre treize, sans cesse,
Jusqu'ici j'avais plaisanté,
Aujourd'hui, grace à mon adresse,
Je crois à sa fatalité;
Je vois bien que l'étourderie
De moi s'empare de nouveau,
Je n'ai fait là qu'une folie,
La suite au prochain numéro.

BELLAME.

De tout un peu, nous dit le sage;
Aussi quand je cours le cachet,
Une enseigne sur mon passage
M'indique-t-elle un cabaret;
Ma raison s'accorde à merveille
Avec le vin vieux ou nouveau,
J'entre et ne bois qu'une bouteille,
La suite au prochain numéro.

JUSTINE.

C'est vainement que la sagesse
Nous dit que pour notre bonheur,
Et de peur de quelque faiblesse
Il faut bien garder notre cœur;
Malgré toute la surveillance,
L'amour arrive incognito,
On perd son cœur, sans qu'on y pense,
La suite au prochain numéro.

JULES.

Paul que sa province importune,
Arrive un matin à Paris,
Apportant pour toute fortune,
Environ deux mille louis,
Il est joueur, il est facile,
Chez l'orfèvre, pour un cadeau,
Au 113 (*) il en laisse mille,
La suite au prochain numéro.

BONIN.

Admirez ces fameux critiques,
Leur esprit est partout cité,
Dans leurs feuilles périodiques,
Quelle aimable facilité,

(*) Dans la province, où l'on ignore qu'il y a à Paris une maison de Jeu n°. 113, Jules chantera le 2e. couplet de St.-Amand.

Sans penser, se hâtant d'écrire,
Ils vont *currente calamo*,
Et quand ils ne savent que dire,
La suite au prochain numéro.

S. AMAND.

Dans une ville d'Italie,
On a pour de bonnes raisons,
A côté de l'Académie
Placé les petites maisons;
Sur vingt candidats dans l'attente,
On peut, par ce moyen nouveau,
En mettre un numéro quarante,
La suite au prochain numéro.

ROSALIE, *au Public.*

L'indulgence est votre partage,
Cependant, malgré nos couplets,
Trop souvent d'un mauvais ouvrage,
La suite furent les sifflets.
Que votre colère s'appaise,
Daignez ce soir, par un bravo,
Approuver le n°. 13,
La suite au prochain numéro.

FIN.

Daniel, Auguste

LE SANSONNET,

OU

LA PETITE HONORINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. AUGUSTE.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE LUNDI 30 AOUT 1813.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, derrière le Théâtre Français.

Imprimerie de MAUGERET, rue du Faubourg-Saint-Martin, n°. 58.

1813.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SAINT-ERVILLE, riche banquier. . .	M. Fontenay.
FLORINE, sa fille.	Mme. Desmares.
Édouard DERMONT, amant de Florine.	M. Isambert.
MARTHE, nourrice de Florine.	Mme. Duchaume.
JULIETTE, suivante de Florine. . . .	Mlle. Minette.
JACQUES, savetier.	M. Hypolite.
Un Domestique.	

La Scène est à ris.

Le Théâtre représente un Salon.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

Un jeune auteur encor timide,
Craignant pour ses faibles couplets,
A vos yeux s'offre sous l'égide
De quelqu'un sûr de ses succès. (*Bis.*)
Quand notre pièce va paraître,
Un instant veuillez oublier
Que le tableau de l'écolier
Ne vaut pas l'esquisse du maître.

LE SANSONNET,

OU

LA PETITE HONORINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

SCENE PREMIÈRE.

JULIETTE, *seule; elle va écouter à la porte latérale.*

Il est huit heures, et je n'entends pas le moindre bruit dans la chambre de mademoiselle. Gardons-nous bien de la réveiller : ce serait pour avoir de l'humeur toute la journée. Quel caractère que celui de mademoiselle Florine!

AIR : *Vaudeville de l'Ast hén.*

Tous les matins dans la maison
Elle querelle tout le monde ;
Et sans consulter la raison,
Le soir encor Florine gronde.
De contredire à chaque instant
Elle fait son unique étude ;
Et je crois même qu'en dormant,
Elle gronde par habitude.

SCÈNE II.

JULIETTE, MARTHE, *portant un panier rempli de fleurs et de fruits.*

MARTHE.

Vot' servante, mamzelle Juliette.

JULIETTE.

Hé quoi ! c'est vous, bonne Marthe, si matin ?

MARTHE.

Bah ! v'là deux heures que j'suis à la porte d'l'hôtel ; mais comme on m'a dit que vous n'étiez pas visible, je m'suis amusée à causer un brin avec Jacques, le savetier. Il y a long-temps que nous nous connaissons ; quand j'venions voir not' petite, qui n'était pas pus haute que ça, il avait déjà sa boutique à vot' porte : c'est un bon garçon.

JULIETTE.

Il est d'humeur assez joviale.

MARTHE.

Si j' l'avions écouté, v'là dix ans qu'je n'serions pus veuve. Mais, puis-je voir not' chère enfant ?

JULIETTE.

Y pensez-vous, à l'heure qu'il est ? Mademoiselle n'est revenue du bal que cette nuit à trois heures, et vous ne devez pas espérer qu'elle vous veuille recevoir à huit heures du matin.

MARTHE.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Par trop d'sommeil, faut en convenir,
On raccourcit son existence ;
Aux champs nous savons mieux jouir
Des instans que l'ciel nous dispense.
De travailler drés l'bon matin
Dans not' pays comme on s'honore,
Chacun s'couche avec le déclin,
Mais on se lève avec l'aurore.

JULIETTE.

A Paris, on fait du jour la nuit.

MARTHE.

J'vais attendre en causant avec vous, si vous voulez le permettre, mamzelle Juliette.

JULIETTE.

Volontiers, ma bonne Marthe. Déposez votre panier sur cette table.

MARTHE.

Que d'bontés ! C'est qu'voyez-vous, j'ai rencontré monsieur Durand, le valet de chambre de monsieur de Saint-Erville : il y a queuques jours, il m'a dit que Mamzelle était revenue de sa pension. C'est là-dessus que je suis vîte accourue. C'te chère enfant ! d'puis deux ans qu'je n'l'ai vue, comme elle doit être embellie !

JULIETTE.

Oui, mais son caractère est bien différent de ce que vous le connûtes autrefois.

MARTHE.

Qu'est-ce que vous m'dites là ?

JULIETTE.

L'exacte vérité. Florine est vive, orgueilleuse, emportée; rien ne saurait lui résister.

AIR : *Aux champs dès le point du jour.*

Tous ses desirs sont des lois ;
A ses goûts chacun s'immole ;
Mais ses caprices par fois
Pour nous sont bien une école.
Au motif le plus frivole,
Et sans écouter les gens,
Les soufflets et la parole,
Tout ça vole en même temps.

Mais tenez, vous parliez tout à l'heure de Jacques ; n'avez-vous pas remarqué près de lui un sansonnet qu'il s'amuse à faire babiller du matin au soir ?

MARTHE.

Pardine, j'crais ben : c'est ben la pus drôle d'bête que j'aie vu d'ma vie ; il répète presque mot à mot ce que dit son maître.

JULIETTE.

Eh bien ! ce maudit animal nous procure depuis quelques jours une humeur continuelle de la part de Mademoiselle. Elle s'est mise en tête de posséder cet oiseau dont l'instinct lui paraît surnaturel; elle a prié son père de le lui procurer ; il s'y refuse ; et voila la cause des querelles que Florine fait, à propos de rien, à tous ceux qui ont le malheur de l'approcher.

MARTHE.

Oh ! comme vous me surprenez, mamzelle Juliette ! et c'bon monsieur de Saint-Erville, que pense-t-il de tout ça ?

JULIETTE.

Il en souffre le premier, et cherche mille moyens pour ramener sa fille à des sentimens plus sociables. (*On sonne.*) Mais on sonne : je cours, car si je n'étais à la minute, vous verriez bientôt un bel échantillon de ce que je viens de vous dire.

MARTHE.

Dites-lui bien qu'c'est la bonne Marthe, sa vieille nourrice, qui vient tout exprès de Romainville pour l'embrasser.

JULIETTE, *à part, en sortant.*

Excellente femme ! je crains que tu ne sois mal payée de ton empressement.

SCENE III.

MARTHE, *seule.*

Est-il possible que ma chère enfant soit changée à ce point ? elle qui était autrefois la douceur même ! Mais j'vois ben c'que c'est, ça vous a été élevée dans une pension, avec de belles Demoiselles accoutumées à faire toutes leurs volontés, et c'té jeunesse, ça puise plutôt les mauvais exemples que les bons. pourtant.....

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Malgré sa fierté, son orgueil,
Au gré de mon envie,

J'ose espérer un bon accueil
De ma fille chérie.
Pourrait-ell' se montrer hélas !
A mes desirs contraire,
Une nourrie' n'est-ell' pas
Une seconde mère ?

Mais j'entends du bruit..... on vient, c'est elle ; oh ! comme l'cœur me bat !

SCENE IV.

FLORINE, JULIETTE, MARTHE.

FLORINE, *à Juliette.*

Pourquoi n'avoir pas dit à Marthe que j'étais à la campagne ? vous êtes d'une gaucherie ! Si quelqu'un survenait, que penserait-on en me voyant en conférence avec cette femme ?

JULIETTE.

Oh ! Mademoiselle, il est encore si matin.

MARTHE, *courant embrasser Florine.*

Eh ! bon jour ma chère enfant ! Mon Dieu comme alle est grandie ; mais c'est un' femme vraiment. Mais voyez-donc comme ça pousse c'te jeunesse, comme ça nous renvoie ! J'suis ma fine toute glorieuse d'avoir fait eun' si belle élève.

FLORINE.

Quoi ! c'est vous, bonne Marthe ! pourquoi venir de si loin à votre âge ?

MARTHE.

A mon âge ! ma belle Demoiselle ! mais si dieu m'prête des jours, je viendrai vous voir encore dans vingt ans.

AIR : *Édouard me rend plus sauvage.*

Pour venir de Romainville
Je n'suis pas longtems en ch'min ;
Car vers la route d'la ville
Le cœur me conduit grand train.

En dépit des ans rebelles,
A nous aut' bons vieux parens,
Le plaisir donne des ailes
Quand nous v'nons voir nos enfans.

JULIETTE, *à part.*

Pauvre femme ! je souffre pour elle.

MARTHE.

Dès j'ons appris qu' Monsieur vot' père vous avait fait r'venir de vot' pension, je n'ai pu résister à mon impatience; et j'aurais cru manquer à mon devoir, si j' n'étais venue moi-même peur vous saluer ainsi que monsieur d' Saint-Erville. J' voulais aussi vous amener ma fille Suzette, vot' sœur de lait; mais all' n'a pas osée. Dam, je n' sommes pas riches, ça n'est pas mis comme ça voudrait; et ces jeunes filles, ça vous a toujours un peu de gloriole. Mais je v'nons pourtant....

FLORINE.

De quoi s'agit-il? parlez vîte, car j'ai ma toilette.

MARTHE.

AIR : *Vaudeville de Folie et Raison.*

Aux noces de ma fille
Je viens vous inviter:
Étant de la famille,
Vous y d'vez assister.

FLORINE.

Eh quoi ! Suzette se marie?

MARTHE.

Au fils du voisin Nicolas.

FLORINE.

En vérité, j'en suis ravie.
Sur moi pourtant ne comptez pas.

ENSEMBLE.

MARTHE.

Aux noces de ma fille
Vous devez assister :
Étant de la famille
Pourriez-vous résister.

JULIETTE.

Aux noces de sa fille
Vous devez assister ;
Étant de la famille
Pourriez-vous résister.

FLORINE, *à Juliette.*

Vous tairez-vous impertinente. (*Haut à Marthe.*) Bonne Marthe, je suis désespérée de vous refuser cette satisfaction, mais cela m'est tout à fait impossible.

MARTHE.

Impossible ! et pourquoi donc?

FLORINE.

Mais la fortune dont jouit mon père, me contraint à tenir un rang dans le monde; et vous sentez.....

MARTHE.

Je commence à vous comprendre, Mamzelle, et j'vous prie d'excuser la liberté qu' j'ai prise; mais dans mon gros bon sens villageois, j'avais toujours cru qu' les honnêtes gens pouvaient aller de pair avec tout le monde.

FLORINE.

Cela devrait être ainsi; mais ne pouvant vaincre le préjugé, on est forcé de s'y soumettre.

MARTHE.

Oh mon dieu ! mon dieu ! s'il faut qu' l'induction change comm' ça l'cœur des filles, j'dois ben m'applaudir de c'que ma fille Suzette n' sache ni *a* ni *b*. Mais qu'est-ce qu'alle va penser c'te pauvre enfant, quand j'vas li dire que vous r'fusez d'assister à ses noces? ah ! ça va lui causer un chagrin ! all' s'est donné tant d'peine pour vous faire hier un gâteau d'fin froment que j'vous apporte dans mon panier, avec ces fruits et ces fleurs, qui sont les plus belles qu'on puisse trouver à Romainville.

FLORINE.

Juliette, vous porterez tout cela à l'office. Je suis fâchée, bonne Marthe, que vous vous soyez privée de votre nécessaire; mais je mange peu de fruits, et je n'aime que les fleurs étrangères.

MARTHE.

AIR : *Lise épouse l'beau Germance.*

Tout c' qui tient à la richesse,
Au goût, à la gentillesse,
Pour ça, Mamzelle, je sais bien,
Qu' vous n' manquez jamais de rien.
Dans mon esprit sans culture,
J'avais osé penser, dà,
Qu' les présens de la nature,
Vous plairaient ben plus qu' tout çà.

FLORINE *lui offre une bourse.*

Ils me flattent beaucoup et je veux reconnaître...

MARTHE, *refusant.*

Mamzelle, je n'suis pas riche, mais je n'demande rien à personne.

FLORINE.

Cette fierté déplacée...

MARTHE.

Il n'appartient pas à une pauvre paysanne comme moi d'être fière, mais j'ai un cœur tout comme eun' grande dame. Autrefois, Mamzelle, j' m'honorais de vos bienfaits; à présent ils me feraient rougir. Adieu, Mamzelle, vous n' serez plus importunée par la vieille Marthe : elle ne viendra plus troubler par sa présence les plaisirs brillans que votre fortune vous destine. Ah ! mon dieu, on ne m'avait pas trompée, Florine n'est plus la même, Florine méconnaît sa pauvre nourrice.

(*Marthe sort en pleurant.*)

SCENE V.

FLORINE, JULIETTE.

FLORINE.

Marthe !.. Marthe !.. Elle s'en va : cours après elle, Juliette.

JULIETTE.

Oh ! Mademoiselle, elle est déjà bien loin; la bonne femme

met autant d'empressement à vous fuir, qu'elle en a mis pour arriver jusqu'à vous.

FLORINE.

Je suis fâchée qu'elle n'ait pas senti la force de mes raisons; car tu conviendras avec moi que la place que mon père occupe dans la société, ne me permet pas d'entretenir de liaison avec cette paysanne et sa famille. Je tremblais qu'il ne survînt quelque visite pendant cette scène qui pèse sur mon cœur; car je t'avouerai que j'ai toujours de l'attachement pour Marthe, et je veux envoyer, mais indirectement, un présent de noce à sa fille.

JULIETTE.

Ah ! Mademoiselle, vous avez toujours l'âme de votre père.

FLORINE.

Est-il sorti, monsieur de Saint-Erville ?

JULIETTE.

Je le croyais; mais le voici lui-même.

FLORINE.

Je tremble qu'il n'ait rencontré Marthe.

SCENE VI.

SAINT-ERVILLE, FLORINE, JULIETTE.

SAINT-ERVILLE.

Bonjour, ma chère enfant.

FLORINE.

Bonjour, mon père : avez-vous bien passé la nuit ?

SAINT-ERVILLE.

A merveille, ma chère amie, et qui plus est, je viens d'avoir le réveil le plus agréable; car, en sortant de mon appartement, j'ai rencontré la bonne Marthe, ta nourice.

FLORINE, *à part.*

Ciel !

JULIETTE, *à part.*

Que va-t-il dire ?

SAINT-ERVILLE, *fixant Florine.*

Elle m'a paru satisfaite de l'accueil qu'elle a reçu de toi. Je t'en remercie, ma fille; j'aime à voir que le genre d'éducation que tu as reçu n'a pas éteint dans ton cœur les sentimens de reconnaissance que tu dois à cette honnête femme qui t'a tenu lieu de mère. (*A part.*) Elle rougit, son âme n'est point atteinte.

FLORINE, *à part.*

Qu'un éloge qui n'est pas mérité fait souffrir !

JULIETTE, *à part.*

La bonne femme aura craint de l'exposer au courroux de son père.

SAINT-ERVILLE.

Je suis charmé que nous en soyons sur ce chapitre; car je voulais te consulter sur deux pièces de vers que j'ai composées, l'une sur les charmes de la douceur, et l'autre sur la reconnaissance.

FLORINE.

Quoi ! mon père, vous auriez fait des vers ?

SAINT-ERVILLE.

Tout comme un autre, ma fille. C'est un mal qui gagne tout le monde.

FLORINE.

La douceur et la reconnaissance sont des sujets...

SAINT-ERVILLE.

Qu'on ne trouve plus que dans les livres; voilà précisément pourquoi j'ai voulu les traiter.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Le goût commence à se blâser
Des choses pour nous ordinaires,
Et l'on aime à se reposer
Sur des êtres imaginaires.

Lorsque des plus tendres bienfaits
On perd jusqu'à la souvenance,
Pour lecture on veut des sujets
Qui parlent de reconnaissance.

JULIETTE, *à part.*

Il sait tout.

SAINT-ERVILLE.

Attends, attends... (*Il cherche dans ses poches.*) Mais quelle étourderie ! J'aurai sans doute oublié ces petits chefs-d'œuvre dans mon cabinet. Nous y reviendrons dans un autre moment; aussi bien ai-je à te parler d'affaires plus importantes : je vais te marier.

FLORINE.

Qu'entends-je !

JULIETTE, *à part.*

En voici bien d'un autre.

FLORINE.

A peine revenue de ma pension, vous voulez déjà me priver des charmes qu'une fille de mon âge peut trouver dans le sein paternel ?

SAINT-ERVILLE, *à part.*

Tu dissimules, mais je saurai bien te faire avouer ton secret. (*Haut.*) Voilà de très-belles phrases, mon enfant; et mon cœur en ressent tout le prix. Mais, avant de refuser absolument le parti que je te propose, réfléchis à notre situation réciproque. Je suis vieux; je me sens d'ailleurs quelques dispositions à me dégager du poids des affaires, et à fixer à la campagne ma résidence ordinaire.

FLORINE.

A la campagne, mon père ?

SAINT-ERVILLE.

Oui; je l'ai toujours aimée, et mon âge me la rend encore plus nécessaire.

SAINT-ERVILLE.

A ce changement subit pourraient succéder d'autres réflexions trop tardives.

FLORINE.

Ah ! je m'aperçois que vous voulez me contrarier.

SAINT-ERVILLE.

C'est une petite liberté que je me permets de temps en temps. Je te dirai donc que ton monsieur Édouard Dermont n'a pas été aussi discret envers son père que tu l'as été près de moi. C'est à sa sollicitation que mon vieil ami me demande ta main, espérant que tu feras le bonheur de l'unique espoir de sa famille.

JULIETTE, *à part.*

Dieu le veuille !

SAINT-ERVILLE.

Le père et le fils doivent arriver ici demain.

FLORINE.

Demain ! ah ! Juliette, il faudra songer à ma toilette.

SAINT-ERVILLE.

Il serait plus utile de songer à vaincre un peu l'âpreté de ton caractère.

FLORINE.

Mon père, Édouard me connaît.

SAINT-ERVILLE.

Ah ! tu as raison; et, s'il n'est pas heureux, il ne pourra du moins s'en prendre à personne.

FLORINE.

Me croiriez-vous capable de faire le malheur d'un époux ?

SAINT-ERVILLE.

Ma foi, tu as des vivacités...

FLORINE.

Des vivacités ! eh ! qui n'en aurait pas à ma place ? Vous-même, mon père, vous vous plaisez sans cesse à me pousser à bout; mademoiselle est d'une gaucherie, d'une maladresse

sans exemple ; vos laquais sont lourds et nigauds ; votre cocher est un ivrogne ; cette maison est triste et maussade ; les meubles y ont un siècle ; enfin, tout ce qui m'environne semble fait pour me désespérer. Mais aujourd'hui qu'avez-vous à me reprocher ? ne suis-je pas de la meilleure humeur du monde ?

SAINT-ERVILLE.

Tout ce que tu me dis là me prouverait le contraire.

FLORINE, *outrée.*

Quelle injustice ! soutenir que j'ai de l'humeur quand je suis d'une gaîté !.... Allons, ouvrez cette croisée, car je n'en puis plus, j'étouffe... Je crois que je vais m'évanouir.

SAINT-ERVILLE.

Quelle douceur et quelle résignation !

JACQUES, *dans la rue.*

Tra, la, la.

JULIETTE, *à part.*

Ah ! voici Jacques et son maudit oiseau : nous allons bien voir un autre vacarme.

FLORINE.

Il n'y a pas jusqu'au Sansonnet, instruit par cet homme que vous souffrez à la porte de l'hôtel, qui me faisait envie, et que vous n'avez pas voulu me laisser procurer.

SAINT-ERVILLE.

Le bavardage de cet oiseau me déplaît. D'ailleurs, n'as-tu pas la plus belle volière ?

FLORINE.

Mes oiseaux ne parlent pas ; ils ne font que crier à m'étourdir.

SAINT-ERVILLE.

En cela, ils font honneur à leur institutrice.

JACQUES, *dans la rue.*

AIR : *Ballet des Pierrots.*

En travaillant avec courage
L'ennui ne me gagne jamais,
C'est lorsque j'ai beaucoup d'ouvrage
Que mes desirs sont satisfaits.
Si J'quitte un instant ma boutique,
J'y laisse au moins mon sansonnet,
Qui sait répondre à la pratique :
Vous trouv'rez Jacque au cabaret.

FLORINE.

Ce qu'il dit est vrai, mon père; je l'ai entendu répéter cent fois.

JACQUES, *dans la rue.*

Même air.

Le cabaret, la chose est claire,
Est un endroit fort divulgué;
Mais mon état par le vulgaire
N'est pas non plus très-distingué.
Plus d'eun' pratique qui me r'nomme
Fait redire à mon sansonnet :
Mon maître Jacque est un brave homme,
Mais il aim' trop le cabaret.

(*Pendant le dernier couplet, Saint-Erville a parlé bas à Juliette qui est sortie.*)

FLORINE.

Je veux absolument faire acheter ce petit animal; si je ne l'ai pas, je crois que j'en mourrai.

SAINT-ERVILLE.

Voulant faire aujourd'hui tout ce qui dépendra de moi pour te rendre contente, je viens d'ordonner à Juliette de faire monter Jacques, afin de lui donner ce qu'il demandera de son Sansonnet.

FLORINE.

Ah ! mon père, vous êtes charmant.

SAINT-ERVILLE, *à part.*

Tu n'en es pas encore où tu penses. Jacques a reçu mes ordres et les exécutera.

SCENE VII.

SAINT-ERVILLE, FLORINE, JACQUES, JULIETTE.

JACQUES.

AIR : *D'Arlequin musard.*

C'est sans doute pour de l'ouvrage
Que Monsieur me fait demander,
Vous serez satisfait je gage,
Vous n'avez qu'à me commander.

SAINT-ERVILLE.

Oui, car nos modernes grands hommes
Par leurs écrits prouvent au mieux
Qu'on peut, dans le siècle où nous sommes,
Faire du neuf avec du vieux.

Mais ce que j'ai à te demander n'a nul rapport à ton état.

JACQUES.

Ah ! c'est différent. Alors, je ne peux comprendre quelle affaire nous pouvons avoir à démêler ensemble.

SAINT-ERVILLE.

Tu as un Sansonnet?

JACQUES.

Qui fait le charme de ma vie. Je lui dois la pratique des plus jolies voisines attirées par son ramage ; je lui dois ma gaîté, mes chansons ; enfin, tout le bonheur dont je jouis dans ma chétive obscurité.

AIR : *Eh ! lon lan la landérirette.*

Je l'emport' sur mes confrères
Par mon oiseau guilleret,
Sur les filles, sur les mères
Il exerce son caquet,
Et du quartier toutes commères
N' sont rien auprès d'mon sansonnet.

Imaginez, Monsieur, qu'il suffit de lui dire une chose trois ou quatre fois, pour qu'aussitôt on la lui entende répéter.

SAINT-ERVILLE.

C'est cet instinct surnaturel qui a séduit ma fille, au point qu'elle voudrait posséder ce petit animal ; et, comme il n'est rien que je ne fasse pour satisfaire ses desirs, je t'en offre douze louis.

FLORINE.

Oui, et à condition que tu quitteras la porte de l'hôtel.

JACQUES.

Ah ! ah ! Eh ! paraphez-vous ce congé-là, not' bourgeois ?

SAINT-ERVILLE.

Point du tout, mon ami ; cette clause est de ma fille.

JACQUES.

Ça n' passera pas, ma petite ; ça n'est pas timbré.

FLORINE, *avec dépit.*

Mais au moins pour les douze louis tu livreras le Sansonnet ?

JACQUES.

Douze louis ! c'est ben joli ça ; mais mon Sansonnet n'est point à vendre.

FLORINE.

On doublera la somme.

JACQUES.

C'est beaucoup trop. Eh ben ! ça n' me tente pas du tout.

JULIETTE.

Tu aurais de quoi boire toute l'année.

JACQUES.

Vous avez raison, mademoiselle Juliette ; mais, quand je pense à m' séparer de mon Sansonnet chéri, ça m' coupe la soif.

FLORINE, *avec colère.*

Demande tout ce que tu voudras.

JACQUES.

Croyez, ma belle demoiselle, que s'il s'agissait de toute autre chose, il n'est rien que je n' fasse pour vous contenter. Mais, en honneur, exiger ça de moi, ça s'rait m'ôter la vie. Dieu a disposé d' ma pauvr' Jacqueline, qui n' ma laissé qu' not' fille Margot, dont je me suis débarrassé en faveur du compère Michel, et j' n'en suis morguenne pas fâché, car c'était plutôt un diable qu'eun' fille ; et vous savez, Monsieur, que quand on a un enfant comm' ça, c' qu'on peut faire de mieux, c'est d' la donner au premier benêt qui vous la demande. Hé ben ! Michel fut c' benêt-là.

AIR : *Le premier pas.*

Le premier jour
Que d'ma fille il fut maître,
S' croyant heureux, il chanta son amour ;
Mais dès l' lendemain son air me fit connaître
Qu'au fond du cœur il brûlait déjà d'être
Au dernier jour.

FLORINE.

A quoi sert tout ce verbiage ridicule ; revenons au fait.

JACQUES.

Vous voyez ben qu'étant absolument seul, mon Sansonnet me tient lieu de tout ; et je lui connais un mérite que bien des gens n'ont pas, celui de ne jamais me contredire.

FLORINE, *à Juliette.*

Je vous trouve bien hardie d'oser m'adresser la parole, quand c'est vous qui me procurez cette scène ridicule. Ne pouviez-vous parler en bas à cet homme ? N'était-il pas indigne de paraître devant mon père ?

SAINT-ERVILLE.

Elle n'a agi que d'après mes ordres, et je vous prie de ne pas me compromettre dans vos inconséquences.

JACQUES.

Ah ! Monsieur, que je vous plains d'avoir eun' petite fille comme ça. Jarni queu Lucifer !

FLORINE, *furieuse, avançant sur Jacques.*

Sortiras-tu de ma présence ?

JACQUES.

Je n' me l' fais pas dire deux fois.

AIR : *Aimable gaîté du vieux tems.*

A dissiper ce grand courroux
Si je voulais prétendre,
J'pourrais éprouver près de vous
Qu'on n'perd pas pour attendre.
Je dirai comm'ça,
Quand on m'parlera
De mamselle Florine :
A c'lui qui l'aura,
C'te bell' rose là
F'ra sentir son épine.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Edouard Dermont.

SAINT-ERVILLE.

Quoi ! sitôt : faites entrer.

FLORINE.

Dans l'état d'agitation où je suis, je ne pourrais soutenir sa présence. (*Elle veut sortir.*)

SAINT-ERVILLE, *l'arrêtant.*

Restez, ma fille, je vous l'ordonne.

SCENE IX.

SAINT-ERVILLE, ÉDOUARD DERMONT, FLORINE, JULIETTE.

SAINT-ERVILLE, *à Edouard.*

Soyez le bien-venu, mon jeune ami; vous nous surprenez agréablement, car nous ne vous attendions que demain avec votre père.

ÉDOUARD.

AIR : *Du pas redoublé.*

Guidé dans mon empressement
Par mon amour sincère,
En ces lieux d'un jour seulement
J'ai devancé mon père.

SAINT-ERVILLE.

Ah! je comprends que le vieillard
Craignant d'être en avance,
Pour arriver un peu plus tard
A pris la diligence.

ÉDOUARD.

C'est précisément cela.

SAINT-ERVILLE.

Ah! je m'en doutais bien, les amoureux sont toujours plus pressés que les papas.

ÉDOUARD.

Oserai-je m'informer de la santé de la belle Florine?

SAINT-ERVILLE.

A son air calme, à la sérénité qui règne sur tous ses traits, vous devez augurer que ma fille se porte à merveille.

FLORINE.

(*A son père.*) Toujours de l'ironie ! (*Haut.*) J'avouerai, Monsieur, que je suis fort indisposée de la liberté que vous avez prise de me compromettre auprès de vos parens et des miens, en déclarant à votre père la connaissance fort innocente que nous avons contractée à Saint-Brice, où vous veniez voir votre sœur.

ÉDOUARD.

Je vous demande pardon, Mademoiselle ; mais j'ai pensé que cette déclaration pourrait hâter l'instant de mon bonheur.

FLORINE.

Vous deviez au moins m'en instruire, puisque vous savez que j'entretiens toujours correspondance avec mademoiselle Dermont.

ÉDOUARD.

Je craignais que vous ne partageassiez pas.....

FLORINE.

Votre conduite est des plus indiscrètes.

JULIETTE, *à part.*

Quelle réception !

SAINT-ERVILLE.

J'en suis fâché pour vous, mon ami ; mais vous avez pris ma fille dans un mauvais moment. Elle était en querelle avec tout le monde ; et, comme son futur époux, vous devez avoir part à son humeur.

FLORINE.

Eh ! mon père, où voyez-vous donc que j'ai de l'humeur ? Je ne puis dire une parole que vous ne l'interprétiez à mon désavantage.

SAINT-ERVILLE.

Allons, épargne-moi, je te prie ; je me range tout-à-fait

de ton côté. Oui, Monsieur, vous avez eu tort, très-grand tort d'en agir comme vous avez fait, et pour vous en punir, Florine vous prend pour époux.

JULIETTE, *à part.*

Il aura le temps de faire pénitence.

ÉDOUARD.

Puis-je espérer, Mademoiselle, que vous daignerez confirmer ce que m'avance monsieur votre père?

FLORINE.

Monsieur, je ne le contredis jamais.

SAINT-ERVILLE.

C'est-à-dire, quand je fais tes volontés; car ce matin...

FLORINE.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Oui de l'hymen projeté par mon père
J'avais d'abord redouté les liens,
Mais quand c'est vous que son choix me défère
Mes sentimens sont semblables aux siens.

ÉDOUARD.

Par ces discours à ma flamme propices,
Belle Florine, ah! vous comblez mes vœux.

SAINT-ERVILLE.

Corrigez-là s'il se peut des caprices,
Et vous serez parfaitement heureux.

FLORINE.

AIR : *Vaudeville des rendez-vous bourgeois.*

Lorsque jadis la nature,
Pour éviter les abus,
Aux deux sexes à mesure
Donna défauts et vertus;
En dépit de l'injustice
Qui des femmes parle mal,
Je crois qu'en fait de caprice
Le partage fut égal.

SAINT-ERVILLE.

Tu serais charmante, si tu nous disais cela plus gaîment.

FLORINE.

Permettez que je vous quitte un instant pour achever ma toilette. Suivez-moi, Mademoiselle.

SAINT-ERVILLE.

Allons, pauvre Juliette, c'est à ton tour à être querellée.

JULIETTE.

Heureusement, je ne m'effraie pas du bruit. (*Elle suit sa maîtresse.*)

SCENE X.

SAINT-ERVILLE, ÉDOUARD.

SAINT-ERVILLE.

Eh bien ! Monsieur, que pensez-vous de ma fille ?

ÉDOUARD.

Ce que j'en ai toujours pensé, Monsieur, que la franchise est la base de son caractère, puisqu'elle ne cherche pas à déguiser ses défauts.

SAINT-ERVILLE.

Ma foi, vous avez raison; c'est vraiment un mérite dans le siècle où nous sommes.

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

Avec chagrin quelquefois j'examine
Fillette pleine de hauteur,
Devant l'époux qu'on lui destine,
Affectant un air de douceur.
Après l'hymen, bientôt la scène change,
Et l'époux souvent tendre et bon,
Dans sa moitié ne trouve, au lieu d'un ange,
Qu'un diable à la maison.

ÉDOUARD.

Même air.

Je suis bien loin d'être d'avis contraire,
Et je le déclare en deux mots :
Sur toute chose je préfère
Femme qui montre ses défauts.
A l'âpreté de son fier caractère
Opposant douceur et raison,
Moi je ferai de cette épouse altière,
Un ange à la maison.

SAINT-ERVILLE.

Quelle douce espérance vous me donnez ! Ah ! jeune homme que vous méritez bien d'être heureux ! Combien je suis satisfait pour ma fille de vous voir dans ces sentimens ! Oui, mon ami, avec douceur et patience on triomphe presque toujours d'un caractère violent. Elle est bonne, sensible ; mais orgueilleuse, emportée ; se croyant par sa fortune au-dessous des égards que l'on doit à tous ceux que l'on rencontre dans la société. Mais, comme à son futur époux, je dois vous avouer que je lui ménage une petite scène qui, en humiliant un peu son amour propre, pourra lui faire sentir tout le ridicule dont elle se couvre par ses emportemens. Je serai charmé de vous voir mon gendre, mon jeune ami ; mais je serais au désespoir que vous eussiez à vous en repentir.

ÉDOUARD.

Ah ! ne craignez pas.

AIR : *Il m'en souvient longtems ce jour.* (D'une heure de mariage.)

A la tendresse, à la douceur
Je rendrai celle qui m'est chère ;
Déjà l'espoir de mon bonheur
Remplit mon âme toute entière.
L'adorer voilà mon destin,
Et pour exprimer la colère,
Ma bouche s'ouvrirait en vain,
Mon cœur lui dirait le contraire.

SAINT-ERVILLE.

Je dois vous instruire de mon dessein, car je vous avoue que je compte un peu sur votre présence et celle de sa nourrice que j'ai retenue ici pour en hâter l'exécution. D'abord, je voudrais que vous témoignassiez à ma fille quelque surprise de l'accueil que vous avez reçu d'elle.

ÉDOUARD.

Mais ce serait le moyen de l'irriter encore.

SAINT-ERVILLE.

Point du tout. Soyez sûr qu'en la revoyant vous aurez une toute autre réception : ces accès colériques ne lui durent qu'un instant; mais, par malheur, ils lui prennent à chaque minute. La voici, je vous laisse avec elle : faites ce que je vous ai dit. Moi, je vais donner les derniers ordres pour l'accomplissement de mon projet.

ÉDOUARD.

J'ignore...

SAINT-ERVILLE.

Je ne puis vous en dire davantage; mais ne soyez pas surpris de ce qui va se passer. (*Il sort.*)

SCENE XI.

ÉDOUARD, FLORINE, JULIETTE.

FLORINE, *à Juliette.*

Allons, c'est bon, laissez-moi, car vous seriez trois heures à ma toilette que je n'en serais pas mieux. Vous êtes si maladroite !

ÉDOUARD.

Qui pourrait ajouter quelque chose à vos charmes ?

FLORINE.

Ah ! ah ! C'est vous, Monsieur, toujours galant; il me paraît que vous n'êtes pas changé.

ÉDOUARD.

J'entrevois avec peine qu'il n'en est pas de même de vous à mon égard.

FLORINE.

Que voulez-vous dire ?

ÉDOUARD.

La réception peu favorable que vous m'avez faite tout-à-l'heure, m'apprend assez que le long espace de temps, pendant lequel j'ai été privé du bonheur de vous voir, m'a fait perdre quelque chose dans votre estime.

FLORINE.

Eh ! quelle idée vous mettez-vous en tête ? Soyez bien persuadé que si vous n'aviez pas toute mon estime je ne vous prendrais pas pour mari. Il est vrai que j'avais un peu d'humeur quand vous êtes arrivé, mais contre qui ? contre mon père et mademoiselle, qui m'ont procuré une scène ridicule avec un vil artisan que monsieur de Saint-Erville souffre à la porte de l'hôtel. Mais, voilà comme je suis, j'ai quelques momens de vivacité, et l'instant d'après je n'y pense plus.

AIR : *J'ai vu Lise hier au soir.*

Tour-à-tour dans la maison,
Quand on me tourmente,
Chez moi toujours la raison
Devient triomphante.
Consultez sur tout cela,
De moi quand on parlera,
Chacun vous répétera....

JACQUES, *dans la rue.*

Florine est méchante.

FLORINE.

Ah ! c'en est trop, je ne puis souffrir un tel excès d'audace.

SCENE XII.

LES MÊMES, SAINT-ERVILLE.

FLORINE, *à son père.*

Eh bien ! mon père, refuserez-vous encore de renvoyer votre odieux protégé ? Croiriez-vous qu'il a poussé la hardiesse jusqu'à apprendre à son maudit Sansonnet à m'injurier !

SAINT-ERVILLE.

Je n'en suis pas étonné ; tu l'as si bien traité, ce pauvre Jacques, qu'il lui est bien permis de prendre sa revanche.

FLORINE.

Mais tout le quartier va savoir...

SAINT-ERVILLE.

Oh ! ta réputation est faite.

JACQUES, *dans la rue.*

Même air.

Chacun gémit sous ses lois,
Elle est vaine et fière,
Elle gronde quelquefois
Mêm' jusqu'à son père.
Ell'a d'sattraits, des vertus ;
Mais ces dons sont superflus,
Car on admire encor plus
Un bon caractère.

SAINT-ERVILLE.

Qu'avez-vous à répondre à cela ?

ÉDOUARD.

Souffrez, Monsieur, que j'aille mettre ordre...

SAINT-ERVILLE.

Restez, Monsieur, je vous supplie.

JULIETTE, *à part.*

Je ne suis pas fâchée de l'à-propos, s'il pouvait la corriger !

JACQUES, *dans la rue.*

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Florine dans son printems
Bravant maint caprice,
De ses vertueux parens
Ferait la délice ;
Mais cet air fier et mutin,
Qui cause tout leur chagrin,
A fait pleurer ce matin
Sa pauvre nourice.

Mais répète donc, p'tit coquin.

SAINT-ERVILLE.

Croyez-vous que cette fois ce soit des mensonges ?

FLORINE.

Ah ! mon père, je vois à présent que c'est vous qui voulez me punir d'une faute qui pèse sur mon cœur, et que je me fais un devoir d'avouer devant tout le monde. Oui, j'ai fait à ma nourrice un accueil indigne de ce que je lui dois. Je croyais qu'un moment d'ingratitude, que je me proposais de réparer, serait ignoré de vous ; mais je rends grâce au hazard de ce qu'il m'a procuré l'occasion de vous rendre témoin de mes remords. Accordez-moi ma grâce, et je cours à l'instant même à Romainville la demander à ma bonne, à ma respectable Marthe.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, MARTHE, *accourant.*

MARTHE.

Tu n'iras pas loin, car la voici. Ma Florine, je te retrouve donc ?

FLORINE.

Je te revois ici, malgré mon injustice ?

MARTHE.

AIR : *Suzon sortait de son village.*

C'est par les ordres de ton père
Que je suis restée en ce lieu,
Car dans ma douleur trop amère
J'te disais pour jamais adieu.

Mais d'ta bonté,
Mon cœur flatté
N'pus résister à son desir sincère;
D'puis c'moment là
J'disions comm'ça
D'ici qu'à c' soir peut' êt' qu'all' changera :
Tu m' bannissais de ta famille,
Et cependant malgré cela,
Cruelle enfant, j'sentions ben là
Qu'étais toujours ma fille.

FLORINE.

Comment te faire oublier des torts ?...

MARTHE.

Dont je n' me souviens déjà plus. Mais viens au mariage de Suzette, je t'en prie.

FLORINE.

Je me charge de lui porter son présent de nôce. Mais, mon père, que dois-je augurer de votre tendresse ?

AIR : *Puis-je en douter lorsqu'avant mon voyage.*

(d'Elle et Lui.)

Si votre fille, au gré de son envie,
Obtient un pardon généreux,
Elle emploira tous les jours de sa vie
A réparer ce moment douloureux.
Victime, hélas! de l'inexpérience,
Elle a blessé votre sensible cœur :
Par l'amitié, par la reconnaissance,
Ah! laissez-la vous rendre le bonheur.

SAINT-ERVILLE.

C'est dans cet espoir, ma fille, que je vous rends toute ma tendresse.

FLORINE.

J'espère être toujours digne de la mériter.

SAINT-ERVILLE.

Je viens d'acquérir une jolie maison de campagne à Romainville, Marthe en sera la concierge ; mais, comme une femme seule ne suffirait pas, je lui adjoins l'honnête Jacques qui m'a si bien secondé dans tout ceci.

FLORINE.

Jacques, mais où donc est-il ?

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, JACQUES, *portant le Sansonnet dans une cage.*

Le voici, Mamzelle, avec le Sansonnet dont il vous prie d'agréer l'hommage.

FLORINE.

Il me devient plus cher que jamais; mais je reconnais mon injustice; et, puisque tu vas demeurer chez mon père, j'en jouirai sans t'en priver.

JACQUES.

Vous excuserez les petites vérités un peu dures que vous avez entendues; mais j' n'ai agi que par l'ordre de monsieur votre père.

FLORINE.

Je saurai te récompenser particulièrement de cette leçon singulière, mais utile, qui va, je le vois, me faire chérir autant que j'étais détestée.

JACQUES, *fixant Marthe.*

Morguenne, madame Marthe, vous avez eun' mine qui me plait : j' vous l'ons toujours dit, vous rappelez-vous l' temps qu' vous veniez voir Mamzelle ? eh ben ! j' suis toujours dans les mêmes sentimens; et de plus, c'est qu' malgré que j' boive toujours un p'tit coup, j'ons mis qu'euques sonnettes de côté; et si vous vouliez... hein !.. vous m'entendez ?

MARTHE.

Ça s' comprend, monsieur Jacques..... vous m'avez l'air d'un brave homme, d'un bon vivant... Eh ben ! jarni, Suzette et moi je n' f'rons qu'eun' nôce.

JACQUES.

Ah ! v'là qu'est parlé comme ça.

ÉDOUARD.

Ah ! Florine, le changement qui vient de s'opérer en vous sera durable, vous serez chérie de tout le monde, et l'on ne répétera que ces mots : Florine est charmante !

VAUDEVILLE.

AIR *nouveau de Monsieur Doche*, ou *Au coin du feu.*

SAINT-ERVILLE.

Malgré l'avis sévère,
Si ton humeur colère
Te reprenait; (*ter.*)
Pour devenir plus sage,
Tu fixeras la cage
Du sansonnet. (*bis.*)

JULIETTE.

En bonne compagnie,
La brillante Julie
Est sans attraits: (*ter.*)
Bavarde sans seconde,
Elle est de tout le monde
Le sansonnet. (*bis.*)

ÉDOUARD.

D'une pièce nouvelle,
Le public qu'on appelle,
Attend l'effet; (*ter.*)
Quelquefois il enrage
De n'y voir que l'ouvrage
D'un Sansonnet. (*bis.*)

MARTHE.

Quand j'étais jeune fille,
Aux approches d'un drille
On s'enfuyait; (*ter.*)
Aujourd'hui la plus sage
Ecoute le langage
Du sansonnet. (*bis.*)

JACQUES.

Dans not' petit ménage
On n'entendra, je gage,
Que des caquets: (*ter.*)
En prenant une femme,
J'aurai, sans épigramme,
Deux sansonnets. (*bis.*)

FLORINE, *au public.*

Quoiqu'un peu téméraire,
L'oiseau d'un bruit de guerre
S'effrayerait. (*ter.*)
Qu'un bravo d'allégresse
Fasse jaser sans cesse
Le sansonnet. (*bis.*)

FIN.

LES MARIS ONT TORT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE,

PAR M.r A. D'ARTOIS;

Représentée sur le Théâtre du Vaudeville, le 16 Septembre 1813.

PRIX : 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez M.me MASSON, Libraire-Éditeur de Pièces de Théâtre, rue des Boucheries-S.-Honoré, n.° 9.

De l'Imprimerie d'ABEL LANOE, rue de la Harpe, n.° 78.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
VERSEUIL,	M.r HENRY.
Mad. VERSEUIL, sa femme,	M.elle RIVIERRE.
FRONTIN, valet de Verseuil,	M.r FONTENAY.
LISETTE, femme de chambre de Mad. Verseuil, et épouse de Frontin,	M.elle DESMARES

La Scène se passe à Paris, chez M. de Verseuil.

Le Théâtre représente un Salon..... Une porte, au premier plan, est censée donner sur un escalier dérobé. Au second plan, du même côté, est un cabinet. Une porte de sortie dans le fond. Du côté gauche, est encore une sortie qui conduit chez M. de Verseuil.

LES MARIS ONT TORT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame VERSEUIL, LISETTE.

(*Madame* VERSEUIL *entre seule ; elle ouvre la porte du cabinet et appelle* LISETTE.)

Madame VERSEUIL.

Lisette ! Lisette !

LISETTE (*paraissant*)

Madame....

Mad. VERSEUIL.

Personne n'a paru ?

LISETTE.

Non, Madame.... Nos maris ne sont pas encore rentrés.

Mad. VERSEUIL.

Ah ! Lisette ! Je suis bien malheureuse !

LISETTE.

Ah ! Madame ! Je suis bien à plaindre !

Mad. VERSEUIL.

Car enfin, tout perfide qu'il est, j'aime mon époux.

LISETTE.

Tout scélérat qu'il est, je ne déteste pas le mien.

Mad. VERSEUIL.

C'en est fait, Lisette, j'ai perdu le cœur de Verseuil... Je vais pleurer son inconstance, et j'abandonne tous mes projets de vengeance.

LISETTE.

Quoi ! Madame, vous quittez déjà la partie ?

Mad. VERSEUIL.

Oui, Lisette.

LISETTE.

Je m'en étais doutée... Lorsqu'hier au soir vous avez refusé d'aller au bal de l'Opéra, comme de coutume, j'ai bien vu que vous faiblissiez.

Mad. VERSEUIL.

Que veux-tu ?... Je crains que cette leçon, loin de corriger Verseuil, ne fasse qu'augmenter son indifférence pour moi.

LISETTE.

Allons, allons, je vois que j'ai bien fait de prendre mes mesures, et de précipiter le moment de nous venger.

Mad. VERSEUIL.

Comment, Lisette, est-ce que vous auriez osé, sans mon aveu?...

LISETTE.

Je suis outragée comme vous, et en agissant pour moi, j'ai agi pour toutes deux.... Avez-vous oublié tous les affronts que nous avons soufferts.

Mad. VERSEUIL.

Je dois gémir en silence.

LISETTE.

En silence !.... Cela m'est impossible, moi, Madame. Tenez, prenons plutôt une bonne résolution :

AIR : *Le Briquet frappe la pierre.*

Madame, daignez m'en croire,
Agissons en même tems
Pour punir deux inconstans ;
Il y va de notre gloire.

Mad. VERSEUIL.

Mais Lisette, songez-vous
Que Verseuil est mon époux ?

LISETTE.

Ah! j'y songe comme vous.
Je sais, car j'ai l'âme belle,
Malgré mes ressentimens,
Que se venger des amans,
C'est être par trop cruelle ;
Mais il fut toujours permis
De se venger des maris ;
Oui des maris. (*bis.*)

Quoi ! jeune, belle, aimable, vous charmez le cœur de Monsieur de Verseuil !... Jolie, fine, spirituelle, je séduis Frontin son valet ! Vous devenez sensible au

mérite de l'un, je me laisse toucher par la bonne mine de l'autre... Les deux noces se font le même jour... Nous passons six mois dans le bonheur le plus parfait; autant dans le refroidissement. Enfin, après dix-huit mois de mariage, nous voilà tout-à-fait dans l'oubli! Nos traîtres, toutes les nuits, s'en vont secrètement au bal de l'Opéra; nous le découvrons, nous nous déguisons, et nous y courons pour nous assurer de leur infidélité.... Sous le masque, nous enflammons nos maris.... Tous les jours, chacune de notre côté, nous en recevons les déclarations d'amour les plus tendres, et par conséquent les plus impertinentes! Et vous renoncez à vous venger!... Non, non, Madame; il faut un exemple à messieurs les maris, et ils l'auront!

Mad. VERSEUIL.

Mais enfin quel est ton projet!

LISETTE.

Je l'ai déjà mis à exécution.

Mad. VERSEUIL.

Comment?

LISETTE.

J'ai choisi deux de mes amies, à-peu-près de notre taille; avec des figures!... oh! des figures!... affreuses!... Je les ai mises assez au fait pour nous servir, et pas assez pour nous compromettre; et, moyennant une récompense, cette nuit elles doivent s'être rendues au bal, couvertes de nos dominos... Je leur ai indiqué l'endroit où nos perfides devaient nous attendre, et là, après quelque résistance, elles doivent avoir laissé tomber leur masque....

Mad. VERSEUIL.

Mais, Lisette....

LISETTE.

Vous jugez du tableau que cela aura fait!... J'aurais bien voulu voir la physionomie de mon coquin de Frontin!... Mais ils ne doivent pas tarder à rentrer... Retirons-nous. Ils croient que nous ignorons leur conduite; ne faisons rien paraître.

AIR: *Vaudeville de Six mois d'absence.*

Un peu d'assurance,
Ne songeons point à plier;

Car notre vengeance
Est celle d'un sexe entier.

Mad. VERSEUIL.

Un homme est habile,
Le tromper n'est pas commun.

LISETTE.

Oh! soyez tranquille,
Moi, j'en ai trompé plus d'un.

Ensemble.

Mad. VERSEUIL.

Sur mon assurance,
Tu peux ici t'appuyer,
Car notre vengeance
Est celle d'un sexe entier.

LISETTE.

Un peu d'assurance,
Ne songeons point à plier;
Car notre vengeance
Est celle d'un sexe entier.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

VERSEUIL, FRONTIN.

(*Ils entrent par la porte de l'escalier dérobé.* VERSEUIL *entre le premier.*)

VERSEUIL (*entrant.*)

La peste soit des bals masqués!

FRONTIN (*entrant.*)

Que le diable emporte les bals où l'on ne sait jamais à quel visage on a affaire!

VERSEUIL.

Je n'y retournerai de ma vie.

FRONTIN.

Si j'y remets les pieds, je veux être pendu.

VERSEUIL.

Une femme qui m'avait charmé par son esprit et sa tournure!

FRONTIN.

Une femme qui, sous le péristile, près du poële, m'avait enflammé par son babil!

VERSEUIL.

Une femme que je croyais superbe!

FRONTIN.

Une femme que je croyais magnifique !

VERSEUIL.

A qui j'ai écrit des lettres !...

FRONTIN.

De qui j'ai reçu un soufflet !

VERSEUIL.

Des lettres où l'on pouvait reconnaître cet amour que j'avais pour ma femme !

FRONTIN.

Un soufflet, où j'ai cru reconnaître cette vivacité qui caractérise mon épouse !

VERSEUIL.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Lorsqu'une femme, par caprice,
Se couvre d'un masque trompeur,
C'est qu'elle craint avec justice
De repousser par sa laideur.
Avec une belle figure,
On ne doit point cacher ses traits.

FRONTIN.

Voilà pourquoi, je vous le jure,
Je ne me déguise jamais.

VERSEUIL.

Frontin !

FRONTIN.

Plaît-il, Monsieur.

VERSEUIL.

Tu es bien sûr au moins que madame Verseuil ne sait pas où nous avons passé la nuit ?

FRONTIN.

Oh ! elle ne s'en doute pas !... ni Lisette non plus... Ce sont deux trésors que ces femmes-là. Elles sont d'une sécurité !... Ajoutez à cela qu'elles nous adorent... Oh ! nous ne courons aucun danger.... Cependant,

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Avec ma femme je m'expose,
Ce que je fais est imprudent ;
Il faut souvent si peu de chose
Pour qu'il arrive un accident :
Et quand je songe que Lisette
Pourrait me donner un rival,
Je sens un frisson conjugal
Depuis les pieds jusqu'à la tête.

VERSEUIL.

Tais-toi.... Les voilà.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, Madame VERSEUIL, LISETTE.

Mad. VERSEUIL.

Comment, Monsieur de Verseuil, vous êtes déjà sorti?

VERSEUIL (*embarrassé.*)

Oui... oh mon dieu! oui... J'ai passé une très-mauvaise nuit... Ce procès dont je vous ai parlé hier m'a beaucoup occupé, et ne pouvant reposer, j'ai pris le parti...

Mad. VERSEUIL.

Vous n'êtes pas malade?

VERSEUIL.

Non, pas précisément.

LISETTE (*à Frontin.*)

Et toi, mon cher Frontin, comment as-tu dormi?

FRONTIN.

Moi, j'ai eu le cauchemar toute la nuit.

Mad. VERSEUIL.

AIR : *Vaudeville du Procès.*

Vous paraissez inquiété.
Vous savez combien je vous aime;
Je tremble pour votre santé.

VERSEUIL.

Calmez cette frayeur extrême.

LISETTE.

Toi, Frontin, ne souffres-tu pas?

FRONTIN.

Pour moi cette crainte est aimable!

LISETTE (*à part.*)

Ah! coquin! tu me le payeras.

FRONTIN (*à part.*)

C'est une femme impayable!

Mad. VERSEUIL.

Vous avez peut-être reçu quelque nouvelle fâcheuse?

VERSEUIL.

Oui, oui... Ma cause d'abord m'avait paru excellente; mais le masque qui cachait la vérité est tombé, et j'ai vu...

FRONTIN (*à part.*)

Une figure effroyable.

Mad. VERSEUIL.

Vous avez vu que vous aviez tort?

VERSEUIL.

A-peu-près... mais, pardon... mon avocat m'a fait demander de nouvelles pièces, et je vais les lui envoyer par Frontin.

Mad. VERSEUIL

AIR : *Vaudeville de Folie et Raison.*

Votre procès réclame,
Monsieur, tous vos instans;
Auprès de votre femme
Ne perdez plus de tems.

VERSEUIL.

Madame, il faut que je vous fuie.

Mad. VERSEUIL (*à part.*)

Le cruel craint mon entretien!

LISETTE (*à part.*)

Nous connaissons leur perfidie.

FRONTIN (*à part.*)

Elles ne se doutent de rien.

VERSEUIL (*à part.*)

Elles ne se doutent de rien.

Ensemble.

FRONTIN (*à part.*)

Une affaire réclame
Aussi tous mes instans.
Rester près de sa femme,
C'est bien perdre son tems.

LISETTE, (*à part.*)

Vous apprendrez, infames,
Si des maris prudens
Peuvent, près de leurs femmes,
Jamais perdre leur tems.

VERSEUIL.

Mon procès me réclame;
Pardon, dans ces instans,
Si, près de vous, madame,
Je reste peu de tems.

Mad. VERSEUIL.

Votre procès réclame, etc. (*Verseuil sort*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté VERSEUIL.

LISETTE (*à Frontin.*)

Te voilà bien triste, mon ami... Est-ce que tu as aussi

quelque procès qui te tourmente? Qu'est-ce qui a pu troubler ton sommeil?

FRONTIN.

C'est que j'ai mal soupé hier, et je vais voir à réparer cela. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

Madame VERSEUIL, LISETTE.

LISETTE.

Ah! Madame! les monstres, que nos maris!

Mad. VERSEUIL.

Quel changement dans le cœur de Verseuil!.... Voilà pourtant à quoi l'on s'expose en prenant un époux!

LISETTE.

Et malheureusement nous aimons à nous exposer.

Mad. VERSEUIL.

AIR : *La Boulangère.*

Aimable dans les premiers temps,
A nous plaire il s'apprête,
C'est le plus tendre des amans;
Mais bientôt plus de fête,
Nous sommes mises dans l'oubli!
Voilà comme nous traite
Un mari,
Voilà comme il nous traite!

LISETTE.

C'est notre faute, Madame.

Même air.

Tant qu'un époux a de l'amour,
A l'aimer être prête;
S'il change, changer à son tour;
Puis, s'il nous inquiète,
Le faire bien pester aussi:
Voilà comme l'on traite
Un mari,
Voilà comme on le traite!

Allons, allons, Madame; puisque la première épreuve n'a pas réussi, il faut en tenter une autre.

Mad. VERSEUIL.

Jamais Verseuil ne me rendra son cœur.

LISETTE.

Jamais!.... Eh! Madame, vous ne connaissez donc pas ces messieurs?... Tenez, les hommes sont de grands enfans dont il faut toujours s'occuper. Ils nous prennent

pour leurs jouets, et bientôt ils nous laissent là... Mais qu'un voleur fasse mine de nous approcher, ils reviennent bien vite, et nous aiment plus que jamais.

Mad. VERSEUIL.

Quoi ! tu voudrais que je me fisse entourer d'une foule d'adorateurs ; que j'encourageasse leurs prétentions ? Non, Lisette,

AIR *du Pot de fleurs.*

Verseuil, dans son humeur légère,
Pourra bien cesser de m'aimer ;
Mais jamais son cœur, je l'espère,
Ne cessera de m'estimer.
Ainsi, Lisette, j'abandonne
Un projet qui te semble doux.
Feindre de trahir son époux,
C'est mériter qu'il vous soupçonne.

LISETTE.

Comme vous vous effarouchez !... Vous prenez les choses à la lettre !... Il suffit d'une légère apparence... Par exemple, votre mari n'a pas encore été jaloux ?

Mad. VERSEUIL.

Non, Lisette.

LISETTE.

C'est qu'il n'y a pas pensé... Il faut l'y faire songer.

Mad. VERSEUIL.

Eh ! comment ?

LISETTE.

J'ai tout arrangé d'avance. Voici une lettre dans laquelle, je vous assure, on ne reconnaîtra ni mon style, ni ma main.

Mad. VERSEUIL.

Mais à quoi bon ?

LISETTE.

Elle vous est adressée, et doit faire trembler nos perfides.

AIR : *Vaudeville des Fiancés.*

Nos chers maris, en lisant ce message,
Vont tous les deux, à leur tour, enrager :
Ils en perdront l'esprit, je gage.

Mad. VERSEUIL.

Tu devrais bien les ménager.

LISETTE.

Point de pitié ! qu'en voyant la tempête,

Ils montrent un cœur résigné.
Si la frayeur leur fait perdre la tête,
C'est autant de gagné.

Mad. VERSEUIL.

Mais as-tu bien pris le ton qu'il faut ?

LISETTE.

Est-ce donc si difficile à prendre que le ton de nos jeunes gens ?... Quand ils vous ont dit vingt fois : vous êtes charmante, vous êtes adorable, vous me charmez, je vous adore, ma parole d'honneur ; on a tout entendu. (*Elle donne la lettre à sa maîtresse.*) Lisez, Madame ; croyez-vous qu'on puisse s'y méprendre ?

Mad. VERSEUIL (*après avoir lu.*)

C'est bien, très-bien... Et Frontin ?

LISETTE.

Lisez plus bas... Vous verrez qu'en vengeant votre injure, je n'ai pas oublié la mienne. Maintenant laissons ce tendre billet tout ouvert parmi ces papiers.

Mad. VERSEUIL.

Voilà le souvenir que j'ai donné au bal à Monsieur de Verseuil ; couvrons-le de notre épitre ; nous sommes bien sûres qu'il la découvrira.

LISETTE.

C'est cela.

AIR *du Méléagre Champenois.*

Il faut ici montrer qui nous sommes,
Et du combat, nous sortirons vainqueurs :
C'est en sachant effrayer les hommes,
Que l'on parvient à les rendre meilleurs.

Mad. VERSEUIL.

Par ce moyen te croirais-tu capable
De ramener nos perfides époux.

LISETTE.

Oui, je les veux faire donner au diable,
Pour les forcer de revenir à nous.

ENSEMBLE.

Il faut ici montrer qui nous sommes, etc.

LISETTE.

Voilà Frontin.

Mad. VERSEUIL.

Sachons si son maître doit bientôt sortir.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, FRONTIN.

Mad. VERSEUIL.

Frontin !

FRONTIN.

Plaît-il, Madame ?

Mad. VERSEUIL.

Ton maître est-il encore chez lui ?

FRONTIN.

Oui, Madame ; il travaille. (*A part.*) Il dort.

Mad. VERSEUIL.

Ne doit-il pas sortir bientôt ?

FRONTIN.

Je ne crois pas, Madame.

LISETTE (*à Frontin.*)

Et toi ?

FRONTIN.

Ni moi non plus.

Mad. VERSEUIL.

Frontin, toi le modèle des serviteurs fidèles, toi qui l'accompagnes par-tout, aye bien soin de ton maître, je t'en prie. Je voudrais que ses affaires ne l'occupassent pas autant. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE (*prenant la main de Frontin.*)

Frontin, mon cher Frontin, toi le modèle des époux constans, fais en sorte de bien souper dorénavant, afin de ne plus avoir le cauchemar... Ta santé me tourmente.

FRONTIN (*à part.*)

Quelle âme excellente !

LISETTE.

AIR : *Quel désespoir.*

Mon cher Frontin,
Se néglige.
Et cela m'afflige.
Mon cher Frontin
A peut-être quelque chagrin.

FRONTIN.

Tu te trompes, ma chère.

LISETTE.

Frontin, je sais combien
Tu cherches à me plaire!
Je te le rendrai bien.

Ensemble.

LISETTE.

Mon cher Frontin, etc.

FRONTIN.

Son cher Frontin
Se néglige.
Et cela l'afflige!
Son cher Frontin
Cause sa joie ou son chagrin.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

FRONTIN (seul.)

Voilà ce qui s'appèle une femme!... En vérité, quand je pense à sa douceur, à sa vertu et à l'amour qu'elle a pour son mari, je crains qu'il ne lui arrive quelque malheur!... C'est trop fort... Et avec cela elle est aimable! Je lui dois mon éducation. C'est elle qui m'a formé.

AIR : *Haïss' les femmes qui voudra.*

Avant que Lisette eut l'honneur
De me posséder en ménage,
J'étais souvent triste et rêveur,
Mon caractère était sauvage. (*bis.*)
A qui dois-je cet enjouement,
Et cet air de conquête,
Ce ton que l'on trouve charmant?
Je les dois à Lisette. (*bis.*)
Qui m'a donné dans mes récits
Cet esprit qui ravit, enflamme,
Et qui m'a fait ce que je suis?...
Chacun sait bien que c'est ma femme!

SCÈNE IX.

VERSEUIL, FRONTIN.

VERSEUIL.

Tiens, Frontin, porte cette lettre.

FRONTIN.

Où, Monsieur?

VERSEUIL.

Où tu as coutume de les porter.

FRONTIN.

Comment, Monsieur, vous écrivez encore à votre domino? Est-ce que le visage que vous avez vu cette nuit ne vous a pas effrayé?... Est-ce que votre amour...

VERSEUIL.

Il est bien question d'amour... Je veux qu'elle me renvoie toutes mes lettres... Je lui demande surtout mon portrait que j'ai fait la folie de lui donner.

FRONTIN.

Votre portrait!... Vous avez raison, Monsieur... Il est dangereux de laisser ces choses-là dans les mains d'une femme.

VERSEUIL.

AIR: *Vaudeville de la belle Fermière.*

Pour filer l'amour parfait
Avec une femme jolie,
Vous donnez votre portrait,
Et bientôt on le sacrifie.
De la voisine au voisin,
Il passe de main en main;
Et tandis que l'amant
Constant
Attend
Sa récompense;
Son portrait fait le tour de France.

FRONTIN.

Je veux aussi faire mes réclamations auprès de ma conquête... Je lui ai fait présent à l'avant-dernier bal de la plus jolie cornette!... Il faut qu'elle restitue comme sa maîtresse.

VERSEUIL.

Pars!... A propos... Attends... Je veux qu'avec la lettre, tu remettes certain souvenir.... (*Il cherche dans sa poche.*) Où donc l'aurai-je mis?

FRONTIN.

N'est-ce pas lui que j'aperçois parmi ces papiers?

VERSEUIL.

Justement.... (*Il va prendre son souvenir et regarde la lettre qui est dessus.*) Quelle est cette lettre? (*Il lit.*) « Madame, je vous aime, je vous adore.... »! (*Il regarde l'adresse.*) A madame de Verseuil.

(*Il lit à part, sans que Frontin l'entende.*)

« Madame,

« Je vous aime, je vous adore, vous le savez.... Votre » mari vous délaisse.... Il s'est pris de belle passion pour » je ne sais quelle femme au bal de l'opéra. Il est bien » doux de se venger, et si vous le permettez, dans une » heure, je serai à vos pieds. »

(*Haut.*) L'impertinent !.... Pas de signature !.... Ah ! mon cher Frontin !.... Je suis le plus malheureux des hommes !

FRONTIN.

Ah ! mon dieu ! monsieur ! cela vous a pris bien subitement !

VERSEUIL, (*donnant la lettre à Frontin.*)

Tiens, lis !

FRONTIN, (*prend la lettre et marmotte tout bas le commencement.*

« Je suis tout à votre service, et dans une heure, je » serai à vos pieds !.... » C'est affreux !

VERSEUIL.

Dans une heure, je serai à vos pieds !

FRONTIN.

Dans une heure !... Là, ne pas donner le tems de respirer ! Ah ! monsieur, je partage bien votre indignation ! Mais en conscience, aussi, ne méritez-vous pas un peu ce qui vous arrive ?... Vous avez une femme charmante et vous allez !...

VERSEUIL.

Le maraud !.... Avec son sermon !

FRONTIN.

Mais lisons jusqu'à la fin. (*Il lit.*) « Nous n'avons rien » à craindre de Lisette, elle est dans nos intérêts, et » mon grand coquin de valet est très-bien avec elle». Le faquin !... (*Haut.*) Ah ! mon cher maître !... Je suis le plus infortuné des Frontins !...

VERSEUIL, (*lui prenant la main.*)

Bien, Frontin ; j'aime à voir ton attachement pour moi !

FRONTIN (*à part.*)

Si je puis tenir ce grand coquin de valet !....

VERSEUIL (*à part.*)

Si je puis découvrir quel est le fat !....

FRONTIN.

Je le découvrirai !

VERSEUIL.

Tu crois ?

FRONTIN.

Oui, et cent coups de bâtons...

VERSEUIL.

Un instant, Frontin.... Ce n'est pas ainsi que je prétends me venger.... La colère t'égare.... Je vois que tu es sensible à mon injure, mais....

FRONTIN.

Votre injure, monsieur !... Elle me touche aussi beaucoup.... Mais c'est de la mienne que je parle.

VERSEUIL.

Comment !

FRONTIN.

Écoutez, monsieur ! . . . (*Il lit haut.*) « Vous n'avez » rien à craindre de Lisette, elle est dans nos intérêts, » et mon grand coquin de valet est très-bien avec elle. »

VERSEUIL.

C'est abominable !

FRONTIN.

Est très-bien avec elle !

VERSEUIL.

Va, Frontin, j'approuve ton ressentiment; mais, lorsque tu as une femme aussi gentille, pourquoi diable vas-tu chercher des aventures ?

FRONTIN (*à part.*)

Peste soit de la morale !

VERSEUIL.

C'est toi qui es coupable.

FRONTIN.

Eh ! monsieur, je crois que nous le sommes tous deux.

VERSEUIL.

On n'enviera plus mon bonheur !

FRONTIN.

Tant de maris voulaient être comme moi, et me voilà comme tant d'autres !

VERSEUIL.

AIR : *Ah! que je sens d'impatience.*

Ah! dans le transport qui m'enflamme,
Rien n'arrêtera mon courroux:
Etre ainsi trahi par sa femme!

FRONTIN.

Ah! cela n'arrive qu'à nous!

VERSEUIL.

Je punirai l'ingrate!

FRONTIN.

Va, tremble, scélérate!

VERSEUIL.

Ce rival préféré,
Je le verrai.

FRONTIN.

On sait de quoi je suis capable!
Je veux voir cet amant
Charmant.
Je le chercherai;
Je le poursuivrai.
Il craindra mon bras } (*bis*)
Jusques au trépas! }
Je veux par-tout suivre ses pas.

VERSEUIL.

Je serai sans pitié.

FRONTIN.

Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que quand une femme nous a mis quelque chose en tête.

Le diable (*bis.*)
Ne nous l'ôterait pas!

VERSEUIL.

Frontin! donne-moi cette lettre?

FRONTIN (*lui donnant la lettre.*)

La voilà, monsieur.

VERSEUIL.

Je veux voir de près celui qui l'a écrite!.... Et pour cela, il faut le connaître!

FRONTIN.

Oui, monsieur.

VERSEUIL.

Peut être va-t-il venir ici?

FRONTIN.

Oui, monsieur.

VERSEUIL.

Va te mettre en sentinelle à la porte de la rue.

FRONTIN.

Oui, monsieur.

VERSEUIL.

Attends donc.... Et s'il se présente un homme.... Tu le laisseras entrer.

FRONTIN.

Oui, monsieur.

VERSEUIL.

Tu viendras m'avertir de suite.

FRONTIN.

Oui, monsieur... (*Il va pour sortir et revient.*) A propos, et votre lettre pour votre domino?

VERSEUIL.

Je n'y songeais plus.... Cours vite la porter, et reviens à ton poste.

FRONTIN.

Oui, monsieur.

AIR : *Verre en main.*

Ici près
Je vais remettre
A la dame cette lettre;
Puis après
Je viens me mettre
Bien vite aux aguets.

VERSEUIL.

Ce rival heureux,
Je voudrais déjà le connaître!
Je suis furieux!

FRONTIN.

Vengeons-nous tous les deux!
Dès qu'ils vont paraître,
Vous tuerez le maître,
Et j'ai le projet
D'assommer le valet.

Ensemble.

FRONTIN.

Ici près, etc.

VERSEUIL.

Ici près
Vole remettre
Au Domino cette lettre,
Puis après
Reviens te mettre
Bien vite aux aguets.

(*Frontin sort.*)

SCÈNE X.

VERSEUIL (*seul.*)

Je vais l'attendre, et malheur à lui !

AIR *De Marianne.*

A plus d'une femme jolie
J'ai fait souvent voir du pays;
Et mon amoureuse folie
A désolé bien des maris.
Les éblouir,
Les endormir
Etait pour moi
Le plus charmant emploi !
S'ils se fâchaient,
Et menaçaient
De leur
Fureur
Je riais de bon cœur.
Quand je m'acquittais à merveille
De les tromper tous en secret,
Je ne pensais pas qu'on pourrait
Me rendre la pareille.

SCÈNE XI.

VERSEUIL, Madame VERSEUIL.

Mad. VERSEUIL (*à part.*)

Il est ici, tant mieux !.... (*Haut.*) Mais savez-vous, monsieur de Verseuil, que vous devenez sédentaire.... (*Regardant sur le secrétaire*). (*A part.*) Bon, il a pris la lettre.

VERSEUIL.

Cela vous déplairait-il ?

Mad. VERSEUIL.

Vous le savez. Je ne goûte de vrai bonheur que quand vous êtes près de moi !.... Et si j'en fais la remarque, c'est que cela vous arrive trop rarement.

VERSEUIL.

J'en conviens, mais cela ne doit pas vous allarmer.

AIR *nouveau de Doche.*

Loin de vous, quand près d'une belle
Je me trouve quelques momens;
Chaque trait que j'admire en elle
Me rappelle vos traits charmans.
Me lance-t-elle une saillie,
C'est votre esprit et vif et doux,
Malgré moi mon âme est ravie....
Vous voyez que je pense à vous.

Mad. VERSEUIL.

Oui, je le vois.... Aussi, quand vous me quittez....

Même air.

Si quelque élégant, je vous jure,
Vient me visiter quelquefois,
Lorsque j'admire sa tournure,
Je crois soudain que je vous vois.
Si son esprit vient me surprendre,
Je crois écouter mon époux,
Et j'ai du plaisir à l'entendre....
Vous voyez que je pense à vous.

VERSEUIL.

Madame, je le vois. Cependant, je sens que je ne dois plus m'éloigner si souvent!

Mad. VERSEUIL (*à part.*)

La lettre a produit son effet. (*Haut.*) Pensez-vous réellement ce que vous dites?

VERSEUIL.

Un de mes amis, marié en même tems que moi, vient de fixer tout-à-fait ma résolution!

Mad. VERSEUIL.

Un de vos amis?.... Comment donc cela?

VERSEUIL.

Après plusieurs mois passés dans l'union la plus parfaite, les plaisirs lui firent négliger celle qu'il avait aimée.

Mad. VERSEUIL (*vivement.*)

Qu'il avait aimée?

VERSEUIL.

Qu'il aime encore, peut-être.... Sa femme prenant pour un oubli ce qui n'était que légèreté de la part de mon ami, se crut en droit de le trahir.

Mad. VERSEUIL.

De le trahir!.... Mais en êtes-vous?.... Je veux dire, votre ami en est-il bien sûr?

VERSEUIL.

Il croit en avoir la preuve, du moins.

Mad. VERSEUIL.

Il peut se tromper.... Ainsi, l'exemple de votre ami, vous fait craindre?

VERSEUIL.

Non, non, sans doute.... Je suis trop sûr de vos sentimens!

Mad. VERSEUIL.

Vous avez raison, monsieur.... La confiance est la preuve de l'estime.... Mais ne devez-vous pas sortir pour votre procès ?

VERSEUIL (*à part.*)

Elle veut m'éloigner, elle l'attend. (*Haut.*) J'ai envoyé Frontin, et pour vous faire croire à mon changement, je ne veux pas vous quitter d'aujourd'hui.

Mad. VERSEUIL (*à part.*)

Fort bien, je le tiens. (*Haut.*) je suis sensible à ce procédé... Cependant si vos intérêts ?...

VERSEUIL (*à part.*)

La perfide ! (*Haut.*) Soyez tranquille, madame !

Mad. VERSEUIL.

AIR *De Calpigi.*

Votre complaisance est très-grande ;
Mais si votre intérêt demande
Que vous portiez ailleurs vos pas,
Que je ne vous retienne pas.

VERSEUIL.

Madame, ne le craignez pas.
Je sais qu'on cherche à me surprendre ;
Mais je saurai bien me défendre....
Et je reste ici tout exprès
Pour veiller à mes intérêts.

Mad. VERSEUIL.

Je me sens un grand mal de tête.

VERSEUIL (*à part.*)

Allons, il est clair qu'elle l'attend !... Et le mal de tête n'est venu que parce que je reste.

AIR : *Vous n'avancez qu'en tremblant.*

(*haut.*) Que je ne vous trouble en rien,
Je vous laisse, quoiqu'avec peine ;
Ma presence pourrait bien
Augmenter la migraine.

Mad. VERSEUIL.

Soyez bientôt de retour !

VERSEUIL.

Par-là pourrai-je vous plaire ?
(*A part.*) Me jouerait-elle en ce jour ?

Mad. VERSEUIL.

Mais, monsieur, je l'espère ;

Ensemble.

VERSEUIL.

Sortons, car à chaque instant
Je crains qu'un mot ne me trahisse ;
Allons attendre un moment
Que Frontin m'avertisse.

Mad. VERSEUIL.

Dans ses regards je lis son tourment ;
Il tremble qu'un mot ne le trahisse ;
Mais il mérite bien qu'un moment
Je le mette au supplice.

(*Verseuil rentre.*)

SCÈNE XII.

Madame VERSEUIL (*seule.*)

Il est jaloux ! Lisette disait vrai !.... Je suis encore aimée.

SCÈNE XIII.

Madame VERSEUIL, LISETTE (*Elle a une redingotte de femme par-dessus un costume d'homme.*

LISETTE.

Madame, Madame, grande nouvelle !

Mad. VERSEUIL.

Qu'est-il donc arrivé ?.... Et pourquoi ce changement de toilette ?

LISETTE.

Je vous l'expliquerai, Madame... Je vous apporte encore une lettre de votre mari... Mais je doute que celle-ci soit aussi tendre que les autres ; car la personne qui s'était chargée de les recevoir pour nous, m'a dit que Frontin avait l'air de très-mauvaise humeur, et qu'en la remettant, avec ce souvenir, il avait écrit sur-le-champ ce billet pour moi.

Mad. VERSEUIL.

Voyons.... (*Elle lit.*)

« Madame,

« Séduit par le charme de votre esprit, je vous ai juré » que je vous aimais. J'ai consulté mon cœur, et je » m'aperçois que j'ai pris pour de l'amour ce qui n'est » que de l'admiration ; je suis trop franc pour vous » abuser. Veuillez donc me renvoyer mes lettres et mon » portrait, et me croire votre très-humble, etc. »

LISETTE (*qui a lu sa lettre tout bas, part d'un éclat de rire.*)

Ah ! ah ! ah ! ah ! écoutez, madame. (*Elle lit.*)

« Beau masque,

» Pour s'assembler, il faut se ressembler. On m'a » toujours dit que ma figure était très-bien ; c'est vous » dire que nous ne pouvons sympathiser ensemble. En » conséquence, je vous rends votre amour, renvoyez- » moi ma cornette, avec laquelle j'ai l'honneur d'être, » etc. » (*Elle rit.*)

Ah ! ah ! ah ! ah !

Mad. VERSEUIL.

Lisette.... Mon mari est changé !... Il revient à moi.... Il faut lui découvrir notre ruse.

LISETTE.

Gardez-vous en bien, madame !.... Il n'est pas encore guéri de son inconstance !

Mad. VERSEUIL.

La jalousie le tourmente.

LISETTE.

Tant mieux, madame.... Ah ! j'oubliais de vous dire qu'il y a là un jeune homme qui demande à vous voir.

Mad. VERSEUIL.

Un jeune homme qui demande à me voir ?

LISETTE.

Oui, madame.... C'est apparemment par l'ordre de monsieur, que Frontin fait sentinelle à la porte de la rue, où il meurt de froid.... Mais ce qu'il y a de plaisant, c'est que ce gentil cavalier s'est trouvé dans la maison, sans que Frontin l'ait vu entrer. Il s'est glissé par la petite porte dont M. de Verseuil croit seul avoir la clef.

Mad. VERSEUIL.

Et c'est moi qu'il veut voir ?

LISETTE.

Oui, madame, vous, et en particulier.... Vous sentez bien que je lui ai dit que cela ne se pouvait pas.... Mais il a repris, avec un ton si peu fait aux refus.... « Mon » ange, tu ne voudrais pas me faire mourir.... Si tu ne » me fais entrer, je t'embrasse, et malgré toi, je vais

» conquérir ta belle maîtresse.... » Ma foi, je l'ai trouvé si conquérant, que j'ai promis, et il attend.

Mad. VERSEUIL.

Je ne le recevrai pas.

LISETTE.

Pourquoi !

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Bien loin d'avoir un air méchant,
Malgré son indiscrète audace,
Il a pris un ton si touchant,
Que j'ai senti certain penchant
A lui faire accorder sa grâce.
Quand on me prie avec ardeur,
Je ne puis rester insensible ;
Enfin, montrer de la rigueur,
C'est pour moi la chose impossible. (*bis.*)

Mais puisque vous ne voulez pas le recevoir, je vais le lui dire. (*Elle va à la porte du cabinet, et parle à la cantonade.*) Monsieur, madame ne veut pas vous recevoir.... Heim !... Vous entrerez de même ?... C'est ce que nous verrons.... Je vais fermer la porte !...

(*Elle entre dans le cabinet.*)

Mad. VERSEUIL.

Quelle étourderie ! laisser entrer un jeune homme ! Si M. de Verseuil arrivait, c'est alors qu'il pourrait être jaloux avec raison.

LISETTE (*rentrant en habit d'homme, et en grossissant sa voix.*)

Ferme la porte à présent !

Mad. VERSEUIL.

Comment, monsieur !... Eh ! quoi ! Lisette, c'est toi ?

LISETTE.

Oui, madame, c'est moi.... Ne suis-je pas bien ainsi ?

Mad. VERSEUIL.

Quelle folie !

LISETTE.

Ah ! madame !... Le joli costume que celui-là ! Je crois que ce qui nous plaît le plus chez les hommes, c'est moins leur mérite que leur habit.

AIR : *Vaudeville de Jean Monnet.*

Tourner comme une girouette,
Avoir un petit habit,
Une petite lorgnette,
Avec un petit esprit.

Puis on met
Un gillet
De cachemire à ramage;
Il n'en faut pas davantage
Pour être un homme parfait.

Mad. VERSEUIL.

Eh! quel est ton dessein?

LISETTE.

Mon dessein! J'entends du bruit. C'est Frontin.... Eh! vite, eh! vite....

(*Elle se jette aux genoux de sa maîtresse.*)

Mad. VERSEUIL.

Que fais-tu donc?

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, FRONTIN.

(*Frontin arrive en soufflant dans ses doigts.*)

FRONTIN.

Il fait un froid du diable à la porte!... Ciel! que vois-je?... Par où peut-il être entré?

LISETTE (*à genoux.*)

Ah! madame! daignez faire mon bonheur! Un mot, un seul mot!

FRONTIN (*à part.*)

Il ne demande plus qu'un mot! ah! mon pauvre maître!

LISETTE.

Ne craignez rien.... Lisette est là avec mon valet.

FRONTIN.

Le grand coquin! Ah! pauvre Frontin!

Mad. VERSEUIL (*à Lisette.*)

Avez-vous perdu la tête?

LISETTE.

Ne me faites pas languir plus long-tems!

FRONTIN.

Fermons la porte.... (*Il ferme la porte et en retire la clef.*) Et courons avertir monsieur, puis prenons un bâton, et allons un peu caresser les épaules de celui qui en conte à ma femme.

(*Il entre chez M. de Verseuil.*)

SCÈNE XV.

Madame VERSEUIL, LISETTE.

LISETTE (*regardant si Frontin est sorti.*)

Bon, il est allé chercher son maître! Maintenant redevenons Lisette. (*Elle rentre dans le cabinet, remet sa robe et revient de suite.*)

Mad. VERSEUIL.

Ah! messieurs les maris, vous voulez lutter avec nous d'adresse et de malice! Vous ne savez pas où cela peut vous conduire. Mais sais-tu que mon mari va être furieux?

LISETTE.

Vraiment je le sais bien.... Mais aux grands maux, les grands remèdes... Allons, Madame, du courage et de la présence d'esprit!

Mad. VERSEUIL.

Sois tranquille.

(*Elle s'assied au secrétaire; et prend un livre. Lisette s'assied de l'autre côté, et se met à broder.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, VERSEUIL, FRONTIN.

FRONTIN (*arrivant avec son maître.*)

Oui, Monsieur, il est aux genoux de Madame. (*Il regarde.*) Ciel!

VERSEUIL (*à Frontin.*)

Que dis-tu donc?... Elle est seule avec Lisette!

FRONTIN.

Lisette!.... Ma foi, Monsieur, je n'y comprends rien. J'ai enfermé ici le jeune homme avec Madame; Lisette n'y était pas.... Je ne sais ni par où il est sorti, ni par où elle est entrée.

VERSEUIL.

C'est bon.... (*Il s'approche.*)

Mad. VERSEUIL (*se retournant.*)

Ah! vous voilà, Monsieur? Vous tenez votre parole.

VERSEUIL.

Madame!... (*à part.*) Voyons jusqu'où elle poussera la perfidie.

FRONTIN (*s'approchant de Lisette.*)

Que fais-tu là, Lisette ?

LISETTE.

Je te brode des manchettes.

FRONTIN.

Des manchettes ! ah ! tu veux m'en faire porter !

Mad. VERSEUIL.

Ma migraine est entièrement dissipée....

VERSEUIL.

J'en suis enchanté... Je serais revenu plus tôt; Mais vous étiez avec quelqu'un, et je n'ai pas voulu...

Mad. VERSEUIL.

Effectivement... J'ai reçu une visite.

VERSEUIL.

Ce serait une indiscrétion que de vous demander quelle était la personne...

Mad. VERSEUIL.

Non... C'est une femme de chambre qui est venue me montrer un costume.

VERSEUIL.

Prenez garde, Madame... Je crois que vous vous trompez... Car Frontin m'a assuré qu'il avait vu ici un jeune homme.

Mad. VERSEUIL.

Mais, monsieur de Verseuil, à vous entendre, on croirait que vous êtes jaloux.

VERSEUIL (*à part.*)

J'aurais tort.

FRONTIN (*à Lisette.*)

Et toi, Lisette, je te croyais près de certain valet...

LISETTE.

Tais-toi donc, Frontin, on te croirait soupçonneux.

FRONTIN (*à part.*)

Je serais bien injuste !

Mad. VERSEUIL (*à son mari.*)

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

Quandde vous seul je m'occupe sans cesse,
En ce moment qui peut vous tourmenter,
Comptez toujours sur ma tendresse.

VERSEUIL.

Je sais sur quoi je dois compter !

FRONTIN.

Je ne sais pourquoi,
Mais, malgré moi,
J'ai de l'effroi !

LISETTE.

Toi ?
Pour te trahir, ma gloire m'est trop chère....
On peut vouloir me faire succomber ...
Mais ma vertu me soutiendra, j'espère !

FRONTIN (*à part.*)

Ma femme va tomber.

VERSEUIL.

Frontin prétend qu'il a vu ce jeune homme à vos genoux.

Mad. VERSEUIL (*feignant d'être embarrassée.*)

Puisque... vous êtes... si bien... instruit... j'avouerai...

VERSEUIL.

O trahison !... Ainsi donc, perfide, vous me trompez !

Mad. VERSEUIL.

Qui vous dit cela, Monsieur ?

VERSEUIL.

Tout, Madame... Ce matin encor vous avez reçu une lettre.

Mad. VERSEUIL.

(*A part.*) Sa lettre !... (*haut.*) Cela est vrai, Monsieur ; et si vous la connaissiez, vous verriez vous-même que je ne puis refuser ce que l'on m'y demande.

VERSEUIL.

Ah ! c'en est trop.... Celui que vous aimez ne peut être sorti, puisque voilà la clef de votre appartement.

Mad. VERSEUIL.

Eh bien ! oui, Monsieur, je veux me confier à vous. Celui que j'aime est ici.

VERSEUIL.

Qu'il tremble !

Mad. VERSEUIL.

AIR : *Vaudeville des Limites.*

Celui que j'adore a du cœur,
Il en donna plus d'une preuve,
Et je crois que de sa valeur
Vous ne ferez jamais l'épreuve.
Oui, Monsieur, redoutez son bras,
Et malgré votre jalousie,
Croyez-moi, ne le tuez pas,
Si vous aimez encor la vie.

VERSEUIL.

Mon rival doit être caché dans ce cabinet ; ouvrez, Madame, qu'il se montre !

FRONTIN.

Le grand coquin y est sans doute aussi ! Ouvrez, Lisette... Qu'il paraisse !

Mad. VERSEUIL.

Vous le voulez absolument. (*à Lisette.*) Lisette, entrez dans ce cabinet, et faites-voir à monsieur ce trop heureux rival. (*Lisette entre dans le cabinet.*)

FRONTIN.

Et le mien aussi !.... Ce sont deux hommes morts !... Monsieur s'en charge.

Mad. VERSEUIL.

Mon ami, je vous en conjure, appaisez un peu votre courroux... Vous allez voir un jeune homme qui n'est pas très-dangereux... Je ne le crois pas même très-fort sur les duels... Traitez-le doucement.

VERSEUIL.

Non, non : je dois venger un tel affront !

FRONTIN.

C'est cela. Pas plus de grâce pour l'un que pour l'autre !

Mad. VERSEUIL.

Je vous en supplie !

VERSEUIL.

Ah ! je me lasse enfin ? (*Il va pour ouvrir la porte du cabinet, Lisette en sort en habit d'homme.*) Que vois-je ?... Lisette !

FRONTIN.

Son rival est ma femme !

LISETTE (*à M. Verseuil.*)

Me voilà prête à vous rendre raison !

VERSEUIL.

Que signifie, Madame ?...

Mad. VERSEUIL.

Ce n'est pas tout, Monsieur... Et la lettre.

VERSEUIL (*cherchant sa lettre.*)

Je la connais, Madame !

Mad. VERSEUIL.

Je le sais.... (*Elle lui donne sa lettre ouverte.*) La voici.

VERSEUIL (*après avoir regardé la lettre.*)

(*A part.*) Ciel!... Ma lettre!

Mad. VERSEUIL.

Vous demandez que je vous restitue ces charmans billets-doux que vous m'avez adressés sans me connaître... Vous exigez que je vous rende ce portrait précieux, que vous m'avez donné au bal de l'Opéra... Les voilà. (*Elle lui donne son portrait et toutes ses lettres.*) Est-il une épouse plus soumise?

VERSEUIL.

Quoi! c'était vous?... Ah! comme j'étais votre dupe! (*Il tombe à ses pieds.*)

Mad. VERSEUIL.

Convenez au moins, mon ami, que souvent les maris ont tort.

LISETTE (*à Frontin.*)

Monsieur Frontin! Vous voulez que je vous rende le joli petit présent que vous m'avez fait au bal de l'Opéra?... J'y consens... Voilà votre cornette.

(*Elle lui présente la cornette.*)

FRONTIN.

Ma cornette!

LISETTE.

Est-il une femme plus douce?

FRONTIN

Quoi! c'était toi! (*Il se jette à genoux.*) Ah! Madame Frontin, regarde et pardonne.

LISETTE (*lui donnant un soufflet.*)

Tiens, te voilà pardonné?

FRONTIN (*à part.*)

Je suis bien heureux d'en être quitte à si bon marché.

LISETTE.

Mais, conviens au moins, mon cher Frontin, que les maris ont tort.

FRONTIN.

Oui, toujours... même quand ils ont raison.

VAUDEVILLE.

AIR NOUVEAU DE DOCHE.

LISETTE À FRONTIN.

Je voulais, de ton inconstance,
Te faire aujourd'hui repentir;
Et, malgré ton expérience,
J'étais sûre de réussir.
Si tu veux en savoir la cause,
Mon ami, retiens bien cela:
Lorsque nous voulons une chose,
Il faut qu'on en passe par là.

FRONTIN.

Un jour, repassant en moi-même
Les Maris que je connaissais,
Avec une justice extrême
Tous, par mes doigts, je les comptais.
Mon calcul, je le dis sans honte,
Aux coups du sort me prépara.
Je trouvai qu'à la fin du compte,
Ils avaient tous passé par-là.

VERSEUIL.

Sûr d'éviter certains outrages,
Tant qu'il peut retenir l'Amour,
L'Hymen brave tous les orages
Qui le menacent chaque jour.
Mais trop souvent le Sort se lasse
Du bonheur qu'il lui procura.
Le Tems arrive, l'Amour passe,
Et l'Hymen en passe par-là.

Mad. VERSEUIL AU PUBLIC.

Tout près de la route agréable
Que voudrait suivre chaque Auteur,
Se trouve un sentier redoutable,
Où chaque pas est un malheur.
A son aspect, l'âme saisie,
Notre Auteur toujours recula....
Ce soir, n'allez pas, je vous prie,
Le forcer à passer par-là.

FIN.

Scribe, Augustin Eugène

THIBAULT,

COMTE DE CHAMPAGNE,

VAUDEVILLE-HISTORIQUE,

EN UN ACTE,

Représenté sur le Théâtre du Vaudeville, le 27 Septembre 1813.

PRIX : 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez M.me MASSON, Libraire-Éditeur de Pièces de Théâtre, rue des Boucheries-S.-Honoré, n.° 9.

De l'Imprimerie d'Abel LANOE, rue de la Harpe, n.° 78.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
THIBAULT, comte de Champagne, et roi de Navarre,	M.r HENRY.
MARIE-DE-BRETAGNE, sa femme,	M.elle RIVIERRE.
JOSSELIN-DE-MONTMORENCY,	M.r ISAMBERT.
GASTON-DE-LEIRAS, gouverneur de Thibault,	M.r FONTENAY.
DAGOBERT, soldat suisse blessé,	M.r JOLY.

La Scène se passe dans un camp, en Bretagne.

Le Théâtre représente une campagne. Une hutte de soldat à la gauche du spectateur.

THIBAULT,

COMTE DE CHAMPAGNE,

VAUDEVILLE-HISTORIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

THIBAULT, JOSSELIN-DE-MONTMORENCY.

MONTMORENCY.

Ma foi, mon Prince, je vous conseillerais de vous arrêter. Je ne reconnais plus le chemin, et je ne vois personne qui puisse nous indiquer la route du camp.

THIBAULT.

Vive Dieu! mon cousin, vous êtes un habile homme! Nous égarer en plein jour!

MONTMORENCY.

C'est votre faute, Sire. L'amour nous servait de guide, et un dieu qui n'y voit goute ne peut être un bon conducteur.

THIBAULT.

Parbleu! c'est toi qui me conduisais, et certes tu y vois bien!

MONTMORENCY.

AIR nouveau de M. Doche.

Lorsque la gloire vous appelle,
Des plaisirs vous suivez les pas.
Vive dieu! l'amour d'une belle
Vaut-il l'amour de vos soldats?
Celle dont vous êtes l'idole,
D'aimer vous a fait le serment;
Mais vos soldats en jurent tous autant,
Et de plus ils tiennent parole.

sans aucune suite, et l'on ignore où elle porte ses pas.... Son frère est furieux!

THIBAULT.

Je parierais que c'est une aventure galante. Le ciel est juste, et voilà bien des maris vengés! Cependant je ne sais si je dois être compté au nombre des maris: à peine ai-je eu le tems de l'être.... Et après tout, qand il serait vrai....

MONTMORENCY.

Ah! sans doute... Et l'on ferait sur votre aventure un fort joli virelay.

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

Votre muse naïve et franche
En traits malins peignit plus d'un époux:
Comme en ce jour ils prendraient leur revanche!
Si c'était un autre que vous.
Mais un héros qu'en tous lieux on renomme,
Est au-dessus d'un pareil coup;
Et sur la tête d'un grand homme
Les lauriers couvrent tout.

THIBAULT.

Ah! tu veux railler...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DAGOBERT.

(*On entend dans la coulisse.*)

AIR du Noël Suisse.

Allons donc, princesse,
Un petit regard;
Vous êtes tigresse
Pis qu'un léopard.

THIBAULT.

C'est un soldat suisse du corps d'arrade du Duc de Bourgogne notre allié. Que dit-il là?

MONTMORENCY.

On ne chante que cela dans le camp; c'est une ronde nouvelle.

DAGOBERT.

Allons donc, princesse;
Un petit regard,

Fous êtes tigresse
Pis qu'un léopard.
Ch'ai point d'aiguillette
Ni de galons d'or,
Mais en amour, Fanchette,
Che vous le répète,
Che vaux mieux encor
Qu'un gros anglais milord.

MONTMORENCY.

Il pourra nous enseigner le chemin du camp.... Qui es-tu ?

DAGOBERT.

Foilà teux camarades qui m'hafre vu ! Chit donc.

THIBAULT.

Qui es-tu ?

DAGOBERT.

Qui che suis ?... Che suis gris.... Mais chit.

MONTMORENCY.

Pourquoi n'es-tu pas à ton poste ?

DAGOBERT.

Chit ! chit donc.... Chustement pas falloir tire, sous prétexte que che suis blessé... On m'a donné ordre de rester au quartier de réserve ; moi che fouloir pas... Le bataille ne peut avoir lieu sans moi, et che me rends au camp incognito. Che vous l'dis à fous ; mais faut pas que la général le sache... parce que ce être pas pien di bas être à son poste...

MONTMORENCY.

De ne pas être à son poste, Sire, vous l'entendez.

DAGOBERT.

Vive le tiscipline ! Moi chaime qu'on aille troit son chemin.

THIBAULT.

Il y paraît.

DAGOBERT.

AIR : *Eh ! ma mère, est-ce que j'sais ça.*

Un chose pien singulière,
Qui me passe, sur mon foi,
C'est qu'on dirait que le terre
Semble exprès trembler sous moi.

MONTMORENCY.

Si c'est, comme il faut le croire ;
Le vin qui vous fait broncher,
Vous avez grand tort d'en boire.

DAGOBERT.

Non... Mais j'ai tort de marcher.

THIBAULT.

C'est sans replique. Mon ami, pourrais-tu nous conduire ?...

DAGOBERT.

Bas bossible, parce que pour conduire quelqu'un.... Aussi, sans ce maudit vin que j'afre pris... Quand je dis pris... qu'on m'a tonné... parce que le roi hafre défendu de prendre rien di tout, et moi chaime le tiscipline.

THIBAULT.

Laissons cet homme, nous n'en pourrions jamais tirer un mot.

DAGOBERT.

Sans doute qu'il hafre défendu.

AIR : *Voulant par ses œuvres complettes.*

Le roi m'afre fait la prière,
Par la bouche de la Sergent,
De respecter chaque chaumière,
Et de rien prendre sans archent ;
Mais lui qui fait la bon apôtre ;
A bien un plus filain defaut,
Tarteff ! quand il prend femme, il faut
Qu'il prenne la femme d'un autre.

THIBAULT.

Je veux écouter ; la conversation devient intéressante.

DAGOBERT.

Celle-là qu'il hafre maintenant, passe encore si elle n'écoutait que lui ; mais on dit qu'elle en écoute d'autres.

THIBAULT.

Oui dà !

DAGOBERT.

Par ainsi, il ferait aussi bien de reprendre la sienne qui est aussi bonne que lui...

THIBAULT.

Ah ! ah !

DAGOBERT.

Ils disiont pourtant qu'il l'a abandonnée la première nuit d'leux noces. (*S'appuyant sur l'épaule du roi*) Ah! ah! Vous riais, fous n'en croire rien.... Ni moi aussi, tarteffe! not' Thibault hafre trop d'cœur pour ça.

MONTMORENCY.

Sire, le tems presse. (*A Dagobert.*) Décidément tu ne peux pas nous dire où est le camp?

DAGOBERT.

Ah! pour fous dire, ce être différent; il n'est pas loin, car on voit d'ici le bourg de Saint-Valliers....

THIBAULT.

Saint-Valliers.... en effet.... nous pouvons nous orienter.... Adieu. Je m'informerai de cet original. (*Il sort.*)

DAGOBERT.

Tenez, à tout hasard, prenez cette route-ci, et après le chemin à gauche ou un autre... et puis à droite, et fous y voilà....

SCÈNE III.

DAGOBERT, *seul.*

Serfiteur.... Cette cabane a été abandonnée... J'hafre bien fait d'y cacher mon feuillette de pon fin fieux! Quoique ça, j'avais eu une bonne idée... Me faire fifantier! J'aurais gagné de l'argent assez plus que beaucoup.... Ch'être toujours sûr d'afoir de la pratique; les chours qu'il ne viendrait personne, che vendrais mon vin à moi-même. Ah! fi donc, Tagobert.... quelle idée.... toi fifantier.... vendre à des camarades du vin pris sur l'ennemi.... Che pourrais chamais faire payer un camarade qui demanderait à boire à la santé du roi.... ou à mon mienne.

(*Il va pour ouvrir la porte, et ne peut jamais mettre la clef dans la serrure.*)

SCÈNE IV.

LEIRAS, MARIE, DAGOBERT. (*Leïras et Marie paraissent dans le fond sans être vus de Dagobert. Marie est habillée en page, une guitare sur le dos.*)

LEÏRAS.

Nous n'avons plus rien à craindre, les troupes anglaises ont perdu nos traces.

MARIE.

Mais de ce côté.... ne risquons-nous pas de rencontrer celles du roi de Navarre. Arrêtons-nous, mon cher Leïras. (*Ils descendent la scène, et elle s'assied sur un banc de gazon.*) Je suis accablée de fatigue; notre escorte est prisonnière, et sans vous je tombais entre les mains de mon frère.... Je ne suis pas encore remise de ma frayeur! en vérité, je croyais qu'une princesse de France devait être plus brave! Mais quel est cet homme, nous aurait-il entendus?

LEÏRAS.

Je ne le crois pas; je vais m'en assurer.

MARIE.

Cette cabane semble lui appartenir, peut-être pourrait-il nous donner un asile.

LEÏRAS.

Son uniforme annonce qu'il n'est pas anglais. — Mon ami.... un mot.

DAGOBERT.

Qui fa là?... Ah! fous êtes mon ami! ché crois bien... tout le monde être mon ami depuis que j'afre mon feuillette de pon fin fieux.

LEÏRAS.

Tu peux nous rendre un grand service.

DAGOBERT.

Chistement, l'y voilà.

LEÏRAS.

Cette cabane t'appartient?

DAGOBERT.

Par droit de conquête.

LEÏRAS.

Permets-nous d'y passer la nuit.

DAGOBERT, *le regardant.*

Tiaple! demain le feuillette sera vide... eh! et qui être toi?

LEÏRAS.

Mon camarade et moi sommes deux pauvres troubadours sujets du roi de Navarre, et nous nous rendons à Toulouse.

DAGOBERT.

Il être joli homme la camarade; et moi aussi je sers le roi de Navarre. Quand j'étais suisse, je m'appelais Schaffouse, et tepuis que je suis allié du roi, che me nomme Tagobert.

MARIE, *souriant.*

Donnez-lui de quoi boire à la santé de mon mari.

LEÏRAS.

Tiens, voilà de quoi trinquer en son honneur.

DAGOBERT.

Che en vouloir pas. J'y pois pien sans toi, et si jamais lui tomber malade, ce être pas faute de poire à son santé.

MARIE.

Vous nous refusez donc l'hospitalité, puisque vous ne voulez pas en recevoir le prix.

DAGOBERT.

Refuser!... Qui a tit refuser?... che afre chamais rien refusé! mais vouloir point d'archent. Vous êtes musiciens, que la petite camarade paye son écot en musique, chai toujours aimé elle.... Allons, tâchez de divertir moi beaucoup.

LEÏRAS, *à Marie.*

Quoi! madame, votre majesté daignerait....

MARIE.

Eh! pourquoi pas? je ne suis pas à la cour pour me faire prier... (*Elle prélude sur sa guitare.*) C'est une villanelle composée par Thibault, comte de Champagne.

DAGOBERT.

Tiaple! ce être le meilleur de nos jongleurs.

(*Pendant cet air Dagobert marque le plus vif intérêt et l'exprime par différens lazzis au gré de l'acteur.*)

AIR SUISSE.

L'opulence
La puissance,
L'apparence,
Ne sont rien.
Sans sagesse,
Sans simplesse,
Sans tendresse,
Point de bien.
C'est ainsi que jeune Estelle,
Sur l'herbette allait chantant,
Quand soudain le vieil Ancelle,
Haut baron, riche et puissant,
Vint près d'elle,
Disant, belle
Pastourelle,
Aime-moi.
Ma richesse,
Ma noblesse,
Ma tendresse;
Sont à toi.
Non, beau sire, suis fidèle,
Ai juré constante ardeur.
J'ai de l'or, reprit Ancelle,
Ton amant n'a que son cœur.
Ma cassette
Joliette,
Bien rachète
Ma laideur.
L'amour cesse,
La richesse
Fait sans cesse
Le bonheur.
Tant enfin que Pastourelle
Epousa vieux châtelain.
Sur son front l'or étincelle,
Les rubis parent son sein.
Bientôt cesse
Son ivresse;
Car richesse
Et rubis,
D'ordinaire,
Sur la terre,
Ne vont guère
Sans soucis.
Comme un lys meurt et succombe
Sous l'effort cruel du vent,

Elle expire, et sur sa tombe,
On pleurait en répétant :
Sans sagesse,
Sans simplesse,
Sans tendresse,
Point de bien.
L'opulence,
La puissance,
L'apparence,
Ne sont rien.

DAGOBERT.

Tarteffe ! cette histoire il être tiaplement réjouissante ; il m'afre fait pleurer de tivertissement.

LEÏRAS.

Maintenant que nous ayons payé notre écot....

DAGOBERT.

Ce être trop juste, et la petite camarade avoir chanté comme un tiable.... je vais un peu ranger ma cabane ; car nous ne pourrions pas y tenir quatre.

MARIE.

Comment quatre ! DAGOBERT.

Sans doute, vous teux, moi, et feuillette... Vous connaissez pas Feuillette... je crois pien... Je vous apporterai ensuite un coup à boire... car je partage tout avec mes amis ; moi che aime pas le opulence. (*Il sort en chantant.*)

L'opulence, Les rubis,
La cassette, La feuillette, etc.
La richesse,

SCÈNE V.

MARIE, LEIRAS.

MARIE.

Enfin, grâce à ma guitare, nous voilà sûrs d'un asile pour cette nuit. LEÏRAS.

Je ne reviens pas de votre complaisance. Une reine chanter pour divertir un simple soldat !...

MARIE.

Ce que je fesais à la Cour du duc de Bretagne n'était-il pas plus pénible. Être obligée d'entendre maudire mes sujets, mon époux !... Un époux qui me fuit, qui me dédaigne, et que je devrais haïr autant que je l'ai aimé... Voilà quelle était ma vie... Je n'ai pu y résister.

AIR *Hongrois.*

Cher Leïras, sous leur cruel empire,
Aussi long-tems je n'ai pu demeurer;
Le cœur chagrin, il me fallait sourire;
Fille de roi n'a pas droit de pleurer.

Adieu grandeurs, déités mensongères,
Adieu vous dis, ce sera pour jamais:
Si le bonheur n'est pas dans les chaumières,
Du moins, hélas! j'y puis pleurer en paix.

LEÏRAS.

Pardon : mais pourquoi ne demandez-vous pas plutôt un asile à votre époux?

MARIE.

Jamais. Et je crains plus de tomber entre ses mains, qu'entre celles de mon frère irrité... Je pourrais braver sa colère, mais non souffrir le dédain.

LEÏRAS.

Votre époux ne fut qu'abusé. Il vous croyait au nombre de ses ennemis... Mais quand il saura que vous avez sauvé ses plus fidèles serviteurs; que moi-même, qu'il croit mort depuis long-temps, moi son cher Leïras, je dois la vie à votre courage.... croyez qu'il oubliera...

MARIE.

Et quand il oublierait ses torts, puis-je ne pas me les rappeler sans cesse!... Je crois lire encore la lettre qu'il m'écrivit le lendemain de cette nuit fatale, en m'envoyant redemander son anneau de mariage...

LEÏRAS.

Et d'après cette lettre vous le haïssez?

MARIE.

Plut au Ciel!

AIR : *J'en guette un petit de mon âge* (des Scythes.)

Envain pour dompter ma faiblesse,
L'orgueil me prête son secours,
Je devrais le haïr sans cesse,
Mais mon cœur l'aimera toujours.
Ses torts, ses trahisons cruelles,
N'ont pu vaincre mes sentimens,
On vante les amans constans,
Et l'on aime les infidèles.

LEÏRAS.

Quel est donc votre projet?

MARIE.

De me retirer en un monastère éloigné du théâtre de la guerre ; mais l'accident qui vient de nous arriver me fait trembler à chaque instant de nous voir surpris.

LEÏRAS.

Rassurez-vous, Madame.... Voici notre hôte qui revient ; je vous laisse avec lui, et je vais voir si quelque danger nous menace encore.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MARIE, DAGOBERT.

DAGOBERT.

Toi ne pas faire l'impolitesse de refuser un pon verre de vin ; c'est moi qui régale...

MARIE.

Volontiers ; je meurs de soif.... Fi donc ! il est pur.

DAGOBERT.

Che bois pas d'autre ; mais c'est du bon.

MARIE.

Il est détestable... Je te remercie de l'hospitalité que tu veux bien nous donner pour cette nuit.

DAGOBERT.

Ce être rien... Vous serez comme des Princes. Allons, encore un coup ; ce sera le dernier.

MARIE.

Non.

DAGOBERT.

Elle affre raison, car on dit qu'il n'y a que le dernier coup qui grise. — Je ne l'ai pas bu le dernier coup, donc je ne suis point ivre. Fi que c'est filain d'être ivre... Un homme sage ne doit jamais boire le dernier coup. (*On entend un roulement de tambour.*) Avez-vous vu quelquefois le roi de près ?

MARIE.

Oui, quelquefois.

DAGOBERT.

Pas tant que vous auriez voulu, peut-être.

MARIE.

Hélas! non.

DAGOBERT.

Eh bien! vous allez le voir à votre aise, car il vient lui-même avec tous ses officiers. (*Roulement plus fort.*)

MARIE.

Le roi! je m'enfuis. (*Elle entre dans la cabane.*).

DAGOBERT.

Moi, je me saufe, car il faut observer le discipline... Vous allez le voir comme je vous vois.... Ah! où donc est la camarate?... La petite camarate.... (*Il frappe à la porte de la cabane.*) Toi oufrir.... Tiaple de porte..... Fuyons! que le roi ne nous foye point. (*Il entre dans la coulisse à côté.*)

SCÈNE VII.

THIBAULT, MONTMORENCY, Suite.

THIBAULT.

Messieurs, on vient de m'avertir que nos ennemis quittent la position avantageuse qu'ils occupaient; j'ignore quel peut être leur motif, mais, vive dieu! ils s'en repentiront. Brave Lahire, vous allez reconnaître leurs avant-postes sur cette hauteur. Vous, mon cousin, vous disposerez notre armée ainsi que nous en sommes convenus, je vous rejoins à l'instant; et, comme c'est ce point qui doit être attaqué, j'y camperai moi-même, on y établira ma tente.

MONTMORENCY.

Ce sont les derniers ordres de votre majesté?

THIBAULT.

Oui, mes amis.

AIR *de l'hymne de Roland.*

Déjà je vois vos étendards
Parés du chiffre de vos belles;

Courez affronter les hasards;
Preux chevaliers, amans fidèles.
Marchez... Quelque soit votre sort;
Que l'honneur embrâse vos âmes.
Il est beau de braver la mort
Pour la patrie et pour les dames.

CHOEUR.

Au combat nous allons courir,
Preux chevaliers, amans fidèles,
Heureux qui peut vaincre ou mourir
Pour la patrie et pour les belles.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

THIBAULT, *seul.*

J'ai songé aux affaires du Comte de Champagne; songeons maintenant à nos amours, et faisons nos adieux à ma chère Armoflède. O France, ô mon heureuse patrie, c'est dans ton sein que devaient naître les premiers Troubadours, et désormais chaque peuple répétera et ta gloire et tes chansons !

(*Il s'assied, tire un crayon et des tablettes.*)

SCÈNE IX.

LE MÊME, MARIE, *sortant de la cabane.* (*Il fait nuit, et le clair de lune commence à paraître.*)

MARIE.

AIR : *Tandis que tout sommeille.*

Sortons avec prudence
De mon obscur réduit,
Tâchons de voir sans bruit
Si mon guide s'avance,
Je ne vois rien,
Je n'entends rien :
O contrainte cruelle !

THIBAULT, *écrivant.*

Dieu des amans! dieu du bonheur,
Près de l'objet de mon ardeur,
Afin de me garder son cœur,
Amour! fais sentinelle.

MARIE, *l'apercevant.*

Ciel !

THIBAULT, *sans la voir, lisant ce qu'il vient d'écrire.*

AIR SUISSE.

Adieu, ma belle,
Loin de ces lieux
L'honneur m'appelle
Pour un jour ou deux.
Un jour ou deux, ma mie,
Il faut que je t'oublie,
Si je le peux.

Si gai Trouverre
T'offre ses vœux,
Sois-lui sévère
Pour un jour ou deux.
Un jour ou deux, ma belle,
Tâche d'être fidèle,
Si tu le peux.

MARIE.

C'est le Roi !...

THIBAULT.

Qui va là ?

MARIE, *interdite.*

Que lui répondre.

THIBAULT, *lui saisissant le bras.*

Eh bien ?...

MARIE.

(*Timidement*) Un page de.... (*Vivement*) Un page du Seigneur de Montmorency.

THIBAULT.

Un page ! Jarnidieu ! c'est fort heureux. Mon ami, je puis compter sur ta discrétion, sur ton zèle ?

MARIE, *s'inclinant.*

Sire.

THIBAULT.

Va au château de la comtesse Armoflède, et remets lui ce billet de ma part.

AIR : *Un Page aimait la jeune Adèle.*

Dis-lui que des palmes nouvelles
Vont parer mes soldats vainqueurs ;
Dis-lui que mes guerriers fidèles
Feront triompher ses couleurs.
Rassure pour moi sa tendresse.
Pourrais-je douter du succès,

Quand je combats pour ma maîtresse ?
Quand je commande à des Français ?

MARIE.

Le cruel !... ainsi me trahir!
De douleur je me sens mourir.

THIBAULT.

Oui, je vais vaincre et revenir.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

MARIE, *seule.*

Encore une infidélité !... Me voilà chargée d'une jolie commission...

AIR : *Vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.*

Admirez quelle est ma détresse,
D'état je change chaque jour;
Hier j'étais une princesse,
Me voilà messager d'amour.
Thibault m'a confié sa flamme:
Est-il un plus loyal époux
Que celui qui charge sa femme
D'aller porter ses billets doux ?

Mais le retard de Leïras m'inquiète. Serait-il tombé au pouvoir de nos ennemis ? Je crois entendre du bruit... Je ne me trompe pas : c'est lui.

SCÈNE XI.

MARIE, LEIRAS.

MARIE.

Est-ce vous Leïras ? Votre retard m'avait remplie de crainte... Qu'avez-vous appris ?

LEÏRAS.

Il faut fuir à l'instant... On connaît votre déguisement et le lieu de votre retraite. Les gens de votre suite ont été conduits devant le duc de Bretagne... Ils lui ont tout découvert....

MARIE.

Devant nous le camp des Français, derrière nous celui des Anglais. Quel parti prendre ? que faut-il faire ?...

LEÏRAS.

Les fuir tous deux.

MARIE.

Par quels moyens ?

LEÏRAS, *vivement.*

Reprenez les habits de femme que nous avons apportés avec nous. Avec cette lettre vous passerez pour Armoflède, et vous traverserez sans danger le camp des Anglais.

MARIE.

Mais comment...

LEÏRAS.

Apprenez que cette Armoflède dont Thibault est épris, le trahit indignement ; elle révèle à ses ennemis ses desseins les plus secrets, et cette nuit même elle doit avoir une conférence avec le duc de Bretagne. Elle lui a demandé un rendez-vous par cette lettre.

MARIE.

Et de qui le savez-vous ?

LEÏRAS.

D'un messager, du sir de la Touraille, qui de tout tems vous fut dévoué. Il nous attend aux portes du camp, et se charge de vous dérober à tous les yeux... N'hésitez pas.

(*On entend les premières mesures d'une marche.*)

LEÏRAS.

Madame, il n'y a pas un moment à perdre : la campagne est couverte de différens partis qui sont à votre poursuite.... Allez, je vais veiller sur vous.

(*Marie entre dans la cabane, et Leïras sort.*)

SCÈNE XII.

MONTMORENCY, DAGOBERT, Quelques hommes qui portent la tente ; SOLDATS.

MONTMORENCY.

C'est ici que le Roi doit camper cette nuit ; qu'on y élève sa tente, et nous, rendons-nous au poste que Sa Majesté nous a assigné.

(*On élève la tente qui doit tenir la plus grande partie du théâtre. Le fond est fermé par des rideaux qu'on relève, et qui laissent voir la campagne.*)

DAGOBERT.

C'est chuste. Fife le tiscipline !

MONTMORENCY.

Mais c'est notre soldat de tantôt, et dans un joli état.... Que fais-tu là ?

DAGOBERT.

Moi, je m'aligne, général.

MONTMORENCY, *souriant.*

Il ne pourra jamais nous suivre.

DAGOBERT.

Ah ! chénéral...

AIR : *Vaudeville de Oui et Non.*

C'est vrai, che l'avouerai tout bas,
Ch'ai trop carressé le futaille ;
Mais un tel motif ne doit pas
M'empêcher d'être à le bataille.
D'ordinaire che suis frucal ;
Mais quand ch'ai pu du vin que ch'aime,
Si j'y vois touble chénéral,
Sachez que je frappe te même.

MONTMORENCY.

N'importe, tu resteras.

DAGOBERT.

Eh bien ! je garderai le tente du roi.

MONTMORENCY.

Libre à toi. Partons, Messieurs.

SCÈNE XIII.

DAGOBERT, *seul.*

Le beau poste ! Il y hafre plus personne... C'est égal che arrêterai... tout ce qui se présentera.... Che veux faire observer le tiscipline.... Ah ! Tagobert, quel affront ! ne pas assister à le bataille !... Mais c'est jiste ; le tiscipline !.. Il est fâcheux pourtant que le tiscipline empêcher de poire ; c'est un pêtise que fait là le tiscipline.

AIR *de M. E. S.*

I.er COUPLET.

Le tiscipline est pas sache,
Elle raisonner bas pien.
Le pon fin fait le courache,
Et nous craindrons chamais rien,
Tant que nous boirons,
Larirette,
Tant que nous boirons,
Larira;
Tant que nous boirons,
Nous tiendrons bon,
Farilon,
Farilon,
Farilette,
Poira qui voudra,
Larirette,
Paiera qui pourra,
Larira.

IIe COUPLET.

Quand ch'ai pu, che suis un diable
Auprès des jeunes tendrons.
Pufons, le fin rend aimable,
Et dans tout temps nous plairons,
Tant que nous boirons, etc.

IIIe COUPLET.

Chacun dit que le fieillesse
Vers nous arrive à grands bas;
Mes amis, puvons sans cesse,
Et nous ne vieillirons bas.
Tant que nous boirons, etc.

La nuit tevient noire comme un tiable... Pas une étoile qui montre son figure.... Qui fife!... Qui marche là?

SCÈNE XIV.

DAGOBERT, MARIE, puis LEIRAS.

MORCEAU D'ENSEMBLE. (de Doche.)

MARIE, *sortant de la cabane, habillée en femme.*

Cher Leiras, est-ce vous?
Déjà la nuit est plus sombre.

DAGOBERT.

Che foir dans le ombre
Quelqu'un s'avancer vers nous.

LEÏRAS, *cherchant.*

Madame.... est-ce vous?

MARIE, *allant du côté de Dagobert et lui prenant la main.*

C'est moi-même, me voilà.

DAGOBERT, *saisissant rudement sa main.*

Qui va là?

Ensemble.

MARIE.
Quel contre-temps funeste,
Et que répondre, hélas!
Ce n'est pas
Leïras.

LEÏRAS.
Quel contre-tems funeste,
Et que répondre, hélas!
On arrête nos pas.

DAGOBERT.
J'avre raison, malpeste!
Qui porte ici ses pas?
Qui fa là?
Qui fa là?

DAGOBERT, *tenant toujours la main.*

Rébondez.... rébondez;
Tairteff! vous tremblez,
Ce être bas une main ennemie,
Me semble à moi beaucoup fort cholie.

Marie retire vivement sa main, et fuit de l'autre côté.

Ah! toi m'échapper pas.

(*Il saisit la main de Leïras qui s'était avancé au milieu.*)

Tiaple! ce être trôle.

(*Leïras le serre vigoureusement.*)

Quel bras!

LEÏRAS.

Tais-toi, silence!
Parle plus bas.

DAGOBERT.

Che vouloir pas!

LEÏRAS.

Tais-toi; silence!
Crains ma vengeance.

THIBAULT.

C'est bien prendre son temps.

MONTMORENCY.

C'est une femme.

THIBAULT, *vivement.*

Voyons-la donc, puisque tu le veux. Mais comment est-elle? Jeune, jolie, aimable.

MONTMORENCY.

Sire, la voilà.

THIBAULT.

Pourquoi est-elle voilée ?

MONTMORENCY.

Elle desire être inconnue, et voudrait parler sans témoins à Votre Majesté.

THIBAULT.

Quoi ! dans ce moment ?

MONTMORENCY.

Dans ce moment. Mais si cela importune Votre Majesté, je puis l'interroger.

THIBAULT.

Non... Un Prince qui veut savoir à quoi s'en tenir, doit tout voir (*Il la regarde avec curiosité*), et tout faire par lui-même!

MONTMORENCY.

AIR *de la Marche des Janissaires.*

Qu'on se retire, plus de bruit,
Et qu'aucun ne soit introduit.
Le roi veut être seul ici.

TOUS.

Déjà la nuit s'avance,
Au camp rentrons tous en silence,
C'est le roi qui le dit.

(*Tout le monde sort de la tente, les rideaux du fond tombent, et Thibault reste seul avec Marie voilée.*)

SCÈNE XVIII.

THIBAULT, MARIE, *dans la tente.*

THIBAULT.

Je crois deviner quelle est cette belle inconnue... Ma lettre d'aujourd'hui... Cette entrevue mystérieuse...

MARIE, *à part.*

AIR : *J'ai vu Lise hier au soir.*

Las! en mon cœur éperdu,
La crainte domine.

THIBAULT.

Sans peine j'ai reconnu
Sa taille divine.
En vain un voile envieux
Cache ses traits gracieux;
Lorsque vous trompez les yeux,
Le cœur vous devine.

Quoi! vous ne répondez pas? est-ce ainsi qu'un vainqueur est reçu... Vous le savez cependant, tous les lauriers du monde ne valent pas un de vos regards.... Vous me refusez, Armoflède?

MARIE, *à voix basse.*

Ce n'est pas elle, Seigneur.

THIBAULT.

Ce n'est pas elle... Et qui donc êtes-vous?... Vous soupirez... (*avec bonté*) Ah! pardon... Je vous ai peut-être offensée; mais je sais réparer mes torts... Avez-vous quelque chose à me demander? que voulez-vous? est-ce du secours?... Où faut-il marcher?... Voilà mon épée. Le Roi de Navarre ne veut plus être que votre chevalier.

AIR : *Prêt à partir pour la rive africaine* (de Garat.)

Faut-il combattre un ennemi terrible?
Parlez; j'y cours et je reviens vainqueur.
Oui, je le sens, il n'est rien d'impossible
A qui combat pour sa dame et l'honneur.

Dans votre espoir ne serez point trompée,
J'en jure ici par ce glaive vengeur.
Dieu dans mes mains a remis cette épée
Pour mon pays, les dames et l'honneur.

Heim... Point de réponse... Vous ne m'entendez pas... En effet, comment s'entendre d'aussi loin. (*Il s'approche*) Allons, ne craignez rien. (*avec douceur*) vous avez quelque chose à me demander?

MARIE. *fait signe que non.*

THIBAULT.

Quelque chose à me dire (*même signe*)..... Au moins quelque motif vous amène (*même signe*)?... Non... toujours non, et pas un mot... Voilà la femme la plus inconcevable... C'est qu'elle paraît charmante! autant que ce maudit voile... permet...

(*Il veut soulever le voile, Marie se retire et met ses deux doigts sur sa bouche.*)

Elle desire rester inconnue.... Cette femme là n'aime pas les paroles inutiles... (*Haut.*) Pourquoi me cacher tant d'attraits? Une jeune et jolie femme telle que vous semblez être, ne doit pas craindre d'être mal reçue par un Prince qui n'a jamais manqué de courtoisie envers les dames. —Vous avez sans doute à vous plaindre de quelqu'un. (*Marie fait signe que oui.*)

AIR : *Vent brûlant d'Arabie.*

Ier COUPLET.

C'est d'un amant peut-être....
Ou plutôt d'un mari!
Il en est de si traître....
Je crois qu'elle a dit oui.
Pour venger votre offense
Aimons-nous tous les deux;
On dit que la vengeance
Est le plaisir des dieux.

IIe COUPLET.

Pour que votre vengeance
Ait un effet soudain,
Souffrez que je commence
Par prendre cette main.
Quoi! point de résistance....

(*Il la serre contre son cœur.*)

MARIE, *à part.*

Dans ce moment heureux,
Je sens que la vengeance
Est le plaisir des dieux.

Pas encore un mot. (*Haut.*) Pardon... Mais j'ai tou-

jours remarqué qu'on se faisait bien mieux comprendre d'une jolie femme, lorsqu'on lui tenait la main. (*à part.*) Elle tremble... Vraiment, jamais on ne m'intéressa aussi vivement... Ce mêlange de pudeur et d'abandon.... ce mystère qui l'environne... irritent encore plus ma curiosité... Mais, vive dieu! elle parlera, et j'en sais le moyen.

(*Haut.*)

AIR : *Lorsque Zoé quitte case.* (Paul et Virginie.)

Un silence aussi sévère
Pour moi n'a rien d'offensant,
C'est un aveu qui doit plaire;
Car, dans un pareil moment,
C'est parler que de se taire,
Et qui ne dit mot consent.

(*Moment de silence.*)

Oui, qui ne dit mot consent.
Que d'amour dans votre silence,
Souffrez que je vous prouve ici
L'excès de ma reconnaissance.

Il lui baise la main, et dit :

On me laisse faire.

MARIE, *à part, finissant l'air.*

Après tout c'est mon mari.

THIBAULT.

Oui, vengeons-nous du mari.
Pas le mot.... Continuons.

MÊME AIR.

Serez-vous toujours la même?...
Pour sceller notre lien,
De ce joli doigt que j'aime
Que votre anneau passe au mien.
Tout est commun quand on s'aime,
Doit-on se refuser rien?

(*Il lui ôte sa bague et lui met la sienne.*)

MARIE, *à part, avec joie.*

Il me rend son anneau.

THIBAULT.

Comment elle ne dit rien....
Que d'amour dans votre silence,
Qu'un baiser vous atteste ici
Et mes sermens et ma constance.

(*Il l'embrasse.*)

THIBAUT.

Vrai dieu ! j'ai eu tort.

MARIE, *à part.*

Ah ! quel bien il me fait !

LEÏRAS.

AIR : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Dans cet instant un feu sublime
Animait ses regards si doux ;
Son aspect désarme le crime,
Les meurtriers sont à genoux.
Oui, de son auguste visage
J'admire encor la majesté,
Et je ne sais que sa beauté
Qui soit égale à son courage.

THIBAULT.

Pauvre Marie ! harni dieu ! j'ai regret à ma conduite. M'est avis que cette femme-là n'était princesse de Bretagne qu'à moitié, et je te chargerai quelque jour de ma médiation avec elle.

LEÏRAS.

Seigneur, il me semble que la médiation est bien avancée.

THIBAULT.

Comment ?...

LEÏRAS.

Oui, sire.... puisqu'il faut vous le dire, cette femme que vous avez dédaignée et qui n'a payé vos mépris que par le plus tendre amour... cette femme que tout-à-l'heure encore vous oubliez aux pieds d'une autre...

MARIE, *l'interrompant.*

Au nom du ciel, taisez-vous donc !

THIBAULT, *la reconnaissant.*

C'est ma femme !

MARIE *et* LEÏRAS, *tombant à ses genoux.*

AIR : *Une fièvre brûlante.*

Quels crimes sont les nôtres ?
Seigneur, pardonnez-nous ?

THIBAULT, *la relevant.*

Oui, vous à mes genoux,
Quand je dois être aux vôtres.

Oui, puisque Marie est ici,
Pour nous il n'est plus de souci.

TOUS TROIS.

Un regard de { sa / ma } belle,
Dans { son / mon } cœur en ce jour,
A la haine cruelle
Fait succéder l'amour.

THIBAULT, *allant vers le fond.*

Venez tous, mes braves amis.

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

(*Les rideaux du fonds se lèvent.*)

LES PRÉCÉDENS, MONTMORENCY, Soldats.

THIBAULT.

Vous comptiez souper ce soir avec votre compagnon d'armes, un plus grand honneur vous attend.... c'est une princesse de France, c'est une reine de Navarre qui veut bien vous admettre à sa table! et vrai dieu! Messieurs, nuls gentils-hommes n'auront vu si jolie reine seoir à leur banquet. Madame, vous n'aurez point ici luxe et abondance comme à la cour; mais braves amis, bons serviteurs et amour toujours constant.

MARIE.

Toujours constant, cela vous est-il possible?

THIBAULT, *souriant.*

Mais oui... du moins dans ce moment-ci, j'en jurerais.

MARIE.

Ne jurez pas, mon ami, prenez garde, j'ai des preuves...

THIBAULT.

Je n'oublierai jamais les aventures de cette nuit, et je veux dire à tous les maris de France qu'il n'y a rien de tel que d'être en bonne fortune avec sa femme.

MARIE, *au public.*

AIR : *Cœurs sensibles, cœurs fidèles.* (Figaro.)

Thibault aimait trop les dames,
(Si on peut les aimer trop.)
Il brûlait pour toutes les femmes;
On dit que c'est un défaut.
Ah! pardonnez-lui, mesdames,
Les autres défauts qu'il a,
En faveur de celui-là. (*bis.*)

CHŒUR.

AIR : *La beauté fait toujours*, etc.

La beauté dans ce jour s'unit à la vaillance,
Et parmi nous vient habiter les camps;
Braves guerriers, nous savons qu'en tout tems
Mars, l'Amour et Vénus furent d'intelligence.

FIN.

Rougemont, Michel Nicolas Balissan de

LES PARENS DE CIRCONSTANCE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par M. DE ROUGEMONT;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 18 Octobre 1813.

Prix : 1 fr. 25 centimes.

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1813.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE CALIFE.....	M. *Isambert.*
GIAFFAR, Visir.....	M. *Armand.*
KALED, Cordonnier.....	M. *Hipolyte.*
OSMIN-KALED.....	M. *Fichet.*
ASSAN-KALED.....	M. *Edouard.*
AGAR-KALED.....	M. *René.*
NADIR-KALED.....	M. *Justin.*
RUSTAFF, vieux Cordonnier.....	M. *Chapelle.*
AGÉLY, sa fille.....	Mlle. *Rivière.*
Un Esclave.....	M. *Carle.*
Un autre Esclave.....	M. *Lecomte.*

La scène est à Bagdad, dans un Salon du Palais du Calife.

LES PARENS DE CIRCONSTANCE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une des salles du palais du Calife.

(L'action commence avec le jour.)

SCÈNE PREMIÈRE.

GIAFFAR, *seul.*

(Il entr'ouvre la fenêtre.)

Le jour paraît, et le Calife n'est pas encore rentré!..... je suis d'une inquiétude extrême!..... Les dangers qu'il a courus, les aventures désagréables dont il a failli quelquefois être la victime, n'ont encore pu le guérir de cette fantaisie de parcourir incognito, et la nuit, les rues de Bagdad... Cependant son rang lui défend de s'exposer.

Air : *du Verre.*

Un souverain ne doit jamais
Compromettre son existence,
Elle appartient à ses sujets,
Elle est leur bien, leur espérance.
Sur lui leurs regards sont ouverts,
Il leur doit compte de sa vie;
Si sa gloire est à l'univers,
Ses jours ne sont qu'à sa patrie.

J'entends du bruit... le voici.

SCENE II.

GIAFFAR, AAROUN.

(*Son costume doit être très-simple.*)

GIAFFAR.

Le prophète soit loué, seigneur, je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque chose.

AAROUN, *gaiment.*

Hé bien, mon cher visir, voilà la différence! Après avoir couru presque tout Bagdad, je craignais, moi, qu'il ne m'arrivât rien...

GIAFFAR.

Je l'aurais désiré..... cela vous eût peut-être fait renoncer.....

AAROUN.

A mes courses nocturnes, à mes déguisemens habituels? Eh! mon cher Giaffar, tu ne sais pas tout ce que mes promenades et mon costume m'ont valu?

Air : *du Vaud. de la Robe et les Bottes.*

J'ai converti plus d'un rebelle
Qui blâmait mon autorité ;
Et, j'ai soumis plus d'une belle
Qu'eut fait trembler ma qualité ;
De la haine et de la sagesse
Les soupirs mouraient confondus:
Et chaque nuit par mon adresse,
Je comptais un sujet de plus.

Dans cette course solitaire,
D'un triste événement instruit,
Souvent j'arrache à la misère
L'infortuné qu'elle poursuit.
Trop heureux, quand je puis me dire,
Le soleil, graces à mes soins,
En se levant sur mon empire
Eclaire un malheureux de moins!

GIAFFAR.

Je reconnais bien là votre cœur ; mais vous employez souvent pour arriver à votre but des moyens singuliers.

AAROUN, *gaiment.*

Le hasard les justifie.

GIAFFAR.

Enfin, cette nuit ?

AAROUN.

Hé bien, cette nuit.... je me retirais fort mécontent, lorsque j'ai aperçu un pauvre diable qui s'amusait à pleurer.....

GIAFFAR.

Et cela vous a rendu votre joyeuse humeur !

AAROUN.

Le jour qui commençait à paraître ne m'a pas permis de le questionner. J'ai ordonné à un de mes esclaves de le conduire en ces lieux,... et le voici.

SCENE III.

LE CALIFE, KALED, GIAFFAR.

KALED, *entrant en tremblant précédé d'un esclave qui lui indique le visir.*

KALED.

Ah! çà, dites donc vous autres, où me conduisez-vous?

AAROUN.

Approche, approche! et n'aie aucune peur.

KALED, *s'avançant.*

Ce n'est pas l'embarras, quand on n'a rien, on ne craint pas grand chose.

AAROUN.

Tu as donc de grands chagrins?

KALED.

Je crois bien.

AAROUN.

Tu vas me les confier.

KALED, *secouant la tête.*

Non.

AAROUN, *étonné.*

Pourquoi?

KALED.

C'est que quand vous seriez le Calife en personne, vous ne pourriez me donner ce qui me manque pour être heureux.

AAROUN.

Que sais-tu ? je suis peut-être plus puissant que tu ne penses : je suis peut-être un envoyé du prophète destiné à te secourir.

KALED.

Ah! si vous êtes un envoyé du Prophète, c'est une autre affaire.... je n'ai besoin de vous rien dire.

Air : Vaud. des deux Edmon.

Je voudrais, ne vous en déplaise,
Un parent qui fût à son aise,
Dans le monde considéré.

AAROUN.

J'en trouverai. (*bis.*)

KALED.

Dont l'âme noble autant qu'humaine,
Voyant son parent dans la gêne,
Gaiment le tirât d'embarras...

GIAFFAR, *au Calife.*

Vous n'en trouverez pas. (*bis.*)

KALED.

Même air.

Je voudrais quelque personnage,
Pour ses vertus, suivant l'usage,
Par tous ses amis célébré !

AAROU

J'en trouverai. (*bis.*)

KALED.

Qui vous obligant en silence,
Fût de même par l'indulgence,
Loué tout haut, béni tout bas !

GIAFFAR, *au Calife.*

Vous n'en trouverez pas.

KALED.

Hé bien, seigneur, donnez-moi seulement...

Même air.

Un bon vivant, toujours alerte,
Qui chez lui tienne table ouverte,
Où l'on s'arondisse à son gré.

AAROUN.

J'en trouverai. *bis.*)

KALED.

Qui, flattant votre gourmandise,
Ne fasse point par sa bêtise,
Payer trop cher un bon repas.

GIAFFAR, *au Calife.*

Vous n'en trouverez pas. (*bis.*)

KALED.

Hé bien, en ce cas-là, choisissez-moi ce que vous avez de mieux, je m'en contenterai.

AAROUN.

Ce sera le hasard qui en décidera.

KALED.

Comment le hasard! est-ce que vous allez tirer mes parens au sort ?

AAROUN.

Non, mais je veux qu'eux-mêmes réclament l'honneur de t'appartenir.

KALED.

Allons, allons, je vois que vous voulez rire; laissez-moi retourner à mon échoppe; là, du moins tout le monde me plaint, et personne ne se moque de moi.

AAROUN.

Cela ne se peut plus.

KALED.

Comment çà ne se peut plus.

AAROUN.

Kaled, tu es dans le palais d'Aaroun.

KALED.

Ah! mon dieu!

GIAFFAR.

En présence même du Calife.

KALED.

Ah ciel!

AAROUN.

Et tu ne sortiras de ces lieux que lorsque je te l'aurai permis.

KALED.

Allons, il ne me manquait plus, pour arranger mes affaires, que d'être persécuté par le Calife.

AAROUN, *bas à Giaffar.*

Giaffard, j'ai besoin encore une fois de ta place de grand-visir.... permets que je te disgracie.

GIAFFAR, *s'inclinant.*

Avec plaisir.

AARONN.

Eh! bien, pourquoi donc cet air triste quand tu vois que je m'intéresse à ton sort.

KALED.

Vous vous y intéressez!... là, franchement.

AARONN.

Ne suis-je pas le père de mes sujets ?

KALED.

Oui, leur père! mais vous avez trop d'enfans pour ne songer qu'à moi.

ABROUN.

Air : *Tu vas changer de fortune.*

Livre ton cœur à l'amour, à l'espoir,
Un peu de courage et d'adresse,
Kaled ton maître veut ce soir
Te faire épouser ta maîtresse. *(bis.)*

KALED,

Pour épouser celle qui dès long-tems,
Accueillit mon amour sincère,
Seigneur il me faut des parens,

BAROUN.

Je vais travailler a t'en faire.

Ensemble.

Livre ton cœur, etc.

KALED.

Je ne saurais me livrer à l'espoir,
Mon sort en vain vous intéresse,
Seigneur, vous ne pourrez ce soir
Me faire épouser ma maîtresse.

GIAFFAR.

Livre ton cœur à l'amour, à l'espoir,
Un peu de courage et d'adresse,
Kaled, ton maître veut ce soir
Te faire epouser ta maîtresse.

(*Aaroun et Giaffar sortent.*)

SCENE IV.

KALED, *seul.*

Cette pauvre Agély, comme elle va être inquiète! ne pas me voir ce matin passer et repasser devant la boutique de son père, la regarder du coin de l'œil... ma foi, pendant que le Calife n'y est pas, esquivons-nous.

(*Il va pour sortir, les Muets entrent.*)

SCÈNE V.

KALED, Deux Muets, *chargés de riches vêtemens. Ils entrent sur l'air* serviteur à monsieur Lafleur, *et saluent à plusieurs reprises Kaled, qui leur rend ses révérences.*)

KALED.

Serviteur, serviteur, c'est bon, c'est bon, en voilà assez.

(*Il va pour sortir, les muets l'arrêtent.*) Qu'est-ce qu'ils veulent donc encore? (*Les Muets lui font signe de se déshabiller.*) Que je me déshabille? (*Les Muets lui font un signe affirmatif, et lui montrent les riches vêtemens qu'ils apportent*) Comment, c'est pour mettre ces beaux habits là? bah! je les gâterai. (*Les muets font divers signes.*) Hein! le diable m'emporte si j'entends rien à ce qu'ils disent. (*Les Muets font signe que c'est l'ordre d'Aaroun.*) C'est la volonté du Calife.... ah! c'est différent! si c'est une échange qu'il veut faire, j'y consens volontiers, pourvu qu'il ne demande pas de retour. (*Les muets le revêtissent de beaux habits.*) Mais qu'est-ce qu'il veut donc faire de mon costume? hein! hein!... plus haut! plus haut. (*Les Muets lui font signe qu'ils ne peuvent pas parler.*) Vous êtes muets!... que ne le disiez-vous donc de suite... au lieu d'être là, pendant une heure à jaser avec les mains...

SCENE VI.

KALED, Les Muets, Courtisans.

Chœur de Courtisans. (de Doche.)

Vive Kaled, notre nouveau visir!
Que son nom soit couvert de gloire!

KALED.

Qu'entends-je! moi visir!
De moi l'on veut se divertir.

CHŒUR.

Vive Kaled, notre nouveau visir!
Et de Giaffar périsse la mémoire!

KALED.

Laissez-moi donc, comment vous croire,
D'un cordonnier faire un visir!
Vous voulez vous divertir.

UN ESCLAVE.

Lisez seigneur, votre titre de gloire.

KALED, *à l'esclave.*

Lisez pour moi, vous me ferez plaisir.

L'ESCLAVE, *lisant.*

Nous, Aaroun, lieutenant du prophète,
Et de ses loix sage interprète,
Il nous plait d'élever au rang de grand-visir,
Kaled, notre sujet fidèle.

KALED.

C'est bien ainsi que l'on m'appelle.

L'ESCLAVE, *lisant.*

Que dans l'instant sans sortir du palais,
Il soit instruit de sa grandeur nouvelle ;
Et qu'on sache à Bagdad, combien de mes sujets
J'aime à récompenser le zèle !

KALED.

Est-ce tout ?

L'ESCLAVE.

Oui, c'est tout.

KALED.

Vraiment,
Votre Calife est un homme charmant !
(*Se carrant grotesquement.*)
D'un visir ai-je la figure ?

CHŒUR.

On n'a pas plus de gravité.

KALED, *marchant.*

D'un visir ai-je la tournure ?

CHŒUR.

On n'a pas plus de majesté !

L'ESCLAVE.

Vous n'auriez ni tournure,
Ni figure,
Que telle est sa volonté,

CHŒUR.

Vive Kaled, notre nouveau visir !
Et de Giaffar, périsse la mémoire !

(*Les Courtisans et les Muets se retirent.*)

SCÈNE VII.

KALED, *seul.*

Voilà une élévation qui va contrarier mes pratiques !... car il est sûr que je n'ouvrirai pas ma boutique d'aujourd'hui... et le seigneur Nadir, qui m'attend pour lui essayer ses babouches.... Ma foi, tant que je serai en place, il peut se faire chausser par un autre ! Ah ! mon dieu, voilà le visir de ce matin.

SCENE VIII.

GIAFFAR, KALED.

KALED, *courant à lui.*

Ah! seigneur, ce n'est pas ma faute.

GIAFFAR.

Comment, ta faute.

KALED.

Ce n'est pas moi qui ai demandé votre place, je n'ai jamais enlevé les pratiques de personne.

GIAFFAR.

Rassure-toi, tu ne m'as rien enlevé.

KALED.

Est-ce que vous n'êtes pas disgracié?

GIAFFAR, *souriant*

Non...

KALED.

Qu'est-ce qu'ils chantent donc? (*Chantant.*)

Et de Giaffar périsse la mémoire!

GIAFFAR.

C'est le refrain consacré; et si demain tu cessais d'être visir, tu aurais peut-être la satisfaction d'entendre chanter devant ton échoppe: *et de Kaled périsse la mémoire.*

KALED.

Çà ne laisse pas que d'être agréable.

Air : *Si Dorilas.*

Cependant pour qu'ils aient l'audace
D'outrager ainsi votre nom,
Tandis que vous étiez en place,
Vous les aurez mal gravné,

GIAFFAR, *pour rire*

Giaf Non.

Kaled, je leur fis au contraire,
Beaucoup de bien...

KALED.

Ah! dans ce cas,
Moi, je ne leur en ferai guère;
Moi, je ne leur en ferai pas.

On entend le chœur chanter dans l'éloignement:

Vive Kaled, notre nouveau visir,
Et de Giaffar, périsse la mémoire!

KALED.

Allons, voilà mon nom qui court les rues.

GIAFFAR.

Ah! cela flatte ton amour propre.

KALED.

Ma foi non, je n'en suis pas plus fier pour cela, d'ailleurs qui sait le tems que ça durera.

GIAFFAR.

Jusqu'à ce que tu aies trouvé une famille.

KALED.

Seigneur Giaffar, j'en suis fâché pour vous, je mourrai visir.

GIAFFAR.

C'est ce que nous verrons !...

KALED.

Ah! çà, maintenant que je suis des vôtres, qu'est-ce que j'ai à faire?

GIAFFAR.

Air: *Vaud. de Partie carrée*

Imite en tout la conduite du maitre;
Ris aux éclats, quand il paraîtra gai;
Sois affligé, sitôt qu'il voudra l'être;
Plains-toi, quand il est fatigué;
S'il est grondeur, deviens maussade;
Approuve dès qu'il applaudit;

KALED.

Bon, je comprends; quand il sera malade,
J'irai me mettre au lit.

(*à part.*) Ça n'est pas si difficile que de faire des babouches.

SCENE IX.

KALED, GIAFFAR, Un Esclave.

KALED.

L'ESCLAVE.

Seigneur visir?

KALED, *avançant.*

Seigneur...

GIAFFAR, *l'arrêtant.*

Que fais-tu donc, c'est un esclave.

KALED.

Ah! dam' je suis si nouveau que je ne peux pas encore distinguer... (*reprenant sa dignité.*) Esclave, que me veut-on?

L'ESCLAVE.

Seigneur, c'est un riche négociant de Bagdad, qui se dit votre parent.

KALED, *étonné.*

Mon parent!

GIAFFAR, *à part.*

Et d'un.

L'ESCLAVE

Et qui sollicite l'honneur de vous être présenté.

KALED, *enchanté.*

Un parent!... J'ai donc des parens!

GIAFFAR.

Le Calife t'a tenu parole.

KALED.

Oui, je vois qu'il n'y a rien de tel qu'une place de grand-visir pour rétrouver sa famille sans la chercher. (*à l'esclave.*) Faites entrer mes parens.

GIAFFAR.

Kaled, je te laisse, souviens-toi que le Calife te voit et t'entend; compte sur lui, mais compte beaucoup plus sur toi.

Air : *Le petit mot pour rire.*

Kaled, prends un air imposant;
Et représentes dignement
Le chef de cet empire;
Sois poli, sois honnête, mais
Songe qu'un visir n'a jamais
Le petit mot (*bis.*) pour rire.

KALED.

Même air.

A la gaité disons adieu;
Puisque c'est l'usage en ce lieu,
Il faut bien y souscrire,
Je crains que la malignité
Ne trouve dans ma gravité,
Le petit mot (*bis.*) pour rire.

(*Giaffar sort.*)

SCENE X.

KALED, KALED-OSMIN, *introduit par l'esclave.*

K. OSMIN.

Seigneur...

KALED.

Approchez.

K. OSMIN.

Je n'ose...

KALED, *à part.*

Le coquin était plus hardi, lorsqu'il m'offrait des coups de bâton.

K. OSMIN.

Daignez excuser la liberté que prend un de vos serviteurs.....

KALED.

Ah! vous êtes mon serviteur.

K. OSMIN.

Et votre parent, si vous permettez, seigneur?

KALED.

Vous êtes mon parent!...

K. OSMIN.

J'ai cet honneur, et je crois en être digne par mon attachement à votre illustre personne.

KALED, *à part.*

Heim! si je n'avais pas besoin de famille et d'argent, comme je te rendrais la pareille. (*Haut.*) Je vous demande pardon, mon parent, si je ne vous remets point; mais comme voilà la première fois que j'entends parler de vous et de notre parenté.....

K. OSMIN.

Seigneur, j'ai l'honneur d'être votre cousin.

KALED.

Ah! vous êtes mon cousin! (*A part.*) C'est juste: le Calife ne m'a promis que des cousins.

K. OSMIN.

Je me nomme Osmin; ma bisaïeule était une Kaled.

KALED.

Riche! n'est-ce pas?

K. OSMIN.

Oh! oui, seigneur! fort riche, immensément riche.

KALED.

Qui laissa combien d'enfans?

K. OSMIN.

Deux filles... J'ai l'honneur de descendre en ligne directe de l'aînée.

KALED.

De celle qui a dépouillé l'autre.

K. OSMIN.

Comment dépouillé!...

KALED.

Oui, dépouillé; votre grand'-mère a trouvé le secret de faire déshériter la mienne.

K. OSMIN.

Seigneur, je vous jure que je n'en savais rien.

KALED.

Vraiment.

K. OSMIN.

J'en suis désolé.

KALED.

Bah! bah! il n'y a pas de quoi.

K. OSMIN.

Je vous demande pardon, c'est une injustice criante.

KALED.

Vous trouvez...

K. OSMIN.

Un procédé affreux...

KALED.

J'aime à vous entendre parler ainsi. Je m'étais promis que lorsque l'occasion s'en présenterait, je ferais rendre gorge aux héritiers.

K. OSMIN.

Comment?

KALED.

Et je suis charmé que vous soyez de mon avis.

K. OSMIN.

Mais....

KALED.

J'aime beaucoup ma famille; mon intention est de la proger: je la protégerai.... mais il faut qu'elle répare ses torts vers moi...

K. OSMIN.

Seigneur, que demandez-vous?

KALED.

Air: Je serais moins inquiète

Je demande le partage
Des biens de mon bisayeul.

KALED OSMIN.

Mais seigneur cet héritage.

KALED.

N'était pas pour vous tous seu
La famille ne fait qu'une,
Partageons donc les [illegible],
Ou gardez votre fortune
Nous ne serons pas [illegible].

Air : de Marianne.

Si d'un nouvel éclat je brille,
Mon cousin, entre nous soit dit,
A faire briller ma famille
Je veux employer mon crédit ;
Tous mes parens
Sont sur les rangs
Pour obtenir des emplois différens ;
L'un est Cadi,
L'autre Muphti,
De celui-ci
Je fais un Bostangi ;

KALED OSMIN.

Daignez songer à moi, de grace,

KALED.

Avant la fin du jour, parent,
Vous aurez un gouvernement,
Ou je perdrai ma place.

K. OSMIN, *s'incline et sort.*

Enfin me voilà reconnu et placé.

SCENE XIII.

KALED, *seul.*

Un parent et trois mille sequins ! Qu'il m'en vienne seulement une douzaine à ce prix-là, et dès demain j'épouse ma chère Agély... A propos d'Agély ! je suis curieux de voir comment elle apprendra ma nouvelle dignité.... Esclave ? esclave ?

SCENE XIV.

KALED, L'ESCLAVE.

KALED.

Cours vite chez Rustaff, cordonnier en face de la mosquée, et dis-lui que Kaled le prie... Non ; que le visir lui ordonne de se rendre auprès de lui ; qu'il m'apporte des babouches.... Je veux un peu jouir de son embarras. Le coquin ne s'attendait pas qu'il aurait l'honneur de chausser le grand visir.

L'ESCLAVE, *sort et rentre.*

Le seigneur Assan. (*L'esclave sort.*)

KALED.

Que me veut-il ?

SCENE XV.

KALED, KALED-ASSAN.

K. ASSAN.

Air : *Mon cousin l'Allure.*

Dans Bagdad, ce matin,
Cher cousin,
Chacun vous félicite ;
Et dit qu'Aaroun enfin
Cher cousin,
Rend justice au mérite,
Mon cousin,
Moi, je viens rendre visite
A mon cousin ;
Je viens lui rendre visite.

KALED.

Ah ! nous sommes cousins !

K. ASSAN.

Cousins, et très-cousins. Toute ma famille se compose de gens en place

KALED.

Ah ! ah !

K. ASSAN.

Air : *Vaud. de l'Avare.*

J'ai des parens grands dignitaires ;
Plus un cousin Reis Effendi,
Un autre Aga des janissaires,
Je suis allié du Muphti,
Et petit neveu du Cadi ;

KALED.

Je vois que le hazard vous aime,
Et vous sert au gré de vos vœux ;

KALED-ASSAN.

Vraiment, je ne ferais pas mieux
Quand je les choisirais moi-même.

KALED.

Je suis sûr que ce serait la même chose.

K. ASSAN.

C'est au point que dès que l'on entend nommer quelqu'un à une place importante, chacun dit : voilà encore un des parens de Kaled-Assan.

KALED.

Et il vous manquait peut-être un visir?

K. ASSAN, *s'inclinant.*

Il ne me manque plus rien.... Vous ne croiriez pas que j'avais oublié que d'ordinaire on joint à mon nom d'Assan, celui de Kaled, qui me vient de mes ancêtres; et ce n'est que ce matin que cela m'est revenu comme un coup de foudre.

KALED.

C'est fort aimable à vous de vous en être souvenu.

K. ASSAN.

J'ai une mémoire extrêmement heureuse pour me rappeler les choses au bon moment.

KALED.

En ce cas, vous devez vous souvenir du procès que nos grand'-pères eurent ensemble?

K. ASSAN.

Parfaitement.

KALED.

Vous vous rappelez que votre grand-père avait tort?

K. ASSAN.

Certainement... mais je ne m'en souviendrais pas, qu'il suffit que mon cousin le grand visir le dise, pour que j'en sois persuadé.

KALED.

Votre grand-père, qui était beaucoup plus riche que le mien, eût raison devant le Cadi.

K. ASSAN.

C'était la justice d'alors.

KALED.

Air : *des Dettes.*

Par votre grand-père, le mien
Fut dépossédé de son bien;

KALED ASSAN.

C'est ce qui me désole. (*bis.*)

KALED.

Je ferai, puisque vous voilà,
Reviser cette affaire-là,
Que cela vous console.

K. ASSAN.

Reviser!...

KALED.

Même air.

Votre grand-père eut du crédit
Le mien n'en eut pas, il perdit,

KALED-ASSAN.

C'est ce qui me désole.

KALED.

Vous êtes puissant, j'en conviens,
Mais près d'un Visir ce n'est rien;
Que cela vous console.

K. ASSAN.

Je vois que le cousin plaisante.

KALED.

Je ne ris jamais.

K. ASSAN.

Quoi, seigneur, vous voudriez plaider?

KALED.

Est-ce qu'on plaide quand on est Visir... on se fait rendre...

K. ASSAN.

Rendre... quoi donc?

KALED.

Vous le savez mieux que moi.

K. ASSAN.

Je vous jure....

KALED.

Votre mémoire se trouverait en défaut pour une bagatelle.

K. ASSAN.

Je cherche à me rappeler...

KALED.

Cherchez.... cherchez...

K. ASSAN.

Je me souviens d'une contestation.

KALED.

Vous en approchez.

K. ASSAN.

Relativement à une propriété de mes ayeux.

KALED.

Vous y voilà.

Air : *Souvenez-vous en.*

Quel fut l'objet du procès?

KALED-ASSAN.

Une maison.

KALED.

Un palais!..

KALED ASSAN.

Un palais!..

KALED.

Certainement.
Souvenez-vous en. (*bis.*)
Je ne leur ai, j'en répond,
Jamais connu de maison.

K. ASSAN.

Un palais!

KALED.

Comme vous dites. Ah ! vous avez une mémoire d'un bonheur... Et que valait mon palais ?

K. ASSAN.

Même air.

Quatre, ou cinq cents pièces d'or,

KALED.

Il valait le double encor.

KALED-ASSAN.

Le double !..

KALED.

Certainement.
Souvenez-vous en. (*bis.*)
De mes ayeux, le logis,
Cher cousin, était sans prix.

K. ASSAN.

Mille pièces d'or.

KALED.

Pas davantage : savez-vous que je vous fais bon marché de mon palais.

K. ASSAN.

Comment, seigneur, est-ce que vous exigeriez...

KALED.

Que vous le gardiez, oui, mon cousin.

K. ASSAN.

Ah !...

KALED.

Moyennant mille sequins que vous m'apporterez... en venant dîner avec moi.

K. ASSAN.

Dîner avec vous.

KALED.

Sans façon, avec l'Aga, le Cadi, le Muphti... en famille.

K. ASSAN.

Je suis confus.

KALED.

Ensuite je vous présenterai au Calife.

K. ASSAN.

Au Calife !

KALED.

Que j'instruirai de l'aventure des mille sequins.

K. ASSAN.

Des mille sequins.

KALED.

Et de là, nous irons prendre le sorbet avec la sultane favorite.

K. ASSAN.

Avec la sultane !

KALED.

Mes cousins sont faits pour aller partout.

K. ASSAN.

C'est trop d'honneur ; je ne sais comment vous présenter...

KALED.

Les mille sequins.... sans façon, vous me désobligeriez d'en faire ; je veux que vous soyez de la chasse prochaine.

K. ASSAN.

En vérité, seigneur, vous me comblez ; je vous prie d'agréer...

KALED.

Les mille sequins... je les accepte, à condition que la cour sera instruite de la noblesse de votre procédé...

K. ASSAN.

De la noblesse de mon procédé.

KALED.

Non, non, je veux que tout le monde vous honore, vous estime, vous considère comme mon parent !... Vous devez être content de moi.

Air : *du Bouffe et le Tailleur.*

A ma bonté rendez hommage ;
Vous ne payez pas, je le gage,
Moitié de valeur du procès,
Et j'en suis encor pour les frais.

KALED-ASSAN.

Ne pensez pas que je me plaigne.

KALED, *à part.*

Allons mon orgueilleux se saigne.

KALED ASSAN.

Il faut acheter le plaisir,
D'être cousin d'un grand visir.

K. ASSAN, *à part.*

Voilà un parent qui me coûte cher, ma famille me ruinera.

KALED.

Allez, et revenez vite... Nous ne dînerons pas sans vous.

(*Kaled-Assan sort.*)

SCENE XVI.

KALED, *seul.*

Quatre mille sequins, et deux cousins, ça va bien

Air : *Tout ça pousse.*

Sans fortune, sans parens,
Vêtu d'une souguenille,
Hier, aux yeux de bien des gens,
Je n'étais qu'un pauvre drille ;
La nuit passe, le jour brille,
Et voilà qu'en peu d'instans,
Sequins, honneurs et famille,
Tout ça pousse (*bis.*) en même temps

SCENE XVII.

KALED, RUSTAFF, l'Esclave.

L'ESCLAVE.

Seigneur...

KALED, *à part.*

C'est Rustaff, comme il s'est fait beau... de la dignité. (*à Rustaff.*) Qui est là ?

RUSTAFF.

Seigneur, c'est Rustaff, cordonnier, pour vous servir et vous chausser, si j'en étais capable.

KALED.

On m'a beaucoup parlé de votre talent... Eh bien, que regardez-vous donc là ?

RUSTAFF.

C'est ma fille.

KALED.

Votre fille.

RUSTAFF.

Qui ne voulait pas quitter la boutique, et que j'ai forcé de me suivre pour qu'elle ne vit pas certain personnage qui me deplait.

KALED, *à part.*

La précaution est bonne. (*à Rustaff.*) Et mes babouches.

RUSTAFF.

Seigneur...

Air : Vaud. de Gilles en deuil.

C'est mon Agély qui les porte.
Vous en serez extasié :
Vous allez, dans ce qu'elle apporte,
Trouver chaussure à votre pié.

SCENE XVIII.

KALED, RUSTAFF, AGELY (*Elle apporte plusieurs paires de babouches.*)

AGÉLY.

Afin de remplir votre attente,
Seigneur, j'arrive dans ces lieux ;
Permettez que je vous présente,
Ce que mon père a fait de mieux.

Ensemble.

RUSTAFF.

Mes ouvrages sont faits de sorte
Que vous serez extasié,
Vous allez dans ce qu'elle apporte
Trouver chaussure à votre pié.

AGÉLY.

Tandis qu'ici je me transporte,
Pour me prouver son amitié,
Peut-être, hélas ! devant ma porte,
Mon pauvre Kaled rôde à pié.

KALED.

Rustaff, vous avez là une jolie fille, je suis sûr que sa figure vous donne beaucoup de talent... et de pratiques.

RUSTAFF.

Seigneur, vous avez bien de la bonté.

KALED.

Elle est fort bien, cet enfant-là, sa figure est charmante.

RUSTAFF.

C'est tout le portrait de sa mère.

KALED.

Je vois bien qu'elle ne vous ressemble pas.

RUSTAFF.

Avec çà, de l'esprit, de la vivacité, de l'instruction même.

KALED.

De l'instruction.

RUSTAFF.

O pour son âge elle sait beaucoup de choses.

KALED, *à Agély.*

Ah ! vous savez beaucoup de choses.

AGÉLY.

Air : *Vaud. d'Amour et Mystère.*

Aux hommes seuls le ciel n'a pas
Prodigué toute la science,
Et pour les femmes ici bas
Réservé toute l'ignorance.
La finesse, le goût,
Et l'adresse surtout,
Furent le lot des femmes ;
Oh ! si les hommes savaient tout,
Que deviendraient les femmes.

KALED.

C'est à merveille.

RUSTAFF.

(*à part.*) Voilà une voix de visir qui ne m'est pas inconnue.

AGELY, *à part.*

Ce que c'est que l'amour !... je crois l'entendre partout.

KALED, *à part.*

Me voilà entre deux feux !... occupons le papa. (*à Rustaff*) Eh bien, Rustaff, vous oubliez l'objet de votre visite. (*à un esclave.*) Un siége. (*à Rustaff.*) A l'ouvrage. (*Rustaff se place à genoux devant Kaled, le déchausse et lui essaye ses babouches.*) (*à Agély.*) Approchez-vous, jeune fille. (*à Rustaff*) Eh bien, Rustaff, quand marions-nous cet aimable enfant ?

RUSTAFF.

Oh ! seigneur, cela ne presse pas.

AGÉLY

Celà vous plait à dire, mon père.

Air : *Vive le rond.*

Il est certain âge, entre nous,
Où fillette jeune et gentille,
Contre le nom de son époux
Troque le nom de sa famille ;
Contre un autre je voudrais bien
Pouvoir aussi troquer le mien.

RUSTAFF.

En ce cas-là, mademoiselle, acceptez le mari que je vous donne. (*examinant les vieilles babouches de Kaled, qu'il vient d'ôter.*) Voilà de bien mauvaise marchandise.

KALED.

Ah ! votre père veut vous marier ?

AGÉLY.

Oui, seigneur.

Même air.

Mais loin de consulter mes goûts,
Mon père vient, dans sa colère,
De me choisir un vieil époux,
Dont le nom ne me séduit guère;
Car ce n'est pas contre le sien
Que je voudrais troquer le mien.

RUSTAFF.

Vous n'en aurez pourtant jamais d'autres, j'en fais serment. (*à Kaled.*) Levez le pied, seigneur.

KALED, *à Agély.*

Ah! nous avons un amant.

RUSTAFF.

Oui, seigneur, et un fort mauvais sujet encore. (*Il le regarde et s'arrête.*) C'est étonnant comme il lui ressemble.

AGÉLY.

Qu'est-ce que vous dites donc, mon père.

RUSTAFF.

Je dis, mademoiselle, que votre Kaled est un mauvais sujet, un paresseux, un libertin.

KALED.

Prenez donc garde, vous me blessez.

AGÉLY.

Eh! bien, moi, je vous déclare devant le seigneur visir, que je n'aurai jamais d'autre époux que lui.

RUSTAFF.

Ma fille... (*au visir.*) Cela vous ira à merveille, seigneur.

AGÉLY.

Et que rien au monde ne pourra empêcher ce mariage.

RUSTAFF, *au visir.*

Vous pourrez vous flatter d'en avoir une bonne paire.

KALED, *à Agély.*

Vous aimez donc ce garçon-là?

AGÉLY.

Si je l'aime! je... (*Elle le regarde.*) Ah! mon dieu, c'est tout son air, sa voix.

KALED.

Et vous, papa, vous lui en voulez beaucoup.

RUSTAFF, *à Kaled.*

Si je lui en veux, je le.... (*il le regarde.*) c'est tout son regard.

KALED, *en riant à part.*

Ils ne savent où ils en sont.

Air : *Je suis colère et boudeuse.*

AGÉLY.

Il a le don de me plaire,
Et d'intéresser mon cœur.

RUSTAFF.

Il a l'art de me déplaire,
Et de me mettre en fureur.

AGÉLY.

Sa bonté le rend aimable.

RUSTAFF.

Il a l'air d'un franc benet.

AGÉLY.

Son visage est agréable,

RUSTAFF.

Moi je le trouve fort laid.

AGÉLY.

En regardant, je vous jure,
Vos traits et votre maintien,
Je crois revoir sa figure.

RUSTAFF.

Ah! seigneur, n'en croyez rien.

AGÉLY.

C'est à peu près le même âge.

RUSTAFF.

Kaled est beaucoup plus vieux.

AGÉLY.

C'est à peu près son visage.

RUSTAFF.

Mais vous êtes beaucoup mieux.

AGÉLY.

Votre voix est aussi douce.

RUSTAFF.

Il crie à faire pitié.

AGÉLY.

Mais il est plus grand d'un pouce.

RUSTAFF.

Il est plus petit d'un pié.

KALED.

Chacun selon son caprice,
M'embellit ou m'enlaidit :
A gauche on me rapetisse,
Mais à droite on me grandit.

RUSTAFF et AGÉLY.

Chacun selon son caprice,
L'embellit ou l'enlaidit,
Et quand l'un le rapetisse,
Du moins l'autre le grandit.

KALED.

C'est singulier ! j'ai pourtant été sur le point de me faire chausser par lui.

RUSTAFF.

Vous auriez été bien... C'est un homme qui n'est pas plus cordonnier que vous.

KALED.

Eloge de confrère.

RUSTAFF.

Qui n'a enfin ni qualités, ni fortune, ni parens.

L'ESCLAVE, *à Kaled.*

Seigneur, voilà votre famille.

SCENE XIX.

Les Mêmes, KALED-OSMIN, *suivi d'esclaves portant des coffres.*

K. OSMIN.

Air : de Golconde.

Je viens au nom de ma grand mère,
Au plus aimable des cousins,
Présenter trois mille sequins.
(*bas à Kaled.*)
Vous me protégerez, j'espère,
Car vous voyez, par mes sequins,
Que je suis bien de vos cousins.

(*Kaled ordonne, par un geste, aux esclaves, de porter les effets dans un cabinet à droite.*)

SCENE XX.

Les Mêmes, KALED-ASSAN, *suivi d'esclaves.*

K. ASSAN.

Même air.

Je viens au nom de mon grand père,
Au plus généreux des cousins,
Apporter ces mille sequins.

(*bas à Kaled.*)
Vous me protégerez, j'espère,
Car vous voyez, à mes sequins
Que je suis bien de vos cousins.

(*Kaled fait passer les esclaves dans un cabinet à gauche.*)

SCENE XXI.

Les Mêmes, KALED-NADIR, KALED-AGAR et autres Parens, *suivis d'esclaves.*

Chœur de Parens.

Guidés par l'amitié sincère,
Chargés de vœux et de présens,
Voyez accourir vos parens.
(*bas à Kaled.*)
Vous nous protègerez, j'espère,
Car vous voyez par nos présens,
Que nous sommes bien vos parens.

(*Les esclaves portent les présens dans les deux cabinets.*)

KALED.

Salut à ma famille entière,
Salut à messieurs nos parens,
Honneur surtout à leurs présens;
Combien leur amitié m'est chère!
A leurs tendresse, à leurs sequins,
Je reconnais de vrais cousins.

RUSTAFF, *à part.*
Combien a-t-il donc de cousins?

AGÉLY, *à part.*
Combien a-t-il donc de cousins?

AGÉLY, *soupirant.*
Si Kaled avait seulement le quart de ces cousins là.

TOUS.
Mon cher parent.

KALED.
Mes chers parens, ne parlez pas tous ensemble. (*à l'un d'eux.*) Quel est votre nom?

AGÉLY.
Il ne sait pas comment ses parens se nomment.

K. NADIR.
Seigneur, je suis votre cousin Kaled-Nadir.

AGÉLY et RUSTAFF, *à part.*
Kaled.

K. NADIR.
Médecin célèbre.

KALED.

Voilà la première fois que j'entends parler de vous.

K. NADIR.

C'est moi qui ai traité le Cadi.

KALED.

Mohamet?

K. NADIR.

Non, celui qui est mort.

KALED.

Ah!

K. NADIR.

L'Aga des janissaires.

KALED.

Melrour?

K. NADIR.

Non, son père.

KALED.

Ah!

K. NADIR.

Le grand Muphti.

KALED.

Qui a été nommé ce matin.

K. NADIR.

Non, celui qu'on a enterré hier.

KALED.

Je ne puis pas me remettre entre vos mains, car je ne suis jamais malade.

K. NADIR.

Laissez-moi faire, seigneur.

KALED.

Mais quand j'irai à l'armée je vous emmenerai avec moi.

K. NADIR.

Ah! seigneur!...

KALED.

Et je vous ferai passer dans le camp ennemi. (*à un autre.*) Et vous, qui êtes-vous?

K. AGAR.

Kaled-Agar, votre cousin.

AGÉLY et RUSTAFF, *regardant Kaled qui se détourne.*

Encore Kaled! ah! mon dieu!

K. AGAR.

Je vivais en philosophe, loin du monde et de la cour.

KALED.

Vous en avez promptement retrouvé le chemin.

K. AGR.

Dès que j'ai appris que le Calife avait daigné jetter les yeux sur un de mes parens, pour être grand-visir, je me suis décidé à venir vous offrir mes conseils.

KALED.

Vos conseils, et sur quoi?

K. AGAR.

Sur le commerce, sur la guerre, sur les arts, sur les finances.

KALED.

Vous savez donc bien des choses?

K. AGAR.

Tout, à peu près.

KALED, *à part.*

Je parie qu'il ne sait pas faire des babouches. (*Haut.*) Puisque vous savez faire tant de choses, vous devez être propre à instruire les autres; je vous nomme précepteur de mes enfans.

AGÉLY.

De ses enfans, ah! ce n'est pas lui.

K. AGAR.

Ah! cher cousin, que de bontés.

KALED.

Je vous préviens seulement, qu'il faudra que vous attendiez un peu pour prendre possession de votre place.

K. AGAR.

J'attendrai tout le temps qu'il vous plaira.

KALED.

C'est que je suis garçon.

TOUS.

Garçon.

AGÉLY.

C'est lui, c'est lui.

TOUS LES COUSINS.

Air: *Verse encor.*

Ah! seigneur, seigneur, seigneur, seigneur,
Ah! que votre grandeur
Dispose de ma fille,
Ah! seigneur, seigneur, seigneur, seigneur,
Daignez à ma famille
Accorder cet honneur.

KALED OSMIN.

Ma fille à quinze ans,
Teint de rose et d'albâtre,
Des attraits piquants,
Des yeux vifs et persans.

KALED AGAR.

Seigneur j'en ai trois.

KALED ASSAN.

Moi seigneur j'en ai quatre,
Qui toutes je crois
Méritent votre choix.

TOUS.

Ah ! seigneur, etc.

TOUS LES PARENS.

Nous courons vous chercher celle qui doit fixer vos regards.

KALED.

Ce n'est pas la peine, mon choix est fait. (*montrant Agély.*) Et voilà celle que j'épouse.

RUSTAFF.

Ma fille !

KALED.

Agély.

AGÉLY.

Quoi seigneur ! c'est toi.

KALED.

Eh ! oui, c'est moi... c'est ce mauvais sujet, ce paresseux...

RUSTAFF.

Ah ! seigneur, que vous êtes changé depuis que vous êtes visir.

K. ASSAN.

Notre cousin aurait bien dû choisir une autre femme.

K. OSMIN.

Taisez-vous donc.

K. AGAR.

Le seigneur a raison, en épousant une jeune et jolie femme, il est toujours sûr d'avoir des enfans.

KALED.

Dont vous ferez l'éducation (*à Kaled-Oomin.*) N'est-ce pas, gouverneur du Khorassan.

K. OSMIN.

Oui, magnifique seigneur.

KALED, *à Kalled-Assan.*

Qu'en dit mon cousin, Assan.

K. ASSAN.

Peut-on désaprouver ce que fait mon illustre parent.

KALED.

A moins que Rustaff ne s'y oppose.

RUSTAFF.

Qu'est-ce que tu dis... Qu'est-ce que vous dites donc, seigneur.

CHŒUR.

Air : *Ah ! quel plaisir ! ah ! quel bonheur.* (Des petits Savoyards.)

Ah ! quel bonheur ! ah ! quel plaisir
En ce lieu nous rassemble,
Nous allons tous ensemble
Danser aux nôces du visir,

SCÈNE XXII.

Les Mêmes, Un Esclave.

L'ESCLAVE.

De la part du calife Aaroun. (*Il remet le firmant à Kaled.*)

K. ASSAN.

Quelque nouvelle grâce que sa hautesse répand sur notre cousin.

K. OSMIN.

Quelques nouvelles dignités qu'on lui confie.

K. ASSAN.

Les bienfaits pleuvent sur lui.

KALED à K. AGAR.

Mon cousin, le Savant, vous qui savez tant de choses, sauriez-vous lire ? (*Il lui donne le firmant.*)

K. ASSAN.

C'est pour épargner sa modestie.

K. AGAR, *lit.*

« Nous, commandeur des Croyans (*Tous s'inclinent*), il » nous a plu ce matin de disgracier Giaffar, et de nommer » Kaled notre premier visir. »

K. ASSAN.

C'est la plus belle action de son règne.

K. AGAR, *continuant.*

« Il nous plaît ce soir de rappeler Giaffar. »

K. OSMIN.

Pas possible. (*Il prend le firmant.*) Cà y est bien. (*Il lit.*) » De rappeler Giaffar et de disgracier Kaled. »

K. ASSAN.

Qu'est-ce que vous dites donc ? (*Il prend le firmant.*)

TOUS.

Disgrâcié!

KALED, *à part.*

Le calife est bien pressé.

K. ASSAN.

C'est écrit. (*Il lit.*) « De disgrâcier Kaled et toute sa famille. »

TOUS.

Sa famille!

KALED, *à part.*

Nous y voilà.

CHŒUR.

Hélas! hélas! hélas! quel malheur nous menace
Cruel effet! affreux destin,
Ne pouvait-il de sa disgrace,
Exempter au moins les cousins.

(Ils vont pour sortir, Kaled Osmin les arrête.)

K. OSMIN.

Doucement! doucement! il me semble qu'aujourd'hui nous agissons avec une précipitation qui n'a pas le sens commun: le visir est disgracié, c'est son affaire; mais ne nous sommes-nous pas un peu pressés de devenir ses parens.

K. ASSAN.

Osmin a raison, est-il bien sûr que nous soyons de sa famille?

RUSTAFF.

Comment! est-ce que vous renieriez votre cousin?

K. OSMIN.

Cousin, çà n'est pas prouvé.

K. ASSAN.

Certainement cela n'est pas prouvé; dans la joie on ne réfléchit pas, mais dans le malheur c'est différent; il y a des Kaled!... des milliers de Kaled, qui ne se sont rien les uns aux autres... D'abord d'où êtes vous?

KALED.

Ma foi, seigneur, je n'en sais rien.

K. ASSAN.

Et moi, je suis de Bassora: voilà déjà une différence.

K. OSMIN.

Comment s'écrit votre nom?

KALED.

On l'écrit: K A L.

K. OSMIN.

Et moi, K H. Allons, allons, nous nous sommes trop pressés.

TOUS.

Oui, nous nous sommes trop pressés.

K. OSMIN.

Il n'y a pas plus de parenté entre vous et nous, qu'entre nous et le grand Turc.

TOUS.

Non, non, il n'y a pas de parenté entre nous.

KALED, *à Assan.*

Hé bien, cousin!... cela nous empêchera pas de dîner ensemble.

TOUS.

Air : *Bon soir, la compagnie.*

Notre défun cousin,
C'est vous seul que l'on disgracie;
Amis, plus de chagrin,
Et bénissons notre destin.

KALED.

Je n'ai pas pour long-tems
Retrouvé mes parens,
Ma famille est finie.

(*Ils vont pour saluer en se retirant.*)

K. ASSAN.

Point de cérémonie.

TOUS.

Bon soir jusqu'au revoir,
Jusqu'au revoir, bon soir.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XXIII.

Les Précédens, LE CALIFE, GIAFFAR.

LE CALIFE.

Hé bien! que signifie tout ce bruit?

TOUS.

C'est le calife.

LE CALIFE.

Où allez-vous? Que voulez-vous? Qui êtes-vous?

KALED.

Ma foi, seigneur, je crois qu'ils n'en savent plus rien.

LE CALIFE.

Comment?

AGÉLY.

Tout-à-l'heure ils étaient des parens du visir.

LE CALIFE.

Hé bien?

AGÉLY.

Et maintenant ils renient Kaled,

KALED.

C'est la vérité : le grand visir avait des cousins à revendre, et Kaled se retrouve sans famille.

LE CALIFE.

Serait-il vrai?

K. OSMIN.

Une maudite ressemblance de nom...

LE CALIFE.

Paix... je sais tout : Kaled avec raison s'est cru votre parent; pauvre, vous l'avez méconnu; puissant, vous l'avez recherché; disgrâcié, vous l'abandonnez; cette conduite est affreuse.

K. ASSAN.

Affreuse, affreuse, qu'il en trouve beaucoup qui agissent autrement.

K. OSMIN.

Je n'ai jamais eu de parens disgrâciés.

LE CALIFE.

Air : *Il n'est pas tems de nous quitter.*

Rempli d'honneur, de probité,
Plein de zèle et d'intelligence,
Kaled vous eut, en vérité,
Fait honneur par son alliance.
Je vois d'ailleurs, à l'embarras
Qui dans votre conduite brille,
Qu'un honnête homme ne doit pas
Être de trop dans la famille.

RUSTAFF.

Cela en aurait toujours fait un.

LE CALIFE.

Et comme la franchise et l'honneur sont des qualités qu'un souverain doit honorer partout où il les rencontre, je rends mes bontés à Kaled, et je vous chasse.

KALED.

Il ne m'en restera pas un seul.

LE CALIFE.

Que t'importe?

Air : *Je suis colère et boudeuse.*

AGÉLY.

Il a le don de me plaire,
Et d'intéresser mon cœur.

RUSTAFF.

Il a l'art de me déplaire,
Et de me mettre en fureur.

AGÉLY.

Sa bonté le rend aimable.

RUSTAFF.

Il a l'air d'un franc benet.

AGÉLY.

Son visage est agréable.

RUSTAFF.

Moi je le trouve fort laid.

AGÉLY.

En regardant, je vous jure,
Vos traits et votre maintien,
Je crois revoir sa figure.

RUSTAFF.

Ah! seigneur, n'en croyez rien.

AGÉLY.

C'est à peu près le même âge.

RUSTAFF.

Kaled est beaucoup plus vieux.

AGÉLY.

C'est à peu près son visage.

RUSTAFF.

Mais vous êtes beaucoup mieux.

AGÉLY.

Votre voix est aussi douce.

RUSTAFF.

Il crie à faire pitié.

AGÉLY.

Mais il est plus grand d'un pouce.

RUSTAFF.

Il est plus petit d'un pié.

KALED.

Chacun selon son caprice,
M'embellit ou m'enlaidit :
A gauche on me rapetisse,
Mais à droite on me grandit.

RUSTAFF et AGÉLY.

Chacun selon son caprice,
L'embellit ou l'enlaidit,
Et quand l'un le rapetisse,
Du moins l'autre le grandit.

KALED.

C'est singulier ! j'ai pourtant été sur le point de me faire chausser par lui.

RUSTAFF.

Vous auriez été bien... C'est un homme qui n'est pas plus cordonnier que vous.

KALED.

Eloge de confrère.

RUSTAFF.

Qui n'a enfin ni qualités, ni fortune, ni parens.

L'ESCLAVE, *à Kaled.*

Seigneur, voilà votre famille.

SCENE XIX.

Les Mêmes, KALED-OSMIN, *suivi d'esclaves portant des coffres.*

K. OSMIN.

Air : *de Golconde.*

Je viens au nom de ma grand mère,
Au plus aimable des cousins,
Présenter trois mille sequins.
(*bas à Kaled.*)
Vous me protégerez, j'espère,
Car vous voyez, par mes sequins,
Que je suis bien de vos cousins.

(Kaled ordonne par un geste, aux esclaves, de porter les effets dans un cabinet à droite.)

SCENE XX.

Les Mêmes, KALED-ASSAN, *suivi d'esclaves.*

K. ASSAN.

Même air.

Je viens au nom de mon grand père,
Au plus généreux des cousins,
Apporter ces mille sequins.

LE COURTISAN
DANS L'EMBARRAS,

COMÉDIE-ANECDOTE EN UN ACTE;

Par MM. A. Arnaud D'Artois et H. Dupin.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 28 Octobre 1813.

Prix, 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire-Éditeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue des Boucheries-S.-Honoré, N°. 9.

Imprimerie de DELAGUETTE, rue Saint-Merry, N°. 32.

1813.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
EDOUARD, prince royal d'Angleterre,	M. HENRY.
MORTIMER, favori d'Edouard, . . .	M. ISAMBERT.
EMMA, comtesse de Glocester, . . .	Mlle. RIVIERE.
LE DUC D'HASTOLD, seigneur de la suite du roi, ...	M. FONTENAI.
LUCY, jeune paysanne au service de la comtesse, ...	Mlle. BETZY.
PETERS, jardinier, ...	M. GUENÉE.
Paysans.	

La scène se passe en Angleterre, dans le château de Mortimer.

Le théâtre représente un jardin.

LE COURTISAN
DANS L'EMBARRAS.

SCENE PREMIERE.

LUCY, PAYSANS et PAYSANNES (*occupés à attacher des guirlandes de feuillage*).

LUCY.

Air nouveau.

ORNONS ce séjour,
Et que son ombrage
Charme en ce jour
L'hymen et l'amour.

CHŒUR.

Ornons ce séjour, etc., etc.

LUCY.

Gai, gai, le cœur content,
Lorsque je vois conclure un mariage;
Je dis tout en chantant,
Avec Péters, j'en ferais bien autant.

CHŒUR.

Gai, gai, le cœur content,
Lorsque l'on voit conclure un mariage;
Gai, gai, tout en chantant,
On dit tout bas, j'en ferais bien autant.

LUCY.

Au soleil couchant,
Quand sous le feuillage,
Vient doucement
Un couple charmant.

CHŒUR.

Au soleil couchant, etc., etc.

LUCY.

Gai, gai, lorsque j'entends
Leurs doux sermens
Leur amoureux langage,
Je me dis en chantant,
Avec Péters, j'en dirais bien autant.

CHŒUR.

Gai, gai, lorsqu'on entend
Leur doux serment,
Leur amoureux langage,
Gai, gai, tout en chantant,
On dit tout bas, j'en dirais bien autant.

LUCY.

Voilà toutes nos guirlandes de feuillage arrangées. Il ne nous manque plus que les fleurs... Ce paresseux de Péters qui s'est chargé de les apporter, et qui n'arrive pas.

PÉTERS (*dans la coulisse*).

Me voilà, ... me voilà.

TOUS.

C'est lui, c'est lui!

SCENE II.

LES MÊMES, PETERS (*enlacé de guirlandes de roses*).

PÉTERS.

AIR: *Lon lan la, laissez-les passer.*

Lon lan la, laissez-moi passer,
J'en apporte
De toute sorte;
Lon lan la, laissez-moi passer,
Je veux moi-même les placer.

LUCY.

Eh mon dieu! je ne te reconnaissais pas parmi toutes ces fleurs.

PÉTERS.

J'ai fauché tout le parterre... mais en qualité de jardinier j'en ferai pousser d'autres... Tenez, attachez les guirlandes... surtout mettez-y du goût... que cela me fasse de l'honneur... Vous savez que c'est aujourd'hui que mylord Mortimer, premier ministre du roi, épouse notre auguste maîtresse la comtesse de Glocester.

LUCY.

Il n'est pas encore arrivé.

PÉTERS.

Non, mais il ne tardera pas... madame la comtesse est allée au devant de lui, et tous deux doivent entrer par la grille du jardin. Ils s'arrêteront ici... je profiterai de la surprise que leur causera cette attention de notre part, pour demander à mylord la permission de me marier!

LUCY.

Et peut-on savoir avec qui monsieur Péters se marie?

PÉTERS.

Devinez.

LUCY.

Je ne suis pas assez fine pour ça.

PÉTERS.

Ah! par exemple! vous que je dois épouser, vous ne devinez pas avec qui je me marie!... Je parie qu'ils le devinent eux... (*Aux paysans.*) Dites-donc, vous... qu'est-ce que je dois épouser?

TOUS.

C'est mademoiselle Lucy.

PÉTERS.

Là; quand je le disais qu'ils le devineraient! Ah! ils ne sont pas bêtes.

LUCY.

Mais savez-vous si je consentirai...

PÉTERS.

Belle question! puisque vous voulez bien que je vous aime, vous devez bien vouloir que je vous épouse.

AIR: *Vaudeville du petit Courrier.*

Je suis intendant des jardins,
Vous le voyez, ma place est belle;
Et vous êtes la fleur nouvelle
Que je guette tous les matins;
Sur mes soins que l'on se repose
Je saurai vous apprécier:
Peut-on mieux placer une rose,
Que dans les mains d'un jardinier.

SCENE IV.

MORTIMER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Enfin, mon cher Mortimer, vous avez quitté l'armée, et pour moi vous abandonnez un instant les intérêts d'Edouard.

MORTIMER.

Oui, charmante Emma... je viens contracter une union qui va faire le bonheur de ma vie.

AIR : *A la grandeur, à la richesse* (Robert le Diable).

Le sort comblant notre espérance,
Vient de couronner nos travaux;
Et du roi l'heureuse vaillance
A renversé tous ses rivaux.
Débarrassé du soin de la victoire
Je viens habiter ce séjour:
Les intervalles de la gloire,
Doivent revenir à l'amour.

LA COMTESSE.

Même air.

La défaite de ces rebelles,
Sans doute est due à Mortimer;
Couvert de palmes immortelles,
Mon amant me devient plus cher.
A son devoir toujours fidelle,
Je sais qu'un guerrier tel que toi,
Garde son amour pour sa belle,
Et son courage pour son roi.

Oui, Mortimer, aussi-tôt notre hymen, je veux, j'exige que vous retourniez à la cour : c'est moi-même qui vous y ramènerai.

MORTIMER.

Vous à la cour, Emma...

LA COMTESSE.

D'où vient votre étonnement?

MORTIMER.

Cette résolution...

LA COMTESSE.

Est inébranlable.

MORTIMER.

Emma, vous ne pouvez paraître à la cour.

LA COMTESSE.

Qu'entends-je ?

MORTIMER.

Ma sûreté, mon bonheur l'exigent. Je vous dois une confidence, Emma ; je suis bien coupable, mais l'amour est mon excuse. Après la mort du vieux comte de Glocester, votre époux, le bruit de vos charmes et de vos talens parvint jusqu'à la cour ; Edouard, notre jeune roi, enchanté du portrait qu'on lui avait fait de votre beauté, m'envoya vers vous... je vous vis, je ne pus résister à tant d'attraits, et pour détourner Edouard d'un hymen qu'il n'avait que projetté, je revins lui dire que vous étiez loin de réunir toutes les perfections qu'on vous avait supposées...

LA COMTESSE.

Je vous comprends, monsieur.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Recevez mes remercimens ;
Malgré votre galanterie
Vous n'aimez pas les complimens,
Ainsi je n'ai point de talens
Et je ne suis donc pas jolie.
De tels outrages en amour
Ne sont oubliés de personne,
Et pour me venger à mon tour,
Mon ami, (*bis*) je vous les pardonne.

MORTIMER.

Cette générosité me confond.

LA COMTESSE.

Oui, mon ami, mon bonheur est de vous aimer, et puisque ma présence à la cour vous exposerait, jamais je ne paraîtrai aux yeux d'Edouard.

(*On entend le son du cor.*)

MORTIMER.

Q'entends-je ?

SCENE V.

LES MÊMES, PETERS (*accourant*), *ensuite* LUCY.

PÉTERS.

AIR : *Votre pavillon m'enchante* (M. Guillaume).

Dans le château quel tapage,
Pour monseigneur

Quel honneur ;
Dans un brillant équipage,
Il nous arrive un seigneur.
Chacun est dans l'erreur
Touchant ce grand personnage ;
Mais je gagerais moi,
Que ce seigneur c'est le roi.

MORTIMER et LA COMTESSE.

Le roi !

LUCY (*arrivant*).

Oui, madame, c'est lui-même. Il est accompagné du duc d'Hastold.

MORTIMER.

Edouard en ces lieux... S'il vous voit, je suis perdu !

PÉTERS.

Oh ! que c'est heureux ! que c'est heureux !

MORTIMER.

Silence !

LA COMTESSE (*à Lucy*).

J'imagine un moyen... Le duc ne m'a jamais vue ; il ne pourra détromper le roi ! Suivez-moi, Lucy, une dot considérable sera votre récompense si vous secondez mes projets ; et vous, mon ami, retardez le plus que vous pourrez l'instant de me présenter à Edouard. (*Elle sort avec Lucy.*)

PÉTERS.

Une dot !... ah ! que je suis content !... Je vais raconter cela à tout le monde ! (*Il sort du côté opposé.*)

SCENE VI.

MORTIMER (*seul*).

Quel peut être le dessein du roi ?... qui l'amène dans ce château ?... J'ai tout à redouter au moment où je vais m'unir à la comtesse !

Air nouveau de Doche.

De cette femme enchanteresse,
Les attraits ont su me toucher ;
Lorsque je cède à ma tendresse
Qu'ai-je donc à me reprocher ?
En combattant pour ma patrie,
J'ai payé ma dette à l'honneur ;
A mon roi, si je dois ma vie,
Je ne lui dois pas mon bonheur.

SCENE VII.

MORTIMER, LE ROI, LE DUC.

LE ROI *(arrivant)*.

Eh! parbleu! le voilà!

MORTIMER.

Pardon, sire, de n'avoir point été vous recevoir; mais j'ignorais...

LE ROI.

Point de cérémonie, mon cher mylord, le duc et moi sommes partis incognito; et comme nous passons la journée avec vous, je veux que l'étiquette et la gêne soient bannies de ces lieux.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

De l'état pour tenir les rênes
A ta valeur je me suis confié;
De mes plaisirs et de mes peines,
Mortimer eut toujours une moitié.
Dans cette agréable retraite,
Un doux hymen va t'engager;
Aujourd'hui ton bonheur s'apprête,
Et ton roi vient le partager.

MORTIMER.

Sire, cette bonté...

LE DUC,

Ne doit pas étonner de la part de sa majesté.

LE ROI.

AIR : *Vaudeville de Cruello.*

L'hymen va t'enchaîner, vraiment
C'est un parti fort sage,
Et je te fais mon compliment
Sur un tel mariage.
Long-temps rebelle au tendre amour,
Tu lui, cèdes et dans ce jour
Une belle t'enflamme.
Je viens voir cet objet chéri,
Et déjà l'ami
Du mari,
Je veux (*bis*) l'être aussi de la femme.

MORTIMER.

Eh quoi! sire, vous avez pu vous éloigner de la princesse royale?

LE DUC.

Sa majesté se dérobe un instant aux charmes de l'amour, pour goûter les douceurs de l'amitié.

LE ROI.

D'ailleurs, je vous avouerai que le choix de Mortimer m'a surpris un peu... Il vous souvient, mon cher comte, que vous me fîtes un rapport peu flatteur des attraits de la comtesse.

MORTIMER.

Sire, l'éloge exagéré qu'on avait fait de sa beauté.

LE ROI.

Nous verrons.

MORTIMER.

Permettez-moi d'aller l'avertir de l'arrivée de votre majesté.

LE ROI.

Allez.

AIR : *Vaudeville de Six Mois d'Absence.*

D'un devoir d'usage
Je viens ici profiter,
Pour lui rendre hommage.

MORTIMER.

Je vais vous la présenter.

LE ROI.

Redoublez de zèle,
Et contentez mon désir:
Cacher une belle
C'est dérober un plaisir.

ENSEMBLE.

LE DUC, MORTIMER.

D'un devoir d'usage
Il vient ici profiter,
Pour lui rendre hommage,
Daignez nous } la présenter.
Je vais vous }

LE ROI.

D'un devoir d'usage
Je viens ici profiter,
Pour lui rendre hommage,
Daignez nous la présenter.

(Mortimer sort.)

SCENE VIII.

LE ROI, LE DUC.

LE DUC.

Enfin nous allons voir cette charmante comtesse.

LE ROI.

Hastold, as-tu remarqué l'air embarrassé et contraint que Mortimer avait en nous parlant. Il semblait inquiet.

LE DUC.

C'est assez naturel.

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

En formant un pareil lien,
De trouble on ne peut se défendre,
Et l'embarras de son maintien,
Sire, ne saurait nous surprendre.
C'est bien le moment d'oublier
La gaîté bruyante et légère :
Lorsque l'on va se marier,
On a bien autre chose à faire.

LE ROI.

Tu plaisantes.

LE DUC.

Sire, c'est qu'en fait d'hymen, le rôle le plus gai est celui des témoins.

LE ROI.

Je ne pense pas comme toi.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Quand une belle avec ivresse,
Vient de s'unir à son amant,
Sa grâce naïve intéresse,
Et son embarras est charmant.
A mon avis, du mariage
Le plus beau jour est le premier.

LE DUC.

Je connais plus d'un mariage,
Qui lui préfère le dernier.

LE ROI.

Tu crois donc que l'hymen et l'amour sont incompatibles.

LE DUC.

Sire, votre tendresse pour la princesse votre épouse suffirait pour me convertir si jamais j'avais eu ce ridicule... Mais voici la comtesse.

MORTIMER (*à part*).

Elle me perdra.

LE DUC (*à part*).

Le singulier caractère de femme.

LE ROI (*à Lucy*).

Je me souviendrai toujours du comte de Douglas, votre père.

LE DUC.

Sa bravoure et ses talens militaires furent pendant quarante ans l'appui du trône de la Grande-Bretagne.

LUCY.

Il est vrai que ma famille a toujours été dans le service.

MORTIMER (*à part*).

Quels discours!

LE ROI.

Mortimer, je vous fais mon compliment: tous ces préparatifs annoncent des fêtes brillantes... vous ne pouviez offrir à la comtesse des gages plus doux de votre amour.

LUCY.

Oh! je ne me plains pas de mes gages.

MORTIMER (*à part*).

Je suis au supplice.

LE ROI.

AIR: *Vaudeville du Procès.*

Vous allez voir à vos genoux
Tous ceux que le plaisir entraîne;
Pour une femme il est si doux
De commander en souveraine.

LUCY.

Il faudra bien m'y décider;
Mais j'ai certaine inquiétude
Quand il s'agit de commander,
Je manque un peu d'habitude.

MORTIMER

(*A part.*) Rompons cet entretien. (*Haut.*) Madame la comtesse ne songe pas que sa majesté doit être fatiguée.

LE ROI.

Des chasseurs le sont-ils jamais!

MORTIMER.

Air du Mélagre Champenois.

Par vous ici mon bonheur s'augmente;
Quand au plaisir tout va se disposer,
Sire, daignez combler mon attente,
Dans mon château venez vous reposer.

LE ROI.

Comte, pour nous point de cérémonie;

LE DUC *(au roi)*.

Suivons ses pas, j'ose vous en prier.

LE ROI.

Près de madame aisément on s'oublie.

LUCY.

Sire, c'est moi qui crains de m'oublier.

ENSEMBLE.

LE ROI, LE DUC.

Par nous ici son bonheur s'augmente;
Quand au plaisir tout va se disposer,
Dans son château comblant son attente,
Pour un instant, allons nous reposer.

MORTIMER.

Par vous ici mon bonheur, etc.

(Le roi présente la main à Lucy qui ne sait laquelle lui donner, Mortimer la pousse pour lui faire donner la main droite; ils sortent tous.)

SCÈNE X.

PÉTERS *(arrivant de l'autre côté)*.

C'est inconcevable!... je parcours tout le château sans pouvoir rencontrer mademoiselle Lucy!... Ces pages, ces écuyers, c'est dangereux pour un mari futur... Eh puis! tous ces gens-là sont mis comme des princes!... des habits galonnés, des chevaux, des voitures : ça vous mène joliment vite le cœur d'une fille de village!... J'ai annoncé à tout le monde l'arrivée du roi au château... Que c'est donc heureux un roi! il entend parler d'un mariage, crac! le voilà qui arrive! J'ai envie de m'adresser à lui pour épouser Lucy... je lui dirai... « Sire, un roi est le » père de ses sujets... je suis sujet, donc vous êtes mon

» père, mariez-moi de suite avec Lucy et je serai heu-» reux comme un prince... je ne puis plus attendre. »

AIR : *Payez qui pourra, larira* (Thibault).

1er. COUPLET.

L'amour me tourne la tête,
Je ne dors plus à mon gré;
Cela me rend presque bête:
Voilà comme je serai
Tant que j'aimerai,
Larirette;
Tant que j'aimerai, larira!
Tant qu'on aimera, l'on veillera;
Farilon, farilon, farirette!
Mais l'on dormira, larirette,
Tant qu'on s'mariera, larira. } (*bis.*)

Et quel plaisir à la noce!

2e. COUPLET.

Les amis, selon l'usage,
Boivent aux nouveaux époux;
Le jour de mon mariage,
Moi, je veux leur dire à tous:
Portez des santés,
Larirette,
Portez des santés, larira;
On a toujours porté des santés,
Farilon, farilon, farirette!
On en portera, larirette
Tant qu'on s'mariera, larira. } (*bis.*)

J'aperçois madame la comtesse; elle est avec une jeune fille que je ne connais pas. Voyons si je pourrai lui parler.

(*Il se retire au fond du théâtre.*)

SCÈNE XI.

PETERS (*dans le fond*), LA COMTESSE (*en paysanne*), LUCY (*en comtesse*).

LUCY.

Madame, je me suis échappée un instant pour vous dire que tout allait à merveille... Mais pourquoi sortir du château?

LA COMTESSE.

Edouard vient d'y entrer, et je veux éviter autant qu'il me sera possible de me rencontrer avec lui.

LUCY.

Mais ce déguisement?...

LA COMTESSE.

Ne me rassure pas tout-à-fait.

LUCY.

Le roi ne se doute de rien, madame... il a été étonné de ce que je lui disais... plusieurs fois je l'ai vu sourire... ensuite il parlait bas à ce seigneur qui était à côté de lui.

LA COMTESSE.

S'il allait découvrir la supercherie?

LUCY.

Oh! je joue trop bien mon rôle.

PÉTERS (*à part*).

Ma foi! avançons!

LA COMTESSE.

Silence, voilà le jardinier.

LUCY.

Il faut pourtant l'instruire.

PÉTERS (*à part*).

Je crois qu'elle pourra me dire où est Lucy. (*A Lucy.*) Madame la comtesse.

AIR: *Malgré le ravage des ans* (Belle au Bois dormant).

Depuis que le prince est ici,
Je ne vois plus ma prétendue;
Madame, calmez mon souci,
Dites.... qu'est-elle devenue?
Un tendre amant doit tout prévoir;
La veille d'un hymen prospère,
On est bien aise de savoir
Ce que sa femme peut faire.

LUCY (*déguisant sa voix*).

Est-ce que tu serais jaloux?

PÉTERS.

C'est que voyez-vous, madame la comtesse, je ne voudrais pas qu'elle sût ce que je dis là; mais Lucy est un peu coquette, légère, babillarde... mais je l'aime comme ça.

LUCY (*lui donnant un soufflet*).

Ah! je suis coquette!

PÉTERS.

Quoi! c'est toi!...

LUCY (*lui donnant un second soufflet*).

Je suis légère!

PÉTERS.

Tiens! en vérité, je mentais.

LA COMTESSE (*à Péters*).

Allons, allons, rassure-toi!

PÉTERS.

Tiens! madame la comtesse en paysanne!

LA COMTESSE (*à Lucy*).

Il faut lui recommander le silence!

PÉTERS.

Qu'est-ce que ça veut dire?

LUCY.

AIR: *Après tout, c'est mon mari* (Thibault).

Sur tout ce qui va se faire,
Après ta méchanceté,
Je te condamne à te taire.

PÉTERS.

Quel excès de cruauté!

LUCY.

Un mot!.... et dans ma colère,
Je romps l'hymen projetté!

PÉTERS.

C'est trop de sévérité,
Rompre l'hymen projetté!
Ah! quand je t'appelais coquette,
Mon cœur ne pensait pas ainsi;
(*Il se met à genoux.*)
Crois-moi, ne t'en prends qu'à ma tête!

LUCY.

Va, tu seras mon mari. (*bis.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI.

LE ROI (*dans le fond*).

Que vois-je! un homme aux pieds de la comtesse!

TOUS TROIS.

Le roi!... (*Lucy s'enfuit d'un côté et Péters de l'autre.*)

LA COMTESSE (*à part*).

Quelle imprudence! (*Elle veut sortir.*)

LE ROI (*la retenant*).

Elle fuit... que signifie... restez, jeune fille.

LA COMTESSE.

Pardon, sire, je suis...

LE ROI.

Fort jolie.

LA COMTESSE.

Je crains...

LE ROI.

Ma présence!... rassurez-vous.

LA COMTESSE.

Mais, sire...

LE ROI.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Quelle frayeur guide vos pas?
A mes vœux soyez moins rebelle;
Si je suis craint dans les combats,
Je suis tremblant près d'une belle.
C'est là qu'un dieu bien aguerri,
A mes succès vient mettre un terme:
L'amour est le seul ennemi,
Que je n'attends pas de pied ferme.

Vous êtes sans doute attachée à la comtesse?

LA COMTESSE.

Je ne la quitte jamais.

LE ROI.

Et dites-moi... Mortimer l'aime-t-il beaucoup?

LA COMTESSE.

Dame! sire!... on ne peut guères répondre de ça... Tout ce que je sais, c'est qu'il jure tous les jours à madame la comtesse qu'il l'adore.

LE ROI.

Moi, je le soupçonne fort de n'être pas si amoureux qu'il le dit.

LA COMTESSE.

Quoi! vous pensez...

LE ROI.

Sans doute... Comment le comte pourrait-il être réellement épris d'une femme qui manque tout-à-fait d'usage, et dont l'esprit et les manières...

LA COMTESSE.

Sire, votre arrivée inattendue aura troublée madame la comtesse, et peut-être n'ose-t-elle pas se montrer à vos yeux pour ce qu'elle est.

LE ROI.

Elle gagne donc à être connue ?

LA COMTESSE (*avec mystère*).

Il le faut bien, puisqu'on prétend qu'un prince a eu envie de se marier avec elle !

LE ROI.

C'est qu'il ne la connaissait pas.

LA COMTESSE.

Ah ! elle n'est pas ambitieuse, et tout ce qu'elle désire, c'est de n'être jamais séparée de monsieur le comte.

LE ROI.

Mortimer peut être tranquille, le prince ne lui enlèvera pas sa conquête !

LA COMTESSE.

Vous croyez, sire ?

LE ROI.

Je vous le jure.

LA COMTESSE.

Ah ! vous me faites bien du plaisir.. pour madame la comtesse.

LE ROI.

Mais savez-vous qu'elle est bien-hardie d'avoir auprès d'elle une personne si jolie !

LA COMTESSE.

Ah ! je vous assure que je ne lui fais aucun tort.

AIR : *Avec vous sous le même toit.*

Fuyant le luxe des palais,
Au village toujours fidelle;
Pour orner mes faibles attraits,
Je n'ai ni bijoux ni dentelle.

LE ROI.

La nature, je le vois bien,
Fait les frais de votre toilette :
Les attraits qui ne coûtent rien, (*bis*)
Valent bien ceux que l'on achète.

LA COMTESSE.

Ah! sire, on voit bien que vous vivez à la cour : vous flattez à merveille.

LE ROI.

Tant de graces et d'esprit ne devraient pas rester ensevelis dans un obscur village.

LA COMTESSE (*vivement*).

Je ne le quitterai jamais!

LE ROI.

Jamais!

LA COMTESSE.

Sire, c'est que je vais m'y marier.

LE ROI.

Eh bien! vous pourriez trouver ailleurs un sort plus brillant!

LA COMTESSE.

AIR : *Et n'a pu l'obtenir encore* (le Prix).

En me choisissant un époux,
Je vous le dis en confidence,
Je veux qu'il ne soit point jaloux,
Qu'il ait beaucoup de confiance ;
Je veux, dans ce tendre lien,
Que mon mari, malgré l'usage,
M'aime toujours.... Vous voyez bien
Que je veux le prendre au village.

LE ROI.

Même air.

J'admire ici votre candeur,
J'aime cette douce innocence ;
Mais revenez de votre erreur,
Et croyez mon expérience.
Des époux de bien des pays,
La complaisance est l'appanage ;
Ma chère, tous les bons maris
Ne se trouvent pas au village.

LA COMTESSE.

Sire, mon choix est fait... et demain...

LE ROI.

Et si je voulais vous emmener aujourd'hui à Londres?

LA COMTESSE.

Je refuserais.

LE ROI.

Vous oseriez...

LA COMTESSE (*vivement*).

Oui, sire, et sans croire vous déplaire. Ah! permettez-moi de penser qu'Edouard, en succédant à son père, a aussi hérité de ses vertus.

Air nouveau de Dacia.

Votre puissance, dans mon âme,
Sire, ne jette aucun effroi;
La justice que je réclame,
Règne sur le cœur de mon roi.
Lorsque l'amour vous offre une conquête,
Courez, volez, soyez vainqueur;
Mais que la gloire vous arrête,
Lorsqu'on vous oppose l'honneur.

LE ROI (*à part*).

AIR: *Je regardais Madelinette.*

Quels sentimens et quel langage!
Vraiment, je n'en puis revenir.

LA COMTESSE (*à part*).

Oh! ne restons pas davantage,
Je crains toujours de me trahir.
(*Haut.*) Au château je suis nécessaire.

LE ROI.

Eh quoi! vous me quittez déjà?

LA COMTESSE

Mes discours pourraient vous déplaire.

LE ROI.

Vous parlez trop bien pour cela.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE (*à part*).

Ah! ne restons pas davantage,
Je sens qu'il est temps de partir;
En me servant d'un tel langage,
Je crains toujours de me trahir.

LE ROI (*à part*).

Quels sentimens et quel langage!
Vraiment, je n'en puis revenir;
Chaque mot me plaît davantage;
Faisons tout pour la retenir.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE DUC.

LE DUC (*bas au roi*).

Sire, vos soupçons étaient fondés... Je viens vous dé-

voiler tout le mystère... Nous n'avons point vu la comtesse de Glocester.

LE ROI (*bas au duc*).

Que dis-tu ?... Mais cette femme qu'on nous a présentée ?

LE DUC (*au roi*).

N'est autre qu'une suivante.

LE ROI (*au duc*).

Eh ! qu'est devenue la véritable comtesse ?

LE DUC (*au roi*).

Je l'ignore... Mais on m'a assuré que sous un déguisement...

LE ROI (*à part*).

Un déguisement... C'est elle !

LA COMTESSE (*à part*).

Que peuvent-ils dire ?

LE DUC (*au roi*

Quelle est cette paysanne ?

LE ROI.

Silence !

LE DUC (*à part*).

Je m'en doute.

LE ROI (*allant à la comtesse*).

Ainsi donc, ma belle enfant, vous persistez à vous marier dans ce village ?

LA COMTESSE.

Oui, sire... (*A part.*) Quel changement !

LE ROI.

Eh ! quel est l'heureux mortel....

LA COMTESSE.

C'est... c'est le jardinier de monsieur le comte.

LE DUC.

Le jardinier !... Eh ! mais je crois que le voilà.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, PETERS.

LE ROI

Approchez, monsieur... (*A la comtesse.*) Comment l'appelez-vous ?

LA COMTESSE.

Péters.

LE ROI.

Monsieur Péters... Vous aimez donc cette jolie personne ?

PÉTERS.

Oui, sire, je l'aime et je la respecte beaucoup !

LE ROI *(embarrassé)*.

Du respect et de l'amour ! voilà de fort beaux sentimens pour un futur, (*à la comtesse*) et je vous félicite d'un choix aussi distingué.

PÉTERS.

Ah ! ah ! sire !

LE DUC.

Sa majesté ne trouve-t-elle pas que monsieur Péters a une physionomie bien maritale.

LE ROI.

Surprenante, en vérité.

PÉTERS.

Ah ! ah ! sire... (*A part.*) Comme ces rois sont bien élevés!

LE ROI.

Monsieur Péters est bien heureux d'être un personnage aussi obscur, puisqu'il peut aspirer à votre cœur.

PÉTERS.

C'est vrai.

LE ROI.

AIR : *Vaudeville de Figaro.*

Ma couronne m'embarrasse ;
Dans ce moment je vois bien,
Que de plaire à tant de grace
Elle m'ôte le moyen.
Je voudrais avoir sa place.

PÉTERS.

Nous pouvons nous arranger,
Sire, voulez-vous changer ?

LE DUC (*à part*).

Le drôle a de l'esprit.

LE ROI *(à la comtesse)*.

AIR : *Tu vas changer de costume et d'emploi* (Pauvre Diable).

Je ne veux point ici contrarier
Le doux penchant qui vous rassemble,
Et puisque vous aimez le jardinier
Je veux vous marier ensemble ;
(*A Péters.*) Cours me chercher ton contrat.

PÉTERS.

De bon cœur.

LE ROI.

Je suis en train de marier, j'espère ;
Dépêche-toi, je ferai ton bonheur.

PÉTERS.

Sire, vous ne pouvez mieux faire.

ENSEMBLE.

LE ROI.

Ah ! je devine aisément son effroi,
En connaissant son imprudence extrême ;
Elle voit bien qu'en offensant son roi,
Elle perd un époux qu'elle aime.

PÉTERS.

Plus de chagrin, plus d'orage pour moi,
Ah ! désormais mon bonheur est extrême ;
Qu'on est heureux de connaître un bon roi,
Qui vous donne celle qu'on aime.

LA COMTESSE.

Ah ! je commence à sentir de l'effroi,
Et je connais mon imprudence extrême ;
Je vais peut-être en offensant le roi
Perdre à jamais l'époux que j'aime.

(La comtesse et Péters sortent.)

SCÈNE XV.

LE ROI, LE DUC.

LE ROI.

Eh bien ! mon cher duc, que pensez-vous de tout cela ?

LE DUC.

Ma foi, sire, l'amour fait faire de grandes folies aux hommes.

LE ROI.

Concevez-vous la trahison de Mortimer ?

LE DUC.

Je crois qu'il est plus embarrassé que nous.

LE ROI.

Quelle audace !

LE DUC.

La comtesse est si aimable !

LE ROI.

Abuser de ma confiance !

LE DUC.

Son crime est grand, mais la comtesse est bien jolie!

LE ROI.

Tromper son roi, son ami!

LE DUC (*gaîment*).

Savez-vous, sire, qu'il faut qu'il soit bien amoureux.

LE ROI.

N'importe, je ne lui pardonnerai jamais.

AIR : *Le Briquet frappe la pierre.*

Oser aimer la comtesse!

LE DUC.

Je m'aperçois qu'aujourd'hui,
Vous feriez bien comme lui.

LE ROI.

Avoir assez de hardiesse
Pour devenir son mari!

LE DUC.

Peut-être à sa place aussi
Vous eussiez fait comme lui.

LE ROI.

Mortimer est très-volage,
Et dans peu je gagerais
Qu'il oubliera les attraits
D'une épouse belle et sage.

LE DUC.

Sire, convenez ici
Que vous feriez comme lui.

LE ROI.

Rien ne peut excuser tant de témérité.

LE DUC.

Sire, un moment d'oubli pourrait-il effacer de votre mémoire les services que Mortimer a rendus à l'état?

LE ROI.

Duc, vous cherchez en vain à atténuer sa faute... Je saurai le punir... Ecoutez, Hastold : Mortimer sachant que je ne puis rester long-temps éloigné de la princesse royale, va sans doute retarder la signature du contrat pour m'empêcher d'en être témoin... Rendez-vous de suite chez le constable... ordonnez-lui d'employer tout pour vous procurer cet acte, et me l'apportez ici.

LE DUC.

Mais, sire!

LE ROI.

Allez...

LE DUC.

J'obéis. (*Il sort.*)

SCENE XVI.

LE ROI, PETERS; *ensuite* MORTIMER, LUCY (*en comtesse*), LA COMTESSE (*en paysanne*).

PÉTERS (*à la cantonnade*).

Accourez, accourez tous... il est encore ici.

(*Tous les paysans entrent.*)

CHŒUR.

Air : *Viv' monsiegneur* (Pauline).

Ah! quel moment, ah! quel plaisir!
Pour nous bonheur suprême!
Chacun peut donc voir à loisir
Ce monarque qu'il aime.

PÉTERS.

Mes amis, un cœur satisfait
Ne peut long-temps se taire:
Chantons le bien qu'il nous a fait
Et celui qu'il veut faire.
Ah! qu'il est doux
De voir ce prince parmi nous!
De lui plaire l'on est jaloux;
Et pour qu'il ait chez nous
L'âme contente,
Il faut qu'ici chacun le complimente.

MORTIMER.

Ici pour remplir un devoir,
Sur vos pas on se presse;
Vos sujets sont heureux de voir
Un instant votre altesse.

LE ROI.

J'aime le zèle officieux
Que chacun fait paraître;
Comte, avant de quitter ces lieux
Je vais le reconnaître.

CHŒUR.

Ah! qu'il est doux
De voir ce prince parmi nous!
De lui plaire l'on est jaloux;
Et pour qu'il ait chez nous
L'âme contente,
Il faut qu'ici chacun le complimente.
Nous ne pouvons faire je croi
Plus de plaisir à notre roi! } (*bis*)
Vive le roi!

PÉTERS (*aux villageois*).

Laissez-moi faire... je vais parler pour tous... (*Au roi.*) Sire... au nom de tout le village, je viens vous apporter mon contrat de mariage que vous m'avez demandé.

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.*

LE ROI.

Par une coupable imprudence,
Un sujet m'a-t-il offensé ;
Pour échapper à ma vengeance,
Le voilà bien embarrassé :
Mais qu'une femme belle, aimable,
Dont les pleurs doublent les appas,
S'intéresse pour le coupable,
Le voilà sorti d'embarras.

LE DUC.

Certain fripon que rien n'arrête,
De la justice est menacé ;
Malgré son adresse parfaite,
Le voilà bien embarrassé :
Chaque fois qu'il s'agit de prendre,
Le coquin tremble à chaque pas,
Un beau matin il se fait pendre,
Le voilà sorti d'embarras.

MORTIMER.

Un franc guerrier, plein de noblesse,
A la cour se voit-il placé,
Il faut qu'il flatte, qu'il caresse,
Le voilà bien embarrassé :
Mais loin de toute flatterie,
S'il faut retourner aux combats,
Vaincre ou mourir pour sa patrie,
Le voilà sorti d'embarras.

LUCY.

On ne sait trop lequel entendre
Quand par l'amour on est blessé,
Est-ce un époux ! un amant tendre !
Oh ! comme on est embarrassé !
Un époux est bien bon apôtre :
Un amant a bien des appas :
Souvent femme prend l'un & l'autre,
Afin de sortir d'embarras.

PÉTERS (*à Lucy*).

Tu ne connais du mariage
Que le nom... Ce n'est pas assez ;
Je n'en sais guères davantage,
Nous voilà bien embarrassés :
Mais ton cœur partage ma flamme,
J'ai de l'esprit, tu des appas,
Et demain, ma petite femme,
Nous serons sortis d'embarras.

LA COMTESSE (*au public*).

Lorsque nous cherchons à vous plaire,
Nos vœux seront-ils exaucés ?
Faut-il qu'on tremble ou qu'on espère ?
Nous voilà bien embarrassés !
Sur le sort qui doit nous attendre
La crainte augmente à chaque pas :
Mais qu'un bravo se fasse entendre,
Nous voilà sortis d'embarras !

FIN.

LES CHARADES

EN ACTION,

OU

LA SOIRÉE BOURGEOISE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

Théophile Marion

Par MM. DU MERSAN et SEWRIN.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 2 Décembre 1813.

PRIX, 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire-Éditeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue des Boucheries-S.-Honoré, N°. 9.

Imprimerie de DELAGUETTE, rue Saint-Merry, N°. 2a.

1813.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
Mr. GERBONNET, commis-voyageur.		M. LAPORTE.
Mme. GERBONNET, sa femme.		Mme. BODIN.
PALMIRE, leur nièce, costume très-élégant à la chinoise.		Mlle. BETZY.
Mr. LAURENT.	Caricatures des Chinois de Coblentz.	M. CHAPELLE.
Mme. LAURENT.		Mme. DUCHAUME.
Mlle. LAURENT.		Mlle. CLÉMENCE.
M. NICOLAS.	Autres caricatures.	M. HIPOLITE.
Mme. NICOLAS.		Mme. S.-AULAIRE.
Mlle. NICOLAS.		Mme. DEVILLE.
M. CRÉPON.	Autres caricatures.	M. LE COMTE.
Mme. CRÉPON.		Mlle. CHAPELLE.
Mlle. CRÉPON.		Mlle. VIRGINIE.
SAINT-GILLES, jeune fat.		M. SEVESTE.
DURVAL.		M. DOISY.
MADELAINE, cuisinière de Mme. Gerbonnet.		Mlle. RIVIERE.
QUENTIN, petit domestique niais de Mme. Gerbonnet.		M. JUSTIN.

Plusieurs bourgeois et bourgeoises, jeunes gens et jeunes demoiselles.

La scène est à Paris, chez Mme. Gerbonnet, au faubourg Saint-Honoré.

Le théâtre représente un salon, quatre bougies allumées sur la cheminée, deux quinquets de chaque côté de la glace; une lampe astrale suspendue au plafond; deux tables de jeu, l'une de bouillotte et l'autre de boston, sont préparées des deux côtés du théâtre, sur chacune d'elles sont des cartes, des fiches et des flambeaux. On voit aussi dans le salon quelques pupitres, et deux rangées de chaises et de fauteuils préparés pour recevoir la société.

LES CHARADES EN ACTION,

COMEDIE-VAUDEVILLE.

SCENE PREMIERE.

Mr. GERBONNET *(en bottes et vêtu comme un homme qui arrive de voyage).*

(Il entre et parait étonné de tout ce qu'il voit.)

Que diable se passe-t-il donc ce soir chez ma femme?.... Est-ce une noce? une fête? marierait-elle ma nièce? elle ne me l'a point écrit! ou bien voudrait-elle célébrer mon retour?.... Je ne l'en ai pas prévenue.

Air du vaudeville du Fandango.

Pour un mari certainement,
On ne fait point tant d'étalage;
Je crois que pour un jeune amant,
On n'en ferait pas davantage.
Mais à cinquante ans, sans détour,
D'un époux, malgré la tendresse,
Femme sait bien que son retour
N'est point un retour de jeunesse.

Je seraisfâché d'ailleurs qu'on fît tant d'apprêts pour moi; et si la maison de commerce dont je suis depuis vingt-ans le commis-voyageur, voyait tout cela, elle aurait raison de suspecter mes opérations.. Mais j'y pense, quoique le portier m'ait dit de monter, je me suis peut-être trompé d'appartement..., il n'y a rien d'étonnant, toutes les portes sont ouvertes, je suis arrivé jusqu'ici sans voir personne.... Oh! oui, sans doute ma femme ne loge plus ici... Ah! voici quelqu'un; on va me dire...

SCENE II.

Mr. GERBONNET, QUENTIN *(portant un grand plateau couvert de tasses, et vêtu d'un grand habit qui lui pend jusqu'aux talons).*

Mr. GERBONNET (*à Quentin qui traverse le théâtre*).

Eh! l'ami.... un moment.

QUENTIN *(s'arrêtant)*.

Monsieur ?....

Mr. GERBONNET.

Dites-moi un peu.... où suis-je ici ?

QUENTIN *(le regardant en riant)*.

Tiens, la drôle de question !.... c'est pour vous moquer de moi, monsieur; vous ne savez pas chez qui vous venez?

Mr. GERBONNET.

Je croyais être chez madame Gerbonnet.

QUENTIN.

Eh bien, c'est ça, vous y êtes.

Mr. GERBONNET *(surpris)*.

Je suis chez ma.... *(Il se reprend.)* chez madame Gerbonnet ?

QUENTIN *(riant)*.

Eh oui, monsieur... Est-ce que vous n'êtes pas de la soirée de ce soir ?

Mr. GERBONNET *(feignant)*.

Si fait, si fait.... Mais ne pourrais-je point parler au vieux Jean ?

QUENTIN *(cherchant à se rappeler)*.

Au vieux Jean ?... ah! cet ancien domestique que madame a renvoyé, il y a un an, dans le temps de son héritage ?

Mr. GERBONNET.

Comment, le vieux Jean a été renvoyé !.... un serviteur de confiance !....

QUENTIN.

Oh batt !.... on dit qu'il n'était plus bon à rien. C'est moi qui l'ai remplacé.

Mr. GERBONNET.

Vous ?

QUENTIN.

Oui. Tenez j'ai son habit, il n'me va pas mal, n'est-ce pas? La cuisinière, le domestique, le portier, tout ça a été changé; madame a fait maison nette, et elle a repris des gens qui s'entendent bien mieux au service. C'est que c' n'est plus la mêm' chose !

Air de Calpigi.

Depuis Janvier jusqu'en Décembre,
L' matin dormir dans l'antichambre,

Servir à tabl' de deux à trois,
V'là le service d'autrefois.
Servir monsieur tout' la journée,
Quand on croit sa b'sogn' terminée,
L' soir pour madame en faire autant,
V'là le service d'à-présent.

SCENE III.

MADELAINE, QUENTIN, Mr. GERBONNET.

MADELAINE *(appelant avec impatience; elle est vêtue en servante de campagne avec un bonnet rond, et un tablier blanc).*

Quentin !

QUENTIN.

Eh bien, me voilà, qu'est-ce qu'il y a ?

MADELAINE.

Je vous attends, v'la deux heures, avec vot' plateau, pour arranger l' buffet; apportez donc les tasses. Où est donc Nicolas ?

QUENTIN.

Nicolas! vous savez bien qu'il est allé au café de Foi, chercher les deux fromages à la glace.

MADELAINE.

Ah! il est assez long, ce petit drôle! je le dirai à madame... Et vous aussi; mais allez donc... allez donc.

QUENTIN *(s'en allant).*

Mon dieu ! madame J'ordonne!..... un peu d' patience, il fallait bien répondre à ce monsieur. *(Il sort.)*

MADELAINE.

Madame J'ordonne ! madame J'ordonne ! je vous conseille de raisonner; il n'y aura rien de prêt et l'on criera encore après moi.

SCENE IV.

Mr. GERBONNET, MADELAINE.

Mr. GERBONNET.

Vous êtes, à ce qu'il me paraît, la gouvernante de la maison ?

MADELAINE.

Air du Vaudeville de Madelon.

Gouvernante, cuisinière,
Et femme de chambre aussi ;
J' suis encor bonne ouvrière,
Je fais vingt métiers ici.
C' n'est pas que j' plaigne ma peine;
C'pendant j'aurais ben raison :
Car c'est la pauv' Madelaine
Qui fait tout dans la maison.

Quoiqu' la force et le courage,
Pour travailler n' me manq' pas,
J' voudrais trouver un ménage
Où l'on eût moins d'embarras.
C'est un' ben meilleure aubaine
De servir chez un garçon,
Lorsque, comme Madelaine,
On fait tout dans la maison.

Mr. GERBONNET.

La bonne.... est-ce que madame Gerbonnet attend ce soir son mari?

MADELAINE.

Son mari?.... est-c' que j' sais seulement si elle a un mari? on n'en parle jamais.

Mr. GERBONNET.

Ah!.... ce n'est donc pas pour lui qu'on fait tant de préparatifs?....

MADELAINE.

Pour lui!.... vous ne venez pas souvent cheux nous à c' que j' vois, monsieur.

Mr. GERBONNET.

Non, il y a dix-huit mois que je n'y suis venu.

MADELAINE.

Il n'y a qu'un an que j' suis ici, mais c'est com' ça tous les jeudis et les dimanches; madame donne des soirées, elle se ruinera, si ce n'est déja fait. Il y a un tas de gens qui viennent et qui ne rendent jamais.

Mr. GERBONNET.

Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

MADELAINE.

Ah dame! est-ce que je sais. On joue, on danse, on fait des musiques, des petits jeux d' société et puis c' qu'ils appellent des... des charades en action... On boul'verse les armoires, les commodes, les lits, les schals de madame qu'on dé-

chire, qu'on abîme.... et jusqu'à ma cuisine qu'on vient mettre en déroute pour les maudites charades.... l'un prend les pincettes, l'autre les casseroles, ou la broche; c'est un bruit, un sabat.

Air du Vaudeville de Cruello.

Le beau désordre que ça fait!
Il faut tout voir pêl'-mêle.
Sur mon fourneau j' trouve un bonnet,
Sur un lit une pelle,
Un balai sur un beau sopha,
Puis, faut r'mettre en ordre tout ça.
J'aim'rais mieux pour supplice,
Servir le diable, sur ma foi...
Si vous aviez besoin de moi,
Monsieur, (*bis.*), je suis à vot' service.

(*Elle lui fait la révérence.*)

M^r. GERBONNET.

Il suffit.... Où est madame Gerbonnet en ce moment?

MADELAINE.

Faut-il le demander? à sa toilette donc.

M^r. GERBONNET.

Comment.... à six heures du soir.

MADELAINE.

Pardi! c'est la troisième fois qu'elle change de robe aujourd'hui. Elle fait la jeune, mais on lui donnerait bien son âge, sans les chapeaux et les grandes plumes blanches qu'elle porte sur sa tête. Ah! monsieur, monsieur, queu mode! Autrefois, il n'y avait que les grandes dames en voiture qui portaient de tout ça; mais à présent on ne reconnaît plus le monde.

SAINT-GILLES (*en dehors et appelant*).

Nicolas!... Quentin!... Madelaine!

M^r. GERBONNET.

Allez, allez, la bonne, on vous appelle.

MADELAINE.

Oh rien ne presse.... je sais qui c'est: c'est monsieur de Saint-Gilles.

M^r. GERBONNET.

Saint-Gilles! je connais ce nom.

MADELAINE.

Un jeune homme, la coqueluche d'ici; c'est lui qui met tout le monde en train et qui a inventé ces charades dont j'

vous parlais tout-à-l'heure : aussi quand je l' vois venir d'un côté, je l'aime tant, que j' me sauve de l'autre. Vot' servante, monsieur. *(Elle s'en va par le côté gauche, Saint-Gilles paraît dans le fond.)*

M^r. GERBONNET.

Je ne reviens pas de mon étonnement.

SCENE V.

M^r. GERBONNET, SAINT-GILLES.

SAINT-GILLES *(dans le fond).*

Personne encore d'arrivé!... Ah! ah! quel est ce monsieur en bottes?.... un nouveau recru, je gage. Il ignore apparemment qu'on ne va plus dans la société qu'en bas de soie.

M^r. GERBONNET *(se retourne et aperçoit St.-Gilles).*

Que vois-je.... est-ce monsieur de Saint-Gilles qui...

SAINT-GILLES *(s'approchant).*

Me trompai-je?.... eh quoi! c'est vous mon cher....

M^r. GERBONNET.

Comment! vous me reconnaissez, monsieur de Saint-Gilles?

SAINT-GILLES.

Parbleu! quand on a voyagé ensemble quelque temps et logé dans la même auberge, n'est-on pas amis inséparables!.. Que je vous embrasse, mon cher..., mon cher.... comment diable vous appelez-vous déjà?

M^r. GERBONNET.

Ah!.... vous voyez que vous avez oublié mon nom.

SAINT-GILLES.

C'est vrai.... j'ai pourtant une mémoire foudroyante.

M^r. GERBONNET.

Quand vous m'avez vu à Genève, je m'appelais Derville; je voyageais incognito.

SAINT-GILLES.

Derville! c'est ça, précisément.

Mr GERBONNET *(à part).*

Ne lui disons pas que je suis ici, chez ma femme. (*Haut.*) Puisque vous avez tant de mémoire, vous devez au moins vous souvenir...,

SAINT-GILLES.

Des vingt-cinq louis que vous m'avez prêtés?... oh! pour cela.... il me semble même que je vous les dois encore.

Mr. GERBONNET.

Mais, je crois qu'oui.

SAINT-GILLES.

Vous viendrez déjeûner chez moi demain matin, je demeure rue du Cœur-Volant, numéro neuf.

Mr. GERBONNET.

Numéro neuf!.... je connais cela, j'ai une vieille tante qui loge tout à côté.

SAINT-GILLES.

Mais dites-moi donc un peu, mon cher Derville, que diable venez-vous faire à l'heure qu'il est chez madame Gerbonnet? lui apporter quelques échantillons de marchandises? Vous prenez mal votre temps, je vous en préviens.

Mr. GERBONNET.

Vous croyez que je ne pourrai pas lui parler ce soir?

SAINT-GILLES.

Impossible!.... nous allons avoir un monde fou, monsieur Laurent, monsieur Crépon, monsieur Nicolas, leurs femmes, leurs filles.... toutes les élégantes du faubourg. Allez faire une autre toilette, je vous présenterai, moi. Vous ferez un boston ou une bouillotte, vous entendrez le petit Durval qui joue de la flûte, mademoiselle Palmire qui pince de la harpe; c'est ennuyeux à périr, mais c'est égal, ça vous amusera. Vous verrez nos charades en action. Oh! j'ai fait pour aujourd'hui une provision de mots charmans!

Mr. GERBONNET.

Qu'est-ce que c'est donc que vos charades en action?

SAINT-GILLES.

Comment! vous ne connaissez pas ça? Mais, mon cher, d'où venez-vous donc? C'est la rage, la fureur, on en fait partout.

Mr. GERBONNET.

Je n'en ai jamais vu. Expliquez-moi ce que c'est.

SAINT-GILLES.

Volontiers: mais il faut que vous sachiez que je suis de la première force; je suis le charadiste en chef de la société. Voilà ce que c'est.

Air de la Hullin.

D'abord il faut
Choisir un mot

Dont les syllabes expressives,
Par des images fugitives,
Offrent aux yeux
Et les temps et les lieux.
Pour le choix des personnages,
Et leurs mœurs et leurs usages,
Pour les costumes surtout
Il faut du tact et du goût.
Pour théâtre, le plus souvent
Un Paravent
Peut faire
L'affaire.
Le talent est de faire bien,
Beaucoup de choses avec rien.
On fait, avec une nape,
Une robe de sultan;
Puis avec un schall qu'on drape,
Une tunique, un doliman;
D'un bonnet l'on fait un turban,
Et d'une serviette une écharpe;
D'un gril l'on se fait une harpe,
Puis un bouclier d'un écran.
Bien costumé, l'on s'exprime
Par un jeu de pantomime:
Les acteurs ne parlant pas,
Ont toujours moins d'embarras.
On cherche le mot, et vraiment
Vous ririez de voir chaque mine:
Jamais personne ne devine;
Mais c'est pourtant
Un jeu charmant.

M^r. GERBONNET.

Ah! je veux voir ça.

SAINT-GILLES.

Eh bien, venez, venez, c'est moi qui vous invite.

M^r. GERBONNET.

Il paraît que vous êtes sur un bon pied dans la maison?

SAINT-GILLES.

On n'y voit que par mes yeux.

M^r. GERBONNET.

Et quelle espèce d'intérêts avez-vous?

SAINT-GILLES (*riant*).

Oh!.... des intérêts de cœur!.... je suis pris, mon cher; je suis enchaîné!

M^r. GERBONNET.

Par madame Gerbonnet?

SAINT-GILLES.

Une vieille femme!.... allons donc!... Elle a bien la

folie de croire que je viens pour elle.... mais je la laisse dans son erreur.... cela me facilite les moyens d'être plus libre avec sa nièce.... la petite Palmire, que vous verrez tantôt. Elle est jolie comme un ange... C'est dommage qu'elle n'ait pas d'esprit non plus ; c'est de famille à ce qui paraît. Elle m'adore, c'est charmant.

M^r. GERBONNET.

Et vous comptez l'épouser?

SAINT-GILLES.

L'épouser? je le voudrais bien, mais la tante serait furieuse! Non, je m'amuse à entretenir cette petite passion naissante.

M^r. GERBONNET.

Est-ce que cette jeune personne n'a pas des principes?....

SAINT-GILLES.

En fait de principes.... elle est d'une ingénuité qui n'a pas d'exemple.

M^r. GERBONNET.

Est-il bien sûr qu'elle vous aime?

SAINT-GILLES.

Elle est folle de moi, vrai, folle à lier.

M^r. GERBONNET *(à part)*.

Je vois que j'arrive à temps. Il faut faire voir à ma femme jusqu'où son imprudence pouvait la conduire. *(Haut.)* Eh bien, à votre place, moi, je donnerais une bonne leçon à la tante, j'enlèverais la nièce.

SAINT-GILLES.

Vous croyez?... mais en effet, ça ferait du bruit, de l'éclat.. J'aime assez, moi, ce qui fait parler de vous....: on vous appelle mauvais sujet, c'est égal, les femmes sont enchantées. L'embarras est de savoir où je placerais la petite personne ; car vous entendez bien que chez moi je ne peux pas....

M^r. GERBONNET.

Oh! non.... Il faut néanmoins sauver les apparences... Mais parbleu!... j'y pense.... si vous la conduisiez chez cette vieille parente dont je vous parlais tout-à-l'heure, et qui est votre voisine...

SAINT-GILLES.

Oh! ça serait charmant!... Vous consentez donc à m'aider?

M^r. GERBONNET *(riant)*.

De tout mon cœur!... Tel que vous me voyez, moi, j'aime aussi les aventures romanesques, et ce soir même, si vous voulez...

SAINT-GILLES.

Ce soir!.... parbleu! vous m'y faites songer, j'ai une occasion délicieuse, un mot de charade qui me servira à merveille!.... Il s'agit d'un enlèvement.

Mr. GERBONNET.

En vérité! ma foi, vous auriez tort de négliger ce moyen-là.

SAINT-GILLES.

C'est dit, j'enlève! et j'épouse. Je compte donc sur vous?

Mr. GERBONNET.

Je vous réponds du succès.

SAINT-GILLES.

A votre poste, mon cher; moi, je vais attendre la société, et aussitôt qu'elle sera arrivée, je ferai commencer les petits jeux.

Mr. GERBONNET (*sortant*).

(*A part.*) Ma chère femme, vous ne vous attendez pas... (*Apercevant Saint-Gilles qui se retourne.*) (*Haut.*) Dans une heure.

SAINT-GILLES.

Air de la Poule.

Vrai, vous êtes un aimable homme:
Pour amuser ces bonnes gens,
Nous allons leur faire voir comme
Nous jouons les jeux innocens.

Mr. GERBONNET.

Oui, ces jeux
Sont bien dangereux:
A mainte fillette, je pense
Au lieu d'inspirer l'innocence,
Ils font souvent ouvrir les yeux.

ENSEMBLE.

Vrai, vous êtes un aimable homme, etc.

SCENE VI.

SAINT-GILLES (*seul*).

Parbleu! je ne donnerais pas pour mille louis la rencontre que je viens de faire. Ce cher Derville! il est toujours là pour me servir: à Genève, il m'ouvre sa bourse; à Paris, il m'aide de ses conseils: c'est un homme précieux! je veux cultiver sa connaissance.

SCENE VII.

Mme. GERBONNET, SAINT-GILLES.

Mme. GERBONNET (*parée en caricature du jour*).

Vous êtes seul, monsieur de Saint-Gilles?

SAINT-GILLES.

Oui. Vous avez eu tort d'arriver, j'allais vous trouver à votre cabinet de toilette, j'aurais placé moi-même votre chapeau : vous savez que je m'entends à la parure des dames.

Mme. GERBONNET.

C'est vrai, vous avez du goût.

SAINT-GILLES.

Par exemple, je vous dirai que votre fraise n'est pas assez bouillonnante.

AIR : *Monseigneur, vous ne voyez rien.*

Il faudra grossir ces tuyaux,
Faire élever vos collerettes.
Je veux aussi, sur vos chapeaux,
Que ces plumes soient plus coquettes;
Il faut en former des berceaux.

(*Il les arrange.*)

Voilà les procédés nouveaux...
Vous êtes fort bien!
Ou, ma foi, je n'y connais rien.

Comme notre monde est paresseux aujourd'hui!

Mme. GERBONNET.

Ne m'en parlez pas, je renoncerais aux soirées; jeudi dernier l'on n'est venu qu'à neuf heures.

SAINT-GILLES.

Et l'on est parti à onze. C'est votre faute : vous faites servir la collation trop tôt, tout le monde tombe sur les gâteaux, les glaces, le thé, et puis bon soir; on vous quitte sous prétexte qu'on ne trouvera plus de voiture.

Mme. GERBONNET.

Et cependant j'ai une place de fiacre tout à côté de ma porte.

SAINT-GILLES.

Oui, mais passé minuit, ils coûtent un écu.

SAINT-GILLES.

Bien ou mal ; d'ailleurs, excepté vous et moi, qu'avons-nous, en fait de connaisseurs de musique ? des imbécilles.

SCENE IX.

LES MÊMES, QUENTIN, Mr., Mme. ET Mlle. LAURENT.

QUENTIN *(annonçant).*

Monsieur et madame Laurent.

(Mr., Mme. et Mlle. Laurent, entrent et font de grands saluts.)

SAINT-GILLES.

Monsieur Laurent, je ne vous reconnais plus, moi, vous qui êtes ordinairement un des exacts de la société....

Mr. LAURENT.

Vous me faites des reproches.... je ne vois pas pourquoi... il n'y a encore personne ici.

SAINT-GILLES.

Personne ! vous me comptez pour rien.

Mr. LAURENT.

Vous.... c'est différent,... vous êtes pour ainsi dire de la maison.... D'ailleurs, tenez, prenez-vous-en à ma femme, c'est elle qui se fait toujours attendre.

Mme. LAURENT.

Moi, monsieur Laurent !... c'est ma fille qui n'est jamais prête.

Mlle. LAURENT.

Ah maman, c'est toi qui as dit que tu avais la migraine.

Mme. GERBONNET.

La migraine !..... Voulez-vous prendre un peu de café, madame Laurent ?

Mme. LAURENT.

Merci, merci, ça va beaucoup mieux..

SAINT-GILLES.

Eh mais ! qu'est-ce que je vois donc ! je n'avais pas encore fait attention. Quel genre ! comment ! monsieur et madame Laurent à la chinoise !

Mr. LAURENT.

Mais oui, nous achetons ma femme et moi, toutes les caricatures de Martinet pour nous mettre à la mode.

SAINT-GILLES.

Des caricatures pour.... Ah ! c'est charmant!

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Mais c'est à tort, en vérité,
Que des autres on suit les traces;
Par vous, un costume inventé,
Aurait plus de goût, plus de graces.
En vous voyant, chacun dira,
Que par vos façons naturelles,
A ces caricatures-là,
Vous pouviez servir de modèles.

Mme. LAURENT.

Vous êtes trop honnête : mais n'est-ce pas que cela est assez joli, et que ça nous va bien?

Air de Catinat.

Puisqu'on dépense son argent,
Du bon genre, suivant le code,
Moi je pense qu'il vaut autant
Se faire habiller à la mode.
La dernière, tout-à-propos,
A la suivre ici nous invite;
Elle vient, dit-on, des Magots,
Et nous l'avons prise bien vite.

SAINT-GILLES.

Ça a du style, de la tournure.

Mme. LAURENT *(s'éventant avec un éventail chinois.)*

Qu'il fait chaud aujourd'hui !...

Mr. LAURENT.

C'est vrai, le temps est lourd. J'étais ce matin malade comme une bête.

SCENE X.

LES MÊMES, Mr., Mme. ET Mlle. NICOLAS.

QUENTIN *(annonçant)*.

Monsieur Nicolas, madame Nicolas, et mademoiselle Nicolas. (*Les personnes assises se lèvent pour saluer.*)

SAINT-GILLES (*faisant les honneurs, va au-devant des nouveaux venus et donne la main à Mlle. Nicolas*).

Arrivez donc, maudites gens!

M^r. NICOLAS.

Eh bien, quoi? qu'est-ce qu'il y a? le boston n'est pas encore en train?

Mme. NICOLAS.

La bouillotte n'est pas commencée?

Mlle. NICOLAS.

Ferons-nous des charades, aujourd'hui, monsieur de St.-Gilles?.... Je vous apporte un bien bon mot que j'ai trouvé dans le nouveau dictionnaire. C'est Turcaret.

SAINT-GILLES.

Ne le dites donc pas devant tout le monde; on le devinera.

Mlle. NICOLAS.

Ah! c'est vrai... Mais n'est-ce pas qu'il est joli?... Turc et arrêt, Turcaret.

AIR: *L'amour ainsi qu' la nature.*

Le premier est bien facile,
Il faut lui donner du style;
Mon schall sera le turban
Qui coiffera Soliman.
Noblement sur l'ottomane,
Le grand Turc ira s'asseoir;
Moi je serai la sultane

SAINT-GILLES.

Et vous aurez le mouchoir.

Mais ne le dites donc pas.

Mlle. NICOLAS.

Non, non.... Mais ne l'oubliez pas, entendez-vous: Turcaret.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, M^r., Mme. ET Mlle. CRÉPON.

QUENTIN, *(annonçant).*

Monsieur Crépon, madame Crépon, sa femme.... et mademoiselle Crépon, leur fille. *(A chaque entrée, les personnes assises se lèvent et on se fait de part et d'autre de grands saluts.)*

Mme. CRÉPON.

Ah! ma chère amie, vous avez un petit domestique bien ridicule... il annonce comme un sot. M^r. Crépon, madame

Crépon, sa femme.... On sait bien que je suis la femme de mon mari.

Mlle. CRÉPON.

Mademoiselle Crépon, leur fille; on sait bien aussi que papa est mon père.

Mme. GERBONNET.

C'est un nigaud, je l'ai déja repris cent fois là-dessus.

QUENTIN.

Dame, madame..... j'ai cru....

Mme. GERBONNET.

Taisez-vous.... sortez.

QUENTIN.

En ce cas, je n'annoncerai plus. (*Il va pour sortir.*) Madame, puisqu'on me défend de nommer les noms, voilà tout plein d' monde qui arrive encore.

Mme. GERBONNET.

Maladresse sur maladresse.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, Mr. DURVAL.

(*M. Durval, plusieurs jeunes gens, plusieurs demoiselles avec leurs parens arrivent. Après les saluts de part et d'autre, toutes les dames et demoiselles s'asseyent des deux côtés du théâtre; les hommes se tiennent debout derrière elles; Quelques-uns s'adossent à la cheminée et causent entr'eux, d'autres prennent un journal et lisent.*)

Mlle. NICOLAS (*à Saint-Gilles sur le devant de la scène*).

Monsieur de Saint-Gilles, danserons-t-on?... C'est que je ne vois pas arriver de musiciens.

SAINT-GILLES.

S'il n'en vient pas, j'ai mon violon.

Mlle. NICOLAS.

Eh bien, à la bonne heure... Vous nous jouerez des walses, n'est-ce pas?

SAINT-GILLES.

Oui, oui.

PALMIRE (*bas à Saint-Gilles*).

Qu'avez-vous donc à parler toujours à mademoiselle Nicolas ? (*Elle le pince.*)

SAINT-GILLES (*étonné*).

Comme vous pincez !... vous m'avez fait mal.

PALMIRE.

Je ne veux pas que vous lui parliez, moi.

SAINT-GILLES (*avec sentiment*).

Pourriez-vous croire que... Ah ! Palmire !

PALMIRE (*d'un air de tendresse*).

Saint-Gilles !... (*Elle reprend sa place dans le rang des demoiselles.*)

(*Pendant ce temps, madame Gerbonnet a pris cinq cartes du jeu de la bouillotte, et quatre fiches de boston; les cinq cartes d'une main et le petit panier à fiches de l'autre, elle va proposer à différentes personnes de choisir.*)

Mme. GERBONNET.

Madame Nicolas... le boston ou la bouillotte ?...

Mme. NICOLAS.

Je ne bouillotte pas aujourd'hui, j'ai perdu sept francs la dernière fois.

Mr. GERBONNET.

Air de Marianne.

Cependant que voulez-vous faire ?
Il faut jouer, direz-vous non ?

Mme. NICOLAS.

Mais pour aujourd'hui je préfère,
Ou le piquet, ou le boston :
A la bouillotte,
On me ballotte ;
Sur mon honneur,
Je la prends en horreur.

Mr. NICOLAS.

Ah ! sur mon ame,
C'est que ma femme,
A ce jeu-là n'est jamais en bonheur.

Mme. NICOLAS.

Vous conviendrez que l'on se lasse,
De jouer sans as, ni brelans,

Mr. NICOLAS.

C'est étonnant, depuis long-temps !
Comme ma femme passe !

Mme. GERBONNET.

Eh bien, vous vous referez aujourd'hui.

Mme. NICOLAS.

Allons, je ferai ce que vous voudrez.

Mme. GERBONNET.

Et vous, madame Laurent?

Mme. LAURENT.

Je ferai, si vous voulez, quatre tours au boston. (*Elle s'assied à la table, du côté de la coulisse.*)

Mr. NICOLAS.

Je ferai votre partie, madame Laurent. (*Il s'assied vis-à-vis.*)

Mme. LAURENT.

Etes-vous bon joueur?

Mr. NICOLAS.

Demandez à madame Nicolas.

Mme. NICOLAS.

Mon mari est insupportable, je vous en avertis; il demande toujours, quand il n'a rien.

Mme. GERBONNET.

Madame Crépon, un boston? (*Madame Crépon prend une fiche.*) Monsieur Crépon, vous ferez le quatrième?

Mr. CRÉPON.

Je vous remercie, je ne joue plus avec ma femme.

Mme. CRÉPON.

Nous nous querellons toujours.

Mme. GERBONNET.

Bah! bah! c'est le plaisir du jeu.

Mme. CRÉPON.

Allons, mon ami, laisse-toi aller.

Mr. CRÉPON (*s'asseyant*).

Je le veux bien encore pour ce soir; mais, je t'en prie, ne crie pas.

(*Madame Laurent, monsieur Nicolas, monsieur et madame Crépon sont à la table du boston et commencent leur jeu.*)

Mme. GERBONNET *(composant la table de la bouillotte)*.

Monsieur Laurent, madame Nicolas.... vous êtes de la bouillotte?

Mr. LAURENT *(qui tient sa carte)*.

Je le veux bien.... j'ai la dame.

Mme. NICOLAS *(regardant la sienne)*.

Et moi le roi.

Mr. LAURENT.

Nous serons l'un à côté de l'autre. *(A madame Gerbonnet qui offre à d'autres personnes.)* Eh bien, mais, nous voilà assez. *(Il désigne les cinq personnes qui vont jouer.)* Un, deux, trois, quatre.... et Saint-Gilles.... Le compte y est.

Mme. GERBONNET.

Monsieur de Saint-Gilles n'en est pas. Nous avons besoin de lui.

SAINT-GILLES.

Vraiment, ces demoiselles jeteraient de beaux cris, si elles ne m'avaient pas.

Mr. LAURENT.

Ah!... je n'y avais pas pensé. Il faut qu'il fasse ses charades. Allez, allez, nous nous passerons de vous.

(Monsieur Laurent, madame Nicolas, et trois autres personnes sont à la table de bouillotte qui est à la droite du spectateur, et commencent leur jeu.)

(Pendant ce temps, Durval arrange au milieu du théâtre, un pupître, un cahier de musique et se dispose à jouer de la flûte traversière.)

Mme. LAURENT *(à la table de boston)*.

A combien jouons-nous?

Mr. NICOLAS.

Ce que ces dames voudront.... aux cinq sous.

Mme. CRÉPON.

Aux six blancs, c'est bien assez; je suis sûre de perdre.

Mr. NICOLAS.

Aux six blancs, soit.... Vous marquerez les tours, monsieur Crépon.

Mr. LAURENT *(à la table de bouillotte)*.

Met-on toujours au flambeau?

Mme. NICOLAS.

Mais je crois qu'oui.

Mr. LAURENT.

On devrait bien renoncer à cet usage-là.

Mme. NICOLAS.

C'est pour les domestiques.

Mr. LAURENT.

Laissez donc... les domestiques. Vous donnez là-dedans, vous ?

AIR : *Ça n' se peut pas.*

Aux maîtres ce flambeau propice,
Pour eux de grande utilité,
Emportant tout le bénéfice,
Ruine la société.
De sa poche toujours on tire ;
Mais à force de mettre en l'air,
Grace à ce flambeau, l'on peut dire,
Ça n'est pas clair. (*bis.*)

Mr. NICOLAS (*au boston*).

Indépendance en cœur.

Mme. LAURENT.

Grande misère.

Mme. CRÉPON.

Je vous laisse votre misère. Allez.

Mme. NICOLAS (*à la bouillotte*).

Je passe.

Mr. LAURENT.

Je fais mon vatout.... Personne ne dit rien ?

Mme. NICOLAS.

Puisque nous passons tous.

Mr. LAURENT (*emportant les fiches*).

Au jeu ! (*Duval prélude.*)

Mr. NICOLAS (*tout en jouant au boston*).

Voilà encore ce petit monsieur qui va nous ennuyer de sa flûte.

Mme. LAURENT.

Taisez-vous donc, il pourrait vous entendre.

(*Duval commence son concerto, deux mesures après monsieur Nicolas l'interrompt.*)

M^r. NICOLAS.

Pardon ! monsieur Durval... Est-ce un concerto de votre composition ?

DURVAL.

Oui, monsieur.

M^r. NICOLAS.

Continuez ; je suis fâché de vous avoir interrompu.

(*Durval recommence. Après son concerto, tout le monde s'écrie* bravò ! bravò ! *et applaudit des mains ; Durval s'essuye le front avec son mouchoir.*)

Mme. LAURENT.

Mais, ce n'est point mal, ça, monsieur Nicolas.

M^r. NICOLAS.

Bah !... si vous aviez entendu... chose... comment ? ce fameux joueur de flûte... son nom ne me revient pas... C'était bien autre chose.

Mme. CRÉPON.

Mettez donc votre bête, monsieur Nicolas.

M^r. NICOLAS.

Mais, madame, quelqu'un a pris ma bête, je l'avais mise dans le panier.

Mme. LAURENT.

Silence donc, monsieur Nicolas.

M^r. NICOLAS.

Silence !.... silence !.... permettez, on veut que je mette deux bêtes pour une. Il faut les trouver.

DURVAL (*s'essuyant le front*).

J'ai bien chaud !

Mme. GERBONNET.

Voulez-vous vous rafraîchir ?.... Quentin ! un verre d'orgeat.

SAINT-GILLES (*complimentant Durval*).

Voilà un concerto....

Mme. GERBONNET.

A la glace, entendez-vous, Quentin ?

DURVAL.

Je vous remercie, madame.

SAINT-GILLES.

Charmant!....

QUENTIN *(arrivant avec le verre sur une assiette).*

Pour qui le verre d'orgeat?

Mme. GERBONNET.

Pour monsieur Durval.

Mr. NICOLAS.

Quentin, vous me donnerez un verre de sirop de vinaigre. *(Dix personnes disent successivement à Quentin :)* A moi aussi, à moi aussi.

Mme. GERBONNET *(à Quentin).*

Dites à Madelaine de vous aider, qu'elle vienne servir.

Mr. NICOLAS *(tout en jouant).*

Est-ce que nous n'aurons pas le bonheur d'entendre aujourd'hui mademoiselle Palmire?

PALMIRE.

Je ne suis pas en train.

Mme. GERBONNET.

Et votre pot-pourri sur la harpe, mademoiselle?

PALMIRE.

Ma tante, je ne le sais pas assez bien.

Mr. NICOLAS.

Mauvais prétexte! c'est pour ne pas en pincer. Votre nièce est comme ma fille; je me ruine à lui donner des talens; pas pour un empire, elle ne chanterait devant le monde. *(A sa fille.)* Pas vrai, Nina?

Mlle. NICOLAS.

Oh! c'est vrai, je tremble comme la feuille?

PALMIRE.

Mais je ne vous ressemble point, mademoiselle Nicolas, moi, je chante devant tout le monde. Monsieur de Saint-Gilles, faites-moi le plaisir de m'accompagner.

(Saint-Gilles prend un violon, Palmire se place devant un pupitre.)

SAINT-GILLES.

C'est un morceau italien que mademoiselle Palmire chante à ravir. *(A part.)* Elle n'en prononce pas un mot.

PALMIRE.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Mme. LATRENE.

Elle prononce [illegible] comme un petit ange.

([illegible] fait un passage un peu [illegible])

MADELAINE *([illegible] avec son plateau, crie).*

Voilà le sirop de vinaigre.

Mr. NICOLAS *(applaudissant).*

Très-bien, fort bien : on ne chante comme ça nulle part. *Si rara beta !*

MADELAINE.

C'est bien beau, mais ça n' vaut point les chansons de mon pays.

Mme. GERBONNET *(lui faisant signe de sortir).*

Madelaine....

Mr. NICOLAS.

Eh non, laissez-la donc.... Madelaine, écoute, écoute... *(Madelaine revient auprès de lui.)* De quel pays es-tu, mon enfant?

MADELAINE.

D' la Picardie, monsieur Nicolas.

Mr. NICOLAS.

Dé la pic.... J'en suis aussi moi. Oh! elle a raison, nous avons des chansons chez nous... Dis-en une, je t'en prie.

MADELAINE

Oh! je n'ose pas.... devant madame!

Mr. NICOLAS.

Madame Gerbonnet, permettez.....

PLUSIEURS PERSONNES.

Oh! oui, oui, laissez chanter Madelaine.

MADELAINE.

Oh! pardienne, j' n'y fais pas tant de façon, moi, vous allez voir; je n'ai pas besoin d' flûte pour vous entonner ça.

MADELAINE (*chantant à la manière de son pays*).

C'est la chinson du gros Vinchent.

Air de M. Doche.

Je vois un' jène fille,
J' l'acoste, et tout joyeux,
J' l'i dis qu'alle est gintille,
Qu'elle a de ben beaux yeux.
All' n'en devient qu' p'as fière;
Mais sans me rebuter,
Et you, piou, piou,
Je m'y prins de maniare,
Qu'all' n' peut me résister.
Piou, piou, piou, pioux,
C'est le r'frain d' cheux nous.

M^r. NICOLAS (*riant*).

C'est qu' c'est ça, c'est bien ça. Je la connais, il y en a trois couplets.

MADELAINE.

2e.

Oh! oh! dit' donc, la balle,
Où portez-vous vos pas?
Minchieu, me répunt-elle,
Ça n' vous regarde pas.
La fillatte sevare,
Chimble craindre un baiser...
Et you, piou, piou,
Moi, j' m'y prins de maniare,
Qu'all' ne peut le r'fuser.
Piou, piou, piou, pioux,
C'est le r'frain d' cheux nous.

Mr NICOLAS, (*entraîné, repète le refrain avec Madelaine*).

Piou, piou, piou, pioux,
Ch'est le r'frain de cheux nous.

MADELAINE.

3e.

Jarni, c' baiser si tendre,
Qu' vous avez r'çu si bian,
La balle, i' faut me l' rendre,
Je n' donnons rian pour rian.
La petite en colare,
Veut encor s'évader...
Et you, piou, piou,
Moi, j' m'y prins de maniare,
Qu'all' ne peut rian garder.
Piou, piou, piou, pioux,
C'est le r' frain d' cheux nous.

M^r. NICOLAS (*transporté*).

Piou, piou, pion, pioux,
C'est le r'frain d' cheux nous.

(*Il danse avec Madelaine.*)

C'est ça, c'est ça.... Madelaine, il faut que je t'embrasse.

MADELAINE (*s'échappant de ses mains*).

Laissez donc, mon bon minchieu.... (*Elle s'en va en se moquant de lui.*)

Piou, piou, pion, pioux,
C'est le r'frain d' cheux nous.

M^r. NICOLAS (*riant*).

Ah! ah! ah! je crois qu'elle se moque de moi.

(*On enlève les tables de jeu.*)

Mme. NICOLAS.

Voilà comme on se familiarise avec les domestiques, et puis ils vous manquent de respect.

SAINT-GILLES (*rappelant Madelaine*).

Madelaine, Madelaine!....

MADELAINE (*revenant*).

Monsieur?

SAINT-GILLES

Tu vas nous préparer à l'anti-chambre tout ce qu'il faut pour nos charades, entends-tu!

MADELAINE.

O mon dieu! vous allez donc encore tout culbuter aujourd'hui?

SAINT-GILLES.

Qu'est-ce que ça te fait?... cela vous regarde-t-il ça, mademoiselle?

MADELAINE.

AIR: *Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Voilà l' dérang'ment arrivé,
Grace à vous, tout va d' mal en pire,
Et l'autre jour n'ai-j' pas trouvé,
Dans ma cuisine un cachemire.

SAINT-GILLES.

A l'essayer, ça t'invitait.

MADELAINE.

Ces costumes n' sont pas les nôtres ;
Mais jarni, monsieur, ça n' m'irait,
Pas plus mal qu'à ben d'autres.

SAINT-GILLES.

Il suffit, prépare-nous des fleurs, des plumes, des chapeaux, des schals, des robes, tout ce que tu trouveras.

MADELAINE (*s'en allant*).

Diantre soit d' vous ! allez. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *excepté* MADELAINE.

Mr. NICOLAS.

Monsieur de Saint-Gilles, voici des dames qui demandent la gavotte avant de faire des charades.

SAINT-GILLES (*contrarié*).

(*A part.*) Ah !... Gavotte que me veux-tu ?

PALMIRE.

Un peu de complaisance, monsieur de Saint-Gilles.

SAINT-GILLES.

Je ne la danserai qu'avec vous, je vous en préviens.

PALMIRE.

Place, place, il va danser.

(*Tout le monde se recule, Palmire et Saint-Gilles se mettent en place pour la gavotte.*)

SAINT-GILLES.

Monsieur Durval, voulez-vous bien prendre un violon ?

Mr. NICOLAS.

Vous n'en avez pas besoin.... je vas chanter l'air, moi ; allez, partez, les révérences. (*Il chante.*)

Tra la la la, tra la la la laire.

SAINT-GILLES.

Non, non, sans musique ce serait détestable.

(*Durval prend le violon, St.-Gilles danse avec Palmire.*)

M^r. NICOLAS (*bat la mesure avec son pied et ses mains et suit tous les mouvemens de la gavotte*).

Tra, la, la, la, laire,
Tra, la, la, la, la, la.

(*Après la gavotte.*) C'est charmant!.... charmant!

Mme. NICOLAS.

Qu'est-ce qui est le maître de danse de mademoiselle Palmire?

Mme. GERBONNET.

C'est monsieur Cabri.

SAINT-GILLES.

Oh!.... c'est un peu moi qui l'ai perfectionnée... Ah ça, je ne danse plus, je vous en préviens, que nous n'ayons fait nos charades en action.

Mlle. NICOLAS.

Monsieur de Saint-Gilles, vous aviez promis que vous nous feriez walser.

SAINT-GILLES.

Après les charades.... Voyons, qu'est-ce qui en est?

PALMIRE.

Moi!

TOUTES LES JEUNES DEMOISELLES.

Moi! moi! moi!

SAINT-GILLES.

Il ne me faut que six personnes; les autres resteront pour deviner.

Mlle. NICOLAS.

J'aime mieux deviner, moi.

SAINT-GILLES.

Madame Gerbonnet, venez avec nous, mademoiselle Palmire aussi... (*Il choisit quatre autres personnes, qui sont Palmire, mademoiselle Crépon, mademoiselle Laurent, Durval et monsieur Crépon, et leur dit à voix basse.*) J'ai un mot... charmant! ma parole! (*Bas à madame Gerbonnet.*) Vous allez vous mettre en Cérès. (*A Palmire.*) Vous en Proserpine et moi je représenterai le Dieu des enfers.

Mme. GERBONNET (*bas*).

Bon, bon! Vous me direz ce qu'il faudra faire.

SAINT-GILLES.

Sortez bien vite. *(Les six personnes sortent.)* Ah ça, messieurs et mesdames, vous savez qu'on n'est pas forcé de suivre l'orthographe.

Mr. NICOLAS.

Qu'est-ce que ça fait?... orthographe ou non, je devinerai tout de même. Ma fille y joueras-tu un rôle?

Mlle. NICOLAS.

Non, papa, moi je devine.

SAINT-GILLES *(sortant).*

Surtout qu'on n'écoute pas aux portes, je vous en prie.

TOUT LE MONDE.

Non, non, non, non.

(A peine est-il sorti, que toutes les jeunes demoiselles vont se groupper autour de la porte pour écouter. Un instant après, Saint-Gilles entr'ouvre la porte, les jeunes demoiselles surprises se sauvent pêle-mêle et vont se rasseoir sur leurs chaises en jetant de grands éclats de rire.)

SAINT-GILLES.

Oh!.... il n'y aura pas de plaisir, mesdemoiselles: vous écoutez aux portes, ce n'est pas de jeu.

Mlle. NICOLAS.

Je vous promets que nous n'écouterons plus, monsieur de Saint-Gilles.

SAINT-GILLES *(se retirant)*.

A la bonne heure, nous verrons ça.

SCENE XIV.

LES MÊMES, *excepté les six personnes sorties pour faire la charade.*

Mlle. NICOLAS *(rassemblant par un signe toutes les jeunes demoiselles autour d'elle sur le devant de la scène)*.

Pchitt!... hum!... J'ai entendu tout-à-l'heure, monsieur de Saint-Gilles dire à madame Gerbonnet qu'elle se mettrait en Cérès.

LES JEUNES DEMOISELLES *(cherchant à deviner d'avance)*.

En Cérès!

Mme. LAURENT.

Madame Gerbonnet en Cérès!

Mlle. NICOLAS.

Qu'est-ce que cela peut être?

Mr. NICOLAS.

Je gage que c'est la charade que j'ai vu faire l'autre jour dans une maison?

Mlle. NICOLAS.

Dites-nous donc le mot, mon papa.

Mr. NICOLAS.

Si c'est celui-là, je le sais.

LES JEUNES DEMOISELLES.

Dites-nous-le, dites-nous-le.

Mr. NICOLAS.

Nabuchodonosor.

LES JEUNES DEMOISELLES *(riant et se mocquant de lui)*.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Mlle. NICOLAS.

Mais, mon papa, il n'y a pas de Cérès dans Nabuchodonosor. Cérès est dans la mithologie; c'est la déesse des moissons.

Mr. NICOLAS.

Elle est bonne là, ma fille.... est-ce que je connais la mithologie, moi? c'est bon pour toi qui as des maîtres d'histoire.... Ecoutez, si ce n'est pas Nabuchodonosor, prenez que je n'ai rien dit.

Mlle. NICOLAS *(allant près de la porte et criant)*.

Aurez-vous bientôt fini?... *(La porte s'ouvre, elle revient vers les demoiselles en disant:)* Les voilà! les voilà! *(Elle s'asseoit.)* Silence!

SCENE XV.

LES MÊMES, DURVAL *(en marchand d'esclaves)*, Mlle. CRÉPON, *(en esclave circassienne)*, Mr. CREPON *(en vieux seigneur persan)*.

(On sait que les costumes sont ajustés avec tout ce qui se trouve

dans la maison ; Durval a un schal sur les épaules et un bonnet de papier. M. Crépon une robe de chambre à fleurs, une barbe de papier, etc.)

PANTOMIME DE LA PREMIÈRE SYLLABE.

(L'orchestre joue différens airs qui indiquent le sens de la pantomime.)

AIR : J'arrive ici de Rome.

(Le marchand promène la circassienne pour la vendre.)

AIR : J'arrive à pied de province.

(Le vieux seigneur persan passe, s'arrête et l'examine ; le marchand découvre le voile de l'esclave.)

AIR : Que de graces, que de majesté !

(Le persan s'extasie sur sa beauté. Le marchand fait prendre à l'esclave différentes attitudes, lui ordonne de danser.)

Air de la danse du schal.

(L'actrice exécute cette danse, et développe mille graces aux yeux du seigneur persan qui en est épris et qui veut l'acheter.)

AIR : Un bandeau couvre les yeux.

(Il offre une somme au turc, le turc répond : Pas assez ; *et toujours il répond* pas assez, *aux différentes sommes que le persan offre et indique avec ses doigts.)*

DURVAL.

Pas assez. Voilà notre premier.

Mlle. NICOLAS *(réfléchissant)*.

Pas assez ?

Mr. NICOLAS.

Pas assez ?.... ça veut dire davantage.

Mlle. NICOLAS.

Mais, mon papa, davantage fait quatre syllabes !... Songez donc qu'il n'en faut qu'une pour faire le premier.

Mr. NICOLAS.

En ce cas, arrangez-vous... je ne devine plus.

DURVAL.

A présent, nous allons faire le second.

TOUS LES SPECTATEURS.

Voyons le second.

PRÉCÉDENS, DE LA SUITE SECRÈTE.

A. S. [illegible]

Le [illegible] Mme. Lambert sous le nom. Le [illegible] ? [illegible] et la [illegible] à [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

AIR : Vous voulez me faire chanter.

Enfin [illegible] pas [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

des personnes assises, plusieurs pots de fleurs sur une seule ligne, une fontaine qu'il place sur une chaise.)

DURVAL.

Mesdames, cette fontaine est censée la fontaine Aréthuse, et ces pots de fleurs représentent la campagne de Sicile.

Mr. NICOLAS.

La fontaine Aré....?

DURVAL.

Aréthuse.

Mr. NICOLAS.

Dans quel quartier donc?

AIR : Jeunes amans, cueillez des fleurs.

(Palmire en nymphe paraît suivie de Mlle. Crépon, qui représente la nymphe Cyané. Palmire erre dans la campagne, charmée de la beauté des fleurs elle s'amuse à les contempler et en cueille quelques-unes; la nymphe Cyané va se pencher sur la fontaine; Palmire attirée par la soif va pour s'y rafraîchir. Pendant qu'elle est ainsi occupée, monsieur Saint-Gilles arrive avec le costume de Pluton, sur l'air : Courez vite, prenez le patron.

Mr. NICOLAS (*en voyant Saint-Gilles qui a un réchaud de fer sur la tête, et une grande fourche à la main*).

Qu'est-ce que c'est que ça?.... c'est le diable!

Mme. NICOLAS.

Mon papa, c'est Neptune: vous voyez bien qu'il a un trident.

Mme. LAURENT.

Chut! taisez-vous donc, laissez achever.

(La pantomime continue : Pluton ou Saint-Gilles, surprend Proserpine à la fontaine, il en devient amoureux et aussitôt il veut l'enlever. La nymphe Cyané veut s'y opposer, Pluton la repousse et enlève Proserpine.)

Mr. NICOLAS.

Quand je vous ai dit que c'est le diable qui emporte une femme.

TOUT LE MONDE.

Taisez-vous donc, monsieur Nicolas.

Mr. NICOLAS.

Je vous parie que le mot est enlèvement.

TOUT LE MONDE.

Mais non ; laissez achever.

(*L'orchestre joue l'air :* L'avez-vous vu mon bien-aimé ?)

(Madame Gerbonnet en Cérès, cherche sa fille.)

Mr. NICOLAS.

Parbleu ! c'est clair.... voilà la mère qui cherche sa fille... c'est enlèvement.

(Cérès interroge la nymphe Cyané, celle-ci lui répond que sa fille est enlevée, Cérès au désespoir, prend deux flambeaux allumés sur la cheminée, et s'en servant comme de deux torches, les cheveux épars, elle parcourt le salon en s'écriant : Ma fille ! ma chère fille !

(Au moment où madame Gerbonnet va pour sortir, Madelaine accourt.)

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, MADELAINE.

MADELAINE.

Madame !.... madame !...

(Tout le monde effrayé se lève.)

Mme. GERBONNET.

Ma chère fille !

MADELAINE.

Vous voulez dire mamzelle vot' nièce ?

Mr. NICOLAS.

Et non, c'est sa fille.

MADELAINE.

Dame ! madame, je n' savais pas que vot' nièce était vot' fille.

Mme. GERBONNET.

Sotte que vous êtes ! c'est dans la charade.

TOUS.

C'est dans la charade.

MADELAINE.

Ah ça, entendez-vous.... est-ce aussi dans la charade que monsieur de Saint-Gilles emmène mamzelle Palmire ?

TOUS.

Eh sûrement !

MADELAINE.

Ah !.... excusez alors si j' vous ai dérangés !... Mais quand j' les ai vus descendre l'escalier.

TOUS.

L'escalier !

MADELAINE.

Ouvrir la porte cochère.

TOUS.

La porte cochère !

MADELAINE.

J'ai imaginé qu' c'était queuqu' manigance d'amour, et j'ai cru bien faire en venant vous avertir tout d' suite.

Mme. GERBONNET.

Se pourait-il ?... ah ! Quentin !... Madelaine !... courez... voyez.... *(Elle s'éloigne en se débarrassant de son costume de Cérès.)*

MADELAINE.

J' l'avais toujours pensé, moi, qu' ces charades-là, lui joueraient queuqu' méchans tours. *(Elle sort.)*

Mr. NICOLAS.

Et moi aussi ; je n'en disais rien, mais... Madame Nicolas, mettez votre schal. Nina, n'oubliez point votre ridicule ; je crois que nous ferons bien de nous en aller.

Mlle. NICOLAS *(à son père)*.

Qu'est-ce qui aurait dit ça de la petite Palmire ?

Mme. LAURENT.

(A sa fille.) Mademoiselle, prenez vos gants et saluez madame Gerbonnet.

Mme GERBONNET (*revenant*).

Eh quoi ! vous me quittez tous au lieu de me donner des conseils.

Mr. NICOLAS.

Ecoutez donc.... entre l'arbre et l'écorce, comme on dit...

Mme. NICOLAS.

Quel conseil voulez-vous qu'on vous donne ! voilà votre nièce perdue de réputation.

SCENE XVIII ET DÈRNIERE.

LES MÊMES, Mr. GERBONNET, PALMIRE, SAINT-GILLES.

M^r. GERBONNET *(s'avançant)*.

Non, non, madame... rien n'est perdu.

Mme. GERBONNET.

Ciel!.... mon mari!...

TOUS.

Son mari!

M^r. GERBONNET.

Oui, mesdames.... Et je viens moi-même réhabiliter ma nièce dans votre esprit: son enlèvement est mon ouvrage. Je ramène ici Proserpine et Pluton.

Mlle. NICOLAS.

Ah! voilà le mot de la charade: le premier est *plus*, le second est *ton* et le tout est *Pluton*.

M^r. GERBONNET.

J'ai voulu donner une leçon à ma femme et lui ouvrir les yeux sur la conduite de certaines personnes qu'elle a admises trop facilement chez elle.

M^r. NICOLAS.

Monsieur, j'espère bien que ce reproche...

M^r. GERBONNET.

Ne s'adresse point à vous directement, monsieur.

M^r. NICOLAS.

A la bonne heure! vous ne me connaissez point....

M^r. GERBONNET.

Je suis loin de blâmer les goûts des autres; mais pour nous dont les moyens sont bornés....

M^r. NICOLAS.

Si vous êtes borné, je ne le suis pas, moi, et j'aime qu'on s'amuse. *(A part.)* Cet homme-là n'est pas fait pour recevoir le beau monde.

SAINT-GILLES.

Pardonnez-moi, je vous prie, madame; c'est lui-même qui m'avait conseillé d'enlever votre nièce.

Mme. GERBONNET.

Mon ami, loin de t'en vouloir de la leçon que tu me donnes, je te promets d'en profiter.

SAINT-GILLES.

Et la charmante Palmire, perdrais-je donc l'espoir de la posséder?

Mr. GERBONNET.

Non. Vous n'êtes qu'un étourdi.

AIR : *Vaudeville de Partie Carrée.*

Vous me croyez bien méchant, j'imagine;
Toujours à regret je punis :
Puisque Pluton épousa Proserpine,
Je pardonne et je vous unis.
En imitant le mariage
Du substitut de Lucifer,
Arrangez-vous pour que votre ménage
Ne soit pas un enfer.

SAINT-GILLES.

Je réparerai mes torts en suivant vos exemples.

Mr. NICOLAS.

Je vois que madame Gerbonnet va opérer une réforme. En ce cas, mes amis, à dimanche prochain; on fera le boston chez moi.

MADELAINE.

Messieurs et mesdames, faut-il faire avancer des fiacres?

Mr. NICOLAS.

Oui, car il se fait tard. *(Bas à Madelaine.)* Madelaine, si tu veux, je te prendrai à mon service, tu me chanteras des chansons picardes.

MADELAINE.

Piou! piou!... n'est-ce pas? Eh ben! non. Monsieur Gerbonnet a l'air d'un bon maître et je reste avec lui.

VAUDEVILLE.

Mr. NICOLAS.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

Vrais amis de la gaîté franche,
Le rendez-vous sera chez nous,
Vous y viendrez chaque dimanche,
Et nous rirons comme des fous.

On y fera mainte charade ;
Et moi qui ne suis point un sot,
En buvant le punch à rasade,
Je vous en donnerai le mot.

M^r. GERBONNET.

Monsieur Lesec n'est point aimable,
Il n'a ni fonds, ni revenu,
Ni bel esprit, ni bonne table,
Il est pourtant fort bien reçu.
Comment se peut-il qu'on oublie,
Que ce pauvre homme n'est qu'un sot ?...
Sa femme est coquette et jolie ;
De l'énigme voilà le mot.

M^r. SAINT-GILLES.

De la folie et du caprice,
Il naquit un être charmant,
Qui fut nourri par la malice,
Et bercé par le sentiment.
De ce mélange assez aimable,
Cet être, dit-on, fit son lot ;
On croit cette énigme introuvable,
Pourtant la femme en est le mot.

PALMIRE.

De ne pas connaître les femmes,
L'on se plaint ordinairement :
C'est une énigme que leurs ames,
Disent les hommes bien souvent.
Mais leur injustice est extrême,
Il ne faut rien dire de trop :
N'est-il pas des choses qu'on aime
A faire entendre à demi-mot ?

Mlle. CRÉPON.

L'amour, à ce que dit ma mère,
Doit être une énigme pour moi ;
Lorsque j'en parle on me fait taire,
Vraiment, je ne sais pas pourquoi.
Mais lorsque je serai plus grande,
Si quelques attraits sont mon lot,
Souvent, sans que je le demande,
On voudra m'en donner le mot.

MADELAINE, *au Public.*

D' l'auteur je suis la confidente,
Messieurs, qu' ça n' vous étonne pas :
Molièr' consultait sa servante,
De loin, nous tâchons d' suivr' leurs pas.
Du succès de cett' bagatelle,
L'énigme s' devin'ra bientôt ;
Pour l'auteur, Mad'laine os'rait-elle,
Vous prier d'en donner le mot ?

FIN.

LES
ÉTRENNES FORCÉES,

OU

AH! MON HABIT QUE JE VOUS REMERCIE!

Vaudeville en un acte,

De Mrs. HENRY-SIMON et MARÉCHALLE.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 30 décembre 1813.

1814.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUMONT, Maître d'Hôtel garni.	*M. Edouard.*
ANNETTE, sa fille.	*Mlle. Rivière.*
FINET, garçon chez Dumont.	*Mr. Joli.*
LEGROS, Md. de Curiosités.	*Guénée.*
CHICANNEAU, Plaideur.	*Fichet*
Un RESTAURATEUR.	*René.*
Un Md. de VIN.	*Carle.*
Un PATISSIER.	*Justin.*
Un NOTAIRE.	*Lecomte.*

Locataires de Dumont.

L'EXPÉDIANT, Médecin.	*Garnier*
BAVARDIN, Avocat.	*Doisi.*
GOURMANDIN. Epicurien.	*Neveu.*
SÉQUINAC, Gascon.	*Charles*

La Scène se passe chez DUMONT, *dans une salle de l'Hôtel garni.*

Nota. *M.* JOLY *ayant trouvé le moyen de rendre extrémement plaisans les changemens de personnages, nous croyons devoir l'indiquer ici aux acteurs des départemens qui joueront le rôle de Finet.*

L'habit noir doit être fait à la Louis XIV, bordé d'une pluche grise très-étroite, pour le médecin, on ne met que le bouton du bas de manière à faire revenir les pans carrément sur le devant; pour l'avocat on le boutonne entièrement, ce qui donne à l'acteur un air élancé; pour l'Epicurien, en lachant tous les boutons et en tendant le ventre, l'acteur prendra la tournure d'un véritable gourmand.

La perruque qui doit être primitivement une de ces grosses perruques de médecin, a deux mèches pendantes sur les épaules et plusieurs autres roulées sur le dos. Dans la scène 12e., au moment où Finet dit: allons Finet du courage, *il arrache les deux mèches de devant, et le derrière restant seul sa perruque devient celle d'un avocat. Dans la scène 15e. au moment où il dit:* encore un plat de ton métier, *il arrache le derrière de manière que sa perruque n'est plus qu'une espèce de titus poudrée; tous ces changemens joints au jeu de la figure de l'acteur produisent beaucoup d'effet.*

LES ÉTRENNES FORCÉES,

OU

AH! MON HABIT QUE JE VOUS REMERCIE!

Vaudeville en un acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNETTE *seule.*

Allons! nous voilà déjà à la veille du jour de l'an, et M. Finet n'est pas encore de retour, le vilain homme! C'est demain qu'on nous marie, et il ne vient pas tant seulement me dire ce qu'il me donnera pour mes étrennes; depuis trois jours cependant qu'il est allé à Groslay, son pays natal, il me semble qu'il devrait être revenu avec tout ce qu'il lui faut pour se marier.

Air : *De Doche.*

Sa longue absence, qui m'afflige,
Devrait exciter mon courroux :
Si, comme amant, il me néglige,
Que fera-t-il donc comme époux?
Envain d'puis qu'euqu'tems j'le surveille;
Mais à l'approche de l'hymen,
S'il se fait attendre la veille,
Il n'viendra plus le lendemain.

Pour m'venger d'l'ingrat qui m'outrage,
Si j'prenais un autre mari?
Non, en formant ce mariage
Il sera beaucoup mieux puni.
Lorsque le dépit la conseille,
Femme, après un mur examen,
S'contente de bouder la veille
Et se venge le lendemain.

Oui certainement, je me vengerai.....Mais il ne vient pas; allons, occupons nous d'autre chose! Mon père est allé conduire à la diligence nos quatre derniers voyageurs et v'là not' hôtel garni vide encore une fois.....Tâchons de mettre leurs comptes en règle.... (*regardant son livre*) N°. 1. M. L'expédiant, médecin allemand, loyer 60 fr..... nourriture zéro..... C'est juste, il dînait tous les jours chez les héritiers de ses malades.... N°. 2. M. Bavardin, avocat bégue, 110 fr. Mon père lui a fait crédit, mais c'est de l'argent sûr, un avocat n'est pas homme à manquer de paroles... N°. 3. M. Gourmandin épicurien dégustateur..... Pardine, c't'italien là a un drôle de métier! Pendant deux mois qu'il est resté chez nous; c'était à qui lui rendrait visite : les gigots,

les pâtés, les dindons, nous ne savions auquel entendre, et pourtant fallait voir comme il recevait mal ces gens là.

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Parasite, fin et caustique,
Il ne trouvait rien à son goût;
Et par habitud' ce critique
Aime assez à mordre sur tout :
Médire est l'seul plaisir qui l'touche,
Mais comme il n'mang' jamais chez lui,
J'crois ben qu'lorsqu'il ouvre la bouche,
C'est toujours aux dépends d'autrui.

Enfin N°. 4, M. Séquinac, gascon d'origine, et menteur de profession, sans état, vivant du fruit de son travail, et donnant les plus grandes espérances.... à ses créanciers....

Allons, c'est cela; mais ce Finet.... voyez s'il viendra. Ah! le voici!

SCÈNE II.

ANNETTE, FINET.

FINET.

Air : *Fillettes, fillettes.*

J'arrive, j'arrive,
Où plutôt je m'esquive
Du logis de mes bons ayeux.
Annette, Annette,
Ma joie est complette,
Nous allons être unis tous deux;
Mais en formant ce mariage,
Songe bien quel est ton emploi :
Tu dois me rendre heureux, et, dans notre ménage,
Pour l'être (*bis*), je compte sur toi.

ANNETTE (*à part.*)

Oui, compte là dessus; ne faisons pas semblant de le voir.

FINET.

J'ai mes papiers, mon habit, je suis fort à présent, je peux aller tête levée; affronter tous les dangers, me marier enfin..... Mais comme j'ai couru!

ANNETTE *à* (*part.*)

Il ne s'apperçoit pas que je suis en colère.

FINET.

Ce sera bien autre chose demain et dès que j'aurai touché mes gages et reçu mes étrennes.

Air : *Marche du roi de Prusse.*

Demain, dans ce séjour,
Les soins de mon amour
Seront réglés sur les heures du jour :
Dès le crépuscule, en chemin,
J'espère te donner la main.
Tous d'eux, sans trouble ni chagrin,
Nous irons au temple voisin
Où l'on célébrera notre hymen
A huit heures du matin.
Dès que neuf ont sonné,
L'office est terminé;

Chacun, dans un fiacre promené,
Chez nous sera mené.
Pour l'heure du dîné
Où, par mes ordres, un dindon gras
A midi vous tendra les bras.
A table alors nous resterons
Jusqu'à ce que les violons
Viennent, en jouant bien ou mal,
Donner le signal
Du bal.
Par un menuet nous l'ouvrons,
Jusqu'à dix heures nous dansons :
Après nous partirons sans bruit ;
Mais chacun, dans notre réduit,
Vers les onze heures nous reconduit.....
Et tout sera fait à minuit.

ANNETTE (*à part.*)

Je joli tableau !

FINET.

Heim ! que dis-tu de cela ?

ANNETTE (*à part.*)

Ne lui répondons pas.

FINET.

Mlle. Annette....

ANNETTE (*à part.*)

Ne disons rien.

FINET.

Est-ce que vous ne m'avez pas entendu ? je vais recommencer.

ANNETTE (*à part.*)

Il enrage.

FINET.

Etes vous muette ?

ANNETTE.

J'étouffe.

FINET.

Comment, vous ne savez donc pas que je rapporte du pays.....

ANNETTE.

Quoi donc, Monsieur ?

FINET.

Mes papiers, comme nous en étions convenus, et un habit noir tout neuf que mon grand père a porté quinze ans.

ANNETTE.

Tout neuf ?

FINET.

Oui, tout neuf pour moi qui ne l'ai jamais mis.

ANNETTE.

Et que ne disais-tu cela tout de suite.

FINET.

Tu ne m'en donnes pas le tems.

ANNETTE (*se radoucissant.*)

Tu promets donc de m'aimer....

FINET.

Sans cesse.

ANNETTE.

De penser à moi ?....

FINET.

Jour et nuit.

ANNETTE.

D'être toujours le premier à me dire bonjour....

FINET.

Et le dernier à te dire bonsoir.

ANNETTE.

En ce cas voilà ma main !

FINET.

Ah ! jarni ! voilà ce qui s'appelle parler.

Air : *Cueillons ces cerises nouvelles.*

Ah ! quel moment
Pour mon ame ravie,
D'être constant
Je te fais le serment.
Un nœud charmant
Dure toute la vie,
Brouille d'amant
Ne dure qu'un instant !

ANNETTE.

De cet accueil peu favorable,
Tu ne devrais pas t'étonner ;
Mais puisque tu n'es pas coupable,
Je consens à te pardonner.

FINET.

Pour mieux prouver notre tendresse,
Faisons trève aux inimitiés ;
Car si nous disputons sans cesse
On va nous croire mariés.

Ah ! quel moment, etc.

SCÈNE III.

Les mêmes, DUMONT.

DUMONT.

Hé, allons donc petite fille, il faut tout préparer au N°. 8, pour un voyageur qui nous arrive.

ANNETTE.

Mais mon père cela régarde Nicolas.

DUMONT.

Je veux qu'il ne manque rien à ce jeune homme.

ANNETTE.

Un jeune homme, mon père, j'y cours.

SCENE IV.

DUMONT, FINET.

DUMONT.

Ah ! ah ! te voilà de retour ?

FINET.

J'arrive !

DUMONT.

C'est à merveille !

FINET (*à part.*)

Est-ce qu'il voudrait me compter la dot ?

DUMONT (*à part*)

Sachons s'il rapporte de l'argent.

FINET.

C'est toujours pour demain la noce ?

DUMONT.

Diable oui, as-tu songé aux préparatifs ?

FINET.

Certainement ; (*à part*) il est vilain, demandons lui un à compte.

DUMONT.

Fort bien ; (*à part*) il est généreux, faisons lui tout payer.

FINET.

Et j'attends maintenant que vous me donniez....

DUMONT.

Que je te donne....

FINET.

Vos ordres.

DUMONT

(*à part*). Ne lui donnons pas un sou.

FINET.

Comme c'est votre habitude.

DUMONT.

Allons donc ; tu es un garçon d'esprit !...

FINET.

Vous me flattez....

DUMONT

Non, non, tu vaux mieux que tu ne parais ?

FINET.

Vous croyez ?

DUMONT.

Je te regarde plutôt comme un ami que comme un domestique.

FINET (*à part*).

C'est donc pour cela qu'il n'a jamais voulu me payer de gages.

DUMONT.

Tu es bien tourné, de bonne famille.

FINET.

Mon père était maître d'école.

DUMONT.

Tu sais presque toutes les langues ; tu as voyagé dans je ne sais combien de pays.

FINET.

En Allemagne, en Italie ; c'est vrai.

DUMONT.

Il y a longtems que j'avais arrangé ce mariage là, et je t'avoue que tu n'aurais rien, cela ne me ferait pas changer de résolution.

FINET.

Ah ! Monsieur....

DUMONT.

Non, non, tu es rangé, économe, bon sujet enfin, et tout ce que tu feras sera bien fait.

FINET.

Je le sais bien ; mais....

DUMONT.

Je ne veux me mêler de rien, absolument de rien.

FINET.

Cependant votre fille ?....

DUMONT.

Ah ! ma fille est un bon parti.

FINET.

N'est-ce pas, elle a de la fortune.

DUMONT.

Non, elle n'a pas de fortune, mais en la mariant ...

FINET.

Oui, vous lui donnerez quelque chose.

DUMONT.

Certainement, il faudra bien que je lui donne....

FINET.

Cet hôtel peut-être.

DUMONT.

Non, mon consentement.

FINET.

Et puis....

DUMONT

Et puis je lui promettrai le reste.

FINET.

J'entends.

DUMONT.

Que je lui ferai attendre le plus que je pourrai.

FINET.

Diable, mais elle sera joliment dotée avec tout ça.

DUMONT.

Comment donc ?

Air : *N'en demandez pas d'avantage.*

Mon cher, une fille sans bien
Est un trésor dans un ménage,
Et si ta future n'a rien,
Elle est douce, économe et sage,
Plus rare que l'or.
Je t'offre un trésor .....
N'en demande pas d'avantage.

FINET.

Jarni ! faites vous donc des rentes avec un trésor comme cela.

DUMONT.

Et qu'est-ce qui te parle de te faire des rentes ! tu te feras des soutiens, une famille.

FINET.

A la bonne heure, mais....!

DUMONT.

Tu auras d'ailleurs des dépenses urgentes à payer.

FINET.

Ah ! j'aurai des dépenses urgentes à payer; faudra-t.il prendre cela sur la dot que vous me donnez ?

DUMONT.

Non, d'abord il te faut bien un habit complet.

FINET.

J'en ai un.

DUMONT.

Eh bien c'est déjà un bon commencement. Mais il est d'usage encore que l'époux envoie ce jour là à sa femme une petite corbeille.

FINET.

Vuide ?

DUMONT.

A peu près; on met dedans des bagatelles, des robes, des fichus, ... des gants, ... quelques paires de bas de soie...

FINET.

Oui, une garde-robe complette.

DUMONT.

Presque rien.... Tu auras tout cela pour cent francs.

FINET.

Allons, va pour la corbeille. (*à part*) Je l'aurai avec ce qu'on me doit au N°. 1.

DUMONT.

Quant au notaire, c'est différent; tu sais bien que c'est toi qui dois le payer.

FINET.

Il n'y a qu'à ne pas en prendre !

DUMONT.

Comment, comment, tu voudrais épouser ma fille sans notaire ?

FINET.

Je ne dis pas cela, mais.....

DUMONT.

Tu auras pour deux louis un fort joli notaire.

FINET.

Allons, nous prendrons un notaire. (*à part*) le N°. 2 le paiera.

DUMONT.

Il nous faut aussi deux témoins; ils amèneront sans doute leurs femmes.... leurs enfans, s'ils en ont.... On ne peut pas renvoyer ces gens là sans leur faire boire un coup.

FINET.

Sans manger un morceau même.

DUMONT.

N'est-ce pas, un pâté, quelques volailles.

FINET.

Oui, comptez sur la volaille. (*à part*) Le N°. 3 y passera aussi....

DUMONT.

Je calcule donc que le repas de noce avec les violons....

FINET.

Comment voulez-vous que je paie aussi les violons?

DUMONT.

Pour nous faire danser, mon ami.

FINET.

Vous me ruinez en plaisirs.

DUMONT.

On n'en saurait trop prendre, un jour comme celui là.

Air : *De Lisbeth.*

Lorsque l'hymen t'enchaînera,
Il faut que chez toi l'on s'égaye,
Ta femme aussi s'amusera,
Et l'on sait que dans ce cas là
C'est toujours le mari qui paye.

FINET

Comme moi, prompts à s'effrayer,
Ici bas l'on verrait sans doute
Bien moins de gens se marier,...
S'ils savaient (*bis*) tout ce qu'il en coûte.

DUMONT.

Bah! avec une centaine d'écus tu te tireras delà.

FINET.

Mais, c'est tout au plus si mes gages et mes étrennes iront à cette somme.

DUMONT.

Qu'est-ce que tu parles donc d'étrennes?

FINET.

Pardine, est-ce qu'il ne m'en revient pas, depuis bientôt 18 mois que je suis chez vous?

DUMONT.

Tu ne comptes pas j'espère sur celles que je te donnerai.

FINET.

Pourquoi donc ?

DUMONT.

Au point où nous en sommes, je ne puis plus rien t'offrir cela t'humilierait.

FINET.

Je ne suis pas fier ; mais au surplus, il y a assez longtems que ce médecin, cet avocat et ce gourmand qui fait des articles pour les dindons, sans compter ce gascon qui loge là, m'en ont promis.

DUMONT.

Ah ! bien oui, compte la dessus, ils sont partis.

FINET

Sans me payer?

DUMONT.

Je les ai conduits moi-même à la diligence.

FINET.

Eh bien ! vous avez fait là un beau chef d'œuvre ! mes étrennes courent la poste à présent.

DUMONT.

Bah ! et nos dépenses.

FINET.

Sont retardées.

DUMONT.

Y pense-tu ?

FINET.

Plus d'étrennes, plus de dépenses.

DUMONT.

Eh bien ! plus de dépenses, plus de mariage.

FINET.

Qu'est-ce que vous dites donc?

DUMONT.

C'est comme ça.

FINET.

Après m'avoir donné votre parole

DUMONT.

Je te la retire.

FINET.

Comment ?

DUMONT.

Est-ce que tu peux me convenir ? un homme sans ordre, sans conduite, mal bâti ; je ferais un joli cadeau à ma fille.

FINET.

Mais vous disiez tout à l'heure.

DUMONT.

Qu'est-ce que je disais, M. ? est-ce que tu peux t'allier

avec nous, un vagabon qui a couru partout et n'a pu se fixer nule part, un mauvais sujet qui n'a pas le sou.

FINET.

Mais si vous m'avanciez....

DUMONT.

Moi, je n'avance rien.

FINET.

Cependant.

DUMONT.

Va t-en au diable!

FINET.

Je ne vous quitte pas!

DUMONT.

Air : *Vaudeville de Gilles en deuil.*

J'allais faire un beau mariage,
Vit on un pareil impudent;
Cela veut se mettre en ménage
Et ça n'a pas d'argent comptant.
Donnez-donc à ce pauvre hère
Fille qui vaut son pesant d'or.

FINET.

Vous pourriez m'avancer, beau-père,
Quatre cents francs sur ce trésor.

(ENSEMBLE.)

DUMONT.

J'allais faire uu beau mariage, etc.

FINET.

Me refuser en mariage,
Mais il se trompe assurément;
Faut-il pour se mettre en ménage
Avoir beaucoup d'argent comptant.

SCENE V.

FINET *seul.*

Monsieur Dumont.... M. Dumont, allons, il ne m'entend pas, esprit matériel, il ne pense qu'à l'argent, je voudrais bien en avoir de l'argent, oui, cinquante mille francs, je n'en demanderais pas davantage pour le faire enrager, c'est qu'il me semble le voir, si j'avais cinquante mille francs, se présenter respectueusement chez moi, le corps penché..... la jambe roide.... le bras tendu, le chapeau bas.... là, comme ça, M. Finet, — c'est moi, — ah! M. c'est ma fille qui m'envoye, — ah! ah! je sais ce que c'est. — Vous nous aviez promis. — Eh! bien oui nous verrons. — La petite est pressée. — Eh! bien qu'elle attende! — Cependant. — J'ai tant d'affaires. — Mais M. votre parole.... — Que voulez-vous mon cher M. Dumont, un homme comme moi est bien

embarassé, on a de l'argent à répandre, des mines à produire, des graces à placer, et voilà ce que je me dis tous les jours....

Air : *L'Amour est un Dieu volage.*

Voltigeons de belle en belle,
L'homme fait comme cela,
Sans peine à tout prétendra.....
Pauvre Finet alte-là.
La mode te gagne-t-elle ?
Comme tant de creux cerveaux
Tu fais ici des châteaux ?
Oui, trompé par l'étalage,
Dont souvent j'ai ri tout bas,
Je fais le gros personnage
Et je n'en suis pas plus gras.

Une voix me dit : espère !
La nature en tous les tems
A les yeux sur ses enfans.
Elle les a donc bien grands ?
Car tant de gens sur la terre
Se plaignent de son retard,
Qu'envain j'attends un regard :
Jouet de la providence,
Depuis vingt-cinq ans, hélas !
Je ne vis que d'espérance
Et je n'en suis pas plus gras.

Oh ! le beau rêve ! ... quel dommage de se réveiller, c'est, je crois, cet habit noir qui m'a soufflé toutes ces belles idées de grandeurs, oh ! maudit habit que je déteste !

SCÈNE VI.

FINET, LEGROS, *suivi d'un valet, portant une corbeille.*

LEGROS.

Là, là, posez cette corbeille sur la table.

FINET (*à part*).

Quel est cet homme ?

LEGROS.

Ah ! mon ami, faites-moi parler je vous prie à M. L'expédiant, médecin.

FINET.

C'est impossible, M. (*à part*). Que lui veut-il donc ?

LEGROS.

Est-ce qu'il voudrait se dérober à ma reconnaissance ?

FINET.

Non M. (*à part*). Il lui aura fait faire quelque gros héritage peut-être !

LEGROS.

Je viens pour le remercier.

FINET (*à part*).

C'est cela même.

LEGROS.

Et lui remettre.....

FINET.

Quoi donc ?

LEGROS.

Le prix de ses soins.

FINET.

Bah ! il vous a donc traité ?

LEGROS.

Il m'a sauvé la vie.

FINET.

Et vous venez l'en remercier.

LEGROS.

Oui, oui, (*il lui donne pour boire*). Tenez, tenez mon ami prenez cela et allez vîte annoncer M. Legros, marchand de curiosités.

FINET.

Cinq francs.

LEGROS.

Ce n'est qu'un à compte.

FINET (*à part*).

Sur ce que l'autre me doit : c'est vrai !

LEGROS.

Eh ! bien allez donc.

FINET.

Je fais une réflexion, M. si vous vouliez me remettre ce que vous apportez.... (*à part*). Ce serait autant de pris.

LEGROS.

Non pas, non pas... je serai charmé de causer un instant avec votre maître.

FINET.

Vous le connaissez donc ?

LEGROS.

Beaucoup.

FINET (*à part*).

Tant pis.

LEGROS.

Pas de figure, cependant.

FINET.

Pas de figure ? (*à part*) fort bien.

LEGROS.

J'étais si mal quand il vînt chez moi... Mais je me rappelle parfaitement sa tournure, taille élancée, grosse perruque, habit noir...

FINET (*regardant son paquet*).

Habit noir ?...

LEGROS.

Et la canne à bec à Corbin.

FINET.

A bec à Corbin, M. il va venir. (*Il prend son paquet*). Dans un instant il va venir. (*Il sort*).

SCENE VII.

LEGROS *seul.*

Oui, sans doute, je dois tout à cet homme et ce n'est pas avec de l'argent qu'on acquitte de pareils services.... Car enfin, si je suis sur pied maintenant, si mon commerce prospère, si j'assiste encore à toutes les ventes après décès, c'est à lui que je dois cette faveur qui me permet d'augmenter chaque jour ma collection de curiosités.

Air : *Vive une femme de tête.*

Dans la ville et les banlieues
J'ai formé mon cabinet:
J'ai les bottes de sept lieues
Du pauvre petit Poucet;
De Samson j'ai la mâchoire,
Le sceptre de Jupiter,
D'Amphitrite une nageoire,
Le compas de Guliver;
De la tête de Méduse
Je possède trois cheveux;
J'ai la jambe d'Aréthuse,
Les pieds du diable boiteux;
De Silène j'ai le verre;
Le couteau de Gargantua;
Une griffe de Cerbère,
Et les deux œufs de Léda;
J'ai le chapeau de Mercure;
De Pan j'ai le brodequin;
De Vénus j'ai la ceinture,
La coiffure de Vulcain;
Enfin, j'ai l'autre semaine
Pris pour femme un vrai démon,
Et de la Samaritaine
J'ai, chez moi, le carillon.

SCENE VIII

LEGROS, FINET (*en médecin allemand*).

FINET.

Eh ! bien où l'y être-t-il donc ce cher malade ? que che avre traité,

LEGROS.

Vous m'avez abandonné, docteur.

FINET.

Et vous venir pour le remerciement ?

LEGROS.

Je m'en porte mieux.

FINET.

En effet, il n'être pas reconnaissable.

LEGROS.

C'est heureux.

FINET.

Ché lé trouve grosse et grasse maintenant.

LEGROS.

J'ai pensé mourir.

FINET.

Ché avre tout fait pour ça.

LEGROS.

Effectivement, depuis le jour où vous m'avez abandonné, je n'ai plus revu la fièvre.

FINET.

J'y être bien sur, che l'avais emportée.

LEGROS.

Le danger s'est en allé avec vous.

FINET.

Indubitablement.

LEGROS.

Et quelques heures à peine ont suffi pour enterrer le mal.

FINET.

Jesus mingott', ché en enterre comme ça tous les chours.

LEGROS.

Air : *Du Procès.*

Depuis long-tems on a peu vu
De talens semblables au vôtre.

FINET.

Dans cé monde ché suis connu.

LEGROS.

Vous devez l'être aussi dans l'autre.

FINET.

A bien des gens, en ce pays,
J'ai rendu plus d'un bon office ;
Et chaque famille à Paris,
Me doit au moins un service.

LEGROS.

Un service!... celui que vous m'avez rendu est sans prix.

FINET (*à part*).

Diable!... il ne parle plus de me remettre.

LEGROS.

Oh! je de l'ai pas oublié.

FINET.

Ché entends, vous avre bu....

LEGROS.

Votre élexir? non docteur, mais j'ai bu du vin de Bordeaux.

FINET.

Cela n'être pas mauvais ditout, ditout, et vous l'y aurez pris avec cela....

LEGROS.

Vos pâtes purgatives? non docteur, j'ai pris plusieurs tranches de gigot et quelques aîles de poulets.

FINET.

Ya, ya, ça né avre pas fait mal, mais vous avre donc observé....

LEGROS.

Le régime que vous m'aviez prescrit, non docteur, je mangeais quand j'avais faim et je buvais quand j'avais soif.

FINET.

Qui avre donc pu vous guérir?

LEGROS.

La nature, docteur.

FINET.

Tarteff! la nature, je la trouve plaisante dé aller ainsi sur mes brisées, il n'en fait chamais d'autre lé nature. Mais à propos, ma domestique, il mé avre dit que vous étiez venu pour....

LEGROS.

Pour vous saluer, docteur.

FINET.

Est-ce là tout?

LEGROS.

Et vous prier....

FINET.

De vous faire une ordonnance.

LEGROS.

Oh! mon dieu non.

FINET.

Vous né avre qu'à parler.

LEGROS.

Non, non, je ne me sens plus aucun mal.

FINET.

L'y être pas bon signe.

LEGROS.

Je prends beaucoup d'exercice.

FINET.

Frénésie!

LEGROS.

Je suis toujours gaî.

FINET.

Folie!

LEGROS.

Je ne m'afflige de rien.

FINET.

Inoptie !

LEGROS.

Je dors paisiblement.

FINET.

Léthargie !

LEGROS.

Je mange de bon appetit.

FINET.

Fantaisie !

LEGROS.

Je bois souvent.

FINET.

Hydropisie !

LEGROS.

Et jamais d'eau, docteur.

FINET.

Hydrophobie !

LEGROS.

Enfin je crois n'avoir jamais eu autant de santé.

FINET.

Soyez tranquille, ché savre guérir de tout cela.

Air : *La Boulangère.*

La faculté, pour plus d'un mal,
Possède un exorcisme ;
On guérit avec ce signal
Pulmonie, anevrisme,
Et ce remède général
Se nomme magnétisme
Animal,
Se nomme magnétisme.

LEGROS.

Serait-il possible ?

Même air.

Pour un spécifique banal
J'ai peu de fanatisme ;
Mais attendu qu'a l'os frontal
J'ai certain rhumatisme.
Touchez-là, je veux pour ce mal
Tâter du magnétisme
Animal,
Tâter du magnétisme.

Cher docteur je me jette dans vos bras.

FINET.

Vous l'y être entre bonnes mains.

LEGROS.

Je le sais, aussi pour m'acquitter de ce que je vous dois déjà, docteur, je viens offrir à Madame cette corbeille.

FINET.

Qu'est-ce qui l'y avre dedans ?

LEGROS.

Un ajustement.

FINET.

Un ajustement ?

LEGROS.

Complet ! c'est celui de la fiancée du Roi de Garbe, que je me suis procuré à la vente de certaine actrice...

FINET.

Diantre !... il doit plis être de la dernière mode.

LEGROS.

Oh ! ces habits là ne changent jamais ; au surplus ma reconnaissance ne se bornera pas là, docteur, et après mon entière guérison.... je ne vous en dis pas davantage, vous m'entendez ?

FINET.

Ya, ya.

LEGROS.

Venez me voir, en passant, rue de la Mortellerie.

FINET.

C'est dans le quartier de mes affaires.

LEGROS.

Je crois que nous en ferons ensemble d'excellentes.

Air : *Du Lendemain.*

Oui, que votre art s'exerce
Sur cent malades nouveaux ;
Le gain de mon commerce
Dépend seul de vos travaux.
Monsieur, vos cures savantes
Assureront mes succès ;
Car je suis toutes les ventes
Après décès. (*Il sort.*)

SCENE IX.

FINET *seul.*

Pardine, cette corbeille ne pouvait venir plus à propos pour acquitter une partie des dettes de M. L'expédiant, j'entends Annette ! mon mariage est sûr à présent ; ah ! mon habit que je vous remercie !

SCENE X.

FINET, ANNETTE.

ANNETTE.

Ah ! mon dieu M. Finet, mon père vient de m'dire qu'il n'voulait pas donner sa fille à un homme qui n'a seulement pas d'quoi lui faire faire des habits d'noce.

FINET.

Votre père ne sait ce qu'il dit.

ANNETTE.

En êtes vous bien sûr ?...

FINET *lui montrant la corbeille.*

Tenez, regardez plutôt.

ANNETTE.

Ah ! mon dieu que c'est beau.

Air : *Ça n'se peut pas.*

C'est vraiment un' parur' complette ;
V'là les gants et v'là les fichus,
V'là la ceintur', v'là la cornette.

FINET.

Pour s'unir, que faut-il de plus ?

ANNETTE.

V'là la robe encor' tout' pliée ;
V'là l'chapeau, l'collier et l'corset
V'là la j'arr'tière d'la mariée.

FINET.

Et v'là l'bouquet.

ANNETTE.

C'est y ben vrai, que tout cela est pour moi ? Mais comme te v'là donc affublé ?

FINET.

C'est bon, je te conterai cela plus tard. Prends vîte et va t'habiller.

ANNETTE.

Air : *De Marianne.*

Ah ! mon ami, les biaux costumes ;
J'ne r'viens pas d'mon étonnement :
Des perles, des rubans, des plumes ;
Comm' je s'rai bien sous c't' habill'ment.
Fichus bouffans,
Jupons flottans ;
De mille amans
Je vais fair' la conquête.
Mon p'tit mari,
Qu't'es donc genti !
Pourrai-j' jamais
Payer tant de bienfaits.
Oui, va m'a r'connaissance est prête,
Laiss' nous tant seul'ment marier,
Et c'est moi qui veux t'habiller
Des pieds jusqu'à la tête.

(*Elle emporte la corbeille.*)

SCENE XI.

FINET *seul.*

Cette petite fille là est folle de moi, (*la contrefaisant*),

mon petit mari .... qu't'es donc gentil !.... ah ! si son père n'était pas si vilain nous serions déjà mariés.

(*Une voix en dehors.*)

Je vous dis que je veux lui parler.

FINET.

Qu'entends-je ? à qui celui-ci en veut-il ?

SCENE XII.

FINET, CHICANNEAU.

CHICANNEAU.

Ah ! J'étais bien sûr de trouver ici M. Bavardin.

FINET (*à part*).

Bavardin ! l'Avocat qui logeait ici ?

CHICANNEAU.

Ah ! M. quel service vous m'avez rendu ! Mon ami a bien fait de vous charger de ma cause, je regretterai toute ma vie de n'avoir point entendu votre plaidoyer ; mais un jugement me retenait à cinquante lieues d'ici, vous me le lirez votre plaidoyer, mon ami assure que vous y avez mis une force, une chaleur.....

FINET (*bégayant.*)

Oui, oui, je plai, plai... de...

CHICANNEAU.

Avec feu, c'est vrai.

FINET (*à part*).

Diable m'emporte si je sais ce qu'il veut dire.

CHICANNEAU.

Il ajoute même que votre talent suffit pour assurer un succès.

FINET.

Mon...Mon...sieur. (*à part*) allons Finet du courage.

CHICANNEAU.

Non, non, ma cause était mauvaise.

FINET.

C'est vrai, ... Monsieur, mais la justice.....

CHICANNEAU.

Ah ! oui la justice... aussi je gage bien que vous avez gagné tout d'une voix.

FINET.

Non, non, ce fut tout....tout d'un somme.

CHICANNEAU.

Comment ?

FINET.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Sachez que du Pa.... Palais,
La tac.... tactique est connue !
En plaidant j'avais la vue
Sur le juge du procès.

De grands mots, mots, je l'assomme;
Mais je crus voir que mon homme,
Dans son fauteuil, dormait comme
Co, co.... comme un bien heureux.
Je me tais.... tais, il se mouche;
Mais quand je r'ouvris la bouche,
Il fé, fé, ferma les yeux.

CHICANNEAU.

Quel triomphe ! c'est là le privilège d'un avocat, je l'ai été aussi moi, mais j'ai bien vîte renoncé à cette profession là.

FINET.

J'en.... j'en.... j'entends, pourquoi...donc?

CHICANNEAU.

Je ne pouvais plaider qu'une cause à la fois, au lieu qu'à présent je puis avoir cent procès.

FINET.

Vous les... les... les aimez donc ?

CHICANNEAU.

Je les fuis, je les déteste, je les abhore, et n'ai-je pas raison ?

Air : Vaud. *Des Amans sans amour,*

A la fin de chaque audience,
Combien de plaideurs sont lésés;
Par le même fléau, je pense,
Leurs droits y sont toujours pesés:
Mais quand le poids d'un sacrifice
Relève celui qui penchait,
La balance de la justice
Devient alors un trébuchet.

FINET.

Oui, un tré, tré, buchet, je sais ce que c'est.

CHICANNEAU.

Je le prouve dans certain livre... c'est la mort aux procès, j'y démontre par mille exemples qu'ils sont la source de la désunion des familles, de l'affaiblissement des fortunes, de l'anéantissement de la société; là, c'est un fils plaidant contre son père, une mère contre sa fille, un amant contre sa maîtresse, une femme contre son mari: ici, c'est une cause dont le but principal n'est autre qu'un lièvre tué sur la terre d'un voisin, un ruisseau troublé, une branche coupée, le vent d'un moulin intercepté par le feuillage d'un arbre.

FINET.

Oh ! celui-ci par exemple avait raison en été, mais en hy, hy, hyver....

CHICANNEAU.

Il avait tort. Eh bien ! M. cela n'empêche pourtant pas qu'on plaide tous les jours.

FINET.

Malgré votre li....li....livre.

CHICANNEAU.

Malgré mon livre, on ne le lit pas.

FINET.

Quel do...do...

CHICANNEAU.

Quel dommage n'est-ce pas ? C'est ce que dit mon libraire, qui, depuis qu'il est imprimé, déteste les procès presqu'autant que moi.

FINET.

Et vous, vous en avez pourtant.

CHICANNEAU.

Avec tout le monde, c'est vrai, mais qu'est-ce que cela prouve ?

Air : *Eh ! qu'est-c' qu'ça m'fait à moi ?*

A la raison quoiqu'on cède,
On est par fois emporté.
Qu'un taquin, un entêté,
Me contrarie ou m'excède,
Est-ce ma faute à moi ?
Il veut se battre, je plaide :
Ah ! c'est bien malgré moi,
Mon livre est là qui fait foi.

Quand mes créanciers m'obscèdent
Pour obtenir leurs paiemens ;
Moi, pour obtenir du tems,
Je me cache envain : ils plaident ;
Est-ce ma faute à moi ?
Si les procès se succèdent :
Ah ! c'est bien malgré moi,
Mon livre est là qui fait foi.

FINET.

Sans doute c'est la la faute.....

CHICANNEAU.

De l'entêté que je rencontre.

FINET.

Ou des, des...gens....

CHICANNEAU.

A qui je dois de l'argent.

FINET (*à part*).

Diable ! il ne me remet rien celui là.

CHICANNEAU.

Mais qu'en arrive-t-il? que pour un rien il en coûte des sommes considérables et tout cela par l'entêtement des hommes.

FINET.

Ou, ou des femmes.

CHICANNEAU.

A qui le dites vous ? j'ai plaidé avec ma femme ! ah ! Monsieur, quel procès ! elle a eu le dessous, mais..

FINET.

Vous, vous en avez eu....

CHICANNEAU.

Par dessus la tête, c'est vrai, et pourtant

Air : *De nos jours la ville et les bourgs.*

Jamais
Je n'aimai les procès,
Ma haine
Pour eux est certaine;
Mais,
Contre le diable, au Palais
Je défendrais
Mes intérêts.
Voyez ce qu'on me conseille :
J'arrive et repars demain,
Pour cinq procès à Marseille,
Et pour quatorze à Turin.
A Dreux,
Moins heureux,
J'en ai deux;
Six à Barrège,
Quatre à Liége,
Onze à Cherbourg,
Neuf à Strasbourg,
Huit à Bourg,
Quinze à Luxembourg.
A Renne
J'ai la douzaine,
Onze en Tourraine,
Huit dans le Maine.
A Caen
J'en ai près de cent,
A Rouen
J'en ai bien autant;
Mais je les évite, et pourtant
Tel est l'ascendant
De ma haine,
Qu'en moins d'un an,
J'ai cependant
Fait mon tour de France en plaidant.

FINET.

Ah ! mi...mi...misère.

CHICANNEAU.

Miséricorde.

FINET.

Corde .... C'est ce que je voulais dire.

CHICANNEAU.

Je suis le père nourricier des juges.

FINET.

Et des avo, vo, vo

CHICANNEAU.

Des avocats; je vous taillerai de la besogne.

FINET.

Volon, volon,

CHICANNEAU.

Volontiers ; au revoir M. lisez mon livre, Numa fit jadis fermer le temple de Janus ; à force de plaider nous ferons murer le palais de Thémis.

FINET.

Quand, quand, quand vous voudrez.

CHICANNEAU, (*lui donnant un livre, ouvrant comme ceux dans lesquels on met des bonbons*).

Air : *Mon avis est le vôtre.* (Bancelin.)

Consultez chaque page
De ce livre de paix,
Ce rare et bel ouvrage
Est la mort aux procès.
FINET.
Il vous a causé, je pense,
Bien des embarras ?
CHICANNEAU.
C'est vrai, mais à l'audience
Je ne m'endors pas.
FINET.
Quoi, tant de procès, beau sire,
Ne vous ont pas enrichi ?
CHICANNEAU (*s'en allant.*)
Monsieur, je me retire
Sur la quantité.
Consultez, etc.

SCENE XIII.

FINET *seul.*

Quel original ! c'est là tout ce qu'il me remet ? un livre ! qu'est-ce qu'il veut que je fasse de ce bouquin, encore si c'était *le moyen de parvenir, ou l'art de diner en ville*, mais un livre de chicane.... voyons donc le titre, (*il l'ouvre*), o ciel ! une bourse.... l'honnête homme ! il appèle cela la mort aux procès. C'est bien plutôt la vie aux procès.... elle est légère sa bourse, mais c'est de l'or.... ah ! mon habit que je vous remercie !

SCENE XIV.

FINET, M. DUMONT.

DUMONT.

Ah ! ah ! vous voilà déjà paré, M. Finet.

FINET.

Est-ce qu'il ne faut pas cela beau-père.

DUMONT.

Beau-père, je ne le suis pas encore.

FINET.

Comment ?

DUMONT.

Vous donnez une robe à ma fille, c'est fort bien ; elle lui va à merveille, c'est encore mieux, mais tout cela ne fait pas un mariage.

FINET.

Ça le commence au moins.

DUMONT.

D'accord ; mais il y a encore d'autres frais.

FINET.

On les fera.

DUMONT.

Les bouquets...

FINET.

On en aura.

DUMONT.

Les violons....

FINET.

Les violons ?

DUMONT.

Oui, oui, les violons... je veux danser, moi.

FINET.

Eh ! bien beau père, donnez moi la main, on va vous faire danser.

DUMONT.

Comment ? (*il donne la main, Finet lui compte des pièces d'or.*

FINET.

Air : *Un bandeau couvre les yeux.*

Un, deux, trois, quatre, cinq, six,
DUMONT.
Que vois-je ?
FINET.
Et, quatre font dix.
DUMONT.
La somme est fort honnête !
FINET.
Oui, voilà pour les violons,
Les frais, les fleurs, et je réponds
Du reste sur ma tête.

DUMONT (*à part.*)

Ouais ! serait-il plus riche que je ne pensais ?

FINET (*d'un air importantet n'ayant plus rien dans sa bourse.*)

En voulez-vous encore ?

DUMONT.

Non, non ; c'est assez.

FINET.

Vous n'avez qu'à parler.

DUMONT.

C'est assez vous dis-je ?

FINET.

En ce cas, bon homme, ne ménagez rien.

DUMONT (*à part.*)

Bon homme !... il est riche, ça c'est sûr.

FINET.

Allez, et que tout le monde se pare pour me faire honneur.

DUMONT (*à part.*)

Que je m'en veux de l'avoir mal traité.

FINET.

Que les témoins soient richement vêtus.

DUMONT (*à part*).

Je réparerai cela en signant le contrat.

FINET (*lui ôtant sa casquette.*)

Qu'est-ce que c'est que ça ? une casquette ! Je veux que vous ayez un chapeau.

DUMONT.

Mais, monsieur....

FINET.

Oui, je veux que vous vous donniez un chapeau. Allez l'acheter.

DUMONT.

Allons, soit. (*à part.*) Ne le contrarions pas.

FINET (*le défrisant*).

Qu'est-ce que c'est que cette coiffure là ? des ailes de pigeons ! Je n'aime pas les ailes de pigeons.

DUMONT.

Mais, monsieur....

FINET.

Je veux que vous ayez une perruque.

DUMONT.

Mais permettez donc....

FINET.

Vous avez une tête à perruque ; je veux que vous en ayez une à la Titus....

DUMONT.

Mais je ne serai jamais prêt pour l'heure du repas.

FINET.

Pour l'heure du repas !... Hé qui vous a dit qu'il y avait un repas ?

DUMONT.

Il me semble pourtant....

FINET.

Il n'y a pas de repas, monsieur. (*à part.*) Comment diable ! je n'ai pas songé au repas ; me voilà joli garçon.

DUMONT (*apercevant le traiteur.*)

Ah ! le voici.

FINET (*étonné*).

Que vois-je ?

DUMONT (*à part, en s'en allant.*)

Oh ! que je l'avais mal jugé. Mon ami, je cours chercher la noce.

SCENE XV.

FINET, LE TRAITEUR, LE Md. DE VIN, LE PATISSIER, *portant chacun les produits de leur état.*

LE TRAITEUR.

Air *d'Aline.*

Vous allez juger ma cuisine :
Perdreaux truffés, filets mignons,
Gigots, pâtés chauds, galantine,
Caille à l'essence de jambons ;
Voilà les mets que nous offrons
Aux modernes amphytrions.

LE Md. DE VIN.

Pour vous j'ai dégarni ma cave :
Bordeaux, Chambertin et Mâcon,
Champagne, Nuits, Madère et Grave,
Porto, Lunel et Roussillon ;
Voilà les vins que nous offrons
Aux modernes amphytrions.

LE PATISSIER.

Je transporte ici mon office :
Croquignoles et macarons,
Gaufres, biscuits et pain d'épice,
Nougas, meringues et bonbons ;
C'est le dessert que nous offrons
Aux modernes amphytrions.

LE TRAITEUR.

Nous venons saluer monsieur Gourmandin.

FINET (*à part.*)

L'épicurien du N°. 3. Allons Finet la broche est mise, encore un plat de ton métier.

(*Il prend un air capable.*)

LE TRAITEUR.

Air : *C'est M. Dumollet.*

Quel est le savant homme
Dont le palais divin
Est cause qu'on renomme
Nos mets dans un festin ?

TOUS.

C'est Monsieur Gourmandin. (*bis.*)

LE Md. DE VIN.

Quel est le savant homme
A qui chaque matin
De Paris et de Rome
On vient offrir son vin ?

TOUS.

C'est Monsieur Gourmandin. (*bis.*)

LE PATISSIER.

Quel est le savant homme
Dont un pâtissier fin
Par du sucre de pomme
Adoucit le venin ?

TOUS.

C'est Monsieur Gourmandin. (*bis.*)

LE TRAITEUR.

Nous venons vous apporter, monsieur....

FINET.

Questo signor ?

LE TRAITEUR.

Les mets les plus délicats.

FINET.

C'est ounе joulie attention.

LE Md. DE VIN.

Les vins les plus exquis.

FINET.

A merveille.

LE PATISSIER.

La pâtisserie la plus fine.

FINET.

De mioux en mioux.

LE TRAITEUR.

Vous êtes accoutumé à recevoir....

FINET.

Si, signor.

LE TRAITEUR.

Plusieurs de nos confrères, et vous avez l'habitude de bien accueillir ce qu'ils appo tent.

FINET.

Rien de piou vrai, je tiens à mes habitudes.

LE TRAITEUR.

Air *de la Fausse Magie.*

Dans tout Paris on me cite.

LE Md. DE VIN ET LE PATISSIER.

Non, non, c'est moi; non, non, c'est moi.

LE TRAITEUR.

Pour bien vivre on vient chez moi.

LE Md. DE VIN.

Plus que vous j'ai du mérite.

LE TRAITEUR ET LE Md. DE VIN.

Non, non, c'est moi; non, non, c'est moi.

LE PATISSIER.

Les gourmets viennent chez moi.

FINET.

Hé ! signor, attendez donc; vis mandgia tout ce qué vous dites: procédons par rang,

LE TRAITEUR.

Je dois parler le premier.

LE Md. DE VIN.

Je ne le souffrirai pas.

LE PATISSIER.

Il veut me couper les vivres.

LE TRAITEUR.

Il veut me fermer la bouche.

LE Md. DE VIN.

Il nuit à mon commerce.

FINET.

Piano, piano, signor; je ne vois rien de nouisible dans tout cela.

LE TRAITEUR.

Je vous dirai....

LE Md. DE VIN.

Apprenez....

LE PATISSIER.

Sachez donc....

FINET.

Hé! là, là, là; les vins, les pâtés, les dindons, vous aurez chacun votre tour.

LE PATISSIER.

Attaquer un pâtissier!

LE Md. DE VIN.

Un marchand de vin!

LE TRAITEUR.

Un restaurateur!

FINET.

Perché donc être ainsi tous les trois à couteau tiré?

LE PATISSIER.

Je vous soutiens moi....

FINET.

Je vous crois....

LE PATISSIER.

Oui, je vous soutiens qu'un traiteur, en servant des plats trop lourds au premier service, ôte aux convives l'appétit, et les empêche de goûter à ma pâtisserie. Ses foies d'oies, par exemple.

FINET.

Comment! vis attaquez ses foies?

LE TRAITEUR.

Il a mes foies sur le cœur.

FINET (*au traiteur.*)

Je vis donne gain de cause, car j'aime beaucoup le foie.

LE TRAITEUR.

Par la même raison, j'attaquerai vos pâtés de macaronis.

FINET.

No, no, je m'en charge. (*au pâtissier*) Comment! vis faites des macaronis? Ah! mon ami, il est dans son tort... Des macaronis!...

LE Md. DE VIN.

Moi, je les accuse tous deux; leurs plats fades et mal assaisonnés ne donnent jamais envie de boire.

FINET.

Questo, signor? jamais envie de bibéré...

LE TRAITEUR.

Air *du Ballet des Pierrots.*

Chacun dévore ma cuisine.
LE PATISSIER.
On se dispute mes pâtés.
LE TRAITEUR.
Ma chère est délicate et fine.
LE PATISSIER.
Partout mes gâteaux sont cités.
LE TRAITEUR.
D'étouffer vous êtes capable....
LE PATISSIER.
De vos mets on doit se lasser.
LE Md. DE VIN.
Hé! Messieurs! voyez chaque table;
C'est mon vin qui fait tout passer.

FINET.

C'est jouste, parfaitement jouste.

LE Md. DE VIN.

Il penche pour le vin, portons le dernier coup. (*Il prend une bouteille.*)

Air: *Toujours de trinquer avec nous.*

Messieurs, je dois être vainqueur,
Ma cause est pure et claire.
LE PATISSIER.
Le bon goût parle en ma faveur.
LE TRAITEUR.
On peut le faire taire....
Le bon goût, la loi
Contre moi,
Je croi,
Seront un vain refuge;
Car si c'est beaucoup
D'avoir le bon goût,
C'est plus d'avoir le juge.
(*Il prend un dindon rôti.*)

FINET.

Un dindon! Ah! amico mio, vous me transportez....

LE Md. DE VIN.

Monsieur, ne vous laissez pas toucher.

LE TRAITEUR.

Non ; mais touchez ces perdreaux.

LE Md. DE VIN.

Il croit fasciner vos yeux.

LE TRAITEUR.

Je n'en veux qu'à sa bouche.

LE Md. DE VIN.

Si vous voyiez sa cuisine.

LE TRAITEUR.

Je fais beaucoup d'étalage.

LE Md. DE VIN.

Sa boutique.....

LE TRAITEUR.

Elle est riche !

LE Md. DE VIN.

En dehors.

LE PATISSIER.

Et rien en dedans.

LE TRAITEUR.

C'est l'esprit du commerce.

FINET.

E véro, signor, é véro lo sperito mercantile.

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Per lou public una trompeuse amorce,
Est dou souccès oun moyen peu nouveau,
Comme de l'arbre on jouge sur l'écorce,
Par la bordoure on jouge del tableau ;
Dou plaire aux yeux ici chacun est ivre,
Qui brille bien trompe mieux lou chaland,
Et lou préface est jouste à plus d'un livre,
Ce que l'enseigne est à plus d'un marchand.

LE TRAITEUR.

Mais parlez donc pour moi.

LE PATISSIER.

Pour moi.

LE Md. DE VIN.

Pour moi.

FINET.

Hé signor, soyez tranquille, quand on mange comme quatre on peut bien parler pour trois.

LE PATISSIER.

Air : *L'Asile aux Muses consacré.* (Bancelin.)

Envoyez-moi maint érudit,
Je veux qu'il juge ma conserve.

LE Md. DE VIN.

Envoyez-moi des gens d'esprit,
Mon vin excitera leur verve.

LE TRAITEUR.

Plus modeste, de mes chalands,
J'attends des titres moins notoires;
Ces messieurs veulent des talens,
Moi je ne veux que des mâchoires.

FINET.

Ah! mon ami! j'ai ce qu'il vous faut sous la main.

Air: *Une fille est un oiseau.*

De vos réputations,
Unique et précieux juge,
Comme tant d'autres je juge
D'après mes digestions;
Mais de mon humeur accorte,
La dose est toujours plus forte.
Quand chacun de vous apporte
Mets choisis, vins estimés,
Et fussiez-vous, je vous jure,
De vrais bâtards d'épicure,
Vous seriez légitimés.

TOUS.

Le brave homme.

LE TRAITEUR.

Air: *De la fricassée.*

Pour figurer au procès,
Voici des pièces
De toutes les espèces,
Et ma cause, à voir de près,
A vraiment tout pour flatter le palais.

FINET (*à part.*)

Quelle affaire à terminer,
Si je pouvais la traîner.
(*haut*) Un gros rhume doit gêner
Pour juger un dîner,
Et je dois l'ajourner;
Mais que demain un repas,
A la même heure,
Soit dans cette demeure,
Et pour sortir d'embarras
Celui-ci doit servir dans les débats.

EN CHŒUR.

Demain un autre repas,
A la même heure,
Sera dans cette demeure;
Et pour sortir d'embarras,
Celui-ci doit servir dans les débats.

(*Ils sortent*)

SCENE XVI.

FINET *seul riant.*

Ah! ah! ah! voilà trois débiteurs qui ne me doivent plus rien..... Comment il n'y aura que ce M. Séquinac, dont je ne pourrai pas tirer un sou. Maudit gascon!..... M. Gourmandin fait très-bien les choses. Quelle odeur! quel parfum. Ce repas là vaut au moins le double de ce

qu'il me devait... Ah ! mon habit que je vous remercie !

(*Dumont et Annette entrent à la tête de la noce.*)

SCENE XVII.

FINET, DUMONT, ANNETTE, LA NOCE.

CHŒUR.

Air du Pauvre Diable.

Pour assister à cette noce aimable
Chacun de nous néglige d'autres soins ;
Mais lorsqu'on doit les recevoir à table,
On ne craint pas d'attendre les témoins.

ANNETTE.

J'ai pris l'vêt'ment d'un' dam' de haut parage.

FINET.

D'un vieux parent, moi j'ai l'habit d'elbœuf.

DUMONT.

Et voilà comme un jour de mariage
On a toujours quelque chose de neuf.

TOUS.

Pour assister, etc.

FINET.

Soyez les bien venus.

DUMONT.

Qu'ils sont bien tous les deux ! M. Finet, M. Finet, vous avez dissimulé avec moi, vous avez voulu m'éprouver ; mais je vous la garde bonne.

FINET.

Moi, dissimulé, je vous jure....

DUMONT.

C'est bon, c'est bon, mettons nous toujours à table.

FINET (*à part*).

Diable!.. je voudrais bien signer le contrat au paravant.

DUMONT.

Allons, finet, la place d'honneur.

FINET.

Mais je ne vois pas le notaire.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

Me voilà. Je vous ai peut-être fait attendre ?

FINET.

Ah! mon dieu non, je ne vous attendais pas du tout.

LE NOTAIRE.

J'ai tant d'affaires! (*il se met à une table*).

Air : *Vaud. de M. Guillaume.*

Un testament m'a retenu de force
Une heure au faubourg Saint-Martin ;
Avant midi, pour un divorce,
J'étais dans le quartier d'Antin ;
Pour reconnaître un bâtard en bas âge,
J'arrive des Menus-Plaisirs,
Et ce matin j'ai fait un mariage
Barrière des Martyrs.

FINET.

En ce cas vous allez faire mon contrat.

LE NOTAIRE.

Il est fait, Monsieur.

FINET (*étonné*).

Et payé peut-être ?

LE NOTAIRE.

Mais vous le savez bien.

FINET (*à part*).

Allons il y a encore ici du quiproquo.

LE NOTAIRE.

L'acte est en blanc, et vous allez me dire vos noms.

FINET.

Bonaventure-Janvier Finet.

LE NOTAIRE.

Je croyais que vous vous nommiez Séquinac.

FINET.

Séquinac (*à part*) allons en voilà encore un qui s'acquitte.

LE NOTAIRE.

Gascon ?

FINET.

Je suis parisien.

LE NOTAIRE (*se levant*).

Mais en ce cas, M...

FINET (*le faisant rassoir*).

Eh ! quoi, n'êtes vous pas payé ?

LE NOTAIRE.

C'est vrai.... vos qualités...

FINET.

Je n'en ai pas.

LE NOTAIRE.

Comment vous n'avez pas de qualités et vous voulez vous marier?

FINET.

Pourquoi pas?

Air : *Gn'y a que Paris.*

J'ai du cœur, j'ai de la santé,
Une faim que rien ne contente;
J'ai deux bons bras, de la gaîté ;

[illegible] la taille [illegible] ;
[illegible]
[illegible]

LE NOTAIRE.

Et la future ?

ANNETTE.

Scolastique Dumont, c'est moi M.

LE NOTAIRE.

Qu'apportez vous en mariage ?

ANNETTE.

Ah ! pas grand chose.

Même air.

Je n'ai pas d'charmes mal acquis,
Je n'ai pas un regard farouche,
Je n'ai pas les yeux trop petits,
Je n'ai pas une grande bouche ;
Mais je possède, Dieu merci,
Tout ce que desire un mari.

LE NOTAIRE.

C'est une plaisanterie.

DUMOND.

[illegible], M. ajoutez que je donne à ma fille 300 fr. de [illegible] hôtel garni dans quatre ans.

FINET.

Ah ! M. Dumont.

DUMONT.

[illegible] cela M. Finet... ah ! vous n'avez point [illegible] pas de repas de noce... avouez [illegible] tous les votres.

LE NOTAIRE.

[illegible]

DUMONT.

[illegible] ... quel est ce bruit ! que vois- [illegible] ce matin.

FINET.

[illegible]

SCENE XIX.

[illegible] LE MEDECIN, L'AVOCAT, LE GOURMAND ET LE GASCON.

CREUX.

[illegible] *Mamon que je l'échappe belle !*

[illegible] équipage,

[illegible]

A peine nous étions en voyage
Qu'au bord d'un fossé
Notre diligence a versé.

FINET (*à part.*)

Sort cruel, fâcheuse circonstance !
Qui, pour m'écraser,
A fait verser
La diligence !
Ah ! tu renverses mon opulence !
Je suis obligé
De rendre à chacun ce que j'ai.

TOUS.

Ah ! grand dieu ! etc.

LE GASCON.

Je suis roué.

L'AVOCAT.

Je suis mou, mou, moulu.

LE GOURMAND.

Zé souis froissé.

LE MÉDECIN,

Ché suis blessé.

FINET.

Et moi je suis mort.

DUMONT.

Mort.... comment donc ?

FINET.

Je suis ruiné, apprenez donc messieurs qu'ayant disposé de tout ce qu'on a apporté pour vous ici ce matin, je viens d'épouser Annette, mais il n'y a encore rien d'entamé heureusement, et je pourrais bien rendre d'abord à M. l'Expédiant la robe de son épouse...

LE MÉDECIN (*s'avançant.*)

Ya, ya, ya.....

FINET.

Mais vous êtes garçon et je ne vois pas d'inconvénient à la laisser à Annette. Quant aux deux cents francs qu'un plaideur a apportét pour M. Bavardin, je crois.....

L'AVOCAT (*bègue.*)

Non, non, non.

FINET.

Non.... Oui, j'entends, vous m'en devez une partie, et comme vous voilà de retour vous me laissez le reste pour les avances à faire.

L'AVOCAT.

Mais, mais, mais.....

FINET.

Ah ! oui ! mais ce repas soumis au jugement de M. Gourmandin.

LE GOURMAND.

Diavolo ! un repas.

FINET.

Je n'ai pas osé prendre sur moi de décider et j'en ai commandé un autre pour demain. Oui, il faut manger celui-là tout de suite ; que le tribunal s'établisse ici en permanence ; nous serons les juges et nous déciderons.

LE NOTAIRE.

Le verre à la main.

FINET.

Le verre à la main ! Ils seront bien jugés... Vivat, il ne me reste donc plus qu'à rembourser à M. Séguinac le prix de son contrat.

SÉQUINAC (*tendant la main.*)

Oui, oui....

DUMONT.

Non pas MM. puisqu'il n'est pas riche, le contrat est nul.

LE NOTAIRE.

Qu'est-ce à dire nul !... me prenez vous pour un notaire de comédie, le contrat est bon... et je vais le faire enregistrer.

DUMONT.

Je m'y oppose... il m'a trompé.

ANNETTE.

Ah ! mon père, il a si bien joué ses rôles.

DUMONT.

Moi, qui le croyais un crésus.

FINET.

Un crésus ! Mais je le serais vraiment si tout le monde ici me donnait mes étrennes.

LES QUATRE VOYAGEURS.

Vous avez les nôtres.

FINET.

Vous l'entendez, M. Dumont, est-ce qu'il n'y aurait que vous....

DUMONT.

Allons, M. Finet, je ne serai pas moins généreux que ces messieurs, voilà aussi la mienne et je vous la souhaite bonne et heureuse. (*Il les unit.*)

FINET.

Ah ! Messieurs, beau-père, mon habit ! que je vous remercie !

VAUDEVILLE.

Air : *Vaud. d'Arlequin Cruello.*

ANNETTE.

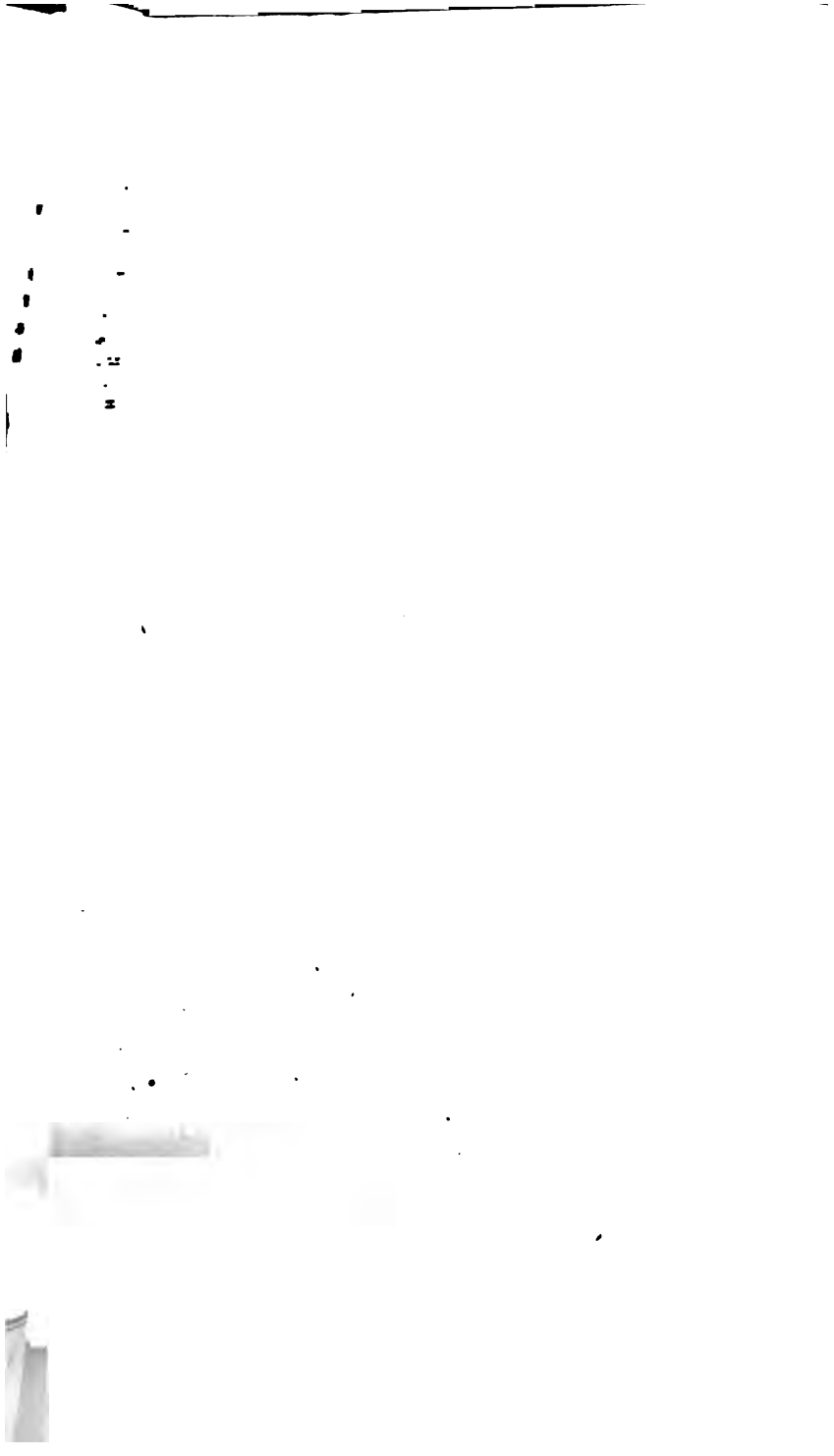
Dans ce monde quel embarras !
Fût-ell' jeune et gentille ?
Quand sa toilett' ne brille pas,
On délaisse une fille ;
Mais qu'elle ait d'beaux ajustemens,
Par les amoureux, les galans
Elle est partout suivie,
On la courtise, on la poursuit,
On l'épouse, et puis elle dit :
Ah ! mon habit !
Que je vous remercie !

LE NOTAIRE.

Trop simplement vêtu, Piron,
Malgré tout son génie,
Etait mal accueilli, dit-on,
Dans mainte compagnie ;
Mais un jour, semblable à Mondor,
Couvert d'un large galon d'or,
Il paraît, on s'écrie :
C'est Piron ! Honneur à l'esprit !
On l'entoure, et tout bas il dit :
Ah ! mon habit ! etc.

LE GASCON.

Sous un modeste vêtement,
Déguisant sa naissance,
J'aime ce seigneur bienfaisant,
Visitant l'indigence.
Pour répandre quelques bienfaits
Sa main dépouille son palais ;
Et, dans chaque sortie,
S'il échappe à l'œil qui le suit,
Heureux, en rentrant il se dit :
Ah ! mon habit ! etc.

DUMONT.

Pour être à l'abri du bâton,
Un huissier d'importance
Fit garnir avec du coton
Son habit d'ordonnance.
De cette ruse il s'applaudit,
Et des coups du sort il se rit,
Dans plus d'une saisie ;
Car de tout faisant son profit,
Plus on frappe, et plus il se dit :
Ah ! mon habit ! etc.